

Un mariage inoubliable - Cinq ans à t'attendre

H@rlequin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Passions

HARLEQUIN

ANDREA LAURENCE

série Les mariées de Nashville

Un mariage
inoubliable

BRENDA JACKSON

Cinq ans
à t'attendre

Passions

HARLEQUIN

ANDREA LAURENCE

série Les mariées de Nashville

Un mariage
inoubliable

BRENDA JACKSON

Cinq ans
à t'attendre

ANDREA LAURENCE

Un mariage inoubliable

Traduction française de
FLORENCE MOREAU

Passions



HARLEQUIN

— Pardon, pouvez-vous répéter ?

Gretchen se félicita de la question que Natalie venait de poser, car elle-même était assez perplexe. Elle et ses trois associées de From This Moment étaient réunies autour de la table de conférences en compagnie d'un homme vêtu d'un costume coûteux et affichant une attitude arrogante qui ne lui plaisait guère. Il n'était pas du Sud, voilà qui était incontestable, et il tenait par ailleurs des propos absurdes.

Pour autant, l'intéressé, Ross Bentley, semblait lui aussi agacé de les voir toutes les quatre étonnées.

— Dans votre publicité, vous affirmez bien que votre agence prend en charge les mariages de A à Z, non ? riposta-t-il.

— Exact, admit Natalie, mais cela signifie que nous nous occupons de la nourriture, du DJ et des fleurs. On ne nous a encore jamais demandé de fournir la cavalière d'un des invités. Nous ne sommes pas un service d'escort girls !

— Laissez-moi vous expliquer, répondit Ross avec un sourire mielleux qui n'inspirait guère confiance. Mais avant toute chose, comme il s'agit d'un arrangement bien particulier, j'aimerais que cette discussion demeure confidentielle, conformément aux accords que vous avez signés pour le mariage de Murray Evans.

Murray Evans était une superstar de musique country qui, lors de sa dernière tournée, était tombé amoureux de la chanteuse programmée en première partie. Il lui avait ensuite demandé sa main. Les deux amoureux avaient décidé de se marier le week-end suivant en confiant l'organisation de leur mariage à From This Moment. Comme les tabloïds en salivaient d'avance, ce genre d'unions demandait en général des clauses de confidentialité pour éviter d'éventuelles fuites.

Oh ! en toute honnêteté, Gretchen commençait à en avoir assez de ces grandes réceptions tape-à-l'œil. Evidemment, cela rapportait de l'argent à l'entreprise, mais recopier dans une calligraphie parfaite l'adresse de centaines d'invités sur des cartons d'invitation n'avait rien de très drôle. Pas plus que de gérer les convives tout-puissants qui venaient y parader.

— Bien sûr, renchérit Natalie.

— Je suis l'agent de l'acteur Julian Cooper, qui est lui-même un ami de longue date de M. Evans ; il sera présent au mariage en tant que témoin. Je ne sais pas si vous suivez l'actualité des stars, mais Julian vient de rompre publiquement avec Bridgette Martin qui partageait l'affiche avec lui pour *Bombs of Fury*. Cette dernière a déjà été photographiée en compagnie d'un autre acteur de renom. En tant qu'agent de Julian, j'estime donc qu'il serait mauvais pour son image qu'il assiste au mariage en célibataire.

Bentley marqua alors une pause, puis reprit :

— Seulement, en ce moment, il n'a pas besoin de se lancer dans une relation qui sera forcément synonyme de complications. Nous cherchons juste une femme qui se tiendra à ses côtés pendant les journées de fête et fera comme si elle sortait avec lui. Je vous assure que ce sera en tout bien tout honneur.

Gretchen resta songeuse. Elle connaissait naturellement Julian Cooper — il aurait fallu habiter sur une autre planète pour ignorer qui il était — même si elle n'avait jamais vu un seul de ses films. C'était le roi des grosses productions avec explosions, courses-poursuites et scénarios rudimentaires. Bref, ce n'était pas le genre de cinéma qu'elle appréciait, mais un très large public adorait ses films. Alors comment pouvait-il avoir besoin d'une fausse petite amie alors que ses abdos en acier trempé faisaient la une de tous les journaux ? D'ailleurs, si elle n'appréciait pas ses performances d'acteur, elle n'avait en revanche rien à redire sur son physique... Bon sang, si un homme de sa trempe ne pouvait pas se dénicher tout seul une petite amie de dernière minute, elle n'aurait jamais aucune chance de trouver un jour un compagnon !

Au bout de quelques secondes, Bree, la photographe de l'équipe, finit par demander d'un ton prudent :

— Quel genre de partenaire souhaite-t-il ? Je ne suis pas certaine que beaucoup de mes connaissances aient l'air naturel au bras d'une star de cinéma.

— C'est tout à fait compréhensible, admit Ross. Ce que je voudrais, c'est une femme, disons, dans la moyenne. Il ne faut surtout pas qu'elle ait l'air d'une escort girl, vous comprenez ? En outre, ce serait parfait si les groupies de Julian le voyaient pour une fois en compagnie de Mlle Tout-le-monde, si j'ose dire. Elles se diraient qu'elles aussi ont peut-être leur chance et cela lui ferait une bonne publicité.

Gretchen ne put s'empêcher de prendre un air sceptique. Ce qui lui valut un regard noir de la part de Ross Bentley.

— Bien sûr, nous la dédommagerons largement pour sa prestation, poursuivit-il. Nous sommes prêts à lui verser dix mille dollars, sans compter les sommes nécessaires pour les séances aux salons de beauté et le shopping.

— Dix mille dollars ? répéta-t-elle en s'étrangeant presque. Vous plaisantez ?

Cela avait été plus fort qu'elle, impossible de s'en empêcher !

— Pas du tout, je suis très sérieux, répliqua Ross. Bon, pouvez-vous nous fournir ce que nous vous demandons, oui ou non ?

Natalie prit alors une grande inspiration puis hocha la tête.

— Entendu, nous allons trouver une jeune femme que Julian rencontrera à son arrivée à Nashville.

— Parfait ! Il atterrit ce soir et descendra au Hilton.

Ross porta alors la main à la poche intérieure de sa veste et en sortit un portefeuille en cuir dont il retira une liasse de billets qu'il posa sur la table, devant Natalie.

— Voilà qui devrait couvrir tous les frais évoqués. Le paiement intégral sera versé après le mariage.

Là-dessus, sans un mot de plus, il se leva et sortit de la salle de réunion.

Gretchen en resta bouche bée. Comme ses trois amies, d'ailleurs.

Ce fut finalement Bree qui reprit ses esprits la première et compta l'argent.

— Deux mille dollars, annonça-t-elle. Ça nous permettra de payer à l'heureuse élue des soins de beauté complets et quelques fringues voyantes. Qu'en penses-tu, Amelia ?

Amelia, la responsable des buffets et la fashionista de la bande, acquiesça d'un mouvement de tête.

— Effectivement. Mais tout dépend de la candidate... Qui pourrait se charger de cette mission ?

— Pas moi, se défendit tout de suite Bree. Je suis fiancée et il faut par ailleurs que je sois en mesure de prendre toutes les photos. Quant à toi, Amelia, tu es mariée et enceinte.

Cette dernière passa la main sur son ventre arrondi : elle était enceinte de quatre mois et venait d'apprendre qu'elle attendait une petite fille.

— De toute façon, je dois cuisinier pour cinq cents invités, précisa-t-elle. Et puis je suis déjà débordée, même avec l'aide de Stella.

Bree et Amelia se tournèrent alors vers Natalie qui prenait compulsivement des notes sur sa tablette.

— Inutile de me regarder, décréta celle-ci. C'est moi qui gère le mariage, il faut que je sois opérationnelle toute la soirée.

Gretchen en profita alors pour intervenir :

— On doit bien pouvoir proposer ce job à quelqu'un... Une amie, par exemple. Toi qui as grandi à Nashville, Natalie, tu ne connais pas une personne qui voudrait bien s'afficher au bras d'une star de cinéma pour quelques jours ?

— Et toi, tu n'es pas tentée ? répliqua aussitôt cette dernière.

— Quoi ?

Gretchen avait presque hurlé tant cette proposition était ridicule : ses associées avaient perdu la tête si elles l'envisageaient comme la solution au problème !

— Moi, avec Julian Cooper ? poursuivit-elle d'une voix étranglée.

Natalie balaya sa surprise d'un haussement d'épaule.

— Et pourquoi pas ? Son agent vient de dire qu'il voulait une femme normale.

— Ce n'est pas parce qu'il n'exige pas un top model qu'il veut pour autant une personne comme moi. D'ailleurs, je ne suis pas vraiment dans la norme : je suis plus petite que la moyenne, grosse, sans compter que je suis terriblement gênée avec les hommes. Je me referme comme une huître quand le fiancé de Bree nous rend visite parce que c'est un musicien connu. Alors vous m'imaginez au bras de la star masculine la plus torride de Hollywood ?

— D'abord, tu n'es pas grosse, rétorqua Amelia. Tu es tout à fait normale, beaucoup d'hommes apprécient les femmes qui ont des formes.

Des formes ?

Gretchen leva les yeux au ciel et s'adossa à sa chaise. Elle avait dix kilos de trop, au moins, et était grassouillette depuis sa naissance. Ses deux sœurs étaient en revanche aussi élancées et frêles que leur mère, une ancienne danseuse classique. Hélas, elle avait pour sa part hérité des solides gènes russes de son père, à son grand désarroi. Elle dépassait la taille 40 et craquait systématiquement devant des muffins ! C'était à désespérer.

Bref, Amelia avait recouru pour caractériser sa silhouette à un euphémisme bien flatteur. Inutile d'être dupe.

— Allons, les filles, vous n'êtes quand même pas sérieuses ? Et même si je n'étais pas la dernière personne de la terre avec qui il sortirait, vous oubliez que moi aussi je travaille ici. Je serai occupée, tout comme vous.

— Pas nécessairement, corrigea Bree. Ton travail s'effectue surtout en amont.

Gretchen fronça les sourcils. OK, Bree avait raison, même si ce n'était pas une raison pour l'admettre... Les invitations avaient été envoyées des mois à l'avance et le programme, ainsi que les menus, était également bouclé. Toutefois, elle devrait décorer la salle la veille et donner un coup de main le jour du mariage, comme d'habitude.

— Je gère de nombreux problèmes de dernière minute, tu sais. Je ne passe pas tous les samedis à me faire les ongles.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Bree.

Gretchen leva alors une main avant de répondre d'une toute petite voix :

— De toute façon, c'est une idée ridicule. Franchement ! Moi et Julian Cooper ? Par pitié !

— Cet argent pourrait t'être utile, d'ailleurs, avança alors Amelia d'un ton insidieux.

Le temps de jeter un coup d'œil irrité à son amie, Gretchen soupira.

Elle était fauchée, c'était un fait. Quand elle et ses trois amies avaient fondé l'agence, elles avaient convenu que la majorité des profits serviraient à payer leurs emprunts. Du coup, impossible de se verser des salaires énormes. Pour Bree et Amelia, cela n'avait pas d'importance puisque l'une était fiancée à un producteur de disques millionnaire et que l'autre avait épousé un

diamantaire. En ce qui la concernait, elle n'était pas un cas désespéré, loin de là, mais une fois ses charges payées, il lui restait bien peu pour les extra.

— Il serait utile à tout le monde, répliqua-t-elle alors.

— Tu pourrais aller en Italie, suggéra Natalie.

Gretchen poussa cette fois un grognement : ses amies venaient de viser son talon d'Achille. Elle rêvait en effet depuis des années d'effectuer un voyage en Italie. Depuis le lycée, en fait. Oui, elle aurait aimé passer des semaines au pays des maîtres de la Renaissance pour étudier la richesse de leurs tableaux dans tous les détails. Mais c'était un voyage qu'elle ne pouvait pas se permettre en dépit de ses efforts pour mettre de l'argent de côté. Cela dit, Natalie avait raison : avec dix mille dollars en poche, elle pourrait tout de suite réserver un vol pour l'Italie...

Alors, à elle Florence, Venise, Rome... Elle se vit soudain en train de savourer une glace sur les marches de la place d'Espagne...

Mais c'était une mauvaise idée. Allons ! Elle devait cesser de fantasmer et revenir à la réalité.

— Nous sommes complètement débordées, fit-elle remarquer. Et même si les affaires ralentissent toujours un peu pendant les vacances de fin d'année, je ne vois vraiment pas comment je pourrai m'absenter trois semaines pour aller en Italie. Il pourrait me donner un million, ça ne changerait rien. Je n'aurai jamais le temps de m'accorder un tel voyage.

— Nous fermons entre Noël et le 1^{er} janvier, ça te fera déjà une semaine, argua Natalie. Tu peux aussi y aller au printemps. Tu n'auras qu'à t'arranger pour préparer les cartes d'invitation à l'avance et on louera les services d'un tiers pour la décoration. Ce qui compte, c'est que tu aies l'argent, non ? Où est le mal ?

— C'est vrai, Gretchen, renchérit Bree. C'est une coquette somme d'argent. Et pour quel travail ? Rester accrochée au bras de Julian Cooper en lui jetant de temps à autre des regards énamourés, danser avec lui à la réception et éventuellement lui donner un baiser devant les objectifs !

Gretchen serra les mâchoires. A quoi bon le nier ? Son amie avait raison : il lui suffirait d'être au service d'une star pendant quelques jours et elle pourrait découvrir l'Italie. Une telle opportunité ne se représenterait pas de sitôt !

— En outre, ajouta Bree, faire semblant avec une star de cinéma aussi torride que Julian, ce ne doit pas être désagréable.

* * *

Si son agent n'avait pas été personnellement responsable du succès de sa carrière, Julian l'aurait congédié sur-le-champ.

— Une petite amie ? Une *fausse* petite amie ? Franchement, Ross...

— Je pense que ce sera bon pour ton image de marque.

Julian termina sa bouteille d'eau et s'accouda au fauteuil de sa suite.

— J'ai l'air si malheureux que ça depuis ma rupture avec Bridgette ?

— Bien sûr que non ! répliqua Ross d'un ton doucereux. Seulement, on l'a déjà vue au bras de Paul Watson. Si tu ne te bouges pas, les journaux vont finir par écrire que tu es encore amoureux d'elle.

— Ça, je m'en fiche ! En dépit de ce que tout le monde pense, il y a dix mois que j'ai rompu avec Bridgette. Et nous l'avons annoncé publiquement, parce que *tu* as insisté.

— Pas du tout, protesta Ross. C'est le studio qui y tenait. Votre idylle a représenté un argument commercial important pour le film. Par conséquent, les distributeurs n'ont pas voulu que votre rupture se sache avant la sortie du film. D'où l'annonce officielle de votre séparation quelque temps après, puisqu'on l'avait cachée.

— OK, c'est bon, lâcha Julian d'un ton dédaigneux. Si je regarde à nouveau de trop près une actrice qui joue dans un de mes films, rappelle-moi à l'ordre. De toute façon, ce qui est fait est fait, mais sache que je me suis remis de mon histoire avec Bridgette et il n'est pas question que je sorte avec une nouvelle femme juste pour poser devant les objectifs.

A ces mots, Ross leva les mains au ciel.

— Je t'assure que tout se passera bien. D'ailleurs, c'est un peu trop tard pour se désister car elle sera là dans cinq minutes pour une première rencontre.

Cette fois, Julian ne put s'empêcher de bondir de son siège. Pas possible, il était en train de rêver !

— Ross ! Tu ne peux pas manigancer des choses pareilles sans ma permission.

— Si, je peux, et c'est pour ça que tu me paies ! Tu me remercieras plus tard.

Julian se pinça l'arête du nez. Allons, du calme. Inutile de s'énerver.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en s'efforçant de retrouver son calme. Une chanteuse de country ? Une actrice de Hollywood ?

— Ni l'un ni l'autre. C'est une employée de l'agence de mariage à laquelle s'est adressé Evans. Une fille tout à fait ordinaire.

Julian ne put s'empêcher de couper son agent en levant brusquement la main :

— Attends... Je croyais qu'après ce qui s'était passé avec la serveuse, tu ne voulais plus que je sorte avec des femmes « ordinaires ». Tout ça parce qu'elles représentent un plus gros risque qu'une autre star qui a elle-même ses propres intérêts à protéger. Tu m'as bien demandé de sortir désormais avec des femmes qui n'avaient besoin ni de mon argent ni de ma réputation, non ?

Partant de ce principe, il n'avait fréquenté que des starlettes. Et maintenant, Ross prétendait qu'une fille ordinaire ferait l'affaire ? C'était à n'y rien comprendre !

D'ailleurs, ce dernier semblait en être conscient puisqu'il fit remarquer :

— Je sais. Normalement, c'est la règle. D'ailleurs, ta serveuse ne

cherchait qu'à découvrir de sombres histoires sur ton compte pour empêcher un maximum auprès des tabloïds. Et il y a des millions de femmes comme elle à Hollywood. Mais, en l'occurrence, mon choix est judicieux : les femmes de Nashville sont différentes. Et puis cette amourette tranchera avec les précédentes : ça plaira énormément à tes admiratrices et donc aux studios. Je te cherche précisément un rôle de personnage romantique. On peut dire que ça tombe bien !

Julian secoua la tête. Il n'avait aucune envie de jouer dans un film « romantique » au sens où Ross l'entendait ! Pour son agent, ce terme signifiait qu'une blonde en tenue légère serait accrochée à son corps à moitié nu pendant qu'il tirerait sur les méchants. Seulement, il avait déjà joué et rejoué ce rôle-là. Du coup, quand il s'était plaint, on lui avait décroché un personnage de chippendale ! Difficile de remporter un Oscar avec ça... Encore que ce n'était pas le problème. A vrai dire, il avait vraiment envie de tourner une vraie comédie romantique. Sans explosion ni mitraillettes, pour une fois.

— Je devrais te renvoyer pour ce que tu viens de faire, gémit Julian en s'écroulant dans son fauteuil.

C'était une menace complètement vide et ils le savaient bien. Et pour cause : il devait sa carrière à Ross. Et même si ses films à gros budgets ne le comblaient pas artistiquement parlant, ils lui rapportaient énormément d'argent.

— Tout va bien se passer, je te le promets, assura alors son agent. Ce n'est pas une vraie relation, cela ne t'engage à rien. Dans quelques jours, tu seras de retour à Hollywood et tu pourras sortir avec qui tu veux.

Julian secoua la tête. Ça, il en doutait. Depuis son emménagement à Los Angeles, il n'avait pas vraiment bonne presse auprès des dames. La serveuse avec qui il était sorti avait en effet raconté aux journaux des tas de petits détails croustillants, inventés pour la plupart ! Cette fille n'avait reculé devant rien pour s'offrir une nouvelle poitrine !

Résultat : Ross l'encourageait désormais à sortir avec des actrices pour limiter les dégâts. Malgré tout, il leur demandait toujours de signer un pacte de confidentialité.

Julian eut un sourire amer. Cela dit, il avait vite appris à garder sa vie privée... vraiment privée. Il ne parlait jamais de sa famille, ni de son passé. Bref, de rien qui aurait pu faire la une des journaux. Parce qu'il ne l'aurait pas supporté. Quand le mal est fait, impossible de revenir en arrière...

A vrai dire, depuis sa rupture avec Bridgette, il n'avait pas eu envie de se trouver une nouvelle petite amie. De fait, c'était beaucoup plus pénible qu'amusant. Et puis comment aurait-il pu trouver l'amour alors qu'il ne pouvait pas faire confiance aux femmes ?

L'instant d'après, il vit Ross reposer son verre sur la table basse et se lever.

— Bien, ça devrait donc fonctionner, déclara ce dernier. Sur ce, je te

laisse.

— Tu t'en vas ? s'exclama Julian en bondissant de son fauteuil. Mais tu viens de me dire que ma « petite amie » va arriver !

— Exact, c'est pour ça que je m'en vais. Quand on est trois, il y en a toujours un de trop. Il faut que vous fassiez connaissance en tête à tête.

Bouche bée, Julian suivit des yeux son agent qui sortit alors tranquillement de sa suite. Bon sang, il aurait vraiment dû le renvoyer depuis longtemps ! Il pouvait tout à fait s'en trouver un autre, après tout.

Mais pour l'heure, il ne lui restait plus qu'à patienter. Du coup, il se laissa de nouveau tomber dans son fauteuil. Pour tuer le temps, il sortit son smartphone afin de vérifier s'il avait des appels manqués ou des nouvelles de sa famille. Sa mère et son frère habitaient à Louisville, un endroit stratégique et sûr pour rester en contact avec eux en toute discrétion, eu égard à l'état de santé de James. L'hôpital lui transmettait régulièrement des informations détaillées afin qu'il se sente plus proche de son frère. Mais à première vue, il n'avait reçu aucun message. Tant mieux s'il n'avait pas à s'inquiéter de ce côté-là !

Environ cinq minutes plus tard, on frappa à la porte de sa suite. Eh bien, sa nouvelle « petite amie » était ponctuelle. C'était déjà ça !

Julian se leva et se dirigea vers l'entrée. Mais en regardant dans le judas, il ne vit personne... Bizarre. Sans attendre, il ouvrit la porte et comprit pourquoi il n'avait rien vu : son invitée devait mesurer à peine un mètre soixante-cinq. Par ailleurs, elle semblait cacher ses formes sous un cardigan trop grand pour elle. Pas de doute : c'était typiquement le genre de femmes qu'on pouvait croiser à Nashville. Rien à voir avec les créatures sculpturales qu'il avait l'habitude de côtoyer à Malibu.

Mais ce qui attira son attention, ce fut son regard : cette jeune femme avait des yeux très noirs qui semblaient le surveiller. On y devinait même une pointe de suspicion. De quoi pouvait-elle bien se méfier ? N'aurait-il pas été lui-même plus en droit de se montrer circonspect ? Après tout, il appartenait au monde hollywoodien depuis plusieurs années. Il avait eu son lot de relations désagréables...

Julian attendit qu'elle dise quelque chose mais elle demeurait muette et immobile, comme si elle hésitait.

— Salut, dit-il finalement pour lui venir en aide. Je suis Julian, même si vous devez déjà le savoir. Etes-vous envoyée par l'agence de mariage ?

— Oui, dit-elle en hochant la tête.

Et des boucles brunes rebondirent autour de son visage. Il pensa qu'elle allait ajouter quelque chose mais elle paraissait toujours aussi peu sûre d'elle. A vrai dire, il avait l'impression qu'elle pouvait s'enfuir à tout instant. Certes, il avait l'habitude que ses admiratrices soient un peu nerveuses en sa présence, mais pas à ce point-là. Enfin, inutile de la brusquer. Sans quoi elle risquait fort de prendre ses jambes à son cou. Ross serait furieux !

Julian retint un soupir... A quoi bon le nier ? Il n'avait aucune envie d'une

telle imposture. Autant le dire tout net : il aurait largement préféré renvoyer cette jeune femme chez elle avec une bonne excuse. Hélas, Ross n'aurait pas laissé tomber aussi facilement. Et d'ailleurs, est-ce que son agent n'était pas payé pour prendre des décisions intelligentes et stratégiques à sa place ? Il devait donc se plier à cette exigence, que cela lui plaise ou non.

— Et vous vous appelez... ? demanda-t-il alors.

Elle lui lança un regard aussi intense que fébrile.

— Gretchen, ânonna-t-elle enfin en lui tendant la main. Gretchen McAlister.

Julian lui tendit la main et elle l'attrapa. Bon sang, elle était glacée et ses doigts tremblaient ! Pas de doute, cette jeune inconnue semblait terrifiée... Curieux ! En général, il produisait l'effet inverse chez les femmes : il devait faire des pieds et des mains pour qu'elles le lâchent et essuyer les traces de rouge à lèvres qu'elles laissaient sur ses joues.

Allez, il fallait aider cette jeune femme à se détendre un peu. Sans quoi leur « couple » ne serait absolument pas crédible, et certainement pas aux yeux d'une presse d'emblée sceptique.

Julian s'effaça alors pour la laisser entrer.

— Venez, Gretchen, dit-il.

Et il referma la porte derrière eux avant de désigner un siège dans le salon.

— Je peux vous offrir à boire ? s'enquit-il.

— Un peu d'alcool serait bienvenu, marmonna-t-elle.

Un sourire amusé au coin des lèvres, Julian se dirigea vers le minibar. Après tout, c'était une bonne idée pour briser la glace, du moins pour elle. Lui-même ne buvait pas, mais l'hôtel avait sûrement bien approvisionné sa suite. Ah, il aurait tant aimé pouvoir prendre un verre, lui aussi ! Hélas, l'alcool figurait sur la liste des interdictions élaborée par son coach personnel, au même titre que le sucre, les glucides, les produits laitiers, les agents conservateurs, les colorants artificiels, les arômes. Bref, tout ce qui avait un peu de goût.

Devant la profusion de petites bouteilles, il ne sut que choisir.

— Venez vous servir, ce sera plus simple, déclara-t-il.

Gretchen lui jeta un regard curieux puis se leva pour se diriger vers le bar où elle prit une mignonnette de tequila. Sans perdre une seconde, elle l'ouvrit et en avala le contenu en quelques gorgées.

Julian n'en revenait pas. Eh bien ! Cette jeune femme devait vraiment être très nerveuse s'il lui fallait une dose de tequila pour rester dans la même pièce que lui !

— Vous savez, je crois que ça vous ferait du bien à vous aussi, avança-t-elle. Je n'ai pas l'impression que cette situation vous réjouisse.

Elle lui jeta alors un rapide coup d'œil et jeta la petite bouteille à la poubelle avant de venir se rasseoir sur le canapé.

— J'ai bien conscience que je ne corresponds pas aux critères des femmes avec qui vous avez l'habitude de sortir, poursuivit-elle. M. Bentley a

expressément exigé une femme ordinaire. Toutefois, je ne suis sûrement pas du type qu'il avait en tête. De toute évidence, je n'ai rien d'une Bridgette, ce qui sera forcément problématique... Alors si vous voulez que je parte, il vous suffit de me le dire. Et je m'en irai.

Julian se passa une main sur le visage. Décidément, il n'avait pas su la mettre à l'aise.

— Pas du tout, je suis désolé, s'empressa-t-il de répondre en s'asseyant en face d'elle. Seulement, mon agent m'a mis au courant de la situation il y a quelques minutes à peine... Ma réaction n'a donc rien à voir avec vous ou avec les critères que vous pensez ne pas remplir.

— Si je comprends bien, vous n'approuvez pas le plan de M. Bentley ?

— Pas vraiment, répondit-il en toute sincérité. Je m'y conforme mais ce n'est pas un choix personnel. A Hollywood, il est très courant de passer un contrat pour nouer une relation mais ce n'est pas mon style. Et je préfère me rendre à une réception seul plutôt qu'avec une femme que je ne connais pas. C'est pour cette raison que Ross m'a imposé une partenaire. Seulement, maintenant que vous êtes là, je me rends compte que je ne suis pas prêt... alors que je serais censé l'être.

— Moi non plus, admit-elle. Je ne sais pas si on peut vraiment être « prêt » pour ce genre de rencontre organisée par des entremetteurs.

— Des entremetteurs ? répéta-t-il en riant.

Julian ne put s'empêcher de sourire. L'alcool semblait avoir délié la langue de cette jeune femme.

— C'est une façon d'envisager les choses, enchaîna-t-il. Bienvenue dans le jeu hollywoodien, Gretchen McAlister ! Nous avons tous vendu notre âme contre le succès. Et vous, qu'est-ce qui vous a convaincu de laisser votre bon sens au placard pour finir sur mon canapé ?

A cet instant, il vit un éclair d'irritation passer dans ses yeux et elle se mit à rougir de façon charmante. Encore que c'était peut-être l'effet de la tequila... Tiens, il aurait parié que ses mains étaient bien moins froides. Mais il n'était pas nécessaire de trouver un prétexte pour les reprendre dans les siennes.

— Dix mille dollars pour vous accompagner au mariage et deux mille supplémentaires pour me rendre présentable.

Julian étudia alors sa nouvelle « petite amie » et fronça les sourcils : pourvu que Ross n'ait pas été grossier au point de présenter la chose de cette façon. A vrai dire, ce dernier était en général d'une honnêteté assez brutale. Certes, Gretchen n'était pas le type de femmes qui l'aurait normalement attiré à L.A. mais elle avait du charme à revendre. Son teint irréprochable et ses lèvres pulpeuses constituaient autant d'atouts en sa faveur. Sans compter ses longs cils épais qu'il avait d'abord suspectés d'être artificiels avant de se rendre à l'évidence : elle ne devait certainement pas recourir à de telles méthodes.

Pour autant, Gretchen n'était visiblement pas repassée chez elle pour se

changer en sortant du travail : elle portait en effet une chemise vert kaki, un pantalon en toile beige, un cardigan marron et des mocassins blanc cassé. C'était sans doute une tenue tout à fait indiquée pour un hiver dans le Sud mais pas particulièrement élégante. Cela dit, cette jeune femme était très jolie. Elle lui rappelait sa mère quand celle-ci était plus jeune et que la vie ne l'avait pas encore usée.

Cependant, au lieu de répondre par les compliments qui s'imposaient, Julian décida de parler d'autre chose. L'embarras de Gretchen était certes touchant mais il n'avait nulle intention de se laisser attendrir. Si elle était étrangère à la machine hollywoodienne, elle pouvait cependant se servir de lui. D'ailleurs, ne se trouvait-elle pas dans sa suite parce qu'on lui avait remis une forte somme d'argent en échange de ses services ?

— Vous auriez dû réclamer davantage pour tenir le rôle de ma fiancée, fit-il remarquer. Ross serait monté jusqu'à vingt mille dollars, j'en suis certain.

Elle haussa les épaules comme si l'argent n'avait pas grande importance. Ce qui était impossible. Personne n'aurait passé un tel contrat sans avoir besoin de liquidités ! Lui-même, bien que millionnaire, ne refusait jamais un rôle bien rémunéré. Et il trouvait toujours une façon de faire bon usage de ce qu'il gagnait.

En outre, Gretchen n'avait sans doute pas accepté cet accord parce qu'elle était fan de lui : elle n'avait pas du tout le regard ébloui que ses admiratrices posaient en général sur lui. S'il avait lu de l'approbation dans ses yeux, il y avait aussi perçu de la réserve. Sans doute se posait-elle de nombreuses questions. Il aurait dû s'en moquer, puisqu'elle n'allait faire qu'une incursion passagère dans sa vie, mais c'était plus fort que lui : il avait envie de savoir ce qui se tramait sous ses jolies boucles brunes.

Julian était arrivé à cette conclusion quand la voix de Gretchen le ramena à la réalité :

— Bien, maintenant que vous avez reconnu que j'avais été bradée, pouvons-nous aborder les détails qui me seraient utiles durant ce week-end prolongé ?

Il hocha la tête. Elle avait raison, autant s'en tenir à la logistique de leur plan.

— Je suis venu quelques jours avant le mariage pour passer du temps avec Murray, ce qui vous laissera toute latitude pour faire du shopping. Le premier dîner aura lieu le mercredi, ce sera notre première sortie officielle ensemble. Toutefois, on devrait peut-être se retrouver avant afin de s'accorder sur notre « histoire », au cas où on nous poserait des questions.

Gretchen acquiesça puis répondit :

— Entendu. Je demanderai à Natalie d'insérer ce rendez-vous dans l'agenda car c'est elle la manager. D'autres requêtes ?

— Comme quoi ? répondit Julian en fronçant les sourcils.

Elle haussa les épaules.

— C'est la première fois qu'on me confie une telle mission mais je

pensais que vous aviez peut-être des préférences en matière de couleurs pour les vêtements ou les ongles, par exemple. Autant éviter des fautes rédhibitoires à vos yeux.

Eh bien, il avait du mal à en croire ses oreilles... Jamais une femme ne lui avait formulé une telle demande. Même si de nombreuses personnes l'assuraient de leur soutien ou de leur amitié, rares étaient celles qui demandaient ce qu'il souhaitait réellement... Il lui fallut une bonne minute de réflexion pour trouver une réponse.

— J'ai une seule requête.

— Laquelle ?

— Portez des chaussures confortables, s'il vous plaît. Si vous saviez à combien de réceptions j'ai dû assister en compagnie de femmes qui se plaignaient toute la soirée d'avoir mal aux pieds à cause de leurs chaussures extravagantes !

Là-dessus, Julian jeta un coup d'œil aux mocassins de Gretchen. Qui pourraient parfaitement convenir.

— Je ne crois pas que ce soit un problème, répondit-elle. Bien, je vais donc y aller.

Et sur ces mots, elle se leva et lui tendit une carte.

En la saisissant, il se rendit compte que c'était sa carte de visite. Le design était très recherché : on pouvait y voir un motif couleur ivoire, sur fond blanc. Le texte était écrit dans le même ton fuchsia que les roses stylisées qui y figuraient.

— Vous pouvez m'appeler à l'agence en journée et sur mon portable le reste du temps. Si vous n'avez besoin de rien, nous nous verrons sans doute mercredi, un peu avant le barbecue. Natalie vous le confirmera.

Julian serra alors la main de Gretchen. Comme elle s'était réchauffée, il put cette fois en apprécier la douceur. A son contact, il se surprit à sentir un nœud se former dans sa gorge. Il fixa un instant les grands yeux noirs de la jeune femme où flotta furtivement quelque chose qui ressemblait fort à de la surprise. Puis il relâcha sa main.

Pourtant, il était troublé d'avoir réagi de la sorte, inutile de le nier.

— Merci du service que vous me rendez, Gretchen, déclara-t-il alors en essayant de se donner une contenance. On se revoit donc sous peu.

Celle-ci hocha la tête et se mordit la lèvre avant de regagner la sortie. Une fois seul, Julian verrouilla la porte et revint au salon. Qui lui parut soudain bien vide et froid...

Au fond, cet arrangement ne serait peut-être pas si désastreux.

Enfin ! Gretchen venait d'en terminer avec sa séance de relooking. A vrai dire, l'expérience avait été plus pénible qu'amusante. Amelia lui avait réservé une journée à l'institut de beauté où l'agence envoyait ses clientes. Et les esthéticiennes avaient été ravies de la recevoir pour une journée complète de soins.

A vrai dire, elle s'attendait à ce qu'on lui propose de rafraîchir sa coupe ou de lui faire une manucure. Mais elle était loin d'imaginer que sa petite personne nécessiterait tant de travail...

Car on lui coupait les cheveux avant de les éclaircir et de les lisser pour qu'ils forment un carré gonflé mais bien lisse. Une fois sa peau gommée, tonifiée et hydratée, on l'enroula comme une momie afin de purifier son épiderme. Après quoi, on pulvérisa sur tout son corps une bonne couche d'autobronzant pour lui donner meilleure mine. On soigna même ses pieds avant de peindre ses ongles en rose.

Par chance, elle n'avait pas un ego surdimensionné. Sans quoi, il aurait été anéanti ! Car l'opération dura au moins sept heures mais cela faisait partie de sa mission, après tout.

A présent, Gretchen se trouvait dans la « pièce de relaxation », enveloppée dans un peignoir douillet. Cette fois, quand la porte s'ouvrit, ce fut Amelia qui apparut — et non une énième hôtesse prête à l'emmener dans une autre pièce afin de lui administrer un nouveau traitement !

Si cette journée ne l'avait pas éreintée, elle se serait levée d'un bond et aurait frappée son amie avec son coussin. Du coup, elle se contenta de siroter son eau minérale infusée au concombre tout en la fixant.

— Ce que tu as l'air détendue ! lança Amelia.

— Détendue ? rétorqua Gretchen. En apparence, sans doute. Encore qu'après sept heures de rituels de beauté, le contraire serait étonnant. La nouvelle petite amie de Julian Cooper aura au moins la mine reposée.

— Allons, je t'assure, tu es superbe !

Gretchen fit la moue. Son apparence s'était sans doute un peu améliorée après cette remise en forme complète. De là à ce qu'on la juge « superbe »...

— Quelle épreuve, en tout cas ! s'exclama-t-elle dans un soupir. Si c'est

ce que les femmes endurent régulièrement à Hollywood, je préfère vivre à Nashville.

— Bah, ce n'était pas si terrible ! la gronda gentiment Amelia. J'ai reçu exactement les mêmes traitements que toi, aujourd'hui. Mais c'est maintenant que les choses amusantes vont commencer.

— Ah, parce qu'on va enfin se restaurer un peu ?

Amelia posa la main sur son ventre arrondi, l'air songeur.

— Non, parce qu'on va faire un peu de shopping. Ils étaient censés te fournir de quoi déjeuner. Tu ne l'as pas eu ?

— Si. Enfin, moi, je n'appelle pas ça déjeuner...

Et pour cause : la salade verte à la vinaigrette citronnée et ces quelques fruits rouges en guise de dessert n'avaient pas réellement comblé son appétit.

— Si tu promets de ne pas faire de caprices pendant le shopping, je t'invite à dîner après.

— C'est gentil mais je prendrai sur mon « enveloppe », car je veux pouvoir me rassasier sans scrupule.

Amelia lui sourit.

— Comme tu voudras. Habille-toi et on file ! On achètera aussi du maquillage.

— Du maquillage ? Mais pourquoi ? J'en ai déjà.

Gretchen se rendit alors compte qu'elle commençait déjà à se plaindre. Alors même qu'Amelia venait de la mettre en garde. Mince...

— Je n'en doute pas, reprit son amie. Seulement, avant de sortir d'ici, on va te maquiller. Il faudra ensuite que l'on achète les tonalités choisies par des professionnelles.

Eh bien soit...

Une fois dans le vestiaire, Gretchen remit ses vêtements habituels tout en pensant à l'Italie. Oui, cela valait la peine de faire quelques efforts. *Allez, ma grande, imagine-toi à la chapelle Sixtine.*

Elle continua à se répéter cette phrase pendant qu'on la maquillait.

Mais aussi à mesure qu'Amelia jetait des vêtements par-dessus la porte de sa cabine d'essayage, une demi-heure plus tard.

A vrai dire, Gretchen ne suivait pas vraiment la mode. Elle s'achetait des habits confortables, bon marché, et qui masquaient ses formes.

Pourtant, ce jour-là, quand elle se regarda dans la glace, elle éprouva une certaine satisfaction. Certes, elle était toujours Gretchen, elle se reconnaissait, mais elle avait aussi l'impression de voir une version bien plus flatteuse d'elle-même. Ces longues heures dans le salon de beauté avaient vraiment affiné son teint et le maquillage mettait ses traits en valeur. Et même si elle ne voulait pas l'avouer tout de suite à Amelia, les vêtements que celle-ci avait choisis lui plaisaient énormément.

Oui, c'était une transformation surprenante. On était bien loin de l'apparence qu'elle avait encore en début de matinée, au réveil... Elle soupçonnait toutefois ce grand magasin d'utiliser des miroirs déformants pour

que ses clientes se croient plus élancées qu'elles ne l'étaient en réalité.

Gretchen entendit alors la voix d'Amelia résonner de l'autre côté de la porte.

— Allez, dépêche-toi un peu, je veux te voir. Je te préviens, si tu n'ouvres pas, j'entre !

A contrecœur, Gretchen finit par sortir dans une tenue décontractée : jean très moulant, top en coton blanc et veste en cuir. Le tout lui plaisait. Mais le nombre de chiffres sur l'étiquette, un peu moins.

— Je n'ai que deux mille dollars, Amelia, fit-elle remarquer. Je ne sais pas combien on a déjà dépensé au centre de beauté mais je suis sûre que je ne peux pas me permettre d'acheter une veste en cuir à trois cents dollars.

Amelia fronça les sourcils avant de répondre :

— J'ai un compte, ici. Ils m'envoient toujours des centaines de coupons de réduction. Nous avons assez d'argent, je t'assure. Et tu as besoin de cette veste.

— Je te rappelle que je vais à un mariage. Ne vaut-il pas mieux que je m'achète une jolie robe ?

— Si, mais n'oublie pas que tu ne vas pas juste assister au repas de mariage : il te faut donc des tenues décontractées, d'autres un peu plus chics et des vêtements entre les deux, au cas où tu devrais aller à l'enterrement de vie de jeune fille de la future mariée ou dans un salon de thé. En outre, je te rappelle que tu vas garder ces habits après le mariage. Alors autant choisir de bonnes pièces pour ta garde-robe. Bref, cette tenue te va très bien. On la prend.

— C'est un peu moulant, non ? gémit Gretchen en tirant sur le T-shirt. Je suis trop grosse pour porter des trucs si collants.

Amelia soupira et roula des yeux avant de rétorquer :

— Désolée mais tu parais bien plus grosse dans des vêtements deux fois trop grands. Moi-même, j'ai essayé pendant des années de cacher ma poitrine sous des sweat-shirts qui ne correspondaient pas à ma taille. Seulement, ça ne trompait personne. Par conséquent, si tu as des avantages, montre-les. Et choisis des habits bien ajustés pour mettre tes formes en valeur.

Sans mot dire, Gretchen rentra dans la cabine : il était parfaitement inutile de discuter avec Amelia. Elle retira donc ses vêtements pour en passer d'autres. Elle en avait déjà essayé au moins douze, et il en restait encore ! Finalement, elles optèrent d'un commun accord pour une robe légère, une autre en laine avec des collants assortis, une robe de soirée violette et une deuxième sans manches ni bretelles, en soie, qui semblait peinte avec de vrais pastels. Elle lui plaisait particulièrement pour son côté esthétique. Mais lui allait-elle vraiment ? Sans doute pas. Seigneur, pourvu qu'elle ne fasse pas honte à Julian Cooper !

Enfin... Ce n'étaient pas quelques vêtements, même hors de prix, qui allaient rendre leur couple crédible. De fait, Julian était vraiment le plus beau des hommes qu'elle ait jamais vus. Les films ne lui rendaient pas justice. Il

avait des yeux d'un beau bleu turquoise étincelant, rehaussés par d'épais cils bruns. Quant à sa chevelure châtain et savamment désordonnée, avec ses reflets cuivrés et chatoyants, elle captait admirablement bien la lumière. Il avait également une barbe de trois jours soigneusement étudiée et une peau merveilleusement bronzée. Par ailleurs, quand on s'approchait de lui, on percevait instantanément le parfum délicat aux notes chaudes et épicées qui émanait de sa personne. Une odeur tout à fait enivrante.

Sans parler de son corps... Avec cette large carrure, ces hanches étroites... Julian portait une chemise et un jean lors de leur première rencontre et pourtant, cette tenue toute simple avait suffi à la faire fantasmer.

Oui, dès l'instant où il avait ouvert la porte, Gretchen avait eu l'impression de ne plus pouvoir aligner deux mots : un élan de désir l'avait tout de suite submergée tandis qu'elle s'était sentie affreusement rougir. Heureusement qu'elle portait des talons plats, ce jour-là, et pas des escarpins car elle avait vacillé en le voyant apparaître.

Car enfin, si on y réfléchissait un peu, Julian était une vedette de cinéma ! Une superstar du grand écran qui incarnait toujours des personnages hyper-virils. En un sens, est-ce que ce n'était pas un peu comme s'il venait d'une autre planète ? Une planète peuplée de gens terriblement beaux. En revanche, même si elle était plutôt jolie dans ces vêtements neufs qui avaient coûté une fortune, même si elle avait été maquillée par des mains expertes, elle n'en restait pas moins potelée et ferait toujours tache ! Non, elle n'aurait jamais sa place auprès de lui.

A vrai dire, la gent masculine avait toujours représenté un mystère à ses yeux. En dépit des années passées à observer ses sœurs et leurs petits amis, elle n'avait jamais su comment se comporter avec le sexe opposé. Son manque de confiance en elle semblait tenir les hommes à distance. Lors des fêtes par exemple, elle était incapable de flirter avec eux ou de percevoir, quand ils lui adressaient la parole, s'ils en pinçaient pour elle ou bien s'ils souhaitaient tout simplement discuter.

Gretchen retint un soupir. A son âge, la plupart des femmes avaient connu au moins deux partenaires, elles étaient mariées et mères de famille... Alors qu'elle ne s'était jamais déshabillée devant un homme. Lors des rares occasions où quelqu'un s'était intéressé à elle, tout s'était délité avant qu'ils n'arrivent à ce stade. Avec le temps, la situation s'était répétée, ce qui la rendait encore plus nerveuse et d'autant moins sûre d'elle.

Dès qu'elle se trouvait en présence d'un homme, elle se sentait mal à l'aise. Et si ce dernier était séduisant, c'était encore pire. En l'occurrence, il avait suffi que Julian lui sourie, pour qu'elle soit complètement déboussolée. Ce qui ne promettait rien de bon pour la semaine à venir : puisqu'elle n'était même pas capable de se trouver un homme « normal », qui allait croire qu'une gourde comme elle avait attiré l'attention de Julian ?

Une heure plus tard, Gretchen et Amelia rapportèrent les sacs à la voiture puis se décidèrent pour un restaurant situé à quelques kilomètres de la galerie

marchande d'où elles sortaient, non loin du terrain de golf.

— Je suis vraiment contente qu'on ait pu passer une journée entre filles, déclara Amelia alors qu'elles entraient dans le restaurant. Tyler est reparti pour Anvers et je m'ennuie sans lui, dans notre grande maison.

Gretchen hocha la tête. Le mari d'Amelia, Tyler, était négociant en bijoux et pierres précieuses et voyageait régulièrement. L'agence employait quelqu'un pour seconder de temps à autre Amelia en cuisine. De cette manière, elle pouvait parfois suivre son mari lors de ses pérégrinations à travers le monde. Seulement, plus sa grossesse avançait, moins elle avait envie d'effectuer de longs vols, si bien qu'elle restait souvent seule dans sa gigantesque demeure de Belle Meade.

— Dans quelques mois, une petite fille te tiendra compagnie et tu ne souffriras plus jamais de solitude, répondit-elle.

— Exact. Et j'ai d'ailleurs besoin de tes conseils pour lui trouver un prénom. Les propositions de Tyler sont tout simplement atroces.

Amelia s'approcha alors d'une serveuse pour lui demander une table. C'est là qu'une voix masculine retentit derrière elles.

— Bonsoir, mesdemoiselles !

Ni une, ni deux, Gretchen se retourna... et se retrouva nez à nez avec Murray Evans et Julian. Mais avant même d'avoir le temps d'ouvrir la bouche, elle vit celui-ci s'avancer vers elle pour la prendre dans ses bras. Dans la foulée, il lui adressa un sourire chaleureux. C'était presque un miracle, après leur première rencontre peu réussie dans sa suite ! Et pourtant, il était bien en train de la serrer dans ses bras vigoureux et contre son torse musclé !

Elle se raidit, en attendant que ça passe, mais il semblait peu pressé de la relâcher. Et quand il s'écarta d'elle, ce fut pour presser ses lèvres contre les siennes ! Un frisson de désir la parcourut tout entière... Julian Cooper était en train de l'embrasser. *De l'embrasser !* En public qui plus est. Elle n'arrivait même pas à apprécier ce moment tant elle était tétanisée !

— Il va falloir qu'on travaille ça, lui murmura-t-il à l'oreille avant de se redresser.

Après quoi, Julian enlaça Gretchen par les épaules et se tourna vers Amelia, un sourire aussi large que charmeur aux lèvres.

— Quelle chance de tomber sur vous ce soir ! s'exclama-t-il. Le hasard est avec nous. Ça ne vous gêne pas que Murray et moi, nous nous joignons à vous pour dîner ?

* * *

Julian regarda la jolie rousse lui adresser un sourire aussi étincelant que le sien.

— Non, pas du tout ! répondit celle-ci. Gretchen m'avait dit que vous seriez en ville aujourd'hui, mais nous ne nous attendions pas à vous

rencontrer ici, poursuivit-elle.

Une lueur amusée brilla dans ses yeux : c'était visiblement une femme astucieuse. Mais à la vue de son ventre arrondi et de la pierre précieuse qu'elle portait au doigt, il comprit pourquoi ce n'était pas elle qui avait été choisie pour le rôle de sa fausse petite amie.

— Dans ce cas..., dit-il.

Là-dessus, Julian se tourna vers la serveuse pour qu'elle leur trouve finalement une table pour quatre, sans prêter attention à l'expression surprise de l'intéressée. Il était habitué à déclencher ce genre de réactions quand il s'efforçait de s'immerger dans la vie réelle, en dehors de Hollywood. Ce qui le contraria, en revanche, ce fut de la voir froncer les sourcils quand son regard se posa sur Gretchen. D'instinct, il attira alors cette dernière un peu plus près de lui et planta un baiser sur ses mèches soyeuses, à la naissance de son front.

— Que faites-vous de beau au Franklin's tous les deux ? finit par demander Gretchen.

— Nous étions juste à côté, puisque nous sommes allés jouer au golf, répondit Murray. Depuis que je vis à Brentwood, je préfère venir ici, à Forrest Hills, car on risque moins de croiser des paparazzis.

L'instant d'après, l'employée du restaurant leur fit signe de la suivre et les conduisit dans un box d'angle, au fond de la salle. Gretchen se glissa d'un côté et Julian s'assit sur la même banquette avant qu'elle ait le temps de protester. Elle n'était peut-être pas prête psychologiquement pour jouer sa petite amie mais, comme ils se trouvaient dans un lieu public, ils n'avaient guère le choix. Il n'avait pas encore repéré de photographes. Toutefois, l'un de ceux qui le pistaient nuit et jour n'allait pas tarder à surgir de nulle part. La serveuse pouvait aussi passer un coup de fil au journal local contre un petit pourboire. En tout cas, si on les voyait ensemble, Gretchen et lui, ils devraient donner l'image d'un couple crédible. L'essentiel était là.

Le temps de laisser un serveur leur demander ce qu'ils comptaient boire, Julian lança :

— Et vous, les filles, qu'avez-vous fait, aujourd'hui ?

— C'était une journée relooking, expliqua Gretchen. Au fait, Julian, voici Amelia Dixon, elle s'occupe de la préparation des buffets à From This Moment. C'est aussi une passionnée de mode qui m'a été d'un grand secours au salon de beauté et dans les boutiques.

Julian serra la main d'Amelia mais il lui était difficile de détourner les yeux de Gretchen... Elle était très différente de la femme qu'il avait rencontrée dans sa suite, la veille. D'ailleurs, il ne l'avait même pas reconnue lorsqu'il était entré dans le restaurant. Il avait fallu que Murray lui donne un coup de coude et précise qu'il s'agissait des deux femmes de l'agence de mariage. A ce moment seulement, il s'était rendu compte que c'était Gretchen. Le changement était subtil mais le résultat était bluffant. Elle était éblouissante, radieuse. Sa chevelure lissée y était pour beaucoup : elle

soulignait la forme douce de son visage.

— Eh bien, elle a fait un excellent job, s'exclama-t-il. Vous êtes splendide, Gretchen.

Julian vit alors Gretchen l'observer avec circonspection, comme si elle ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. La première fois aussi, elle l'avait regardé de cette façon : c'était de toute évidence une femme extrêmement méfiante. Il lui sourit pour qu'elle se détende, mais cela la fit rougir des joues jusqu'au décolleté. Et sans doute plus bas encore. Seulement, il ne pouvait pas vérifier. C'était charmant ! Lui qui avait passé tellement de temps en compagnie de petites pimbêches trop conscientes de leur beauté pour être émus par les compliments... Tant de fraîcheur faisait vraiment plaisir à voir !

Après leur brève entrevue tendue dans sa suite, il avait affirmé à Ross que ça ne pourrait jamais marcher. Finalement, il s'était peut-être trompé. Gretchen et lui avaient juste besoin de gérer cette nervosité afin qu'elle se comporte de façon plus spontanée avec lui. Pour l'heure, elle était raide comme la justice quand il la tenait dans ses bras. Cependant, s'ils s'exerçaient un peu, cela devrait s'améliorer. Leur rencontre de ce soir était probablement fortuite, mais il était préférable qu'ils accordent leurs violons maintenant plutôt que pendant la réception officielle !

Au cours de la soirée, Julian se rendit compte qu'il suivait à grand-peine ce qui se disait à sa table tandis que Murray, qui avait rencontré les deux femmes à plusieurs reprises en vue du mariage extraordinaire qu'il entendait donner, était de toute évidence en terrain familier. Autant se rendre à l'évidence : il ne connaissait absolument rien sur Gretchen, Ross ne lui ayant même pas indiqué son nom avant leur premier rendez-vous. Sans compter que leur conversation n'avait pas été extraordinaire. L'ennui, c'était qu'ils ne devraient pas juste poser pour quelques photos pendant le week-end mais avoir l'air d'un vrai couple. Voilà pourquoi ils devaient en apprendre davantage l'un sur l'autre pour être crédibles.

Heureusement, Murray — qui était désormais au courant de cette petite mise en scène — vint à son secours en lançant :

— Gretchen, il faut que je vous félicite pour les invitations que vous avez préparées. Elles sont absolument splendides !

Pour la première fois, un large sourire éclaira le visage de la jeune femme.

— Merci beaucoup. J'ai eu beaucoup de plaisir à les fabriquer. C'est tellement stimulant d'essayer d'exprimer sur un simple morceau de carton la personnalité des couples qui font appel à nous.

— Elles correspondent exactement à ce que nous recherchions, approuva Murray.

— Elles sont très belles, en effet, renchérit Julian. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Et c'était sincère. En tout cas, voir Gretchen parler avec passion de son métier était un vrai plaisir ! Dire qu'elle avait eu l'air de ne pas oser prononcer un mot, tout à l'heure ! Tout d'un coup, elle semblait

métamorphosée.

— C'est très gentil à vous. Mais tu sais, je me charge également de la décoration et je travaille en collaboration avec les fleuristes sur le thème floral qui convient le mieux à la cérémonie et à la réception. En fait, je suis une sorte de touche-à-tout. Le jour du mariage, je peux recoudre en urgence la robe d'une demoiselle de compagnie, partir à la recherche d'un futur marié indis discipliné, ou encore aider Amelia en cuisine...

— Ou bien endosser le rôle de la petite amie du témoin, compléta Julian en riant.

— Apparemment, admit-elle en soupirant. J'étais la seule qui pouvait le faire.

— Comment ? se récria-t-il. Vous voulez dire que vous ne vous êtes pas battues pour passer du temps avec moi ? Je ne sais pas si je dois m'en sentir flatté ou offensé.

Gretchen haussa les épaules et lui adressa un sourire en coin moqueur.

— C'est tout de même mieux que de recoudre une robe déchirée, non ? insista-t-il. Ma compagnie n'est pas désagréable, du moins je l'espère. Je suis drôle, n'est-ce pas Murray ?

— Absolument. Je peux vous garantir que vous allez bien vous amuser, Gretchen, avec Julian. Évitez juste de le faire parler de ses films car il devient insupportable.

— Ah bon ? Et pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont donc mes films ? demanda-t-il avec un brin d'ironie dans la voix.

De fait, il savait mieux que personne que tous les films qu'il avait tournés ces dernières années étaient des blockbusters sans grand intérêt.

Il avait commencé sa carrière à l'université du Kentucky, dans une pièce de théâtre fort appréciée, après avoir fait ses preuves au lycée dans le rôle-titre d'une comédie musicale. Il projetait de poursuivre ses études tout en continuant à jouer. Parce qu'il aimait le théâtre et le contact de la scène, tout simplement. Et un beau jour, sa vie s'était effondrée et il avait dû arrêter ses études. Le désespoir l'avait poussé à faire des castings pour des publicités et, par un incroyable coup de chance, il avait fini où il se trouvait maintenant. Oh ! ce n'était pas la carrière créative et satisfaisante dont il avait rêvé dans sa jeunesse, loin de là, mais les chèques qu'il recevait compensaient cette déception, en un sens.

Quelques minutes plus tard, ils étaient plongés dans une vive discussion concernant l'intrigue de *Bombs of Fury* quand leurs plats arrivèrent. Ils évoquèrent des sujets variés. Au départ, Gretchen était plutôt réservée, mais le fait d'avoir évoqué son travail à l'agence l'avait aidée à s'animer.

Oui, Julian passait vraiment une bonne soirée. Dommage que son régime l'empêche de goûter à la délicieuse cuisine du Sud !

Après le dîner, Murray et lui raccompagnèrent les filles jusqu'au SUV d'Amelia. Il s'empressa d'ouvrir la portière côté passager à Gretchen.

— J'ai passé une excellente soirée, lui dit-il en se penchant vers elle.

— Moi aussi, dit-elle d'un ton nerveux. C'était une agréable surprise de vous croiser, tous les deux.

— On se revoit donc demain après-midi, avant la réception de bienvenue chez Murray ?

Ce serait la première fois qu'ils s'afficheraient en public en tant que couple officiel.

— On fait comme ça. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

D'instinct, Julian voulut lui donner un baiser mais elle l'arrêta en posant la main sur son torse.

— Vous savez, personne ne nous regarde actuellement, inutile de m'embrasser.

— Si j'ai appris une chose depuis que je vis à L.A., répondit-il avec un sourire, c'est qu'il y a toujours un intrus tapi dans un coin pour vous observer. Et quand bien même ce ne serait pas le cas, je dois malgré tout vous embrasser.

— Pourquoi ?

Gretchen le considéra d'un air paniqué, les sourcils froncés. Julian se sentit frémir. Elle était si adorable avec sa bouche boudeuse qui brillait légèrement sous une touche de gloss... Allons, ce soir, il devait se concentrer sur le fait de donner le change à un éventuel espion, pas sur ce genre de détails.

— Je vais vous embrasser car vous avez besoin de vous entraîner. Chaque fois que je vous touche, vous vous raidissez. Il faut que vous vous relaxiez ! Et je vous embrasserai autant de fois que nécessaire pour que vous soyez plus décontractée.

Ce qui, à titre personnel, ne le dérangeait pas du tout. Il avait eu des missions plus difficiles.

Au même moment, Gretchen se mordit la lèvre.

— Je suis désolée, je n'ai pas l'habitude qu'on me touche.

A cet instant, Julian détacha de son torse les mains qu'elle tenait toujours posées pour empêcher un contact plus intime entre eux. Oh ! il n'y avait rien d'étonnant à ce que cette situation la mette mal à l'aise. Ce serait donc à lui de l'aider à dépasser ses réticences.

— Ce n'est pas si difficile que ça, prenez votre respiration, tournez la tête vers moi et fermez les yeux.

Elle s'exécuta sans sourciller. Il put alors poser les lèvres contre les siennes... Il avait l'intention d'être bref, conscient qu'il leur faudrait un certain temps avant de mettre au point un baiser convaincant. Mais, dès qu'il effleura sa bouche, il n'eut plus envie de s'écarter d'elle !

Gretchen avait le goût des cerises. Ses lèvres étaient douces, bien qu'hésitantes... Il sentit un frisson lui parcourir les reins. A quoi bon se mentir ? Il fut tenté de l'enlacer étroitement contre lui, de serrer son corps souple contre le sien... Mais il opta pour la sagesse et posa la main sur son

bras.

Immédiatement, elle se tendit et, en un instant, la magie fut rompue. Alors il se redressa et baissa les yeux vers elle : elle avait toujours les paupières fermées.

— C'était mieux que la dernière fois, observa-t-il.

Gretchen cligna les paupières et, les joues cramoisies, posa sur lui un regard vide.

— La pratique permet de s'améliorer, je suppose, déclara-t-elle.

Julian poussa un petit rire : oui, c'était indéniable.

— A demain, donc. Et n'oubliez pas votre rouge à lèvres.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Il sentit un grand sourire lui monter aux lèvres et recula d'un pas, tandis que Murray l'attendait.

— Parce que ce sera encore plus beau de vous embrasser.

- 3 -

Le lendemain, lorsqu'elle regagna la suite de Julian, Gretchen était moins nerveuse que lors de sa première visite mais elle avait malgré tout l'estomac noué. C'était sans doute à cause de ce baiser de la veille. Avant lui, seuls quatre hommes l'avaient embrassée et aucun n'était une star de cinéma.

Elle n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit, hantée par l'idée qu'il allait poser à nouveau sur elle ses lèvres sensuelles... Et cette perspective, chaque fois qu'elle l'envisageait, ne manquait pas de lui donner des frissons, aussitôt suivis par une affreuse sensation de peur qui venait se loger au creux de son estomac.

De toute façon, elle ne pouvait rien faire et devrait forcément survivre : après tout, il s'agissait juste de quatre jours, elle n'en mourrait pas.

Gretchen venait de frapper à la porte de son hôtel et attendait, anxieuse, dans sa robe à motifs colorés quand Julian passa la tête dans l'embrasure de la porte, les cheveux encore mouillés.

— Salut, Gretchen. Je suis désolé d'être en retard, mais j'ai dû prendre une douche après mon footing. Entrez. Je finis de m'habiller.

Et il recula pour lui ouvrir en grand.

Quand elle pénétra dans la suite, elle se rendit compte qu'il cachait en réalité son torse nu derrière la porte. Des gouttes ruisselaient encore sur son torse et seule une serviette nouée autour de sa taille, visiblement à la hâte, protégeait sa pudeur.

Ce spectacle était si inattendu qu'elle ne sut que dire. Impossible de ne pas regarder fixement les muscles vigoureux de Julian, sa peau bronzée qu'elle avait pourtant déjà vue dans les bandes annonces au cinéma et sur les panneaux publicitaires. Seigneur, il avait un corps tellement parfait qu'il semblait retouché sous Photoshop. Bien sûr, si elle avait tendu la main pour le toucher, elle aurait pu en juger par elle-même...

— Gretchen ?

Celle-ci releva brusquement la tête et tomba sur son regard amusé. Un sourire malicieux flottait par ailleurs sur ses lèvres. D'un coup, elle sentit le feu lui monter aux joues : il venait de la surprendre en flagrant délit d'inspection détaillée de sa personne !

— Oui ? parvint-elle à bafouiller.

— Asseyez-vous, je n'en ai pas pour longtemps.

— Euh... Entendu.

En lui tournant délibérément le dos, Gretchen se précipita vers le canapé. Ouf, elle allait pouvoir échapper à la vue de ce corps nu et mouillé.

Elle poussa un profond soupir de soulagement quand elle entendit la porte de la chambre de Julian se refermer... Elle enfouit aussitôt son visage dans ses mains. Tout son être chancelait. Elle n'était vraiment pas la bonne personne pour accomplir ce genre de missions !

— Désolé, dit-il en revenant quelques instants plus tard.

Julian portait un pantalon gris anthracite et une chemise d'un bleu soutenu qui rehaussait l'éclat de son regard azur.

— Je ne voulais pas vous faire patienter dans le hall. J'espère que je ne vous ai pas choquée.

— Pas du tout, affirma-t-elle d'un ton qui se voulait détaché. Ce n'était pas comme si vous ne paradiez jamais à demi-nu dans vos films.

Il se mit à rire et s'assit à côté d'elle.

— Effectivement... J'ai abandonné la plus grande partie de ma pudeur il y a quelques années, concéda-t-il. Une fois que vous avez tourné une scène de sexe entouré d'une trentaine de personnes, puis que trois millions de personnes l'ont vue sur grand écran, vous n'avez plus à vous inquiéter de grand-chose.

— Vous avez tourné beaucoup de scènes de sexe ? s'enquit-elle.

Gretchen ne put s'empêcher de frissonner. Comme cela devait être embarrassant ! En tout cas, c'était unimaginable pour une personne comme elle qui n'avait jamais eu le courage de se déshabiller devant un homme !

— Il y en a en général une par film, expliqua-t-il. Je sauve presque toujours l'actrice principale des mains du méchant et elle me remercie en se donnant à moi. Je sais, c'est un cliché assez stupide et on pourrait croire que les réalisateurs finissent par se lasser, tout comme les spectateurs, mais apparemment, je suis très beau et cette scène est toujours fort attendue.

— Je suis certaine que vous faites fantasmer de nombreuses femmes dans la vie réelle, aussi. Vous êtes en... excellente forme.

Julian eut alors un sourire de séducteur patenté qui révéla ses dents d'une blancheur immaculée.

— Merci du compliment. Je travaille dur pour l'entretenir, vous savez.

— Ah bon, vraiment ? Mais que faites-vous ?

— Si vous saviez ! Je dois m'entraîner de façon soutenue quatre jours par semaine et effectuer un footing de quinze kilomètres tous les trois jours. J'ai dû renoncer à tous mes vices et mon entraîneur ne m'autorise à manger que des protéines maigres, des légumes et quelques fruits.

Gretchen écarquilla les yeux au fur et à mesure de ce récit absolument édifiant. Quelle horreur ! Julian n'avait droit ni aux pizzas, ni au pain, ni aux cookies... Il était beau, ça oui, mais à quel prix !

— De toute évidence, je ne pourrais consentir à de tels sacrifices.

— La plupart des gens en sont incapables mais moi, je gagne ma vie grâce à mes muscles. Ce n'était pas vraiment ce que j'avais prévu en m'installant en Californie. Toutefois, c'est ce qui a marché. Et pourtant, il y a encore des jours où je tuerais pour une bouchée de cookie au chocolat. Juste une.

Comme c'était triste ! Evidemment, elle-même n'était pas l'incarnation de la modération en la matière, mais il devait bien y avoir un juste milieu, tout de même.

— J'en déduis donc que vous ne goûterez pas au gâteau de mariage. C'est vraiment dommage car Amelia est une remarquable pâtissière.

Julian plissa les yeux.

— Eh bien, voyez-vous, je ferai peut-être une exception pour ce fabuleux dessert. Une bouchée, voire deux, soyons fous ! Je vous laisserai me donner à la petite cuillère un peu de votre part.

Gretchen faillit rougir. Difficile pour elle d'imaginer une scène aussi intime alors qu'ils se connaissaient à peine : elle ne savait pratiquement rien de lui à part qu'il était inaccessible pour une fille comme elle.

— Je dois vous faire un aveu, dit-elle sur une impulsion avant de s'en mordre la langue.

Julian haussa les sourcils, l'air curieux.

— De quoi s'agit-il ?

— Comme vous l'avez, je présume, deviné et déploré, je ne suis pas douée pour ce genre de choses. Je ne suis pas sortie avec beaucoup d'hommes, donc cette situation m'est complètement étrangère. Et j'ignore si, même en m'entraînant, je serai à la hauteur.

Gretchen s'interrompt et attendit en silence qu'il mette un terme à sa torture, ainsi qu'à leur contrat. S'ils se dépêchaient, peut-être trouveraient-ils une solution de rechange avant le dîner de bienvenue : toute autre femme ferait mieux l'affaire qu'elle.

Pourtant, à sa grande surprise, elle l'entendit répondre avec un sourire désarmant :

— Je pense au contraire que c'est charmant. Et rafraîchissant puisque la plupart de mes connaissances féminines maîtrisent l'art de flirter depuis la maternelle. Ne soyez pas inquiète : je vous apprendrai ce qu'il est indispensable de connaître.

— Comment pourriez-vous m'enseigner ce que je n'ai pas su maîtriser depuis vingt-neuf ans ?

Julian se pencha alors vers elle et plongea ses yeux bleu vif dans les siens.

— Il se trouve que je suis acteur, déclara-t-il sur le ton de la confiance feinte. Je m'y connais en la matière et je pourrai vous apprendre quelques astuces qui vous permettront de vous en sortir.

Gretchen écarquilla les yeux. Des astuces ? Comment quelques exercices d'entraînement pourraient-ils l'aider à surmonter le blocage que quinze années de timidité avec le sexe opposé avaient créé en elle ?

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle d'un ton méfiant.

— Vous pouvez par exemple vous repasser la scène dans la tête. Mais pour commencer, arrêtez d'être obsédée par mon statut de star, car ça ne vous aide pas à vous détendre. Je veux que vous vous représentiez les jours qui viennent comme un jeu : nous y tenons les rôles principaux, je ne suis pas plus célèbre que vous, nous sommes égaux.

— L'idée est intéressante, mais...

Julian leva la main.

— Non, pas de « mais », l'interrompit-il. Nous sommes des acteurs. Vous êtes une belle actrice qui joue le rôle de ma petite amie. Votre place est à mes côtés et vous n'avez aucun problème de contact physique avec moi. Voilà, c'est ainsi que ça va fonctionner.

Gretchen soupira : il lui faudrait bien plus d'une leçon pour s'en convaincre. Comment allait-elle faire ?

— Non, je ne peux pas tenir un tel rôle, protesta-t-elle.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-il, les sourcils froncés.

Il était visiblement agacé par son entêtement à le contredire.

— Pour être une « belle actrice », encore faut-il être belle. A partir de ce moment-là, on peut se pencher sur les talents d'interprétation.

Julian plissa les yeux et la façon dont il la scruta la mit extrêmement mal à l'aise. Tous les deux savaient pertinemment qu'elle n'aurait eu aucune chance à Hollywood, il était donc inutile qu'il l'observe aussi attentivement. Cela ne servait qu'à attirer son attention sur ses défauts.

Soudain, Julian lui saisit la main.

— Saviez-vous que Bridgette n'est pas une vraie blonde ? Qu'elle porte des extensions pour ses cheveux ? Que sa poitrine a été refaite et son nez également ? Tout en elle est faux !

— Et pourtant elle est très belle, compléta Gretchen.

S'il disait vrai, Bridgette investissait savamment son argent pour servir sa carrière. D'ailleurs, si elle aussi avait disposé de quelques milliers de dollars, elle aurait sans doute pu améliorer certains aspects de sa propre personne.

— Julia Monroe est quasiment aveugle quand elle ne porte pas ses lentilles, enchaîna-t-il. Et sans l'aide de sa maquilleuse professionnelle, elle ressemble à un boxeur qui vient de perdre un match.

Gretchen faillit sursauter. Comment ? Mais Julia Monroe était l'une des plus célèbres actrices de Hollywood. L'une des plus convoitées ! Franchement, elle avait du mal à le croire...

— Rochelle Voight a une haleine infecte. Je pense que c'est parce qu'elle se nourrit uniquement de jus de crudités. Je déteste quand je dois l'embrasser ou filmer des scènes où je me trouve très proche d'elle.

A quoi bon mentir ? Elle n'en croyait pas ses oreilles. Julian plaisantait ou quoi ?

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

— Parce qu'il faut que vous sachiez que tout ça n'est qu'illusion. Chacune

des merveilleuses personnes du monde hollywoodien que vous évoquez est un personnage soigneusement transformé pour l'œil de la caméra. Nous sommes loin d'être parfaits. Peu d'entre nous pourraient être qualifiés de beaux sans ces bataillons de maquilleuses et coiffeuses qui œuvrent sur nos petites personnes comme des abeilles besogneuses.

— Vous êtes en train de me dire que tout le monde à Hollywood est en réalité hideux et que, par conséquent, je ne devrais pas m'inquiéter, c'est ça ?

Julian fit la grimace et se pencha vers elle.

— Non, ce que je suis en train de vous expliquer, assena-t-il alors, c'est que vous êtes une femme charmante, à la beauté simple et naturelle, et que vous ne devriez pas vous comparer à un idéal irréaliste. Tout n'est qu'artifice et trucage, à Hollywood.

Toute surprise, Gretchen haussa les sourcils. Même avec son changement de look, elle avait l'impression que Julian ne la tolérât qu'en raison du contrat que son agent avait signé pour lui. Était-il sincère ou bien s'efforçait-il juste de l'encourager pour que ces quelques jours en sa compagnie se passent pour le mieux ?

— Chez moi aussi, tout est faux, ajouta-t-il.

Cette fois, Gretchen refusait d'y croire. OK, elle voulait bien croire que les actrices qu'il venait d'évoquer recouraient à des petits trucs pour atteindre la perfection, mais lui ? Tout était réel, contrairement à ce qu'il affirmait.

— Arrêtez ! le réprimanda-t-elle en retirant sa main de la sienne.

Pour le coup, il était clair qu'il mentait !

— Mais je suis sérieux, protesta-t-il. Si mes yeux sont si bleus, c'est parce que je porte des lentilles colorées. La blondeur de mes cheveux est également artificielle. Je porte une prothèse dentaire en porcelaine : quand j'étais enfant, mes parents n'avaient pas les moyens de m'acheter l'appareil dont j'avais besoin. On m'asperge d'autobronzant toutes les semaines. Et même mon accent est faux.

— Mais vous n'avez pas d'accent ! rétorqua-t-elle.

— Exact ! Alors que je viens du Kentucky, précisa-t-il avec cette fois un ton nasillard reconnaissable entre mille. Cependant, vous ne m'entendrez jamais m'exprimer de cette façon car j'ai appris à m'en débarrasser.

Gretchen se cala contre les coussins du canapé en s'efforçant d'assimiler tout ce que Julian venait de lui dévoiler : c'était beaucoup en une seule fois !

— Croyez-moi, Gretchen. Si nous avons sans doute tous de faux cheveux, si nous recourons à un arsenal d'artifices pour atteindre une beauté artificielle et garder notre jeunesse le plus longtemps possible, c'est qu'avant tout, nous sommes des acteurs. Notre apparence est un costume. Donc, imaginez que votre changement de look est en réalité votre panoplie. On vous a remis tous les outils dont vous aviez besoin : êtes-vous prête à endosser le rôle de la petite amie de Julian Cooper ?

Gretchen prit une profonde aspiration et se redressa sur son siège.

— Oui, je crois, dit-elle alors.

Julia inclina alors la tête sur le côté et haussa un sourcil comme s'il la mettait au défi.

— Oui, je suis prête, rectifia-t-elle d'une voix qui se voulait pleine d'aplomb. Bon, par où commençons-nous ?

Julian lui adressa un beau sourire avant de répondre :

— Parfait ! Quand j'étais à l'école d'art dramatique, un de mes professeurs estimait qu'il était indispensable de se jeter d'emblée dans les scènes les plus difficiles. Il ne nous laissait pas nous chauffer : il fallait tout de suite attaquer par le monologue le plus tragique. Selon lui, une fois qu'on avait fait ça, tout le reste était facile. Donc, nous allons commencer par la partie la plus difficile de votre rôle.

Gretchen se tendit. La partie la plus difficile... C'est-à-dire ? Tout lui semblait immensément dur. Elle aurait préféré procéder étape par étape.

— Comment allez-vous...

Hélas, elle n'eut pas le temps de finir sa phrase car il la colla la bouche contre la sienne. Seulement, contrairement aux fois précédentes, ce ne fut pas un bref baiser. Non ! Julian était bien plus insistant... et il mêla bientôt sa langue à la sienne.

Elle aurait voulu le repousser mais il l'enlaçait d'une main par la taille et de l'autre par l'épaule. Oui, il la maintenait si fermement que la manœuvre qu'elle avait en tête n'était guère envisageable. Alors, en fermant les yeux, elle se rappela qu'il s'agissait d'un rôle et cessa de lutter... Si elle se détendait, peut-être que pour une fois elle pourrait prendre un certain plaisir...

Soudain, Gretchen entendit Julian pousser un grognement et ce son se répercuta dans tout son être en lui donnant des frissons. Tout à coup, elle noua les bras autour de son cou et le serra à son tour contre elle : c'était plus fort qu'elle ! Elle sentit l'étreinte de Julian se relâcher quelque peu tandis qu'il partait à la découverte de son corps... Il fit en effet glisser les mains sur la soie de sa robe avant de les plaquer sur ses hanches.

Au moment où elle parvenait enfin à se détendre et à apprécier ce baiser, il l'étreignit de nouveau étroitement contre lui. Waouh, ce qu'il était fort ! Ces muscles étaient bien réels. Soudain, elle se retrouva juchée sur les genoux de Julian, sa robe relevée sur ses cuisses, et... elle perçut nettement la chaleur de son désir collée contre sa jambe !

Gretchen eut du mal à le croire... De fait, elle n'avait jamais vraiment vécu ce genre de situations dans sa vie. En tout cas, elle ne s'attendait certainement pas à déclencher cette réaction-là chez Julian. Était-il vraiment émoustillé par leur baiser ou bien était-il juste un acteur très convaincant ? Cette question la tourmenta tellement qu'elle parvint à détacher la bouche de la sienne. Toutefois, dès qu'elle ouvrit les yeux, elle le regretta. Sur le moment, la situation lui avait paru excitante et un peu effrayante, certes, mais dans l'ordre des choses. Or, à présent, elle lui apparaissait sans fard. Et elle se sentit affreusement gênée. Seigneur, elle était assise sur les genoux d'un homme qu'elle connaissait à peine, dans une position pour le moins osée !

Sans compter qu'elle devait être écarlate car ses joues et sa gorge la brûlaient littéralement, comme toujours quand elle se retrouvait dans une situation fâcheuse.

Seulement, Julian ne parut pas s'en émouvoir, à en croire le sourire satisfait qui s'affichait sur son visage. Était-il heureux de la performance de son « élève », ce qui prouvait qu'il était un bon professeur, ou bien avait-il vraiment pris du plaisir à ce baiser ?

— Excellent travail, déclara-t-il. Je vous mets 10 sur 10.

— Ce qui veut dire que je peux descendre de vos genoux pour que nous passions à la leçon suivante ?

Gretchen le vit alors secouer la tête et il l'attira étroitement contre lui.

— Pas question. Ce n'est pas parce que vous apprenez vite que vous avez le droit de sauter des leçons. Nous devons encore nous exercer un peu.

— Et combien de leçons seront encore nécessaires, selon vous ?

— Nous allons rester assis sur ce canapé jusqu'à ce que ce soit pour nous deux la chose la plus naturelle au monde. Si nous voulons être crédibles devant les caméras, il faut de l'authenticité, rien de moins.

Gretchen ravala un petit rire nerveux. Être naturelle avec un homme comme lui ne serait sans doute jamais évident, mais elle n'allait pas se plaindre d'avoir ces quelques leçons supplémentaires.

* * *

Au volant de sa voiture de location, alors qu'ils approchaient de chez Murray pour participer à ce fameux barbecue de bienvenue, Julian voulut s'assurer d'une chose. Gretchen et lui venaient d'inventer l'histoire de leur rencontre. Sans doute valait-il mieux revoir les ultimes détails.

— Très bien, redis-moi comment on s'est rencontrés, car les questions vont bientôt fuser.

Pour que leur couple soit tout à fait crédible, ils étaient passés au tutoiement.

Elle soupira et cessa de contempler le paysage qui défilait derrière la vitre pour tourner la tête vers lui.

— Il y a quelques semaines, tu es venu rendre visite à Murray. Un jour, tu l'as accompagné à un rendez-vous à l'agence et c'est là que nous nous sommes rencontrés. Ça a tout de suite été le coup de foudre entre nous et tu m'as invitée à prendre un verre. On n'a pas arrêté de s'envoyer des textos et de s'appeler après ton retour à Los Angeles. Du coup, tu es revenu plus tôt à Nashville afin qu'on puisse passer du temps ensemble.

Julian hocha la tête d'un air satisfait. Bingo ! Gretchen connaissait son texte par cœur. Il n'en avait d'ailleurs pas douté un instant : sous ses airs timides, elle était la femme la plus intelligente et la plus drôle qu'il ait jamais rencontrée. Il lui faudrait juste un peu de temps pour surmonter sa nervosité. Après quoi, elle allait jouer son rôle à merveille. Si tant est qu'elle ne se laisse

pas rattraper par son anxiété.

— Est-ce qu'on a déjà couché ensemble ? demanda-t-il.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Non, j'en doute. Je pense qu'on a échangé des textos un peu olé olé, mais je te fais encore mijoter un peu.

— Tu es une petite coquine. C'est bon à savoir.

Julian ralentit en empruntant l'allée qui menait chez Murray puis s'arrêta devant la large grille en fer où une petite foule de journalistes et de fans étaient à l'affût. Allez, il était temps de se lancer.

— Souris, tu es filmée, lui dit-il. Et fais comme s'ils n'étaient pas là. C'est facile, tu verras. Tiens, on peut en rajouter un peu.

Et sur ces mots, il lui prit la main en attendant que les portes s'ouvrent. Une fois à l'intérieur, il s'engagea dans l'allée circulaire et immobilisa la voiture juste devant le groom. Sans éteindre le moteur, il se tourna vers Gretchen.

— Une ultime question, avant le grand saut ?

— Oui : qui connaît la vérité, à notre sujet ?

Julian hocha la tête. La question méritait d'être posée, bien vu !

— Murray, évidemment. Et je suis certain qu'il l'a dit à Kelly, sa future femme. Ils doivent être les seuls dans la confidence puisque Ross n'assistera pas aux festivités. Tous les autres pensent que tu es ma nouvelle petite amie.

Gretchen hocha la tête et prit une profonde inspiration.

— Bien... Que la fête commence, alors !

Le groom vint immédiatement lui ouvrir la portière et elle descendit de voiture. Julian fit le tour pour la rejoindre. Ensemble, ils gravirent les marches qui menaient à la porte d'entrée. Lorsque les grands panneaux en bois massif s'ouvrirent, ils furent immédiatement assaillis par une multitude de sons et de délicieuses odeurs. Murray n'avait pas regardé à la dépense, même pour les repas de moindre importance. Il y avait plus d'une centaine de personnes massées au rez-de-chaussée et plus encore sur la terrasse chauffée. Un orchestre jouait sur le belvédère, dans le jardin, d'où s'élevait aussi la fumée des barbecues sur lesquels cuisaient les côtes de bœuf.

Un vaste bar avait été installé dans la salle à manger, juste à côté du buffet qui débordait de petits-fours salés destinés à faire patienter les convives jusqu'à ce que les grillades soient prêtes. Dommage de ne pas pouvoir y goûter ! Tout cela avait l'air si délicieux !

— Tu veux boire quelque chose ? murmura Julian à l'oreille de Gretchen.

— Volontiers.

Ils se dirigèrent donc vers le bar où Julian commanda une margarita pour Gretchen tandis qu'il se contentait d'une eau gazeuse rehaussée d'une rondelle de citron vert. Il repéra alors un énorme tonneau de bière qui provenait d'une petite brasserie locale. Mais il ne pouvait hélas pas en boire ! Bon sang, les tentations seraient assez nombreuses ce week-end, il n'allait quand même pas commencer dès le premier jour ! D'ailleurs, depuis qu'il

était arrivé à Nashville, il n'avait même pas fait ses exercices de musculation. Quelle négligence !

— Tu ne bois pas ? lui demanda alors Gretchen. Ça fait partie de tes trucs pour rester en forme ou bien est-ce par conviction morale ?

— C'est pour ne pas grossir. L'alcool contient des tonnes de calories : une bière de trop et ce sont tous mes principes diététiques qui s'envolent. Je ne pourrai plus rien manger. Tu ne veux tout de même pas que je tombe d'inanition ?

— Oh ! mon pauvre ! s'exclama-t-elle d'un ton moqueur. C'est un scandale de boudier un tel banquet.

— Je sais, répliqua-t-il en serrant les dents.

A cet instant, Julian repéra Murray et Kelly, sur le patio.

— Tu as déjà rencontré Kelly ? enchaîna-t-il.

— La mariée ? Bien sûr. Elle est venue plusieurs fois à l'agence.

— Très bien ! Allons donc saluer ce couple heureux puis nous pourrons nous installer dans un petit coin tranquille et retiré.

— Pourquoi ? Tu n'as pas d'amis ?

Julian secoua la tête.

— Pas vraiment. Murray et moi, nous partagions la même chambre sur le campus. Quand j'ai arrêté mes études pour m'installer à L.A., nous sommes restés en contact mais je ne connais pas très bien ses amis de Nashville.

Ils sortirent alors sur le patio pour saluer le couple de futurs mariés.

— Vous êtes donc la nouvelle petite amie dont Murray m'a tant parlé ! déclara Kelly avec un sourire radieux et des étincelles dans son beau regard vert. Je suis ravie de vous rencontrer en dehors du travail, Gretchen. Tout le monde a adoré vos cartes d'invitation. J'ai hâte de découvrir ce que vous nous avez réservé pour le jour J avec vos associées. Le programme m'a l'air fantastique.

— Merci, répondit Gretchen en lui rendant son sourire.

Julian observa les deux femmes qui évoquaient le déroulement du mariage. Depuis leur premier dîner au restaurant, la réserve de Gretchen semblait s'évaporer dès qu'elle évoquait son travail : elle devenait alors une tout autre personne. Seulement, cette belle confiance disparaissait dès qu'on lui parlait d'elle. Encore que cette attitude était compréhensible : lui-même préférerait nettement parler de ses films, en dépit de leur médiocrité, que de s'étendre sur sa famille. Il était des sujets qu'il valait mieux ne pas aborder.

— Julian, ça ne te dérange pas si je te « vole » ta fiancée quelques instants ? demanda Kelly. Je veux la présenter à mes demoiselles d'honneur.

— Pas de problème ! répondit-il.

Julian se pencha alors vers Gretchen pour lui donner un baiser juste au-dessous de l'oreille. Elle frissonna mais ne fit pas mine de le repousser. Elle ne parut pas gênée non plus, tant mieux. Elle réalisait des progrès à grands pas.

— Reviens vite, chuchota-t-il.

Elle lui adressa un petit signe de la main et disparut dans la maison, avec Kelly.

— Eh bien, comment ça se passe ? questionna Murray.

— Mieux que prévu. J'ai réussi à la rendre plus détendue, ça aide beaucoup.

— Quelle que soit ta méthode, tu es doué, c'est indéniable. Quand vous avez surgi sur le patio, il était clair que vous formiez un couple.

— C'est vrai ?

Julian ne put s'empêcher de sourire. Il était content de leur exploit. Finalement, il n'aurait peut-être pas à supporter les commentaires déplaisants de Ross à l'issue du week-end s'ils donnaient si bien le change, Gretchen et lui.

— N'oublie pas que je suis un acteur qui a été récompensé par la profession, ajouta-t-il.

— Enfin, tu n'as pas vraiment été oscarisé, ironisa Murray. Rappelle-moi la statuette que tu as remportée... Celle de la meilleure scène de bagarre décernée par MTV, non ? Un seau de pop-corn en carton doré, il me semble...

— C'est bon, on a compris... ,

Julian fit la moue. Murray pouvait bien se moquer. Un jour, il recevrait une vraie récompense pour un film plus ambitieux. Oh ! il avait déjà exprimé à Ross son désir de tourner un film d'art et d'essai. Hélas, il s'était retrouvé au cœur d'une intrigue avec des terroristes, dans un sous-marin. Encore un blockbuster où, à la fin, il perdait sa chemise...

— En tout cas, on n'avait pas du tout l'impression que vous jouiez la comédie, déclara Murray. C'est curieux, d'ailleurs, on dirait qu'il y a une réelle osmose entre vous. Même si elle ne correspond pas vraiment à ton type de femmes, d'ailleurs... Mais on n'est jamais à l'abri de phénomènes étranges. Moi, par exemple, je ne m'attendais pas du tout à épouser Kelly, qui assurait la première partie de ma tournée.

Julian écoutait son ami tout en sirotant d'un air songeur son eau pétillante. Murray avait raison : quelque chose était en train de naître entre Gretchen et lui, mais il ne savait pas vraiment quoi... Peut-être était-ce lié à la nouveauté, au fond. Gretchen ne ressemblait en rien à ses compagnes précédentes, et pas uniquement sur le plan physique.

Tout d'abord, ce n'était pas une personne superficielle. Lui-même passait une bonne partie de son temps entre les mains de coiffeuses et maquilleuses quand il était sur les tournages. Mais par rapport aux heures que ses partenaires du sexe féminin y consacraient, c'était bien peu. Gretchen, elle, prenait sûrement soin d'elle-même mais elle n'était pas uniquement préoccupée par les apparences. C'était une artiste douée, une femme d'affaires avec beaucoup de bon sens, et cela semblait lui suffire amplement.

Par ailleurs, elle ne paraissait pas très impressionnée de savoir qu'il était acteur. Certes, elle était nerveuse en sa compagnie, mais c'était manifestement le cas dès qu'elle se trouvait avec un homme. Elle était bien consciente qu'il

était célèbre, ça oui, mais il était incapable de dire si elle s'en fichait purement et simplement ou si ses muscles la laissaient indifférente. Pour lui qui avait l'habitude de plaire aux femmes, c'était inédit. Certaines fans étaient même sur le point de s'évanouir quand il les frôlait. Si un jour cela devait arriver à Gretchen, ce serait probablement sous le coup de la nervosité. Pas en raison de l'effet qu'il produisait sur elle.

D'ailleurs, cela faisait une éternité qu'il n'avait pas côtoyé une femme qui ne s'intéressait ni à son argent ni à ce que, par sa position, il pouvait lui apporter. De toute évidence, Gretchen ne nourrissait aucune envie secrète de réussir à Hollywood. A ce qu'il sache, elle n'avait pas caché dans son sac un scénario qu'elle s'apprêtait à lui soumettre pour qu'il le lise ou pour qu'il le donne à un producteur. En un mot, Gretchen était authentique. Or il vivait depuis si longtemps en Californie qu'il avait fini par oublier cette valeur capitale. Surtout dans une relation.

En se retournant, Julian aperçut Gretchen et Kelly près du buffet, en conversation avec une autre personne. Sa « fiancée » souriait timidement en s'efforçant de prendre part à la discussion. Soudain, il vit son visage s'éclairer comme un soleil : nul doute qu'on venait de l'interroger sur son travail.

Dire qu'elle ne se trouvait pas belle... Et pourtant, il n'avait jamais vu une femme aussi radieuse !

A quoi bon se mentir ? Il commençait à se sentir attiré par elle... Oh ! il n'avait pas du tout l'intention de s'énamourer de sa fausse petite amie, mais c'était plus fort que lui. Et il luttait d'ailleurs contre l'envie d'envoyer un SMS à son frère pour lui parler d'elle. James adorait quand son garde-malade lui transmettait le récit de ses escapades. Gretchen lui plairait, c'était certain. C'était une artiste talentueuse, avec un esprit vif et un sourire faussement timide. Elle semblait apprécier les plaisirs de la vie, à en juger par la façon dont elle goûtait à tous les plats du buffet, son verre de margarita à la main. Elle savait qui elle était, et menait une vie qui lui plaisait.

C'était là des qualités appréciables qui le rendaient à la fois extrêmement jaloux... et désireux que Gretchen soit autre chose qu'une simple figurante dans sa vie.

Le jeudi matin, Gretchen se faufila discrètement dans l'agence. Elle n'avait pas à voir Julian en vue du mariage, aujourd'hui. Du coup, elle souhaitait effectuer certaines mises au point pour le week-end. Ses associées avaient beau affirmer qu'elle n'aurait pas grand-chose à faire le jour J, beaucoup de tâches lui incombait tout de même. Plus elle pourrait s'avancer dans son travail sans qu'on remarque sa présence, mieux ce serait : elle n'avait pas envie qu'on la harcèle de questions, ça non.

— Regardez-moi ça ! s'exclama soudain une voix dans l'entrée.

Juste au moment où elle allait ouvrir la porte de son bureau, quel manque de chance !

— Arriver en catimini dans l'espoir que nous ne te verrons pas, tu ne manques pas d'air ! Même si tu as changé de coupe, nous te reconnaissons, tu sais.

Gretchen pivota alors sur ses talons pour se retrouver face à Bree, les bras croisés, qui arborait un petit sourire en coin.

— Tiens, salut, Bree ! s'efforça-t-elle de répondre d'un ton naturel.

— N'essaie pas de faire comme si de rien n'était, rétorqua cette dernière. Va poser tes affaires, mais sache que nous voulons tout savoir sur la façon dont s'est déroulé le dîner.

En soupirant, Gretchen hocha la tête et entra dans son bureau. Pourvu que l'interrogatoire soit rapide car le mariage qui les attendait ce week-end n'était pas une mince affaire. Amelia devait cuisiner pour des centaines de convives. Elles n'avaient donc pas de temps à perdre.

Sans même prendre la peine d'allumer son ordinateur, elle inspecta les différentes boîtes placées sur les étagères et repéra finalement l'étiquette qui correspondait au mariage Murray.

Elle posa le carton sur son bureau et en souleva le couvercle. A l'intérieur se trouvaient les programmes qu'elle avait fait imprimer quelques semaines auparavant. Il y avait également les cartes portant le nom des convives, pour le placement, les numéros de table et les menus. Elle avait déjà procédé à la vérification de l'ensemble. Comme tout était en ordre, il ne lui resterait plus qu'à les disposer sur les tables.

Gretchen se rendit ensuite dans la salle de réception qui n'était pas encore décorée, mis à part les lustres qu'on ne décrochait jamais ainsi que les grands pans en tissu blanc tendus au plafond. Le podium pour l'orchestre et la piste de danse, déserts, étaient prêts à accueillir les musiciens et les fêtards éméchés qui viendraient se tortiller au son de la musique. L'équipe de ménage était déjà venue la veille pour passer l'aspirateur et installer les tables et les chaises : parfait.

Néanmoins, il lui faudrait encore des heures pour décorer la salle. Elle espérait toutefois bien avancer pendant la journée, même si de nombreuses choses s'effectuaient à la dernière minute, comme mettre le couvert ou disposer les arrangements floraux. Les couleurs du mariage allaient être le noir et le blanc, en accord avec le thème choisi, en l'occurrence la musique. Des nappes noires et blanches seraient livrées dans la matinée, conformément à ce qui était prévu. Des chemins de table artisanaux, ornés de perles, avaient également été commandés pour que le tout ressemble à des partitions musicales. Il faudrait par ailleurs plier les serviettes et disposer des centaines de bougies blanches dans les bougeoirs.

Gretchen scruta nerveusement la salle... La liste des tâches à accomplir lui donnait le vertige. Comment avait-elle pu se laisser piéger dans ce jeu de rôles romantique ? Certes, la majeure partie des missions qui lui incombait pouvait s'effectuer à l'avance, mais elle ne se tournait pas pour autant les pouces le jour du mariage ! Au contraire, elle n'arrêtait pas de courir dans tous les sens.

Une voix résonna soudain dans la pièce.

— Gretchen, l'équipe du pressing est là.

Natalie venait de passer la tête dans la salle de bal, son téléphone à l'oreille. C'était elle qui assurait la coordination entre les fournisseurs, discutait avec les clients, et planifiait les mariages à venir. Une vraie chef d'orchestre !

— Génial, merci.

Gretchen aida les employés à décharger les nappes puis décida dans la foulée de commencer à en recouvrir les tables, étant donné qu'elle n'avait pas de temps à perdre.

— Je suis prête à entendre le récit de ta journée d'hier, lança soudain Amelia en pénétrant dans la salle de réception en compagnie de Bree. Mes gâteaux sont en train de refroidir et j'ai un peu de temps devant moi.

— Tant mieux pour toi ! répliqua Gretchen d'un ton agacé. Seulement, moi, je n'ai pas de temps à perdre ce matin. Alors si tu veux savoir ce qui s'est passé hier, tu n'as qu'à m'aider à mettre les nappes sur les tables.

— Pas de problème, déclara Bree.

Avec un haussement d'épaule, celle-ci s'empara d'une nappe qu'elle jeta sur la table la plus proche.

— Il faut alterner le blanc et le noir, expliqua Gretchen.

Et toutes se mirent à l'ouvrage.

Un tiers des tables était déjà recouvert lorsque Bree rappela qu'elles n'étaient pas venues l'aider par pure générosité.

— Bon alors, tu vas cracher le morceau ? Tu l'as embrassé, oui ou non ?

Gretchen sentit aussitôt ses joues s'empourprer.

— Oui, et plus d'une fois, finit-elle par avouer. Il a tenu à ce qu'on s'embrasse jusqu'à ce que je sois détendue. Il veut que ça devienne un acte naturel pour moi.

— C'est quand même dingue, commenta Bree. On te paie pour que tu embrasses Julian Cooper. Comment a-t-on pu en arriver là ?

Tout en secouant la tête, Gretchen recouvrit une autre table d'une nappe en lin noir.

— Je te rappelle que vous m'avez toutes forcé la main pour que j'accepte.

— Et donc, tu es à l'aise, maintenant, quand tu l'embrasses ? enchaîna Amelia sans relever l'accusation.

— Oui. Je pense que les gens croiront sans problème que nous nous connaissons.

— Au sens biblique du terme ?

Gretchen émit un petit grognement agacé avant de lâcher :

— Je n'ai jamais connu un homme « au sens biblique du terme », alors je ne peux pas te dire jusqu'à quel point nous serons crédibles.

— Est-ce que j'ai bien compris ce que tu viens de dire ? demanda Bree, en laissant échapper la nappe qu'elle tenait à la main.

Quand Amelia plissa également les yeux, Gretchen baissa la tête. Dire qu'elle venait de passer aux aveux, alors qu'elle avait réussi à dissimuler la vérité à ses meilleures amies pendant toutes ces années. Et voilà, maintenant, ce n'était plus un secret !

— Oui, tu as bien entendu, admit-elle avec réticence tout en lissant la nappe de sa table.

— Quoi ? Tu es vierge ? hurla presque Bree. Mais comment se fait-il que nous n'ayons pas été au courant ?

— Chut ! siffla Gretchen. Ce n'est pas la peine de le crier sur tous les toits.

— Désolée, répondit son amie en écarquillant ses beaux yeux bleus. Seulement, je n'aurais jamais imaginé que mon amie, du haut de ses vingt-neuf ans, me cache un secret si énorme.

Bree se tourna alors vers Amelia.

— Tu le savais ?

— Non, pas plus que toi.

— Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? lança alors la photographe de la bande en se tournant vers Gretchen.

— Moi, elle me l'avait dit, déclara alors Natalie en entrant à son tour dans la pièce. Mais il y a longtemps, et je pensais que depuis la situation avait évolué.

Gretchen hocha la tête. Natalie était effectivement la seule à qui elle

s'était confiée au temps de l'université, après une soirée où elles avaient révisé jusque tard et fini autour d'une bouteille de vin. Comme elle n'était ni une curieuse ni une incorrigible romantique, elle en avait pris bonne note et ne l'avait pas pressée de questions.

Bree ramassa alors la nappe et s'écroula sur une chaise.

— Arrêtez-vous toutes, s'il vous plaît, et asseyez-vous ! Je veux comprendre pourquoi Natalie était la seule au courant !

— Eh, je n'y suis pour rien, protesta celle-ci.

Gretchen fronça les sourcils et se laissa, elle aussi, tomber sur le siège le plus proche.

— Et toi, Bree, comment as-tu pu nous cacher que Ian était ton ex ? Comment as-tu pu aller le photographier avec sa fiancée dans son chalet perdu au cœur de la montagne sans broncher ? rétorqua-t-elle.

Bree fit une petite grimace et se mordit la lèvre.

— Une révélation ne s'imposait pas, dit-elle.

— Eh bien, c'est la même chose pour mon inexpérience sexuelle !

— En ce qui concerne nos affaires professionnelles, certes, mais en tant qu'amies, il me semble que nous aurions dû le savoir.

Gretchen se sentit aussitôt bouillir avant de rétorquer :

— Savoir quoi ? Que je suis si maladroite avec les hommes que je les fais fuir depuis mes quatorze ans ? L'opinion que j'ai de moi-même est si lamentable que je ne vois pas comment un homme pourrait s'intéresser à moi. Sans compter que je me méfie toujours de leurs motivations lorsqu'ils m'adressent la parole. La voilà, la vérité, vous êtes satisfaites, à présent ?

— Mais enfin, Gretchen, tu es une belle femme bourrée de talent ! s'exclama Natalie. Tu n'avais peut-être pas cette impression quand tu étais ado ou étudiante, mais tu vas avoir trente ans ! Comment fais-tu pour ne pas avoir une autre image de toi-même, alors que tu as si bien réussi dans la vie ?

— Il se trouve que je me sens mieux maintenant, oui, admit-elle. Je m'apprêtais même à m'inscrire sur un site de rencontres en ligne, mais je peux vous assurer qu'il n'y a rien de tel qu'une star de cinéma pour vous retirer toute la maigre confiance que vous avez en vous.

— Puis-je te demander comment tu as pu arriver à cet âge sans perdre ta virginité ? questionna alors Amelia en la regardant d'un air soucieux.

C'était exactement ce regard que les hommes lui lançaient quand elle leur annonçait la vérité, comme si elle souffrait d'une sorte de handicap.

Gretchen haussa les épaules et répondit finalement :

— Je ne suis sortie avec aucun garçon au lycée. A la fac, la chance ne m'a pas davantage souri. Je n'ai jamais eu de relation assez sérieuse avec un homme pour coucher avec lui, c'est tout. Et avec l'âge, c'est devenu de plus en plus difficile... Comme un lourd fardeau à porter... Ces deux dernières années, les quelques hommes avec qui je suis sortie voulaient absolument coucher avec moi jusqu'à ce qu'ils découvrent que je ne l'avais jamais fait. Ils ont tous fait machine arrière. Ils ne voulaient pas prendre la responsabilité

d'être les premiers, ils pensaient sans doute que j'allais m'accrocher à eux... Bref, plus j'attends et plus c'est dur.

— On peut arranger ça, proposa Bree d'un ton enjoué. Avec ton changement de look et ta nouvelle coupe, on va te trouver facilement un gars porté sur la chose.

— Mais je ne veux pas...

Gretchen chercha un argument, mais ne trouva rien, hélas. A quoi bon se mentir ? Elle était désespérée.

— Elle ne veut pas juste coucher pour coucher, intervint Amelia. Et nous souhaitons toutes qu'elle trouve le bonheur dans une relation saine, ce qui inclut des relations intimes.

— Je ne suis pas sûre que je...

— Mais elle a attendu trop longtemps ! Maintenant, il faut trouver une méthode rapide et efficace, fit remarquer Bree.

Ah non. Cette fois, c'en était trop !

— Assez ! hurla Gretchen.

Ce qu'elle pouvait se sentir en colère ! Voilà que ses amies se creusaient les méninges pour trouver une solution à ses problèmes et parlaient comme si elle n'était pas dans la pièce !

— Vous voyez ? Voilà précisément ce que je voulais éviter ! poursuivit-elle. Je n'ai pas besoin que vous jouiez les marieuses. C'est comme ça, c'est tout.

— Et la situation te convient ? s'empressa de demander Amelia.

— Ça dépend des jours. Et actuellement, ça me pose un gros problème car il m'est encore plus difficile de faire semblant avec Julian : je suis déjà assez gênée avec le sexe opposé pour avoir à subir la compagnie d'un homme complètement inaccessible dans la vraie vie.

— Je ne sais pas, commença alors Bree d'un ton songeur. A mon avis, tu pourrais le séduire. Tu es vraiment très séduisante depuis ton relooking.

Gretchen secoua la tête. Seigneur, elle avait du mal à en croire ses oreilles. Comme elle détestait être le centre de l'attention, il valait mieux changer de sujet rapidement.

— Bon ! enchaîna-t-elle. Maintenant que vous connaissez mes secrets les plus sombres, je vous prie de m'aider à mettre ces nappes ou de retourner à vos postes. Il n'y a plus rien à voir.

Bree disposa encore deux dernières nappes puis imita Amelia et Natalie qui étaient en train de s'éclipser. Quelques instants plus tard, Gretchen fut vraiment soulagée de se retrouver seule.

Ça avait été un moment désagréable à passer, mais au moins, c'était fait. Elle n'aurait plus jamais besoin de passer aux aveux devant ses amies et associées. Néanmoins, elle était tout aussi certaine qu'elle n'avait pas fini d'en entendre parler ! Une fois que cette histoire sans queue ni tête avec Julian serait terminée, ses trois amies allaient certainement l'aider à trouver un partenaire. Elles en feraient même une mission.

Le temps de recouvrir la dernière table, Gretchen regarda la salle qui se déployait tel un échiquier devant elle. Dans deux jours, elle s'y tiendrait également mais en tant qu'invitée, et au bras de Julian Cooper par-dessus le marché !

Comment Bree pouvait-elle imaginer que celui-ci pourrait la délivrer du fardeau de sa virginité ? C'était ridicule, même si elle avait bien perçu qu'il était excité quand ils s'étaient embrassés. Mais de là à coucher avec elle, il y avait un gouffre... Elle était payée pour s'afficher en public avec lui, pas pour lui tenir compagnie en privé. Non, comment s'imaginer qu'il avait envie de l'attirer dans son lit ? Encore que...

* * *

Julian gara le SUV noir de location sur le parking de From This Moment. En réalité, il n'avait pas vraiment besoin de venir à l'agence : c'était un jour de détente, destiné à lui permettre d'effectuer d'ultimes courses et à se préparer au grand événement. Les femmes, en revanche, à part Gretchen qui avait demandé à en être dispensée, devaient passer la matinée au centre de beauté et prendre un thé en guise d'enterrement de vie de jeune fille, l'après-midi. Leurs partenaires avaient donc quartier libre.

La journée avait commencé pour eux au terrain de golf. A cette heure matinale, l'air était un peu frais pour son sang californien mais le ciel était dégagé et ils s'étaient vraiment bien amusés. Ils avaient tous déjeuné ensemble au stand de grillades le plus couru de la ville où il avait alors pu savourer une délicieuse cuisse de poulet, accompagnée d'un beignet de légumes peu riche en matières grasses mais délicieux. Puis ils avaient regagné l'hôtel et chacun avait vaqué à ses occupations.

Après quoi, Julian s'était douché et avait vérifié ses messages. Comme aucun ne venait de sa famille, il avait pu se concentrer sur les préparatifs du mariage : il devait en effet récupérer le smoking du marié et le sien chez la retoucheuse, ainsi que les alliances chez le bijoutier. Comme il était le témoin de Murray, celui-ci ne lui avait presque rien demandé à part ces courses et l'organisation de l'enterrement de sa vie de garçon.

C'est là qu'il s'était dit qu'il pouvait peut-être passer prendre Gretchen pour qu'elle l'accompagne dans les différentes boutiques de Nashville. Quelques instants plus tard, il s'était retrouvé à l'agence. Sans même s'en rendre compte, pour ainsi dire.

Cette arrivée inopinée allait sûrement la prendre de court, d'autant qu'elle avait beaucoup à faire. Mais n'était-il pas nécessaire qu'il cherche à être avec elle, étant donné que la presse était probablement à l'affût ? Gretchen devait être prête à affronter toutes les situations !

OK, ce n'était pas la vérité, loin de là. Force était de reconnaître qu'il avait tout simplement envie de la voir...

Julian ne parvenait pas à s'expliquer pourquoi car c'était un sentiment

qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Ces dernières années, il était essentiellement sorti avec des actrices qui tournaient avec lui, des femmes qu'il côtoyait donc chaque jour sur le plateau. Et il s'était habitué à ces relations sans rendez-vous particulier. La veille au soir, quand il s'était rendu compte qu'il ne reverrait pas Gretchen avant vendredi, au dîner de répétition, il s'était brusquement senti un peu seul. Oui, ses sourires timides et ses commentaires sarcastiques, formulés dans un souffle, lui manquaient. Il avait envie de l'enlacer par la taille et de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle devienne toute rouge.

Le moteur coupé, Julian descendit du SUV et se dirigea vers l'entrée. Celle-ci était spacieuse et permettait de se rendre dans les différentes parties de l'agence, notamment l'espace réservé à la fête qui se trouvait accolé à la chapelle. Au centre du large vestibule se trouvait un guéridon recouvert d'une nappe en lin blanc, rehaussé d'un chemin de table sur lequel étaient brodées des notes de musiques à l'aide de perles et de cristaux. Une imposante branche peinte en couleur argentée surplombait le tout et des notes de musique en cristal y étaient accrochées, ainsi que de petites cartes portant le nom des invités.

C'était très recherché et du meilleur goût.

Julian se dirigea vers la droite, où se trouvaient les bureaux. Devant la porte où s'affichait le nom de Gretchen sur un écriteau, il frappa doucement.

— Non, je ne veux pas sortir avec ton cousin ! entendit-il alors de l'autre côté.

Un grand sourire aux lèvres, il ouvrit doucement et passa la tête par l'entrebâillement... Gretchen était assise à sa table de travail, affairée à attacher des rubans noirs et blancs autour de bougeoirs en verre cylindriques.

— Mais tu ne l'as jamais rencontré ! Il pourrait te plaire, lança-t-il aussitôt.

Au son de sa voix, Gretchen leva immédiatement la tête et ouvrit de grands yeux. Ce qu'elle était mignonne quand elle avait l'air surprise...

— Julian ! Désolée, je pensais que c'était Bree. Que fais-tu ici ? Il y a un problème ? On n'était pas censés se voir avant demain.

— Oh ! rassure-toi, il n'y a pas le moindre souci ! affirma-t-il en refermant la porte derrière lui. Mais je me suis dit que tu aurais peut-être envie de passer un peu de temps avec moi, aujourd'hui.

Elle plissa les yeux.

— Pour quoi faire ? Tu veux encore qu'on s'exerce ? Qu'on révise la façon dont on s'est rencontrés ?

Julian secoua la tête.

— Non, on est au point, il me semble. J'avais juste une ou deux courses à faire et j'ai pensé que tu pourrais m'accompagner, c'est tout.

Gretchen haussa les sourcils, l'air sincèrement confus. Encore qu'au fond, c'était peut-être de la suspicion... Il n'aurait su dire.

— Je ne porte pas la tenue adaptée pour être vue en ta compagnie,

objecta-t-elle.

Et elle passa une main nerveuse dans ses cheveux, lesquels étaient maintenus par une pince en forme de papillon. Elle était légèrement maquillée, portait un jean et un pull à col en V et des bottines. La couleur marron foncé de son haut s'accordait merveilleusement avec ses yeux et soulignait son teint ivoire à la perfection.

Julian sentit son cœur se gonfler. Pourquoi le nier ? Il la trouvait vraiment séduisante et, de fait, il avait du mal à détourner le regard de son fantastique décolleté...

— Que reproches-tu à ta tenue ? Tu es vraiment très belle, insista-t-il.

— J'ai aussi beaucoup de travail, argua-t-elle d'une voix un peu incertaine.

— Eh bien, il se trouve que moi, je n'ai pas grand-chose à faire. Par conséquent, on pourrait peut-être s'arranger : tu viens avec moi faire quelques courses liées au mariage et ensuite, je te donne un coup de main.

Gretchen fronça les sourcils, d'un air à la fois surpris et dubitatif.

— Toi, tu m'aiderais ?

— Bien sûr, répondit-il avec un sourire triomphant. Je ne sais pas du tout ce que tu exigeras de moi, mais je suis acteur. L'improvisation, ça me connaît.

Gretchen poussa une petite exclamation sceptique et secoua la tête.

— Bon, j'ignore si tu me seras d'un grand secours, mais toute aide est la bienvenue.

Julian se mit à rire. Enfin, elle avait dit oui à l'une de ses propositions !

— Parfait, dans ce cas, allons-y. Je dois passer prendre les smokings et les bagues.

Julian aida Gretchen à enfiler son manteau et, quelques instants plus tard, ils sortaient de l'agence.

— Je n'ai aucune idée de l'endroit où je dois me rendre, déclara-t-il alors qu'ils montaient en voiture. Est-ce que tu connais Couture Connection ? C'est là que je dois récupérer les smokings. Cela dit, je peux regarder sur mon smartphone.

— Inutile ! répondit Gretchen. C'est à trois kilomètres d'ici. Il faut prendre à droite.

Et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent chez Couture Connection à attendre qu'on leur remette les costumes. Mais tandis qu'ils s'apprêtaient à ressortir de la boutique, Julian remarqua un homme muni d'un appareil-photo, de l'autre côté de la rue. Des journalistes.

Il poussa un soupir : ils avaient fini par le trouver, même si cela avait demandé plus de temps que d'ordinaire.

— Quelqu'un a averti les paparazzis de ma présence en ville, annonça-t-il à Gretchen.

Et il lança un regard suspicieux à la vendeuse derrière la caisse car elle s'était absentée bien trop longtemps, à son sens, dans l'arrière-boutique. Celle-ci se mordit la lèvre et lui tendit les smokings sans commentaire.

— Que fait-on ? demanda Gretchen. Je t'ai dit que je n'étais pas prête à affronter les journalistes, aujourd'hui.

Il haussa les épaules.

— La vie ne va pas s'arrêter parce qu'on nous prend en photo. Si je changeais mes plans à chaque fois, je ne sortirais plus de chez moi ! répondit-il en lui prenant la main, les costumes sur le bras. Allons-y.

Une fois chez le bijoutier, ils étaient suivis par trois voitures... Julian avait à peine ouvert la portière côté passager que quatre types encerclèrent le SUV : les flashes de leurs appareils se déclenchèrent et les questions fusèrent.

— Qui est cette dame, Julian ?

— Elle s'appelle Gretchen McAlister, répondit-il en aidant cette dernière à sortir de la voiture.

En général, il ne répondait pas à ce genre de questions, mais quel était l'intérêt d'avoir une fausse petite amie s'il ne faisait pas un peu de publicité à ce sujet ?

— C'est votre nouvelle amoureuse ?

Julian jeta un œil à côté de lui et vit Gretchen rougir.

D'instinct, il lui prit la main et plongea ses yeux dans les siens : comme il était facile de se perdre dans leurs profondeurs... Pas de doute : les sentiments qu'elle déclenchait en lui depuis quelque temps n'étaient pas feints, loin de là.

— Elle est très chère à mon cœur, répondit-il avec un sourire sincère.

— Et à votre avis, que va penser Bridgette de votre nouvelle relation ?

— Ça, je m'en fiche ! répliqua-t-il.

Là-dessus, il se pencha vers Gretchen pour lui murmurer :

— Rentrons dans cette boutique, et vite.

Les journalistes restèrent à l'extérieur tandis qu'il pénétrait dans la joaillerie avec Gretchen. Après les avoir salués, la femme derrière le comptoir s'absenta quelques instants pour informer le propriétaire de leur arrivée.

Julian nota alors que Gretchen contemplait d'un œil très intéressé les bijoux dans la vitrine. En général, quand il se rendait dans une bijouterie avec ses petites amies, cela lui coûtait toujours plus cher que prévu.

— Qu'est-ce qui te plaît tant ? demanda-t-il.

A vrai dire, l'éclat qu'il venait de surprendre dans ses beaux yeux l'intriguait.

— Ce collier, dit-elle en désignant une goutte en opale mouchetée de bleu et d'orange. Je n'ai jamais vu une pierre aussi éclatante.

Julian prit un air surpris. Certes, la pierre était jolie mais il ne s'attendait pas à un tel choix parmi tous les diamants et autres pierres de grande valeur qui scintillaient à côté. Bridgette et ses anciennes compagnes connaissaient-elles l'existence des opales ? Difficile à croire...

Décidément, Gretchen le surprenait sur toute la ligne. Peut-être méritait-elle à son tour qu'il l'étonne, d'ailleurs !

— Monsieur Cooper ! s'exclama alors le bijoutier d'un ton enjoué en s'avançant vers lui, la main tendue. Tout est prêt, venez !

Et il les conduisit dans un salon privé à l'arrière du magasin, où il leur fit contempler les alliances. Elles étaient en or, constellées de diamants.

— Est-ce que je peux faire quelque chose d'autre pour vous, monsieur Cooper ? s'enquit ensuite le joaillier.

— Tout à fait. Je suis intéressé par le collier avec la goutte en opale. Je voudrais l'acheter pour ma compagne.

L'homme hocha la tête.

— Excellent choix.

Et il appela son assistante pour qu'elle apporte le bijou.

Julian fit mine d'ignorer le regard stupéfait de Gretchen quand le bijoutier lui présenta le collier sur un plateau recouvert de velours.

— C'est parfait, merci.

— Souhaitez-vous que je le mette dans une boîte ?

— Non, mon amie va le porter tout de suite.

Le temps de s'emparer du collier, Julian se leva pour le lui passer autour du cou avant qu'elle n'ait le temps d'émettre la moindre protestation. Il repoussa doucement une mèche rebelle qui retombait dans son cou puis attacha le fermoir. Une fois en place, la goutte vint se loger entre ses seins.

— Superbe ! dit le bijoutier.

Julian lui tendit alors sa carte de crédit et le bijoutier se rendit dans la pièce principale pour le règlement.

Une fois seule avec lui, Gretchen s'empressa de demander :

— Pourquoi m'as-tu offert ce bijou ? Tu as vu le prix ?

Pour toute réponse, Julian haussa les épaules.

— Il a allumé un sourire dans tes yeux qui vaut tous les dollars de la terre, répliqua-t-il.

Gretchen prit alors le pendentif dans la main et secoua la tête.

— On me paie déjà une somme énorme pour ce travail. Tu n'as pas besoin de m'acheter des cadeaux.

Julian s'efforça de ne pas ciller en entendant ce douloureux commentaire. A vrai dire, il avait presque oublié qu'on la rémunérait pour lui tenir compagnie. Bon sang, Gretchen ressemblait si peu aux personnes qu'il côtoyait habituellement — tous ces gens qui n'arrêtaient pas de profiter de lui — qu'il fut presque choqué d'être ramené à la réalité. Et pourtant, il conservait l'intime conviction qu'elle était différente.

Mais peu importe : il avait envie de lui acheter ce collier. Alors pourquoi s'abstenir ?

— C'est un cadeau. Il est destiné à te faire plaisir.

Le bijoutier revint vite avec la carte et le ticket de caisse.

— Puis-je vous être utile à autre chose ? demanda-t-il.

Julian considéra alors les journalistes à l'extérieur... Il avait repéré un café à quelques mètres de la bijouterie où il avait envie d'emmener Gretchen — mais sans une meute de journalistes à leurs talons, cela va sans dire. Pourquoi ne pas profiter d'un moment de tranquillité avec elle avant que ne

commence le mariage ?

— Oui, répondit-il. Auriez-vous une porte arrière par laquelle nous pourrions ressortir ?

— C'est tout ce que tu vas prendre ? demanda Gretchen. Honnêtement, imagine que les journalistes fassent irruption dans ce café et qu'ils me voient en train de déguster un énorme sandwich tandis que tu grignotes une salade d'épinards sans assaisonnement. Ce n'est pas sérieux !

— Je t'ai dit que je me réservais pour le gâteau d'Amelia, répondit-il avec un sourire.

Gretchen haussa les épaules et mordit dans son sandwich.

— Tu pourrais au moins commander un autre plat pour sauver les apparences, quitte à ne pas le manger.

— Mais personne ne prête attention à nous, Gretchen ! Nous sommes coincés dans l'angle mort d'un petit café. Détends-toi et savoure ce que tu as dans ton assiette.

Elle avala encore quelques bouchées avant de trouver le cran de lui poser la question qui la turlupinait. Allez, courage.

— Tu n'es pas fatigué, Julian ?

— Fatigué de quoi ?

— D'être traité comme un morceau de viande.

Pour toute réponse, il poussa un rire grinçant.

— En fait, si, je suis las, finit-il par avouer. Mais cette situation ne durera pas éternellement. Pour l'instant, je suis jeune, en très bonne condition physique, alors autant en tirer profit. Je pense que je pourrai prétendre à de meilleurs scénarios quand je serai un peu plus âgé et que les gens ne seront plus trop intéressés par mes biceps.

— Ce ne sont pas tes biceps, mais tes abdos qui sont impressionnants, corrigea Gretchen.

Julian haussa un sourcil.

— Oh ! merci de l'avoir remarqué !

Aussitôt, elle se sentit rougir. Mince, quel besoin avait-elle de dire ça ?

— Euh... Je ne voulais pas, enfin, je disais juste ça...

Elle n'arriva pas à aller au bout de sa phrase. Impossible de se justifier !

— Ce n'est rien, Gretchen. Tu peux tout à fait admirer mes abdos, je serais bien hypocrite d'utiliser mon corps pour gagner de l'argent et ensuite de

critiquer ceux qui m'en font compliment. Cela dit, j'espère être un jour connu pour autre chose.

— Tu as donc déjà envisagé de tourner des films d'un autre genre que des superproductions ?

Julian soupira.

— J'adorerais... J'ai d'ailleurs un scénario que j'ai apporté et qui me plaît énormément. Rien à voir avec mes rôles habituels. Là, je jouerais vraiment un personnage qui a de l'épaisseur et qui me permettrait peut-être d'être reconnu pour mes talents d'acteur.

Gretchen l'écouta alors se lancer avec animation dans le résumé du scénario : on lui proposait d'y interpréter un alcoolique qui perdait tout ce qu'il possédait et revenait chez lui pour affronter la famille qu'il avait abandonnée. Oui, c'était un rôle formidable qui aurait pu effectivement prêter une tout autre trajectoire à sa carrière.

— Pourquoi hésites-tu à le faire ?

— Mon agent pense que c'est une mauvaise idée. Et il a raison. Plus j'y réfléchis et plus je me rends compte que ce n'est pas le bon moment.

— Pourquoi ? Tu ne perds rien à essayer.

Julian prit un regard distant et se mit à observer ce qui se passait à l'entrée du café.

— Au contraire, je pourrais tout perdre, dit-il. Je peux m'estimer chanceux de la fortune que je détiens aujourd'hui. J'ai assez d'argent pour prendre soin de ma famille, mener une existence de rêve et ne jamais m'inquiéter quand il y a des factures à payer. Mais l'industrie du cinéma est fluctuante et on peut tout perdre en un instant avec de mauvais choix.

Gretchen ne put s'empêcher de s'exclamer aussitôt :

— Ce n'est pas un film qui va suffire à compromettre toute ta carrière !

— Les gens m'attendent dans des rôles d'action, ils ne comprendraient peut-être pas... Et puis... que se passerait-il si j'acceptais de jouer un personnage sérieux et que je n'étais pas à la hauteur ? Si la critique m'éreintait pour m'être cru capable de faire autre chose que de tirer à la mitraillette et de voler en hélicoptère ?

— Au moins, tu aurais essayé, affirma-t-elle sans hésitation. Désolée d'insister, Julian, mais ces films d'action ne semblent pas te satisfaire. Exerçant moi-même un métier lié à la création, je comprends tes frustrations. A trop faire de compromis, tu vas finir par ne plus aimer ton travail.

— Toi, en tout cas, tu aimes le tien ! Ça se voit à la façon dont ton visage s'anime quand tu en parles.

Gretchen faillit sursauter. C'était étonnant qu'il ait remarqué ce détail. Elle-même n'y avait jamais prêté particulièrement attention.

— Peut-être... En tout cas, une chose est certaine : j'adore mon métier. Je ne suis pas artiste au sens traditionnel du terme, mais mon travail a quelque chose de créatif. Je ne m'ennuie jamais car on ne me demande jamais de faire deux fois la même chose. Sans compter que je travaille avec mes meilleures

amies, si bien que chaque jour est un vrai bonheur.

— Je dois admettre que je t’envie.

Gretchen écarquilla les yeux. Décidément, elle allait de surprise en surprise !

— Toi, tu m’envies ? Vraiment ?

Julian hocha la tête avant de répondre :

— Absolument. Tu mènes la vie dont je rêve. Tu exerces un métier qui te plaît et qui te rend heureuse. Et puis ton existence semble tellement authentique !

— Peut-être, mais je ne suis pas millionnaire, moi ! Tes compromis comportent tout de même des avantages.

— L’argent ne fait pas tout. C’est nécessaire, bien sûr, et je suis reconnaissant au destin d’en gagner autant, mais l’idée de perdre ce qu’on possède peut devenir obsédante. Regarde, en ce moment, par exemple, je suis dans un café où règne une délicieuse odeur de nourriture, je meurs d’envie de manger une tarte aux myrtilles mais je ne peux pas m’accorder ce plaisir. Je ne mange pas ce dont j’ai envie, je ne fais pas ce que je veux, je ne joue pas dans les films qui me plaisent... Et tout ça à cause de l’argent !

Gretchen secoua la tête. Elle n’était pas d’accord avec tout ce discours, loin de là...

— Seuls les gens qui ont de l’argent estiment que c’est un fardeau.

Julian la considéra soudain d’un air curieux.

— Puis-je te demander pourquoi tu as accepté de participer à cette petite comédie avec moi ?

Elle éclata de rire. Pourquoi ne l’avait-il pas interrogée plus tôt à ce sujet ?

— C’est une bonne question, commença-t-elle. Et je dois dire qu’au début, je me suis posé la question, moi aussi. Mais il me faut avouer, à ma grande honte, que ma motivation, c’est l’argent. Car avec la somme que je vais gagner pour tenir quelques jours le rôle de ta petite amie, je pourrai enfin effectuer le voyage dont je rêve depuis toujours.

— Tiens donc ! Moi aussi, j’adore voyager ! répliqua Julian en repoussant sa salade pour se pencher vers elle. Et où comptes-tu aller ?

— En Italie, répondit-elle avec un soupir plein de nostalgie. C’est mon rêve depuis le lycée, quand nous avons étudié la Renaissance. J’ai envie d’aller admirer de près la beauté des tableaux et de l’architecture de cette époque. Je souhaite aussi découvrir la nourriture locale, ainsi que les Italiens. Je veux connaître tout ça. Et grâce à cet argent, mon rêve va se réaliser.

Julian hocha la tête.

— L’Italie est un beau pays, tu vas adorer.

— Tu y es déjà allé ?

— Oui, une fois. Nous avons tourné quelques semaines en Toscane et j’ai eu l’occasion de visiter Florence. C’est une ville merveilleuse, j’ai toujours eu envie d’y retourner mais je n’ai jamais trouvé le temps.

Gretchen hocha la tête. Il est vrai que l’emploi du temps d’un acteur est

toujours très compliqué à gérer...

— Je comprends. Moi-même je me demande comment je vais pouvoir prendre des congés pour partir en Italie. From This Moment représente toute ma vie.

— Allons, si tu as l'argent, n'hésite pas ! Si tu raisones de cette façon, ce ne sera jamais le bon moment. Avant que tu comprennes ce qui t'arrive, tes économies s'amenuiseront et tu seras passée à côté de ton rêve.

— Je ne crois pas que...

— Je te mets au défi de t'y rendre au printemps prochain, lança Julian avec un sourire malin. Fin avril, début mai, ce serait parfait, il fait très beau et il n'y a pas encore trop de touristes.

Gretchen crut s'étrangler. Que venait-il de dire ?

— Tu me mets au défi ?

— Tout à fait, affirma-t-il en posant sur elle des yeux d'un bleu si intense qu'elle sentit des frissons lui parcourir le dos. Et tu ne me sembles pas être femme à reculer devant un défi.

Gretchen soutint le regard de Julian avec un petit sourire : on ne lui avait jamais lancé un tel challenge, mais elle ne doutait pas un instant de ses capacités à le relever !

— Très bien, j'accepte. Et d'ailleurs, moi aussi je vais t'en proposer un.

— Oh ! vraiment ?

Il se redressa sur son siège et croisa les bras. Avant de poursuivre d'un ton plein d'aplomb :

— J'ai hâte de savoir de quoi il s'agit. A l'école, au jeu « Action ou Vérité ? », je choisisais toujours Action.

— Très bien, monsieur J'ai-super-confiance-en-moi, je te mets donc au défi d'aller au comptoir, de commander cette tarte aux myrtilles qui te fait tant envie et de revenir la déguster jusqu'à la dernière miette. Transgresse les règles ! Aujourd'hui, il s'agit d'une tarte aux myrtilles, mais qui sait ? Demain, ce sera peut-être une première au festival de Sundance, au milieu des grandes figures du cinéma indépendant.

Julian la considéra quelques instants. Oh ! elle avait parfaitement conscience qu'il était en conflit avec lui-même, mais le propre du défi n'était-il pas justement de nous mettre face à nos contradictions ?

Gretchen décida cependant de lui venir en aide. Elle savait mieux que quiconque ce que c'était d'être au régime. Surtout avec une famille et un entourage prêts à saboter involontairement vos plans.

— Bon, je la partagerai avec toi, si tu veux.

A ces mots, le visage de Julian s'éclaira.

— Très bien !

Et il se leva pour aller chercher la pâtisserie.

Gretchen s'adossa alors à sa chaise. Enfin seule ! Elle prit une grande inspiration. Julian avait une présence si magnétique qu'elle avait parfois du mal à respirer en sa compagnie. Mais étrangement, elle aimait être avec lui !

Et surtout, elle se rendait compte qu'ils avaient beaucoup de points communs. Pas de doute : plus ils passeraient de temps ensemble, plus elle pourrait voir l'homme derrière l'acteur.

Toutefois, si ces pensées étaient agréables, elles étaient également dangereuses et vaines. Car de quoi étaient-ils en train de parler ? De l'argent qu'il lui donnait pour tenir un rôle temporaire dans sa vie. Autant être lucide : après le mariage, chacun repartirait de son côté. Peut-être avait-elle l'impression que le courant passait entre eux, mais Julian n'en demeurait pas moins un acteur, pas question de l'oublier. Dans quelques jours, il s'envolerait pour L.A. et elle n'existerait plus pour lui.

Seigneur, c'était bien sa veine ! Pour une fois qu'elle se sentait bien avec un homme, il fallait que ce soit une star hollywoodienne qui allait s'éclipser et ne plus jamais vouloir entendre parler d'elle.

A ce rythme-là, elle ne coucherait jamais avec personne.

* * *

Julian poussa presque un grognement de plaisir en dégustant la dernière bouchée de sa tarte aux myrtilles. La dernière fois qu'il s'était autant régalé devait remonter à... à un an, peut-être ? En général, ce n'était pas lui qui décidait de ses repas. Ses coachs et ses chefs cuisiniers s'en chargeaient pour lui et prenaient bien soin de lui épargner la moindre tentation. Par ailleurs, Bridgette suivait un régime encore plus strict que le sien. Il n'avait donc eu aucun mal, quand il sortait avec elle, à éviter la nourriture dont il avait réellement envie. *Loin des yeux, loin du cœur*, en quelque sorte.

Gretchen, en revanche, se fichait manifestement de toutes ces contraintes. Elle mangeait ce dont elle avait envie, et l'expression satisfaite qui éclairait son visage en était la preuve. Allons, qu'est-ce que ça pouvait bien faire si elle avait quelques kilos en trop ? Elle avait une silhouette très féminine, avec des formes agréables à l'œil, et un sourire sincère. Oui, elle était aux antipodes de Bridgette et de son physique de planche à repasser, sans parler de son regard blasé et anxieux que rien ne semblait jamais contenter.

Qui sait ? Peut-être qu'elle aurait eu besoin d'une bonne tarte aux myrtilles !

— Vilain garçon ! s'exclama Gretchen en reposant sa fourchette. Je suis certaine que tu as pris au moins un kilo !

Julian leva les yeux vers elle.

— Non... Ce n'est pas possible ?

Elle se mit à rire.

— Mais bien sûr que non ! Une demi-part de tarte, franchement, ce n'est pas la fin du monde. Après tout, tu as eu une bonne ration de fibres, avec les myrtilles.

Ce fut alors qu'il s'aperçut qu'il avait une légère trace de fruits rouges au coin des lèvres. Machinalement, il saisit sa serviette avant de se raviser : une

meilleure idée venait de lui traverser l'esprit !

— Ne bouge pas ! ordonna-t-il.

Le temps de passer une main autour de la nuque de Gretchen, il pressa sa bouche contre la sienne pour faire disparaître toute preuve du dessert, avant d'approfondir son baiser...

Comme chaque fois, Julian sentit quelque chose de fort naître en lui... Sentir les lèvres si douces de Gretchen et son délicieux parfum avait un goût de paradis. Bon sang, il avait une telle envie de l'étreindre. Un désir qui à chaque baiser s'intensifiait... De fait, il n'avait jamais tant fantasmé sur une femme auparavant.

Mais soudain, Gretchen se détacha de lui : il ne s'y attendait absolument pas. C'était comme si on venait de l'abandonner. De le rendre terriblement vulnérable...

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Elle braqua sur lui des yeux méfiants avant de lâcher :

— Ce baiser, c'était quoi ?

Elle jeta un coup d'œil alentour avant de poser à nouveau son regard sur lui.

— Personne ne nous épiait, ajouta-t-elle.

Julian fit la grimace. Gretchen ne s'imaginait pas qu'il l'avait embrassée parce qu'il en avait tout simplement envie, évidemment !

— Ce baiser, c'était pour moi, rétorqua-t-il alors.

A ces mots, elle plissa les yeux.

— Je ne comprends pas...

— Mais il n'y a rien à comprendre, répliqua-t-il en lui prenant la main. Tu me plais et j'avais envie de t'embrasser, alors j'ai cédé à mon envie. C'est une question d'attirance entre un homme et une femme.

Gretchen hocha la tête, mais il n'était pas certain que sa réponse l'avait rassurée.

— Je t'ai dit que je n'étais pas très douée pour les relations homme-femme.

Exact, mais elle exagérait. Comment pouvait-elle ne pas comprendre qu'il avait envie de l'embrasser ? Avait-elle donc une si mauvaise estime d'elle-même pour ne pas se sentir digne de son attention ? Si tel était le cas, il allait faire en sorte d'y remédier.

— Tu as affirmé que je te plaisais, reprit-elle. Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

— Que tu m'attires. Je sais que notre rencontre a été arrangée et je ne veux pas te mettre mal à l'aise, Gretchen, mais tu es loin de me laisser indifférent. Je t'assure.

Ne sachant visiblement pas quoi répondre, Gretchen avala une gorgée de thé glacé. C'était presque comme s'il venait de brûler les étapes et de lui dire qu'il l'aimait.

Julian se mordit la lèvre. S'était-il mal exprimé ? Pensait-elle qu'il avait

des idées pas très avouables derrière la tête ? Ça aurait été le comble ! Il s'apprêtait à préciser ses ultimes propos lorsqu'elle posa sur lui son regard sombre si intense.

— Toi aussi, tu m'attires, déclara-t-elle sans détour.

A vrai dire, voilà qui le rassurait. Il se retint toutefois de sourire. Pas question de lui faire croire qu'il se moquait d'elle !

— Je suis content que nous jouions carte sur table.

Gretchen hocha la tête et baissa de nouveau les yeux... La voir aussi gênée doucha aussitôt tous les fantasmes qu'il pouvait avoir en tête. Comme le fait de l'emmener dans sa suite pour faire l'amour avec elle. De toute façon, ils avaient du pain sur la planche ! Quand bien même elle l'aurait désiré aussi désespérément que lui, ils devaient s'occuper du mariage et, en l'occurrence, décorer la salle de réception.

— Bon, reprit-il, je suppose qu'il est temps de revenir à l'agence. Je t'ai promis de t'aider à installer les décorations, tu te souviens ?

— Tu n'es pas obligé, tu sais, répondit-elle d'un ton presque hautain. Tu m'as invitée au restaurant et, surtout, tu m'as offert un magnifique collier. Je peux tout à fait passer ma soirée à décorer la salle toute seule pour compenser le temps perdu.

Julian secoua la tête.

— Non, tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement. Il se peut que je n'aie pas un œil d'artiste, mais je suis un formidable exécutant.

— Très bien, dit Gretchen en reposant sa serviette. Une heure s'est écoulée depuis que nous sommes entrés dans ce bar. Penses-tu que les journalistes ont abandonné ou bien est-ce qu'ils montent toujours la garde devant la bijouterie ?

Julian haussa les épaules et se leva.

— Peu importe. Je suis heureux que nous ayons pu passer cette heure en tête à tête.

Le temps de prendre la main de Gretchen, il l'entraîna hors de l'établissement : il n'y avait plus aucun paparazzi en vue et leur voiture les attendait gentiment à quelques rues de là. Tant mieux !

Le retour à l'agence se déroula sans encombre et pourtant, chacun garda un silence gêné. Comme lors de leur premier rendez-vous. Cette atmosphère étrange perdura jusque dans la salle de réception, où Gretchen et lui se plongèrent dans une tâche bien précise : attacher un nœud en organdi noir à chaque dos de chaise. Mais rapidement, il fut démis de cette fonction — apparemment, il ne savait pas faire les nœuds papillon — et eut alors pour mission de plier les serviettes de table dont le tissu était bien plus facile à manier.

Une fois les nœuds terminés, Gretchen posa à chaque place un verre rempli de perles en forme de notes que Julian recouvrit sur ses instructions de la serviette avant d'y glisser le menu. Il l'aida par la suite à transporter quelque quarante vases sur la scène, ainsi que des candélabres.

— Doit-on les disposer maintenant sur les tables ? demanda-t-il.

Gretchen s'assit alors sur le rebord de l'estrade et regarda l'heure sur son portable.

— Non, pas ce soir, il est tard. Je m'en chargerai demain.

Julian lui jeta un bref coup d'œil puis considéra la salle : ils avaient bien travaillé, mais il devait y avoir encore de nombreuses décorations en stock !

— Tu es certaine ? s'enquit-il. Je peux rester aussi longtemps que tu as besoin de moi.

— Tu es à Nashville pour passer du temps avec Murray, non ? Vous n'êtes pas censés faire des parties de poker entre mecs, ou que sais-je, le soir ?

— Pas vraiment... On a déjà joué au golf et mangé des grillades avant que je passe ici. Et puis demain, il y aura la répétition ainsi que la soirée d'enterrement de vie de garçon.

Julian vit alors Gretchen lui adresser un sourire entendu.

— Et qu'est-ce qui est prévu ? Des stripteaseuses et de la bière ?

— Non, répondit-il d'un ton offensé, ce sera bien plus chic. J'ai réservé dans un piano-bar de la ville. Il y aura aussi un Cubain qui nous roulera d'authentiques cigares et un brasseur local nous fera goûter ses spécialités. Une compagnie de danseuses burlesques effectuera par ailleurs pour nous ses dernières performances.

Julian s'efforça de garder son sérieux mais elle avait mis le doigt dans le mille avec sa supposition !

— OK, finit-il par concéder en éclatant de rire. Il y aura bien des stripteaseuses et de la bière, mais à un prix très élevé.

— Ce qui suffit à donner beaucoup de classe à la soirée, ironisa-t-elle.

— Tout à fait.

— Dans ce cas, il est préférable que tu rentres car demain, une longue nuit de débauche t'attend.

Et sur ces mots, Gretchen se leva et s'essuya les mains sur son jean. Julian la suivit puis attendit qu'elle éteigne toutes les lumières et verrouille les différentes portes.

Une fois sur le parking, il constata que la température avait rudement baissé. En quelques heures, ils étaient passés d'un jour de novembre californien à un mois de novembre n'importe où ailleurs. Il ferma sa veste en cuir mais elle ne le préservait guère que du vent, pas du froid.

Contrairement à lui, Gretchen avait été prévoyante : elle portait en effet un épais manteau ainsi qu'une écharpe en laine. Il la reconduisit jusqu'à sa voiture.

Que faire ? Prendre congé ou bien prononcer une phrase qui aurait permis de prolonger la soirée ? D'instinct, il s'approcha et elle s'adossa contre la carrosserie de sa voiture en posant sur lui des yeux où se reflétait la lumière du lampadaire.

— Est-ce que tu as au moins apporté un vrai manteau ? demanda-t-elle.

Julian eut un petit sourire. Rien ne lui échappait : elle avait vu qu'il

tremblait de froid.

— Non. J'ai un anorak que je mets quand je vais skier à Aspen, mais je ne pensais pas en avoir besoin ici.

C'est alors qu'il remarqua la buée qui se formait devant sa bouche quand il parlait. Quel froid ! Comme il regrettait de ne pas avoir regardé plus attentivement les prévisions météorologiques avant de faire ses valises !

— Si tu veux mon avis, tu devrais t'acheter un manteau, demain. On ne peut tout de même pas laisser le témoin attraper un rhume.

— Oui, c'est une bonne idée. Mais en attendant, peut-être que tu pourrais me tenir chaud.

Un sourire aux lèvres, Gretchen l'enlaça par les épaules et l'attira contre elle. Sa bouche n'était qu'à quelques centimètres de la sienne quand elle demanda :

— Comme ça ?

En la prenant par la taille, Julian se pressa étroitement contre elle.

— Oui, c'est bien mieux. Même si j'ai encore un peu froid...

Sans mot dire, elle posa les mains sur son visage et approcha sa bouche de la sienne... Une vague de chaleur le submergea quand ses lèvres sensuelles effleurèrent les siennes et lorsque sa langue se mêla à la sienne, il avait assez chaud pour retirer sa veste en cuir. Ce simple baiser avait suffi à enflammer le sang dans ses veines...

Julian fit alors glisser sa bouche le long du cou de Gretchen et elle laissa échapper un petit gémissment. La voir aussi réceptive à ses caresses le faisait frémir ! Le désir qu'elle lui inspirait monta d'un cran. En l'étreignant un peu plus fort, il fit remonter ses mains de sa taille à sa poitrine. Ce qui lui valut d'entendre un nouveau gémissment... Mais elle plaqua dans la foulée les mains contre son torse, ce qui le fit reculer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix haletante.

— Je... C'est juste un peu trop rapide pour moi.

— Rapide ? Mais nous sommes jeudi, Gretchen. Et lundi prochain, je serai reparti pour la Californie. Je ne veux pas te mettre mal à l'aise mais nous n'avons pas tout notre temps !

Gretchen soupira et fixa un point loin derrière lui.

— Je sais.

— Qu'est-ce qui t'inquiète tant ? Dis-moi.

A quoi bon le nier ? Julian avait la curieuse impression que le corps et la volonté de Gretchen étaient en conflit.

— Je t'ai dit que je n'avais pas rencontré beaucoup d'hommes, mais il y a plus, Julian... Je te désire, c'est indéniable, et je serais heureuse que nous allions plus loin, si de ton côté tu acceptais. Seulement, si tu connaissais la vérité, je crains que tu...

— Que je quoi ? l'encouragea-t-il.

Bon sang, il fallait qu'il sache ! Qu'est-ce qui pouvait bien atténuer le désir qu'il éprouvait pour elle ?

— Je suis vierge, finit-elle par avouer.

Les mots étaient sortis de sa bouche précipitamment, comme si elle avait voulu les prononcer une bonne fois pour toutes avant d'avoir à le regretter.

Julian écarquilla les yeux et recula d'un pas, comme si elle venait de le frapper. Elle plaisantait ou quoi ?

— Tu es vierge ? répéta-t-il.

— Oui, et comme je te l'ai dit, ce n'est pas un problème pour moi. Au contraire, tu me ferais une grosse faveur si tu me libérais de ce fardeau que je porte depuis de longues années. Mais en général, les hommes ne réagissent pas très bien à la nouvelle.

Ce qu'il concevait aisément : cela ne lui plaisait guère à lui non plus, car ce nouvel élément des plus inattendus compliquait ce qu'il avait cru vivre à Nashville...

— Et m... ! murmura Gretchen.

Entendre bruyamment résonner ce juron le fit sursauter et il la regarda en sourcillant.

— Quoi ?

— Je t'ai fait peur, c'est toujours pareil. Tu as hâte de partir, à présent, je le vois dans tes yeux.

— Non, non, la rassura-t-il alors en secouant vigoureusement la tête. Je ne m'y attendais pas, c'est tout. Mais j'aurais dû...

Julian s'interrompit. Oui, il aurait dû s'en douter car tout dans le comportement de Gretchen le laissait entendre. Seulement il n'avait pas imaginé que ce soit possible.

— Ecoute, il est tard et tu dois mourir de froid, reprit-il.

Oh ! c'était lâche de sa part que de lui dire ça, il en avait bien conscience.

— Et comme nous devons être en forme pour demain, je vais te laisser rentrer chez toi. Donc on se voit à 18 heures pour la répétition ?

— Entendu, marmonna-t-elle sans même chercher à masquer sa déception. Bonne nuit, Julian.

Là-dessus, sans lui accorder un dernier baiser, Gretchen monta dans sa voiture. Il en avait à peine refermé la portière que déjà elle démarrait.

Lorsque ses phares disparurent dans la nuit, Julian se rendit compte d'une chose : il était un vrai crétin ! De toute évidence, il était plus à l'aise avec les femmes quand il avait un scénario...

A quoi bon se mentir ? Gretchen s'en voulait énormément. Elle aurait mieux fait de se taire. C'était décidé : la prochaine fois qu'elle rencontrerait un homme à son goût, elle ne le préviendrait pas, et le laisserait découvrir la vérité au moment fatidique. Au moins, il ne pourrait plus reculer et elle serait délivrée de ce qui l'embarrassait depuis des années.

Actuellement, Julian et elle se trouvaient autour de la table avec quelques autres invités au mariage et elle aurait préféré que l'affreuse scène des aveux n'ait pas eu lieu ! Ils en étaient au dessert et son « fiancé » avait un bras posé sur son épaule tandis qu'un sourire dévoué éclairait son visage. Evidemment, il était acteur, quoi de plus facile pour lui que d'avoir l'air amoureux ? Mais pour elle, c'était une autre histoire, d'autant que Bree ne cessait de rôder pour prendre des photos en lui lançant des sourires entendus.

Seigneur, pourquoi avait-elle tout gâché, alors que les choses se déroulaient si bien ? En lui avouant qu'il l'attirait, elle avait semé le trouble dans leur petite comédie. Elle lui plaisait, il lui plaisait... Qu'est-ce qui empêchait cette relation fictive de devenir réelle, finalement ?

Si peu de chose...

Gretchen retint un soupir. Le regard de Julian, quand elle était passée aux aveux, lui avait brisé le cœur car, quelques secondes auparavant, il avait posé sur elle des yeux bleu azur enflammés par le désir. Même son ego bien fragile avait su en percevoir l'intensité. Et puis, en un éclair, la panique avait pris le dessus. D'ailleurs, au moment où elle avait prononcé les mots fatals, elle avait compris l'erreur qu'elle venait de commettre.

Julian voulait une relation légère et torride : être le premier partenaire d'une trentenaire n'entraînait assurément pas dans ses plans ! Elle l'avait accusé de fuir, mais c'était précisément elle qui avait eu hâte de rentrer chez elle pour se mettre au lit et se fustiger.

Heureusement, elle avait eu tant à faire avant la répétition qu'elle n'avait guère eu de temps pour repenser à cet incident si gênant. Et quand elle avait revu Julian, là encore, ils n'avaient guère eu l'occasion de discuter : Murray et Kelly avaient répété sur l'estrade, puis ils étaient tous les deux montés dans une immense limousine pour se rendre au restaurant où tout tête-à-tête était

exclu.

Ce qui lui convenait parfaitement car elle n'avait aucune envie d'analyser la scène de la veille avec lui. Si seulement les deux jours à venir pouvaient se terminer le plus vite possible pour que toute cette histoire soit derrière elle ! Mais en l'occurrence, c'était difficile car il n'arrêtait pas de la toucher, de lui tenir la main, de lui parler à l'oreille... Résultat : elle désirait encore plus ardemment ce qu'elle n'était pas destinée à vivre !

Un des serveurs posa alors devant elle un soufflé aux pêches surmonté d'une boule de glace à la vanille fondante... Tout cela semblait délicieux ! Voilà qui pouvait l'aider à s'arracher à ses sombres pensées. D'ailleurs, ne devait-elle pas jouer le rôle de la petite amie heureuse, quoi qu'il arrive ? Cela faisait partie du contrat !

— Comme ça a l'air bon ! déclara Julian en examinant son dessert. C'est même horriblement tentant, en réalité.

— Tu n'en prends pas ? demanda-t-elle.

Gretchen connaissait déjà la réponse, mais c'était une façon d'entretenir la conversation...

Julian secoua la tête et avala une gorgée d'eau. Quel ascète ! Il avait passé la soirée à grignoter du poisson grillé et les légumes qui l'accompagnaient. Comment pouvait-il s'en contenter ? Ce mystère lui échappait complètement.

— Ce n'est pas parce que tu m'as mis au défi de manger une tarte aux myrtilles que j'ai renoncé à mon hygiène de vie.

— Tu ne veux pas en goûter juste une petite bouchée ? insista-t-elle. Enfin, comme je sais que tu n'aimes pas *être le premier*, je commence et je t'en donne une ensuite.

Gretchen faillit s'en vouloir, mais elle n'avait pas pu s'empêcher de lancer cette remarque allusive. A sa grande surprise, elle vit un sourire amusé éclairer le visage de Julian.

— Sache que ça ne me gêne pas de goûter le premier. En revanche, je me sens coupable quand je sais que je ne pourrais pas rester pour manger tout le plat.

— Le soufflé n'en sera pas offensé, je peux te l'assurer. Il veut juste qu'on le savoure tant qu'il est encore chaud et juteux. Car d'ici peu, il sera froid, dur et amer.

— Permets-moi d'en douter. Ecoute, Gretchen, je sais que j'ai eu tort de partir, hier soir, et d'ailleurs, j'ai passé deux heures dans la salle de gym de l'hôtel, après.

Gretchen croisa son regard. Qu'essayait-il de lui dire ?

— Tu te sentais coupable ?

Julian hocha la tête.

— J'avais de l'énergie à dépenser, après t'avoir quittée. 15 kilomètres sur le tapis de jogging m'ont un peu aidé à surmonter cette impression.

— Tu peux parcourir autant de kilomètres que tu veux sur un tapis de jogging, tu ne t'éloigneras pas de ton problème.

— Bien vu ! Mais faire de l'exercice m'aide à réfléchir, à y voir plus clair, à défaut d'autre chose.

Gretchen plissa les yeux et un regain d'espoir jaillit dans son cœur.

— Que veux-tu dire, au juste ?

— Que nous devons discuter.

Elle écarquilla les yeux et se pencha sur son dessert. Discuter ? Si c'était tout ce qu'il envisageait, autant qu'elle sauve ce pauvre soufflé du tragique destin qui l'attendait si elle ne le mangeait pas tout de suite. Mais alors qu'elle portait une première bouchée à sa bouche, Julian se pencha vers elle.

— Et très bientôt, précisa-t-il.

Gretchen s'arrêta dans son geste et elle sentit sa main trembler.

— Et ne t'inquiète pas ! Ta prophétie ne se réalisera pas, ajouta-t-il encore.

Elle eut tout d'un coup le souffle court... N'était-il pas en train de lui dire que... Pour le coup, l'idée de se retrouver nue devant Julian lui coupa l'appétit.

— Alors, Julian, tu es prêt pour la soirée d'enterrement de vie de garçon, ce soir ? lança une des demoiselles d'honneur de l'autre côté de la table.

Celui-ci se redressa immédiatement et adressa un sourire charmeur à son interlocutrice, ainsi qu'à ses amies.

— Tout à fait. J'ai prévu une soirée formidable entre hommes, répondit-il.

L'une des femmes lança aussitôt un regard menaçant à un homme qui devait être son petit ami.

— Essaie de te limiter à une danse avec la stripteaseuse, déclara-t-elle.

L'intéressé se mit à rire.

— Pourquoi ? Ce n'est pas moi qui me marie demain. Tu as peur que je parte avec une stripteaseuse ?

— Pas du tout. Je crains juste que tu ne glisses toute ta paie dans son soutien-gorge et que tu reviennes fauché.

— Bah, dans ce cas, Julian m'aidera à remonter mes finances ! Il paraît que tu as gagné 15 millions de dollars pour ton dernier film. C'est vrai ? demanda-t-il en tournant la tête vers ce dernier.

Gretchen sentit Julian se raidir : c'était la première fois qu'elle percevait de la nervosité chez lui depuis qu'ils se côtoyaient. Il avait déjà mentionné les gens qui le prenaient pour une banque : ce qu'il venait d'entendre n'avait pas dû le réjouir. Même si c'était une blague, bien sûr, celle-ci était de mauvais goût.

— Et vous, combien avez-vous gagné l'an dernier ? rétorqua-t-elle avant que Julian n'ait le temps de répondre.

L'homme qui se croyait drôle ouvrit de grands yeux, visiblement surpris par le ton sec qu'elle avait employé, puis leva les mains en signe de capitulation.

— Désolé, dit-il, je plaisantais. Mais si j'empochais de telles fortunes, je le crierais sur tous les toits, vous pouvez me croire.

— Et comme ça, tout le monde, même des gens que vous croisez à un dîner de répétition, viendrait frapper à votre porte pour avoir une part du gâteau, argua-t-elle encore.

Son interlocuteur, pourtant solidement charpenté, parut soudain disparaître en lui-même.

— Je vais au bar prendre un verre, annonça-t-il.

Là-dessus, il se leva tandis que les discussions reprenaient là où elles s'étaient arrêtées avant cet échange musclé.

Quant à Julian, il se pencha vers elle et imita tout bas le grognement d'un félin.

— Je ne savais pas que tu pouvais te transformer en une telle tigresse.

Gretchen se mit à rire :

— Moi non plus, mais il m'était impossible de ne pas intervenir. Ce n'est pas parce que tu es un personnage public que tes revenus doivent être au centre de l'attention !

Il lui sourit.

— Tu sais, plus on a d'argent, plus on en dépense. Je dois payer presque trente mille dollars par mois pour ma maison de Beverly Hills. Cela dit, je ne suis bien évidemment pas à plaindre.

— Trente mille dollars ? Mais c'est insensé ! s'écria-t-elle.

— Ainsi va le marché immobilier, en Californie. Et je ne te parle pas des taxes, des assurances, du salaire de Ross, de mon comptable...

— Tu veux que je te rende le collier ?

— Non, bien sûr que non, assura-t-il. Je peux tout à fait me permettre de mener grand train. Ce que je voulais dire, c'est que l'échelle des dépenses est différente en fonction de ce qu'on gagne.

Gretchen secoua la tête puis chercha son portable pour voir l'heure. Il se faisait tard et elle avait encore du pain sur la planche pour que la salle de réception soit prête, le lendemain.

— Il va falloir que j'y aille, déclara-t-elle.

Julian fit la moue et elle aurait aimé l'embrasser pour la faire disparaître mais elle se contenta de lui donner un bref baiser sur la joue.

— Amuse-toi bien avec les garçons, ce soir. Et fais en sorte que Murray ne boive pas trop : Natalie déteste quand le marié a la gueule de bois le jour du mariage.

— Entendu, m'dame ! Mais en attendant, je te raccompagne jusqu'à ta voiture.

— Non, inutile. Ce soir, c'est à Murray que tu dois être loyal.

Et elle se leva. Julian attrapa sa main et la porta à ses lèvres pour y déposer un baiser brûlant.

Aussitôt, Gretchen eut l'impression de littéralement s'embraser des pieds à la tête !

— On se voit *très bientôt* ! dit-il.

C'était exactement l'expression qu'il avait utilisée lorsqu'ils parlaient à

mots couverts d'une relation physique entre eux !

Gretchen retira sa main et s'efforça de masquer son émoi par son plus beau sourire.

— Entendu. Bonne nuit, Julian.

Le temps d'adresser un petit signe à Murray et Kelly en guise d'au revoir, elle s'éclipsa. Une fois à l'extérieur, elle se rappela alors qu'ils étaient tous venus dans une immense limousine, y compris Bree. Il ne lui restait donc plus qu'à appeler un taxi et attendre gentiment qu'il arrive.

Au fond, ce n'était pas plus mal, car l'air frais de la nuit l'aiderait à apaiser le feu que Julian avait allumé en elle.

* * *

Julian regardait les stripteaseuses d'un œil distrait. Il avait accompli son devoir envers Murray : la bière, les filles outrageusement dénudées, le pianiste, tout était parfait. Et pourtant, il aurait aimé être ailleurs. Surtout depuis sa discussion avec Gretchen, au dîner.

Il ne cessait de se repasser la scène de son aveu, devant la voiture. Franchement, il aurait eu du mal à imaginer pourquoi Gretchen avait tant de réticences. A notre époque, et à son âge, c'était du jamais vu.

Pour sa part, il n'avait pas très bien réagi à la nouvelle, force était de l'admettre, et il s'en voulait énormément. Non seulement il avait ensuite parcouru 15 km sur le tapis de jogging, mais il avait à peine fermé l'œil de la nuit, hanté par la façon dont il s'était conduit, après la confession de Gretchen. Parce qu'il avait brutalement senti un poids s'abattre sur ses épaules.

En effet, quelle lourde responsabilité d'être le premier amant d'une femme ! Quand il avait seize ans et qu'il était aussi excité qu'un jeune taureau, il ne voyait pas les choses de cette manière. Parce qu'il n'avait pas conscience de tout ce que cela impliquait, tout simplement.

Toutefois, Gretchen avait laissé entendre qu'elle serait ravie qu'il fasse d'elle une femme à part entière. N'avait-elle pas présenté la chose comme une faveur ?

De son côté, il la désirait terriblement, c'était indéniable, mais ne serait-ce pas égoïste de lui faire l'amour, puis de repartir pour la Californie ? Et ce, même si elle le lui demandait... Bon, assez, c'était sordide !

Tout comme cette stripteaseuse qui s'avavançait actuellement vers lui, d'ailleurs avec des dizaines de billets qui dépassaient de son string pailleté. C'était à son tour, et il eut tout à coup l'impression d'endosser l'un de ces rôles qu'il détestait tenir dans ses films, l'un de ses rôles dont Gretchen l'avait encouragé à s'éloigner.

La danseuse enroula son boa autour de son cou pour qu'il se rapproche d'elle. Le temps de glisser quelques billets à la taille de la jeune femme, Julian lui désigna avec un sourire le futur marié : c'était Murray qui méritait d'être au centre de l'attention ce soir, pas lui.

Après quoi, il vérifia son téléphone en espérant que tout allait bien à la maison. Cela étant, un éventuel appel lui aurait fourni un bon prétexte pour s'éclipser. Ayant partagé sa chambre au campus, Murray était au courant de sa situation familiale et il savait aussi que tout pouvait arriver.

Julian fit la moue. Bon sang ! Il n'était que 22 heures. Sans doute trop tôt pour partir... En outre, le rouleur de cigares n'avait pas encore fait son show.

Ce fut alors qu'il croisa le regard de Murray. Son ami lui sourit et secoua la tête. Il l'avait manifestement vu vérifier son téléphone. Devant son air morose, il avait dû penser que l'institut l'avait appelé.

Tout à coup, Julian vit son ami articuler quelque chose en silence à son intention. *Vas-y.*

Après quoi, Murray adressa un beau sourire à la sculpturale blonde à demi nue qui s'efforçait maintenant d'attirer son attention.

Il n'en fallut pas plus pour que Julian se lève et se dirige vers la porte sans que cela ne soulève le moindre problème. Une fois à l'extérieur, il se félicita qu'ils n'aient pas pris l'immense limousine pour se rendre au night-club. Il monta dans sa voiture et envoya sans attendre un texto à Gretchen.

Où es-tu ?

Au moment où il mettait le moteur en marche, la réponse lui parvint.

Dans la salle de réception, en train d'accrocher mon millième pendant en cristal. Tu veux me rejoindre ?

Elle venait de lui donner son accord. Son téléphone dans sa poche, Julian sortit du parking pour regagner en toute hâte From This Moment.

La petite voiture de Gretchen était la seule garée devant l'entrée. Visiblement, tout le monde l'avait abandonnée. Il se dirigea tout droit vers la salle de réception : aucune trace d'elle à l'horizon. Toutefois, il put admirer son travail : la pièce était littéralement transformée, par rapport à la veille. Le couvert était dressé, les chandeliers qu'il avait transportés sur l'estrade se trouvaient maintenant au centre de chaque table, de grands branchages blancs étaient disséminés dans la salle et arboraient des pendants en cristal tandis que des bougies bordaient l'estrade. Il ne manquait plus que les fleurs !

— Attends que les petites lumières du plafond et les bougies soient allumées. Tu verras, ce sera magique, entendit-il soudain dans son dos.

C'était Gretchen !

— J'imagine, dit-il en se retournant. Tu es très douée.

Elle poussa un grognement sceptique puis passa devant lui, un carton dans les bras, pour aller le déposer sur l'estrade où jouerait l'orchestre, le lendemain. Elle portait toujours la robe violette qu'elle avait au dîner mais avait délaissé ses escarpins, de sorte qu'elle était nu-pieds.

— Tu es gentil, mais c'est juste de la décoration, pas du Picasso.

Julian se dirigea alors vers elle tandis qu'elle commençait à déballer son

carton qui contenait des petites surprises pour les invités. Il l'enlaça soudain par-derrière et l'étreignit... Un violent désir le traversa et il en oublia toutes les bonnes raisons qu'il aurait eues de ne pas être là.

— J'ai beaucoup repensé à notre discussion, au dîner, chuchota-t-il.

Gretchen poussa un petit soupir : était-ce dû à ce qu'il venait de dire ou au désir évident qu'il ressentait pour elle ? Impossible de savoir.

— Et ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Et...

Julian s'interrompit pour lui donner quelques baisers sous le lobe de l'oreille.

— Tu m'as dit que tu étais vierge, mais as-tu déjà eu un orgasme ?

Elle se mit à rire.

— Oui, répondit-elle. Je suis peut-être vierge, mais je suis une adulte tout à fait capable de gérer mes besoins, quand c'est nécessaire.

Julian éclata lui aussi de rire. Décidément, la franchise de Gretchen l'étonnerait toujours.

— Et un homme t'en a-t-il déjà donné un ?

— Non.

— J'aimerais être celui-ci, répondit-il dans un souffle.

Elle frissonna tandis qu'il effleurait son cou de la pointe de sa langue.

— Euh... maintenant ? questionna-t-elle.

Ce n'était pas le lieu idéal, mais pourquoi pas ?

— Oui, maintenant !

Ni une, ni deux, Julian plaqua la main sur le ventre de Gretchen avant de se mettre à le caresser doucement. Il redescendit ensuite le long de ses hanches et, enfin, de ses cuisses pour atteindre l'ourlet de sa robe qu'il remonta lentement...

— Sauf si tu préfères attendre, ajouta-t-il.

Après une légère hésitation, Gretchen se cambra en se pressant contre son érection.

— Ça fait vingt-neuf ans que j'attends, c'est suffisant, tu ne crois pas ?

— Si.

Et là-dessus, Julian la fit pivoter sur elle-même : en dépit de sa déclaration véhémence, elle semblait nerveuse et se mordait la lèvre. Pourtant, ses yeux noirs le mettaient clairement au défi... Difficile de ne pas imaginer les émotions contradictoires qui devaient la traverser !

En capturant sa bouche, il l'embrassa avec ardeur et sentit qu'elle se détendait un peu : elle noua spontanément les bras autour de son cou tout en gémissant quand il enroula sa langue à la sienne. Si elle continuait ainsi, il allait avoir du mal à se concentrer sur son seul plaisir. Il le fallait, pourtant !

Peu à peu, il l'entraîna vers l'estrade où il la fit s'asseoir avant de s'agenouiller devant elle. Elle ouvrit de grands yeux quand il posa les paumes sur ses genoux.

Le regard rivé à celui de Gretchen, Julian glissa lentement les mains entre

ses cuisses tout en remontant le tissu léger de sa robe. Instinctivement, elle se raidit et il décida de l'embrasser de nouveau pour l'aider à se détendre... Il en profita pour faire glisser les bretelles de sa tenue sur ses bras, de sorte que sa robe tomba sur ses hanches. Alors il attrapa l'un de ses seins et se mit à le caresser à travers le tissu de son soutien-gorge, sans lâcher sa bouche. Elle poussa un petit gémissement de sorte qu'il finit par abandonner ses lèvres pour sucer son téton...

Gretchen inclina la tête en arrière tandis qu'elle laissait échapper un cri de plaisir, un cri qui résonna dans la salle de bal comme la musique d'un orchestre symphonique. Il continua à la titiller à travers le tissu mouillé, tout en passant son autre main sous sa jupe... Quand il toucha son point sensible, à travers sa culotte, elle semblait presque incapable de reprendre son souffle...

Gentiment, Julian la fit basculer sur la scène, mais elle voulut protester.

— Ferme les yeux et laisse-toi faire, murmura-t-il.

Il commença par lui ôter sa culotte puis, en partant de ses pieds, déposa des baisers sur ses jambes avant de souffler sur son intimité. Elle se tortillait sous lui : sans doute pensait-elle déjà à ce moment qu'elle attendait depuis si longtemps.

Et puis, sans prévenir, du bout de la langue, il effleura sa chair humide... Elle poussa un cri et il lui laissa quelques secondes pour se remettre. Puis il recommença à la savourer... Les petits soupirs et les grognements de Gretchen étaient comme une mélodie qui l'encourageait à poursuivre. Ils allaient crescendo. Pas de doute : elle n'était pas loin de parvenir au septième ciel. Soudain, un hurlement désespéré emplit la salle de réception tandis qu'elle ondulait littéralement sous ses caresses...

Quelques instants plus tard, Gretchen se redressait sur un coude, les joues rouges et les yeux brillants, mais un grand sourire aux lèvres : elle semblait comblée, et heureuse.

Julian se sentit profondément ému de la voir ainsi.

— Jamais je ne regarderai cette salle avec les mêmes yeux, déclara-t-elle alors.

— Allons à ton hôtel, Julian !

A ces mots, Gretchen vit le regard de Julian se poser sur elle. Il dut forcément y voir l'intensité qui s'en dégageait. Pourtant, il parut hésiter.

— Tu es sûre ?

— Absolument !

A quoi bon le nier ? Jamais elle n'avait eu une telle certitude. Oh ! elle n'était pas assez folle pour croire que cette relation perdurerait au-delà du week-end. Elle ne serait bientôt plus qu'un vague souvenir pour Julian, mais elle ne pouvait pas laisser filer sa chance ! Et d'ailleurs, quand bien même aurait-elle déjà connu un homme, faire l'amour avec une star du cinéma n'était-il pas le fantasme de toutes les femmes ?

Mais tout à coup, un doute l'assaillit : et s'il ne la désirait pas ?

— Sauf si tu n'en as pas envie, ajouta-t-elle alors avec calme.

Julian leva les yeux au ciel et lui tendit la main pour l'inviter à descendre de l'estrade.

— Comme si la question se posait ! Tu ne peux pas savoir à quel point je te désire. Seulement, je ne peux te faire aucune promesse...

Gretchen le regarda alors des pieds à la tête.

— Tout ce que j'aimerais que tu me promettes, c'est énormément de plaisir pour que j'attende tranquillement le prochain prince charmant.

A cet instant, il lui sourit et elle se détendit : ouf, il ne comptait pas la repousser !

— Ça, c'est tout à fait dans mes cordes, la rassura-t-il.

Et elle vit un éclair malicieux traverser ses beaux yeux azur.

Gretchen et Julian quittèrent l'agence si rapidement qu'elle eut à peine le temps de remettre ses escarpins et d'éteindre la lumière. Le trajet jusqu'à l'hôtel lui parut durer une éternité mais elle s'efforça de se concentrer sur le moment présent. Ce qui n'avait rien d'évident. Tant que son corps vibrait encore du fabuleux orgasme que Julian lui avait procuré, elle n'avait eu aucun mal à lui proposer d'aller plus loin. Seulement voilà que la réalité reprenait peu à peu ses droits... Oui, elle allait enfin avoir un rapport sexuel avec un homme : la perspective était à la fois excitante... et terrifiante !

Quand ils traversèrent le couloir de l'hôtel, main dans la main, Gretchen sentait son cœur battre la chamade. Ce qu'elle attendait si ardemment depuis l'âge de seize ans était derrière la porte d'une chambre...

Une fois dans la suite, Julia lui proposa :

— Tu veux un verre de vin ?

— Non... Je préférerais... qu'on aille droit au but.

Il fronça les sourcils et croisa les bras.

— Gretchen, ce n'est pas un sprint, plutôt un marathon.

— Je sais...

OK, elle s'était mal exprimée mais elle voulait que ce soit fait pour ne plus être aussi angoissée.

Alors, en laissant retomber les bras le long de son corps, Julian s'approcha tout près d'elle puis posa ses larges paumes toutes chaudes sur elle et se mit à lui masser doucement les épaules.

— Détends-toi, lui souffla-t-il. Prends du plaisir. A moins que tu ne changes d'avis ou que l'hôtel ne prenne feu, je t'assure que nous allons faire l'amour.

Gretchen expira une grande bouffée d'air, de sorte qu'elle sentit tous ses muscles se détendre.

— Tu as raison, je suis désolée, je suis si...

Sans crier gare, Julian posa la bouche sur la sienne et elle eut l'impression de voir toutes ses peurs s'évanouir d'un coup. Elle se blottit contre lui et l'étreignit de toutes ses forces. Même quand elle sentit qu'il ouvrait la fermeture Eclair de sa robe, elle ne se raidit pas. Il fallait dire qu'il était des plus habiles, tant avec ses doigts qu'avec sa langue !

Tout en la déshabillant, il déposa des baisers sur son cou, sa gorge... Puis il laissa un regard brûlant courir sur ses seins avant de plonger la tête pour goûter à sa peau.

A présent, Gretchen pouvait constater que sa robe était tombée sur sa taille, mais elle se retint de la remonter car, de toute évidence, Julian appréciait le spectacle. Ce soir, elle allait se montrer nue devant un homme. Autant surmonter ses réticences, c'était impératif.

A peine Julian eut-il dégrafé son soutien-gorge qu'il recouvrit sa nudité avec sa bouche et ses mains viriles. Elle battit des paupières en le voyant aspirer son téton rose et un élan de plaisir la traversa brusquement, comme une décharge électrique qui fit naître un désir presque douloureux en elle...

Gretchen était tellement absorbée par ce qu'elle ressentait qu'elle en oubliait tout le reste. La preuve : lorsqu'il la souleva de terre, elle poussa un cri de surprise et enroula immédiatement ses bras et ses jambes autour de son corps.

— Tu vas te casser les reins, dit-elle en s'accrochant à lui.

Elle n'était pas aussi légère que les top models qu'il fréquentait habituellement, il devait tout de même s'en douter !

Mais Julian plissa les yeux avant de lui dire :

— Gretchen, même quand je ne suis pas en forme, je peux soulever deux fois ton poids, alors cesse de t'inquiéter et laisse-moi te porter jusqu'à la chambre pour pouvoir te dévorer, OK ?

Sans répondre, Gretchen enfouit la tête dans son cou : pas question que ces stupides inquiétudes lui gâchent ce moment. Mais soudain, elle sentit les mains de Julian explorer tout son corps...

— Petite coquine ! s'écria-t-il alors qu'ils atteignaient la chambre.

— Pardon ?

— Tu n'as pas remis ta culotte !

Elle se figea.

— Oh non ! Je l'ai laissée dans la salle de bal ! s'exclama-t-elle.

— Quelqu'un va avoir une drôle de surprise, demain matin ! s'esclaffa-t-il.

Immédiatement, Gretchen imagina Bree ou Natalie découvrant sa culotte noire et en rougit d'avance... Mais à cet instant, Julian la fit basculer sur le lit et le contact de la couette toute douce sur sa peau la ramena au présent...

Sans ciller, elle le regarda se déshabiller à son tour. Ce qu'il pouvait être beau ! On l'aurait dit sculpté dans du marbre fin par Michel-Ange en personne.

Elle riva les yeux à ses mains quand il défit sa ceinture, déboutonna son pantalon... Après quoi, il s'avança vers elle, nu. Et splendide.

— Eh bien, demanda-t-il, je fais l'affaire ?

Gretchen eut un petit rire nerveux : Julian était magnifique, vigoureux, et apparemment très excité. Elle n'avait plus le moindre doute sur l'attrance qu'il ressentait pour elle... Mais l'angoisse la saisit de nouveau : le grand moment était arrivé !

Tout en essayant de masquer sa nervosité derrière un grand sourire, elle acquiesça d'un hochement de tête.

— J'imagine que oui.

Pour toute réponse, Julian haussa un sourcil puis s'approcha d'elle et tira sur sa robe qui glissa sur ses cuisses et atterrit par terre. Puis il posa le regard sur son corps entièrement nu...

Gretchen prit une profonde inspiration et lutta contre son envie de se rhabiller immédiatement. D'ailleurs, pour mieux s'en prémunir, elle lui fit signe d'approcher...

Il n'hésita pas une seconde et recouvrit bientôt son corps du sien, de sorte que chaque centimètre de sa peau brûlante toucha la sienne...

D'instinct, elle entrouvrit les jambes et il vint s'y loger, sans pour autant entrer en elle. Pas encore.

Julian commença par s'occuper de ses seins qu'il se mit à caresser, à toucher, à mordiller jusqu'à ce qu'elle se cambre contre lui... Tout en continuant à titiller l'un de ses tétons dressés, il glissa la main entre ses cuisses et se mit à la caresser lentement, par petits cercles... Gretchen sentit un autre orgasme monter peu à peu en elle tandis qu'il lui prodiguait les

caresses les plus intimes... Les yeux fermés, elle était complètement concentrée sur les sensations sublimes qu'il lui procurait, prête à tout lui offrir, lorsque soudain, il se redressa.

Elle ouvrit tout aussi brusquement les paupières... et le vit chercher quelque chose dans le tiroir de la table de chevet. Un préservatif. A cet instant, il se retourna et elle comprit qu'elle avait vu juste. Il revint alors s'allonger sur elle et l'embrassa longuement. Elle s'enroula autour de lui, s'abandonnant sans retenue à son baiser.

Et soudain, Gretchen sentit le sexe de Julian à l'endroit où il l'avait rendue folle de plaisir tout à l'heure... Une grande excitation la gagna au moment où il tenta avec douceur de s'introduire en elle... Oh ! oui ! Elle allait jouir une deuxième fois !

— Julian, murmura-t-elle en s'agrippant à lui. Oui, oui !

Alors, d'un vigoureux coup de reins, il la pénétra...

Gretchen se sentit submergée par un mélange de plaisir et de douleur mais cela ne dura qu'un instant. C'est à peine si elle se rendait compte que ce qu'elle attendait depuis de si longues années venait de se produire. Sa surprise commençait alors à se fondre dans les frissons de plaisir qui soulevaient tout son être...

Quand elle revint des brumes de la volupté, elle constata que Julian était presque figé au-dessus d'elle, les traits crispés.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— N'est-ce pas plutôt moi qui suis censé te poser la question ?

— Sans doute, admit-elle, mais en l'occurrence, c'est toi qui as l'air de souffrir.

— Non, je ne souffre pas, pas du tout, je me retiens juste...

Sur ces mots, Julian se retira lentement puis replongea en elle de la même façon. Elle sentit alors tout son corps pétiller de sensations indescriptibles mais merveilleuses...

— Inutile d'être aussi précautionneux, c'est fait ! lança-t-elle d'un ton enjoué. Fais-moi encore l'amour, Julian, s'il te plaît.

Il hocha la tête et, sans attendre, se mit à ondoyer au-dessus d'elle. Cette fois, ce fut lui qui poussa des grognements. C'était si excitant de le voir prendre du plaisir. D'instinct, Gretchen releva les jambes pour qu'il puisse s'enfouir plus profondément en elle...

— Tu es formidable, lui murmura-t-il à l'oreille, mais si tu restes dans cette position, je ne vais plus tenir longtemps.

— Laisse-toi aller, l'encouragea-t-elle. De toute façon, nous avons toute la nuit devant nous, comme tu l'as dit tout à l'heure...

— C'est vrai...

En fermant les yeux, Julian accéléra le rythme tandis que sa respiration se faisait de plus en plus haletante. Finalement, il s'écroula sur elle, le corps vibrant de plaisir...

Voilà, c'était officiel, elle était enfin une femme à part entière !

Gretchen eut alors un sourire : Julian et elle venaient à peine de terminer qu'elle était déjà impatiente de recommencer.

* * *

Un son familier arracha Julian au sommeil dans lequel il venait de sombrer. Il ouvrit un œil pour regarder l'écran de son portable, sur la table de chevet... Aïe ! C'était le dernier numéro qu'il aurait voulu voir, surtout à une heure pareille... Un sombre pressentiment s'empara de lui : il était arrivé quelque chose à son frère.

Une fois redressé, il s'empara du téléphone :

— Allô ? dit-il d'une voix rauque et endormie.

— Monsieur Curtis ?

— Oui ?

— Monsieur Curtis, je suis vraiment désolée d'appeler en pleine nuit. Je suis Theresa, de la Hawthorne Community.

Ça, il l'avait deviné.

— Comment va James ? s'enquit-il immédiatement.

Son interlocutrice sembla hésiter un instant avant de dire :

— Son état est stable, dit-elle enfin. Il souffre d'une pneumonie et nous allons le transférer à l'hôpital pour le mettre en observation.

Julian se mordit la lèvre. Il fallait s'y attendre, hélas...

— Dois-je venir ? demanda-t-il aussitôt.

— Non, pas maintenant. Son état s'est stabilisé, comme je vous l'ai dit. Nous allons voir comment il réagit aux traitements. Il a déjà tant de difficultés à respirer ! Cette infection complique encore la situation pour lui.

— Oui, je le sais bien... Appelez-moi au moindre changement.

— Entendu, monsieur Curtis. C'est d'ailleurs ce qui est inscrit dans le dossier de James, d'où mon appel... Vous aviez indiqué que vous vouliez être prévenu de la moindre évolution, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit.

Julian hocha la tête : oui, tel était son souhait. Si l'état de son frère se dégradait, il voulait être tenu au courant. Il ne pourrait peut-être pas être à ses côtés, mais il serait au moins en mesure de s'assurer que James disposait des meilleurs médecins et du meilleur traitement que son salaire de star de cinéma pouvait lui offrir.

— Merci, dit-il.

Julian laissa tomber le téléphone sur lui et se mit à expirer et inspirer profondément pour chasser la peur qui l'avait envahi... Que c'était injuste ! Pourquoi pouvait-il si bien respirer alors que son frère en était incapable ? Pourquoi avait-il une santé de fer et pas James ?

— Julian ? demanda alors Gretchen d'une voix douce et soucieuse. Tout va bien ?

Il sentit aussitôt la terreur le submerger. C'était pire encore que d'avoir

entendu la sonnerie du téléphone : Gretchen était avec lui dans le lit, elle avait tout entendu ! Bon sang, la situation pouvait dégénérer de la pire des façons...

— Euh, oui, dit-il d'un ton un peu détaché.

Pourvu que cela la dissuade de ne pas poser d'autres questions !

Julian serra les poings. Peu de personnes étaient au courant de l'état de James car il ne tenait absolument pas à ce que la presse s'empare de l'affaire. De plus, son frère n'aurait pas apprécié de devenir un objet de pitié. En dépit de sa maladie, il souhaitait mener la vie la plus normale possible, ce qui était actuellement le cas grâce à la Hawthorne Community où il résidait en permanence. Il y avait son propre appartement, sa garde-malade personnelle et une équipe professionnelle aux petits soins pour lui. Pas question de tout bouleverser !

Gretchen se redressa à son tour dans le lit et appuya son épaule nue contre la sienne.

— Pour un acteur, tu es un piètre menteur, dit-elle.

Julian poussa un petit rire. Effectivement, sa prestation n'avait guère été convaincante...

— A 3 heures du matin, je suppose que je ne suis pas au meilleur de mon art.

Il se tourna alors vers Gretchen et lui donna un baiser en s'efforçant d'ignorer l'inquiétude qui se reflétait dans ses beaux yeux.

— Ce n'est rien, rendors-toi.

Pourtant, contrairement à ce qu'il espérait, elle resta assise et l'enlaça par les épaules.

— Julian, je t'ai révélé mon secret et tu as été en mesure de m'aider. Maintenant, dis-moi le tien et je pourrai te rendre la pareille.

— Gretchen, répliqua-t-il en secouant la tête, si c'était aussi simple que faire l'amour, je te le dirai sur-le-champ. Mais ce n'est pas un problème que tu peux résoudre. Ni personne d'ailleurs.

Et sur ces mots, Julian se retourna pour remettre son téléphone à charger et se glissa de nouveau sous les draps. Pourvu qu'elle en fasse autant.

Un instant après, Gretchen s'exécuta mais elle colla aussi son corps voluptueux contre le sien et posa la tête sur son torse. En temps normal, il aurait été envahi par une folle envie de lui faire l'amour encore et encore. Mais en l'occurrence, il avait bien trop de soucis en tête.

— Raconte-moi, insista Gretchen. Il fait nuit, nous sommes tous les deux à moitié endormis. Tu n'as pas besoin de me regarder, si ça peut t'aider à parler.

Julian prit une grande inspiration. A part Ross et une poignée de personnes qui faisaient partie de sa vie avant qu'il ne devienne une star, personne ne connaissait la maladie de son frère. Mais ce soir, enveloppé dans l'obscurité, il éprouva une soudaine envie d'avouer la vérité à Gretchen : elle ne voulait certainement pas lui soutirer une histoire pour la revendre à la presse. D'ailleurs, s'il y avait bien quelqu'un à qui il pouvait se confier, c'était

à elle.

— Mon frère est à l'hôpital, dit-il tout simplement.

— Je suis désolée, Julian, répondit-elle aussitôt. C'est grave ?

— Malheureusement, tout peut l'être quand il s'agit de mon frère.

Un simple rhume pouvait occasionner de sérieux problèmes, alors une pneumonie...

— Raconte-moi, l'encouragea-t-elle.

— Entendu, soupira-t-il, mais il faut me promettre de ne jamais le dire à qui que ce soit. Il est impératif que son état reste secret.

— Tu as ma parole, le rassura-t-elle.

Julian hocha la tête mais hésita à parler. Oh ! Gretchen était une femme de confiance, mais le sujet était si délicat.

— Eh bien voilà, finit-il par dire. J'ai un frère jumeau, qui s'appelle James.

— Ah bon ? Je l'ignorais.

— C'est normal, personne ne le sait. Je m'efforce de protéger ma famille car elle ne souhaite absolument pas qu'on braque les projecteurs sur elle. Et comme mon frère a de gros problèmes, je suis d'autant plus vigilant.

— De quoi souffre-t-il ? demanda-t-elle.

De nouveau, il poussa un soupir : la question était si vaste ! James n'avait jamais eu la chance de mener une vie normale, en dépit de tous les spécialistes qu'il avait vus.

— Il est atteint de paralysie cérébrale spastique. Selon les médecins, son cerveau a subi des lésions *in utero* ou au moment de l'accouchement, ce qui a atteint ses fonctions motrices.

Gretchen demeura silencieuse. Était-ce la surprise qui la rendait muette ou attendait-elle juste qu'il continue ?

— La maladie a été diagnostiquée quand nous avions deux ans. Ma mère était dans le déni, elle soutenait qu'il était juste un peu plus lent que moi dans l'apprentissage de la marche, comme si les deux minutes d'écart qui font de moi l'aîné de nous deux représentaient une énorme différence. Elle a tout de même fini par le faire examiner quand le fossé s'est vraiment creusé. Le diagnostic fut terrible. Mais le pire, c'était l'incertitude concernant son avenir : on ne pouvait pas prédire la façon dont la maladie évoluerait avec l'âge car la gravité de la paralysie cérébrale varie en fonction de celle de la lésion. Certaines personnes peuvent vivre à peu près normalement et ma mère espérait que ce serait le cas de James. Mais quand nous avons été en âge d'aller au jardin d'enfants, ses problèmes se sont aggravés et ma mère a eu de plus en plus de difficultés à rester positive...

Julian marqua une pause pour reprendre sa respiration.

— Elle pleurait beaucoup quand elle pensait que personne ne le voyait, poursuivit-il. James était désormais en fauteuil roulant et demandait d'être surveillé en permanente. A l'école, il bénéficiait d'une assistante qui restait avec lui toute la journée pour l'aider. Les factures médicales étaient salées,

cela dit. Même si mon père occupait un bon poste dans une société de production, son salaire suffisait à peine à régler les opérations et soins nécessaires. Tu n'imagines même pas le nombre de fois où nous sommes allés aux urgences ! La paralysie cérébrale ne s'aggrave pas, tu vois, mais ce sont les complications liées à cet état qui sont évolutives. James a des problèmes pour déglutir et respirer depuis qu'il est nourrisson et il a manqué à plusieurs reprises de s'étouffer. Chaque fois que l'hiver arrivait et qu'une épidémie de grippe se déclarait, nous étions tous en quarantaine pour éviter de le contaminer. Enfin, à dix ans, il a eu besoin d'une intubation trachéale pour pouvoir mieux respirer. Plus il grandissait, plus c'était difficile. Ce n'était plus un petit garçon et des gestes aussi simples que se lever de son fauteuil pour se mettre au lit ou prendre un bain devenaient extrêmement difficiles. Nous avions une infirmière à domicile quand nous étions au lycée, mais quand je suis parti pour la fac, ma mère n'avait plus la force de s'occuper de lui. Après une grave pneumonie, les médecins nous ont conseillé de le placer en institution pour faciliter son traitement.

Julian se tut et Gretchen reprit enfin la parole.

— La décision a dû être très difficile à prendre pour tes parents. Et pour toi aussi.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ! Depuis, je vis avec cette culpabilité.

— Mais de quoi te sens-tu coupable ? répondit-elle aussitôt. Tu n'as rien à te reprocher.

Julian caressa les boucles de Gretchen.

— Moi, je suis en bonne santé, et pas James. La vie a commencé de la même façon pour nous et pourtant, pour lui, tout est allé de travers. C'est peut-être moi qui ai causé cette lésion avant notre naissance... Dans ce genre de situations, il est très facile de culpabiliser, tu sais.

— Les médecins t'ont-ils dit de façon explicite que tu étais responsable ? insista-t-elle.

— Non, bien sûr que non... Il n'empêche : quand je suis parti pour l'université et que James a dû entrer dans un institut, la différence entre nos modes de vie a été très douloureuse pour moi. Ensuite, mon père est mort lors de ma première année d'études et nous n'avons plus eu de revenus. L'assurance-vie de mon père a permis de finir de payer la maison mais je me devais d'agir. J'ai donc arrêté la fac et déménagé à L.A.

— Ah bon ?

— Oui, ça peut sembler stupide, je sais, mais j'étais convaincu que là-bas, je ferais carrière à Hollywood. C'était un pari fou, j'aurais pu terminer comme serveur mais j'ai eu la chance de croiser Ross qui a vu du potentiel en moi. Il peut se comporter comme un crétin, parfois, mais c'est grâce à lui que j'ai décroché des pubs, puis de petits rôles et, de fil en aiguille, on m'a proposé de jouer dans un blockbuster. En quelques années, je suis devenu un acteur *bankable*, comme on dit. Evidemment, mes rôles ne m'enchantaient guère,

mais quand les chèques à sept chiffres tombaient, j'oubliais mes frustrations. Du coup, James est désormais dans un remarquable établissement spécialisé dans la paralysie cérébrale. J'ai donc rempli ma mission.

A ces mots, Julian se tut, la tête baissée. C'est là qu'il entendit Gretchen s'exclamer :

— Ah, tout s'explique !

— De quoi parles-tu ?

— Je comprends à présent pourquoi tu acceptes ce genre de rôles. Ce n'est pas par goût ou pour flatter ton ego, mais pour soutenir ta famille.

Julian poussa un soupir. Oui, elle avait vu juste.

— Exact, mon frère et ma mère dépendent de moi. Je ne prendrai jamais le moindre risque concernant ma carrière. Et je me garderai toujours de révéler mon secret. Pas question que James finisse dans les tabloïds...

Au même instant, il se rendit compte d'une chose : en racontant son histoire à Gretchen, il venait bel et bien de compromettre la tranquillité de son frère ! Evidemment, elle n'allait pas livrer directement le secret à la presse, mais on ne savait jamais ce qui pouvait arriver. Elle s'épancherait peut-être auprès d'une autre personne en qui elle avait confiance, qui elle-même le répéterait. De fil en aiguille, James pourrait bien figurer un jour à la une de la presse à scandales ! Bon sang, si Ross l'apprenait...

Julian retint un soupir : ce n'était pas en général le genre de conversations qu'il avait sur l'oreiller, mais avec Gretchen, tout était différent, semblait-il.

— Je sais que tu as promis de ne rien dire, reprit-il, mais il va sans doute falloir que tu signes un contrat de confidentialité. Si Ross sait que j'ai parlé, il va me tuer. Je demanderai aussi qu'on ajoute cinq mille dollars en guise de compensation pour ta coopération. Ce n'est pas de ta faute si j'ai vidé mon sac.

A ces mots, il la sentit se raidir et elle tourna lentement la tête vers lui.

— Tu es sérieux ?

Julian fronça les sourcils.

— Désolé, mais ma vie est une suite de contrats et de compensations.

Gretchen le considéra quelques instants, toujours aussi figée.

— Je signerai cette stupide clause de confidentialité, finit-elle par dire d'un ton sec. Mais je ne veux pas tes cinq mille dollars !

Aïe ! De toute évidence, il venait de la blesser.

A chaque instant, Gretchen avait la sensation qu'on allait la réveiller de ce rêve invraisemblable.

Assise devant sa coiffeuse, elle se maquillait en suivant les conseils qu'on lui avait donnés à l'institut de beauté. Sur son lit était déployée la robe qu'elle allait porter pour le mariage... Seulement, tout cela lui semblait surréaliste ! Et dire qu'elle avait couché avec Julian, la veille.

Seigneur, elle avait attendu ce moment depuis des années sans jamais imaginer un seul instant qu'elle terminerait dans les bras de l'homme le plus sexy de la terre. Oh ! elle n'avait toujours pas très bien compris pourquoi il la désirait. Comme cela l'avait manifestement agacé quand elle avait abordé le sujet, elle n'avait pas insisté.

Mais s'il y avait une chose qui l'avait convaincue que ces derniers jours étaient bien réels, c'était cette curieuse discussion qu'ils avaient eue après l'appel au sujet de James. Au départ, grisée qu'elle était par sa première expérience sexuelle, elle s'était réjouie que Julian partage un secret si lourd avec elle. Seulement, quand il avait commencé à parler d'un contrat de confidentialité et d'argent, elle était redescendue de son nuage en un rien de temps !

A quoi bon se mentir ? Plus ils avaient passé de temps ensemble, plus elle avait cru à la fable qu'ils avaient fabriquée. Quitte à oublier qu'elle était rémunérée pour tenir un rôle ! Si, au départ, l'idée lui avait tout de suite déplu, c'était le moins qu'on puisse dire, elle avait peu à peu tenté d'oublier ses réticences. Et puis ces moments de passion entre eux étaient venus tout chambouler. Résultat : maintenant que Julian avait pour ainsi dire essayé d'acheter son silence, elle n'était pas loin de se prendre pour l'escort-girl jouée par Julia Roberts dans *Pretty Woman*.

— Bon sang ! jura-t-elle d'un air dégoûté en appliquant une dernière touche de mascara.

Ah, elle avait tellement besoin de s'arracher à ces pensées moroses pour se laisser entraîner par le désordre joyeux du mariage à venir.

Face au miroir, Gretchen admira son œuvre... Ce n'était pas mal du tout ! Elle s'était fait un chignon bien lisse retenu par une pince en cristal, ce qui

affinait son visage et lui allongeait le cou. Elle devait en effet être une petite amie crédible aux yeux de tous les photographes qui graviteraient autour de Julian et d'elle, ce soir.

Ayant déjà enfilé ses sous-vêtements, elle se glissa dans la robe qu'elle avait choisie avec Amelia, en l'occurrence un fourreau sans manches avec une échancrure en forme de cœur. Le haut était en satin noir et ruché mais le bas était taillé dans une mousseline plus vaporeuse qui se déclinait en blanc, violet, bleu et noir, tel un pastel. C'était une pièce vraiment magnifique.

Pour seul accessoire, elle portait le collier que Julian lui avait offert. L'opale aux couleurs vibrantes tombait exactement au milieu de son décolleté dégagé. Juste au bon endroit !

Gretchen se regarda entièrement dans la glace et fut étonnée par ce qu'elle vit dans le reflet : elle n'avait plus rien à voir avec la jeune femme un peu grise et effacée qu'elle était encore une semaine plus tôt. Elle avait l'air sûre d'elle, radieuse et même... belle. Oui, elle était prête à franchir sa porte et à jouer le rôle de la petite amie de Julian, ce qui tombait bien, car il était temps pour elle de partir. Et pour cause : elle devait passer à l'agence, avant la cérémonie.

C'était si étrange pour elle de ne pas être avec ses associées en train de donner un coup de main ! Encore qu'elle avait largement rempli sa part avant... Ce matin, elle s'était rendue à la première heure à From This Moment pour accueillir la fleuriste... et faire aussi disparaître sa culotte égarée sur l'estrade. Maintenant, elle y revenait en tant qu'invitée. Comme Julian était le témoin du marié, il se devait d'être aux côtés de ce dernier et ne pouvait venir la chercher. Sans doute était-il actuellement en train de l'aider à nouer sa cravate ou lui servait-il une petite dose de whisky. Ils devaient arriver avant les autres pour que Bree puisse prendre les premières photos.

Gretchen avait préparé un petit sac afin de ne pas être prise au dépourvu si elle passait de nouveau la nuit avec Julian. Il contenait sa trousse de toilette, des vêtements de rechange et un déshabillé en dentelle rouge qu'elle n'avait pas sorti de son armoire depuis qu'elle l'avait acheté, sur un coup de tête, quelques années plus tôt. A vrai dire, elle avait toujours attendu l'occasion de le porter...

En arrivant à l'agence, elle constata que le lieu de la cérémonie n'était pas resté secret, loin de là. Et pour cause : une foule de journalistes était amassée devant l'entrée, qu'ils n'étaient toutefois pas autorisés à franchir. Tout ce que les photographes pouvaient prendre, c'étaient les allées et venues des convives. Ils ne prêtèrent guère attention à sa modeste petite voiture et elle se faufila discrètement par la porte de derrière.

Soudain, un cri la fit sursauter.

— Waouh !

Gretchen s'immobilisa devant son bureau où elle s'apprêtait à entrer pour poser son petit bagage et se retourna. Natalie la considérait depuis l'entrée, sa tablette à la main et un air déterminé dans les yeux, comme d'habitude.

Toutefois, c'était la première fois qu'on pouvait voir une expression aussi admirative sur son visage.

— J'ai l'air convenable ?

— Tu es magnifique, oui, répondit Natalie en s'approchant d'elle. Tu as tout de la fiancée d'une star, c'est certain.

Gretchen lui adressa un grand sourire : même si elle se trouvait jolie aujourd'hui, était-elle vraiment à la hauteur de son fiancé ? Enfin, si Natalie le lui assurait...

— Tu es resplendissante, vraiment ! C'est l'autobronzant qui te donne ce teint-là ou c'est le résultat d'une longue nuit d'amour ?

Gretchen ouvrit de grands yeux puis mit le doigt sur sa bouche pour lui indiquer de se taire.

— Mon autobronzant, bien sûr, répliqua-t-elle d'un ton plein de sous-entendus. Je t'indiquerai la marque et la façon de l'appliquer.

Natalie lui adressa un clin d'œil malicieux et rejeta sa queue-de-cheval dans son dos.

— Je n'en doute pas ! La salle de réception est magnifique, alors détends-toi et profite bien de ta journée.

— Je vais essayer.

Après quoi, Gretchen déposa son sac dans son bureau avant d'aller vérifier une ultime fois la salle. Tout était en ordre, les lumières du plafond étaient parfaites, tout comme les arrangements floraux. Amelia avait préparé un gâteau à huit étages décoré de roses en sucre blanches. Les serveurs n'avaient plus qu'à allumer les bougies et les invités, à entrer.

Le temps de traverser le hall et elle retrouva Julian, Murray et les garçons d'honneur dans la chapelle attenante, où Bree était en train de les photographier, en compagnie d'une autre personne probablement envoyée par un magazine ayant l'exclusivité de l'événement. Presque malgré elle, Gretchen sentit un sourire lui monter aux lèvres quand elle croisa le regard de Julian. Et ce fut encore pire quand il le lui rendit ! Ce qu'il était beau, dans son smoking, on aurait cru qu'il allait auditionner pour le prochain James Bond ! Et il était à elle — du moins pour l'instant. Leur relation serait sans doute de courte durée, mais on ne pourrait pas dire qu'elle avait été banale. Autant s'en souvenir de cette façon.

Natalie les rejoignit bientôt. Cette fois, la professionnelle avait repris le dessus.

— Bien, messieurs, vous allez vous rendre dans le hall car les convives vont arriver.

Sans se faire prier, les hommes sortirent. Quand Julian passa près d'elle, il lui donna un furtif baiser sur la joue. Sans doute pour ne pas lui ruiner son maquillage...

— A tout à l'heure, murmura-t-il.

— Entendu, répondit-elle avec un sourire charmeur.

Gretchen eut tout à coup la sensation que Julian emboîta le pas à Murray

avec réticence, ce qui suffit à la combler.

Quelques instants plus tard, un flot de convives envahit la pièce. C'était un très grand mariage et l'endroit montrait presque ses limites. En un mot, il fut rapidement comble.

Gretchen s'efforça de ne pas attraper un torticolis en se penchant trop ostensiblement pour admirer les stars de musique country qui prenaient place autour d'elle. En un rien de temps, la chapelle ressembla à une soirée de remise de prix. Seigneur, c'était Garth Brooks et Trisha Yearwood qui étaient assises derrière elle. C'était presque invraisemblable ! Quand elle travaillait, elle n'avait jamais éprouvé cette sensation — un invité était un invité. Mais cette fois, faisant elle-même partie des convives, elle trouvait extrêmement bizarre d'être assise parmi toutes ces célébrités. Allons, pas question d'oublier que son « petit ami » était une star de cinéma : il fallait rester le plus naturelle possible.

Le quatuor de musiciens commença aussitôt à jouer, et elle reconnut bientôt le morceau qui accompagnait l'arrivée des parents, de l'officiant, du témoin et des garçons d'honneur. Julian la cherchait des yeux. Quand il la repéra, il lui lança un sourire entendu qui la fit frémir de bonheur. C'était plus fort qu'elle !

Puis la musique annonça l'entrée des demoiselles d'honneur et enfin de Kelly, au bras de son père.

Gretchen se leva en même temps que les autres lorsque la future mariée descendit l'allée dans une incroyable robe en dentelle et cristal, digne d'une diva de la musique country.

Quand la cérémonie débuta, elle laissa ses pensées vagabonder... Impossible de quitter des yeux Julian. Celui-ci se tenait tout près de Murray pour lui donner son alliance au moment voulu ou le rattraper s'il s'évanouissait. Il semblait d'un calme olympien, parfaitement décontracté, alors que Murray transpirait et s'exprimait d'une voix tremblante chaque fois qu'il devait prendre la parole. Mais évidemment, ce n'était pas Julian qui se mariait.

Pourtant, Gretchen était certaine d'une chose : Julian serait aussi calme à son propre mariage. Après tout, c'était un acteur, non ? Il prononcerait ses vœux en la regardant sans le moindre balbutiement. On ne verrait que l'amour résonner dans sa voix et briller dans son regard...

Ah non, assez ! Pourquoi se mettait-elle à rêvasser comme ça ? Stop. Elle nageait peut-être en plein rêve mais elle n'était tout de même pas assez naïve pour croire que l'homme qui avait fait d'elle une femme l'aimerait pour toujours et la rendrait heureuse jusqu'à la fin de ses jours. Elle connaissait la vérité et elle l'avait acceptée, en dépit de la direction ridicule que prenait le cours de ses pensées. Que cela lui plaise ou non, elle jouait un rôle. Jamais Julian ne l'épouserait, point !

La seconde d'après, Gretchen soupira et baissa les yeux en faisant mine d'étudier le programme. Au fond, c'était sans doute une bonne chose que cette

petite comédie touche bientôt à sa fin. Car elle avait de plus en plus de mal à contrôler son cœur...

Oui, son « fiancé » devait rapidement reprendre son jet pour Bervely Hills avant qu'elle ne perde la tête !

* * *

A quoi bon se voiler la face ? Julian était impatient que la cérémonie s'achève afin de pouvoir tenir Gretchen dans ses bras. Elle s'était légèrement tenue à l'écart durant la séance de photos, le regard émerveillé. C'était ce qu'on avait dû lui conseiller de faire.

Pas de doute : leur relation intime avait facilité les choses. Ni lui, ni elle ne jouait un rôle, désormais. Ils se comportaient de façon tout à fait naturelle et formaient visiblement un beau couple puisque plusieurs de ses amis l'avaient complimenté sur sa fiancée. De son côté, il ne tarissait pas d'éloges à son sujet.

Il trouvait Gretchen si belle, si intelligente, si douée !

Tout le monde se dirigeait à présent vers la salle de réception pour féliciter les mariés et prendre place autour de la table. Il n'aurait qu'à porter un toast à Murray au cours du repas et son rôle officiel au mariage serait terminé. Cette formalité terminée, il se sentirait enfin libéré. Les mariages étaient réellement épuisants, presque autant que les superproductions dans lesquelles il avait tourné.

Là-dessus, Julian en profita pour se pencher vers Gretchen.

— Tu es magnifique.

On venait de servir le dessert, mais cela ne l'intéressait absolument pas. Ce qui le faisait rêver, c'était uniquement le cou et les épaules de Gretchen ! Il mourait d'envie d'effleurer sa peau, et d'y déposer mille baisers...

Gretchen lui adressa un adorable sourire et rougit devant le compliment.

— Merci. Tu es toi-même superbe.

— Si on veut, marmonna-t-il.

A vrai dire, il était peu désireux de parler de lui, ce soir.

Ce qu'il voulait, c'était se concentrer sur elle, et elle seule.

— J'ai hâte d'aller danser avec toi sur la piste et de montrer à tout le monde ma merveilleuse fiancée, ajouta-t-il.

Gretchen sembla alors se raidir légèrement et une légère inquiétude brilla dans ses beaux yeux sombres.

— Danser ? Il n'en a jamais été question. Je n'ai aucun talent en la matière.

— Allons, tu ne peux pas être si mauvaise que ça !

— Mais je t'assure que si ! affirma-t-elle. Ma mère qui était danseuse classique a tenté pendant des années de m'enseigner son art. Mais elle a finalement renoncé, en décrétant que j'avais la grâce d'un éléphant.

Julian sentit son cœur fléchir : c'était terrible d'émettre une telle sentence,

surtout de la part d'une mère. Pas étonnant que Gretchen ait longtemps pensé qu'elle ne méritait pas d'intéresser les hommes !

— Mais il ne s'agit pas de danse classique, insista-t-il. Il suffira que tu te laisses guider et emporter par la musique. Ce n'est pas compliqué, tu sais. Et puis ce sera comme des préliminaires.

— Des préliminaires ? répliqua-t-elle en haussant un sourcil étonné.

— Un peu, oui !

Julian n'était pas assez fou pour négliger la danse, comme la plupart des hommes : s'ils avaient su à quel point les slows étaient érotiques, ils auraient tous pris des cours !

Tout à coup, comme s'il avait deviné ses pensées, le chef d'orchestre invita alors les convives sur la piste de danse.

— Viens ! dit-il. On ne va pas rater notre chance.

— Tu n'es pas censé danser avec une fille d'honneur ?

— On ne m'a pas briefé là-dessus. Alors pas question.

Et sur ces mots, Julian tendit la main à Gretchen. Elle la prit en tremblant et le suivit sur la piste de danse. Le morceau que jouaient les musiciens était lent et romantique, ce qui lui permit de profiter pleinement du moment. Enlaçant Gretchen par la taille, il l'attira tout contre lui. Il fallut une bonne minute à sa cavalière pour se détendre, mais elle finit par nouer ses bras autour de son cou et pousser un profond soupir, comme pour chasser la tension qui l'habitait.

— Tu vois ? lança-t-il. Ce n'est pas si mal que ça.

— Tu as raison ! Et sans ces flashes qui crépitent autour de nous, ce serait encore mieux.

Julian haussa les épaules. Il avait appris à en faire abstraction depuis belle lurette. D'ailleurs, ce soir, il n'y avait que deux photographes professionnels. Les autres étaient des amateurs. Inoffensifs, donc.

— Laisse-les prendre toutes les photos qu'ils veulent et te transformer en une célébrité qui fera la une des tabloïds, si c'est le prix à payer pour t'attirer dans ma vie.

Julian entendit alors Gretchen laisser échapper un petit cri de surprise. Lui-même n'en revenait pas de sa franchise ! Allons, autant se rendre à l'évidence : il ne pourrait pas la laisser derrière lui et repartir pour L.A. comme il était venu... Oh ! il ignorait encore comment ils allaient s'y prendre mais il tenait à donner une chance à leur relation. Peu importe si cela allait marcher entre eux. Il aurait été bien fou de laisser une femme aussi douce et attentionnée sortir de sa vie.

Le moment était parfait, comme s'il avait été mis en scène par un réalisateur de talent. La lumière était tamisée, un faisceau balayait de temps à autre la piste, la musique était suave et leurs corps bougeaient au même rythme, en s'épousant admirablement. Quand Gretchen posa la tête sur son épaule, le reste du monde cessa d'exister pour Julian : les invités, les appareils-photo... Il eut la sensation d'être transporté à des millions de

kilomètres d'ici, seul avec elle, loin de tout.

La sentir aussi près lui procurait des frissons. Mais cela lui faisait prendre conscience d'une chose : avec Gretchen à ses côtés, il avait l'impression d'être capable de tout. De pouvoir accepter un scénario plus réaliste, de poursuivre une carrière plus sérieuse sans compromettre les soins de son frère... D'être en mesure d'avoir tout ce qu'il voulait, elle y compris.

Il ne la connaissait que depuis quelques jours et pourtant, elle lui avait déjà ouvert tout un champ de possibles. Tiens, il allait d'ailleurs l'annoncer à Ross dès le lendemain. Le scénario qu'il avait emmené à Nashville représentait exactement ce qu'il souhaitait faire à présent, pas question de laisser passer sa chance. Il était possible qu'il ne décroche finalement pas le rôle ou que la critique l'éreinte, mais au moins, il aurait essayé !

La chanson s'acheva et Julian sentit que la magie de cet instant s'envolait avec les dernières notes. Cependant, la perspective d'emmener de nouveau Gretchen dans sa suite le remplissait de joie. Vite, il fallait fuir avant qu'un imprévu ne vienne se mettre en travers de son chemin.

— Prête à partir, Cendrillon ? lui demanda-t-il en l'entraînant hors de la piste de danse.

— Je ne sais pas, dit Gretchen en plissant le nez. Notre relation imaginaire risque de se transformer en citrouille si nous partons. J'ai envie de rester et de danser jusqu'à ce que l'orchestre s'arrête.

A ces mots, Julian l'attira tout contre lui et l'embrassa à pleine bouche, fiévreusement. Passionnément.

— Attends un peu de savoir ce que j'ai imaginé, lança-t-il. Voici le programme : nous allons sortir de cette salle et rentrer à l'hôtel où je te ferai l'amour jusqu'au petit matin. Jusqu'à ce que je prenne mon avion pour L.A. Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais à mes yeux, ce qui se passe entre nous n'a plus rien à voir avec un arrangement commercial.

— Aux miens non plus.

Devant cette merveilleuse réponse, Julian lui sourit.

— Alors éclipsons-nous sans plus attendre.

Gretchen parcourut du regard la salle de bal avant de lui demander tout bas :

— Ce n'est pas un peu trop tôt ? En tant que témoin, tu n'as rien d'autre à faire, tu es bien certain ?

— Tout à fait. Nous reverrons les mariés demain pour un petit déjeuner d'adieu, comme prévu.

Elle se mordit la lèvre. Vu la lueur qui brillait dans ses yeux, il avait certainement remporté cette petite bataille.

— Je dois juste prendre un sac dans mon bureau et on peut y aller, dit-elle.

Julian l'attrapa par la main et ils se dirigèrent vers la sortie. Il avançait d'un pas rapide, saluant d'un sourire les convives qu'il connaissait, mais sans s'arrêter pour prendre congé en bonne et due forme : il avait tellement hâte de se retrouver seul avec Gretchen ! Il dut pourtant patienter quelques instants

dans le hall, le temps qu'elle aille chercher ses affaires...

C'est alors qu'il entendit résonner la sonnerie associée à l'institut où se trouvait son frère. Ni une, ni deux, il s'empara de son portable. Pourvu qu'on ne lui annonce pas une mauvaise nouvelle. Ou que ce soit une erreur de numéro !

— Allô ?

— M. Curtis ? demanda une voix féminine.

Julian baissa la tête. Cette question venait de doucher toutes ses espérances.

— Oui ?

— M. Curtis, je suis désolée de vous rappeler, c'est Theresa de Hawthorne Community. L'état de James s'est dégradé depuis notre dernière conversation.

— Il est à l'hôpital, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, mais il ne répond pas très bien au traitement. Les médecins vont sans doute le mettre sous ventilation artificielle pour maintenir un niveau suffisant d'oxygène dans ses poumons, le temps que l'affection se résorbe.

Julian fronça les sourcils. Comment ? La trachéotomie de son frère n'était-elle pas censée résoudre tous ces problèmes respiratoires ? Il ne comprenait plus rien.

— Mais comment va-t-il ?

— Nous ne pouvons nous prononcer sur son état. Nous vous avons appelé pour vous tenir au courant et vous indiquer que votre mère était à ses côtés. Elle espère que vous allez la rejoindre. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Tout à fait, je suis à Nashville. Dites à ma mère que j'arrive tout de suite. Dans quel hôpital se trouve-t-il ?

— Au CHU de Louisville. Je préviens votre maman de votre arrivée.

— Merci. Au revoir.

Julian rangea son portable dans sa poche puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : Gretchen était en train de sortir de son bureau, un petit bagage à la main.

— Gretchen...

Il s'interrompt. Il était désolé d'annuler leurs projets mais il n'avait pas le choix.

— Je viens de recevoir un appel concernant James, il faut que je me rende sur-le-champ dans le Kentucky.

Elle ouvrit aussitôt de grands yeux soucieux.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ?

Julian voulut répondre mais il eut alors la sensation qu'un étau lui compressait le cœur.

— Je... je ne sais pas, parvint-il à articuler. Ce que je sais, en revanche, c'est que je dois aller à l'hôpital. Je suis désolé... Ce n'était pas ainsi que je pensais finir la soirée.

— Je t'accompagne ! lança-t-elle immédiatement.

Il eut du mal à en croire ses oreilles. Que venait-elle de dire ?

— Pardon ? Tu veux venir avec moi dans le Kentucky ?

Elle hocha la tête sans la moindre hésitation.

— Absolument.

Une fois près de lui, elle lui donna un baiser et lui prit la main pour l'entraîner vers la sortie.

— En route ! ajouta-t-elle.

Julian détestait les hôpitaux. Il y avait passé tellement de temps dans son enfance, quand il y accompagnait son frère avec ses parents. Et encore, il pouvait s'estimer heureux car ce n'était pas sur lui qu'on s'acharnait avec des seringues et des scalpels ! Mais l'odeur, quand il pénétrait dans ces établissements, était reconnaissable entre toutes : celle des antiseptiques et de la maladie, et peut-être d'autre chose encore.

Ce soir-là, il lui fut toutefois plus facile d'y pénétrer au bras de Gretchen. A vrai dire, il n'aurait jamais pensé l'emmener si elle ne le lui avait pas proposé. Mais à présent, il se rendait compte que sa présence à ses côtés était vitale. Et puis ce serait l'occasion de la présenter à sa famille. Quel soulagement de pouvoir partager jusqu'au bout son lourd secret avec elle !

Alors qu'ils allaient entrer dans le service des soins intensifs, Julian entendit sa mère l'appeler. Il se retourna et la regarda prendre un café au distributeur avant de s'avancer vers eux.

Sa mère avait été — et était toujours — une belle femme. Le stress l'avait fait vieillir plus vite mais on voyait toujours dans ses yeux gris-bleu dont il avait hérité l'éclat de la jeune femme vibrante d'autrefois. Sa chevelure sombre était aujourd'hui parsemée de fils argentés mais elle arborait toujours le même sourire radieux.

— Comme je suis contente que tu aies pu venir si vite ! s'exclama-t-elle.

Et elle le serra très fort dans ses bras avant de se tourner vers Gretchen, l'air surpris. Ce qui était bien compréhensible.

— Et qui est cette jeune femme qui t'accompagne ?

— Je suis Gretchen, répondit celle-ci en lui tendant la main. Ravie de vous rencontrer, madame Cooper.

Celle-ci sourit et secoua la tête.

— Je m'appelle Curtis, ma chère, rectifia-t-elle. Copper est le nom de scène de Julian. Mais appelez-moi tout simplement Denise.

— Maman, Gretchen et moi, nous sortons ensemble, précisa alors Julian.

Depuis peu, c'était vrai, mais il n'en restait pas moins que cette relation n'avait plus rien de superficiel.

Sa mère les regarda avec attention l'un après l'autre.

— Visiblement, vous assistiez à un événement important, commenta-t-elle. Une cérémonie de remise de prix ?

— Non, c'était juste un mariage, et il touchait à sa fin, de toute façon. Tu te souviens de Murray, mon ancien coloc sur le campus ?

— Oh oui, bien sûr ! J'ai acheté l'un de ses albums pour James. Voilà donc pourquoi tu étais à Nashville. On peut dire que ça tombe bien. Enfin, façon de parler...

Sa mère lissa ses cheveux maintenus en un chignon.

— Comment va-t-il ?

Elle haussa les épaules et resserra son cardigan un peu trop grand autour de sa taille.

— Ça varie toutes les heures. Les médecins attendent que le niveau d'oxygène dans le sang remonte. Mais si ce n'est pas le cas, ils devront le placer sous ventilateur artificiel et ils redoutent, une fois cette étape franchie, de ne plus pouvoir faire machine arrière. Et dire qu'il allait si bien. Enfin, étant donné son état, bien sûr !

Le cœur serré, Julian la regarda secouer tristement la tête.

— Son voyage en Europe pour les traitements au Botox lui avait été très bénéfique. Il pouvait désormais étendre les jambes et, grâce aux attelles, nous avions bon espoir qu'il remarche un jour. Mais ces nouvelles complications respiratoires vont le faire régresser... Les poumons ont toujours été son point faible.

Julian hocha la tête. Au fil des ans, les muscles non utilisés de James s'étaient atrophiés et il avait dû subir de nombreuses opérations pour les allonger. Le traitement au Botox n'étant pas encore autorisé aux Etats-Unis, ils s'étaient rendus en Europe accompagnés d'un médecin. Cela avait évidemment coûté une fortune, mais chaque dollar dépensé en valait la peine.

— Peut-on le voir ? demanda-t-il.

— Il faut demander la permission à une infirmière.

Et, à cet instant, elle disparut à l'angle du couloir... pour revenir quelques instants plus tard, un grand sourire aux lèvres.

— On vous permet de rester auprès de lui entre cinq et dix minutes, pas plus, annonça-t-elle. Il faudra que tu reviennes demain. Il se trouve dans le lit du fond, à droite. Je vous attends ici. Je vais boire mon café, pendant ce temps. La nuit sera longue.

— Entendu, dit Julian.

A ces mots, il enlaça sa mère puis franchit la double porte qui menait aux soins intensifs, avec Gretchen à ses côtés...

Il prit une grande inspiration avant de tirer le paravent derrière lequel se tenait son frère jumeau. C'était pourtant un spectacle qui lui était très familier. James ouvrit les paupières et un faible sourire éclaira son visage.

— Julian, dit-il péniblement dans un chuchotement rauque qui le fit tousser.

— N'essaie pas de parler, James, exprime-toi par signes.

Julian lâcha alors la main de Gretchen pour s'approcher de son frère. Ils avaient tous les deux appris la langue des signes quand ils étaient jeunes afin de pouvoir communiquer autrement que par les mots, ce qui avait été d'une grande utilité après la trachéotomie qui rendait l'usage de la parole si pénible pour James.

— Maman m'a dit que tu avais des difficultés à respirer. Tu as encore fumé de l'herbe ?

Cette petite plaisanterie eut le mérite de faire sourire son frère. C'était déjà ça !

— Impossible, les infirmières me surveillent, répondit-il avec les mains.

Puis il respira bruyamment et avec difficulté. Julian sentit son cœur se serrer : il se sentait si démuni face à la maladie de son frère jumeau !

— James, enchaîna-t-il, je te présente Gretchen, mon amie. Elle tenait à te rencontrer.

Sans bouger la tête, James tourna les yeux vers Gretchen et lui fit un petit signe de la main.

— Très belle, fit-il remarquer en langue des signes.

— Oui, elle est très belle.

— Je te la piquerais bien, murmura-t-il dans un sourire.

Julian et Gretchen éclatèrent de rire, tous les deux stupéfaits par son commentaire. Enfin, surtout elle, sans doute. En dépit de tout, James avait toujours conservé son sens de l'humour. Quels que soient les traumatismes qui l'empêchaient de contrôler son corps, ses forces cognitives demeuraient intactes. Il était intelligent et drôle ! Décidément, le monde avait manqué quelque chose à cause de cette fichue maladie ! Sans cette pathologie, James aurait apporté une grande contribution à l'humanité, il en était certain.

— Euh, merci, James, reprit Gretchen en rougissant. Est-ce que tu te sens mieux ?

James souleva les sourcils. *Se sentir bien...* Cela ne voulait pas dire grand-chose pour lui. Il avait des jours avec et des jours sans. Hélas, même les meilleures journées étaient difficiles puisqu'il avait alors tout le loisir de réfléchir à sa condition d'homme piégé dans son propre corps.

Soudain, la machine à laquelle il était relié se mit à biper.

Julian nota alors que le niveau d'oxygène dans le sang avait atteint son niveau le plus bas. Un témoin rouge clignotait...

L'infirmière accourut tout de suite et vérifia rapidement les écrans.

— Il faut que vous sortiez, leur ordonna-t-elle. Nous allons devoir le mettre sous respiration artificielle.

Tout en s'éloignant, Julian regarda les praticiens s'affairer autour de son frère... Allez, inutile de se voiler la face : tourner des films sérieux n'était qu'un rêve. S'il jouait dans des productions à petits budgets, certes susceptibles de remporter un prix au festival de Sundance, il ne pourrait plus régler les factures astronomiques de l'hôpital. Pas plus que les vols en Europe pour des traitements expérimentaux. Or, offrir à James la meilleure qualité de

vie possible demeurait sa priorité numéro 1 : son narcissisme et ses ambitions artistiques passaient au second plan.

Julian sentit alors que Gretchen l'entraînait hors du service de soins intensifs. Bon sang, dire qu'il allait devoir annoncer la mauvaise nouvelle à sa mère.

Pourtant, il allait bien devoir lui parler. Tout comme il allait devoir continuer à veiller sur son frère.

* * *

A 3 heures du matin, Gretchen et Julian entrèrent enfin dans une chambre d'hôtel à Louisville, tout près de l'hôpital. A vrai dire, elle était épuisée. Et pourtant, après tout ce qui était arrivé, elle n'avait pas sommeil. D'ailleurs, vu la façon dont Julian avait arpenté le hall quand ils attendaient qu'on leur attribue une chambre, elle était certaine qu'il ne souhaitait guère dormir, lui non plus.

La suite était moderne et arrangée avec goût, avec un salon, comme dans celle de Nashville.

En silence, Julian retira son nœud papillon et sa veste. Nul doute que toutes ses pensées étaient encore accaparées par James. Si l'une de ses propres sœurs avait été à l'hôpital, elle aurait réagi de la même façon.

Allons, elle ne devait pas rester plantée devant lui à le regarder se déshabiller ! Son bagage à la main, elle entra dans la salle de bains pour ôter enfin sa robe de fête.

Mais quand elle ouvrit son sac et regarda son contenu, Gretchen ne put retenir un soupir : quand elle l'avait préparé, elle y avait mis une chemise de nuit sexy. A ce moment-là, elle était loin d'imaginer qu'elle ferait un détour par l'hôpital de Louisville pour rendre visite à ce pauvre James.

Du coup, Julian ne risquait guère d'être sensible à cette dentelle rouge affriolante. Un simple pyjama en coton aurait été bien plus approprié !

Hélas, elle n'avait pas le choix.

Gretchen enfila donc sa lingerie fine puis aperçut un peignoir accroché au mur où elle s'enveloppa. Une fois dehors, elle constata que Julian n'était plus dans la chambre. Elle le trouva dans le salon, en caleçon devant le minibar... Incroyable ! Il tenait une mignonnette à la main. Du scotch, manifestement.

— Tu bois, maintenant ? demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle le voyait avaler autre chose que de l'eau depuis qu'elle le connaissait.

— Oui, dit-il en considérant la bouteille d'un air pensif. Mon coach pourra me punir plus tard, s'il veut, mais j'avais vraiment besoin de m'étourdir. De l'eau et une barre de protéines n'auraient pas suffi.

Gretchen secoua la tête. Elle détestait le voir dans cet état, mais elle ne pouvait pas lui être d'un grand secours, malheureusement. Une fois assise sur le canapé, elle lui fit signe de venir la rejoindre. Julian avala le reste de son

scotch puis vint s'écrouler sur les coussins, à ses côtés.

Sans prononcer un mot, elle l'attira à elle et ils se serrèrent très fort dans les bras l'un de l'autre.

— Je veux parler d'autre chose que de mon frère, déclara-t-il d'emblée. Dis-moi... Comment une femme aussi belle que toi et pleine de vie peut-elle avoir eu si peu d'expériences avec les hommes ?

Gretchen se mordit la lèvre. C'était bien le dernier sujet qu'elle voulait aborder avec lui, mais si cette discussion lui permettait d'oublier James pendant quelques instants, comment dire non ? Alors, la tête enfouie dans le creux de son épaule, elle se lança dans le récit peu palpitant de sa vie.

— Ma mère était danseuse professionnelle au sein d'un corps de ballet avant qu'elle ne se casse la cheville et ne soit obligée de le quitter. Lors de ses séances de rééducation, elle a rencontré mon père, qui était kinésithérapeute. Elle était grande et svelte, lui était plutôt trapu et costaud, mais ils sont malgré tout tombés amoureux follement l'un de l'autre.

Elle marqua une pause avant de reprendre :

— Ils se sont mariés et ont eu trois filles. Je suis la cadette de la fratrie. Mes sœurs ressemblent énormément à ma mère, elles sont aussi gracieuses et douées qu'elle, quand il s'agit de séduire les hommes. Moi, j'ai hérité de mon père. Depuis ma naissance je suis bien en chair et maladroite. Enfant, on m'a renvoyé de mon école de danse car je n'arrêtais pas de bousculer les autres pendant les exercices ! Sans le faire exprès, bien sûr. Affirmer que j'ai été une déception pour ma mère est un euphémisme.

— Elle te l'a dit en ces termes ?

Gretchen haussa les épaules avant de poursuivre :

— Non, mais elle m'incitait toujours à ressembler davantage à mes sœurs. Mais j'étais très timide et je préférais l'art et les livres que les garçons. Je n'avais pas grand-chose en commun avec les membres de ma famille et, quand j'ai été en âge de sortir, je pense que je me suis, disons, sabotée moi-même. Je n'avais aucune confiance en moi, si bien que les garçons ne me remarquaient même pas. En société, j'étais si silencieuse que j'aurais pu disparaître sans qu'on le remarque. Et avec le temps, ça a continué. Au bout du compte, j'ai pensé que j'étais destinée à faire partie de ces artistes éternellement malheureux et destinés à vivre seuls.

— C'est ridicule, décréta Julian.

Le temps de se dégager de leur étreinte, il la saisit par le menton de sorte qu'elle n'eut pas d'autre choix que de croiser son regard.

— Il est impossible qu'une femme comme toi finisse seule, poursuivit-il. Tu es belle, talentueuse, passionnée... Tu as beaucoup à offrir à un homme. Il suffit qu'il soit assez intelligent pour déceler tes qualités. J'admets que je n'aurais probablement pas été cet homme si Ross n'avait pas exigé un tel arrangement entre nous. Je suis toujours en déplacement, bien trop distrait pour percevoir les choses qui se trouvent juste sous mon nez. Et alors j'aurais vraiment manqué quelque chose.

Gretchen se sentit rougir et voulut se dégager pour échapper à l'intense regard de Julian mais il l'en empêcha.

— Je ne bluffe pas, Gretchen. Tu ne peux pas savoir ce que ta présence à mes côtés a signifié pour moi, ce soir. En général, c'est toujours moi qui soutiens les autres. Or, pour une fois, on est venu à mon secours... Il est si difficile de voir l'état de James se détériorer. Tu m'as vraiment été d'une grande aide.

— Je me réjouis d'avoir pu t'accompagner. Personne ne devrait être seul pour traverser une telle épreuve.

Il posa alors son regard sur elle et, pour la première fois, elle remarqua une chose : Julian ne portait pas ses lentilles ! Le bleu caraïbe auquel elle était habituée s'était transformé en un gris-bleu qui évoquait davantage les mers du Nord. En toute honnêteté, cette couleur lui allait bien mieux. Il avait fendu l'armure, tant mieux !

— J'adore la couleur de tes yeux, déclara-t-elle.

— Pas la caméra, répliqua-t-il.

— Elle ne sait pas ce qu'elle perd.

Il la considéra quelques instants avant de déclarer :

— Gretchen, je n'ai pas envie que notre relation se termine.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Gretchen fut surprise par cette déclaration inopinée. Il lui fallut une bonne minute pour trouver une réponse appropriée.

— Moi non plus, mais avons-nous vraiment le choix ? Tu dois rentrer à L.A. et ma vie professionnelle, tout comme ma vie privée, est à Nashville.

Julian acquiesça d'un hochement de tête, mais ses mâchoires serrées indiquaient qu'il n'allait pas abandonner la partie aussi facilement, c'était une certitude.

— Ce sera compliqué, bien sûr, reprit-il, mais j'ai envie d'essayer. Je ne peux pas me séparer de toi comme ça... S'il te plaît, dis-moi que toi aussi tu veux qu'on continue, sans contrat, sans toute cette comédie.

Gretchen n'en croyait pas ses oreilles. Julian semblait des plus sérieux ! Il voulait poursuivre leur relation, indépendamment de ce qu'exigeait de lui son agent. Une femme comme elle aux côtés d'un homme de sa trempe, c'était tout simplement un rêve qui devenait réalité. Comment aurait-elle pu refuser, surtout quand un seul regard de Julian l'empêchait quasiment de respirer ? Non, elle non plus n'avait aucune envie de se séparer de lui. Elle avait tenté de ne pas s'investir émotionnellement dans ce scénario mais à chaque minute qui passait, elle se rendait bien compte qu'elle était en train de perdre la bataille. Comment s'imaginer qu'ils ne se voient plus une fois Julian à Los Angeles ? Elle avait elle aussi de plus en plus de difficulté à le concevoir...

— Je veux également qu'on continue, Julian, déclara-t-elle à son tour d'un ton profondément sincère. Je ne sais pas comment nous allons nous y prendre, mais je tiens vraiment à cette relation.

— Dans ce cas, ne nous quittons pas, dit-il en pressant ses lèvres contre

les siennes.

A ces mots, Julian fit basculer Gretchen sur les coussins tout en défaisant le cordon de son peignoir.

— Waouh ! s'écria-t-il à la vue de sa chemise de nuit en satin rouge. Tu avais des idées derrière la tête...

— Pas particulièrement dans les conditions présentes, mais...

— Si j'avais su ce que tu me dissimulais, nous n'aurions pas perdu tout ce temps à parler !

Et de nouveau, il captura sa bouche.

Contrairement à la veille, Julian était moins tendre mais c'était sûrement dû à la tension qui l'habitait. Peu importe : elle voulait qu'il se perde en elle.

Il passa alors la main sous son déshabillé puis le releva jusqu'à la taille.

— Sais-tu que le rouge est ma couleur préférée ? demanda-t-il.

Gretchen fit un large sourire tandis qu'elle ouvrait les jambes pour l'attirer plus près d'elle.

— C'est vrai ?

— Ça l'est, maintenant !

Et sur ces mots, Julian enfouit le visage dans le creux de sa nuque puis fit glisser les bretelles de son déshabillé sur son épaule jusqu'à dévoiler ses seins qu'il se mit alors à titiller.

A vrai dire, Gretchen n'avait toujours pas assimilé tous les changements qui s'étaient produits chez elle. Du coup, elle se sentait toujours un peu maladroite. Mais grâce à Julian, elle apprenait vite... Elle ferma les yeux en savourant ses moindres caresses...

D'instinct, elle enroula ses hanches de ses jambes et Julian poussa un léger grognement quand son intimité toucha son érection à travers le tissu. Rapidement, il s'empara de son string et le lui retira sans la moindre hésitation. Elle laissa échapper un petit cri malgré elle et poussa un petit rire. Mais lorsque Julian se mit à caresser sa chair humide, elle se cambra spontanément et s'abandonna aux sensations puissantes qu'il venait de déclencher en elle... C'était incroyable, on aurait dit qu'il connaissait son corps depuis une éternité, car il savait tout de suite ce qui lui plaisait.

Gretchen ferma de nouveau les paupières, s'attardant un peu au bord de la jouissance avant le grand plongeon... Soudain, elle sentit comme un courant d'air... Elle rouvrit les yeux et constata que Julian s'était redressé. Appuyé sur un coude, il l'observait !

Mais sa passivité ne dura guère ! Quelques secondes plus tard, il retira son caleçon et lui fit signe de venir sur lui.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda-t-elle d'un ton presque méfiant.

— Moi rien, je vais juste te regarder prendre les rênes. Mais avant, ôte ta chemise de nuit.

Gretchen lui lança un regard surpris : il avait donc décidé de l'initier à une nouvelle pratique sans la prévenir ? Elle devait toutefois avouer que la perspective de le chevaucher était particulièrement excitante, ô combien. Et,

non, elle ne laisserait pas sa timidité prendre le dessus !

En tendant le bras, Julian plongea la main dans sa trousse de toilette qui se trouvait sur la table basse et en sortit un préservatif.

— A toi l'honneur, dit-il.

Alors, d'un air déterminé, Gretchen s'en empara, le sortit de l'emballage et le déroula lentement sur le sexe de Julian. Il poussa un petit grognement au contact de ses doigts sur son érection puissante, puis tout son corps se tendit... Peu à peu, elle se rendit compte que c'était très agréable d'être aux commandes et que cela allait lui procurer un plaisir fou, en dépit du trac qui l'animait.

Julian la guida dans ses mouvements quand elle se jucha sur lui et ce fut avec une lenteur presque douloureuse qu'elle s'assit sur lui, alors qu'elle vibrait encore de ces nouvelles sensations et de celles que lui avaient procurées les caresses des soirs précédents...

En se mordant la lèvre, Gretchen posa les paumes sur le torse de Julian et commença à onduler sur lui... C'était délicieux. Vu la façon dont il s'agrippait à elle, il partageait certainement ses impressions...

Elle se mit à chalouper un peu plus vite. Pas de doute, elle n'allait pas tarder à atteindre le septième ciel.

— Julian, murmura-t-elle.

— Laisse-toi aller, ma chérie. Et emporte-moi avec toi !

A ces mots, elle s'abandonna. Toutes les digues s'ouvrirent et une vague de pur plaisir souleva son être... Elle nageait en pleine volupté, et pas simplement physique.

Jamais elle n'avait éprouvé une telle sensation auparavant. Sa relation avec Julian s'inscrivait désormais dans l'avenir : elle n'avait plus besoin de lutter contre ses propres sentiments. Tout était parfait. Autant l'avouer : c'était bien l'amour qui la fit jouir, hurler son nom dans les spasmes du plaisir... Il la rejoignit promptement, après un ultime coup de reins. La main posée sur son cœur, elle le regarda se noyer lui aussi dans la jouissance...

Après quoi, Gretchen s'écroula sur Julian et enfouit la tête dans son cou, respirant à pleins poumons l'odeur qui émanait de lui et qui lui était en un rien de temps devenue si familière...

Ça y est, elle découvrait à la fois le sexe et l'amour, cette sublime osmose qu'elle avait attendue depuis tant d'années.

Le lundi finit par arriver et, avec lui, une réalité que Julian n'avait nulle envie d'affronter. Pas plus que Gretchen, d'ailleurs, à en juger par son expression.

Le dimanche, ils s'étaient de nouveau rendus à l'hôpital pour constater que l'état de James s'était stabilisé grâce à la ventilation artificielle. Il n'était plus en soins intensifs et sa mère les avait quasiment chassés de l'hôpital pour qu'ils regagnent Nashville.

Ils avaient alors passé une soirée bien morose, chacun sachant ce que le lundi apporterait...

Gretchen devant se rendre à l'agence pour sa réunion hebdomadaire, elle s'était glissée de très bonne heure hors du lit après lui avoir donné un rapide baiser sur le front. Toutefois, elle lui avait promis de revenir après sa réunion pour lui dire au revoir comme il faut avant qu'il ne regagne l'aéroport.

Ils avaient convenu tous les deux de poursuivre cette relation, même s'ils avaient conscience que la distance représenterait un gros obstacle.

Julian disposait d'un peu de temps avant son nouveau tournage. Seulement, il redoutait la réaction de Ross s'il lui annonçait qu'il prolongeait son séjour à Nashville : ce dernier préférerait en effet qu'il soit à L.A. pour apprendre son scénario et être « vu ». Et sans doute lui avait-il déjà trouvé une femme pour l'accompagner partout. Mais c'était hors de question.

Il finit par se lever. Ross allait certainement passer le soir à l'hôtel avant de reprendre un vol pour New York où il devait donner des conférences de presse. Comme il aurait préféré rester au lit à attendre le retour de Gretchen !

Il était en train d'avaler un smoothie quand son agent frappa à la porte. Ponctuel comme toujours !

Vêtu d'un costume taillé sur mesure, Ross pénétra dans sa suite et prit place sur le canapé.

— Eh bien, comment les choses se sont-elles déroulées avec cette fausse fiancée ? Si j'en crois les photos que j'ai vues, le résultat était des plus convaincants. Bravo, tu as fait du beau travail car cette petite comédie n'avait rien d'évident, j'en étais bien conscient, tu sais.

Julian fronça les sourcils. Il n'était pas certain de saisir la réelle

signification de ses propos, car chaque instant passé aux côtés de Gretchen lui avait paru d'une rare authenticité.

— De fait, c'est le rôle le plus facile que j'aie eu à jouer. Et pour tout avouer, le courant est si bien passé entre Gretchen et moi que nous avons décidé de continuer à nous voir.

Le sourire de Ross s'évanouit immédiatement.

— Tu plaisantes ?

— Absolument pas. Je suis on ne peut plus sérieux. C'est une femme formidable et je n'en connais pas deux comme elle.

Ross soupira et passa la main sur son crâne chauve.

— Je sais qu'en concoctant ce petit arrangement, j'ai insisté sur le fait que cela servirait ton image de sortir avec une femme normale, ordinaire. Mais jamais je n'avais pensé que cela durerait.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu voulais que je retrouve quelqu'un, non ? Eh bien, voilà qui est fait ! Tu devrais te réjouir pour moi.

— Non, pas avec elle ! commença Ross d'une voix plaintive. Elle est...

Julian le regarda alors fixement. S'il insultait Gretchen, il n'hésiterait pas à lui casser la figure. Depuis le temps qu'il en avait envie...

— Elle est quoi, Ross ? Vas-y, je t'écoute.

Celui-ci lui jeta un coup d'œil circonspect. Il cherchait visiblement ses mots.

— Elle ne correspond pas au genre de femmes qui doit te tenir le bras quand tu fouleras le tapis rouge aux Golden Globes, par exemple. C'est tout ce que j'ai à dire.

Julian poussa aussitôt un grognement méprisant.

— Et quand, dans mon illustre carrière, m'as-tu déjà trouvé un rôle qui pourrait me valoir une invitation à cette prestigieuse cérémonie, tu peux me le dire ?

— Visiblement, tu ne me comprends pas, Julian. Je suis certain que cette Gretchen est une femme charmante et adorable, le genre de femmes que tu pourrais présenter sans problème à ta mère. Le problème, c'est qu'elle ne te permettra pas de passer au niveau supérieur en termes de carrière. Pense à Brad et Angelina. Ou encore à Tom et Nicole.

— Je te signale que ces deux-là ont divorcé depuis un certain temps, maintenant.

— Eh bien quoi ? Ça n'a pas marché entre eux, mais pour eux, si ! Et je suis certain que c'est la publicité autour de leur mariage et de leur couple qui a donné un coup de fouet à leurs carrières respectives.

— Il existe de nombreux acteurs ou actrices célèbres dont le partenaire n'appartient pas au monde du cinéma.

Devant cette objection, Ross s'adossa alors au canapé et posa les index sur son menton.

— Julian, je suis ton agent, tu me paies pour savoir ce qui est le mieux pour ta carrière. Et je peux te dire que ce genre de femmes n'est pas celle que

Julian Cooper est censé fréquenter !

Soit ! Mais dans ce cas, il n'était plus certain de vouloir continuer à être Julian Cooper, car son alter ego était en train de devenir une personne qui ne lui plaisait pas du tout !

Le temps de prendre une grande inspiration, Julian finit alors par dire :

— Tu as peut-être raison, Ross, mais moi je te dis que Gretchen est exactement le genre de femmes avec qui Julian *Curtis* a envie de sortir. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'un rôle. Or je te paie pour gérer ma carrière, pas ma vie privée. Je sortirai avec qui je veux et j'apprécierais que tu ne te mêles pas de ce domaine-là.

A cet instant, le portable de Ross sonna et il regarda son écran. Tant mieux car la tension commençait vraiment à monter entre eux. Certes, Ross était un bon agent, mais il devait aussi connaître ses limites.

Julian le vit alors froncer les sourcils puis laisser retomber d'un geste fataliste son téléphone à côté de lui.

— Tu peux sortir avec qui tu veux, Julian, tu as raison, reprit son agent d'une d'une voix lente. Cependant, concernant Gretchen, tu devrais peut-être y réfléchir à deux fois...

— Pourquoi ?

— Tu lui as parlé de James ?

Julian se raidit. Pourquoi cette question ?

— J'ai été obligé, elle se trouvait avec moi quand j'ai reçu l'appel de l'hôpital, mais je lui ai dit qu'elle devrait signer un contrat de confidentialité.

— L'a-t-elle fait ?

— Pas encore. J'allais d'ailleurs te demander de le rédiger aujourd'hui.

A ces mots, Ross soupira et lui tendit son téléphone.

— Eh bien, tu vois, c'est déjà trop tard ! La tragique histoire du jumeau secret de Julian Cooper vient de s'étaler à la une des journaux.

Non, ce n'était pas possible...

Julian parcourut l'article affiché sur l'écran. Pas possible, Ross devait faire erreur. Hélas, au fur et à mesure de sa lecture, l'affreux vertige qui l'avait saisi s'intensifia au lieu de s'effacer... Tout y était : l'histoire de James, sa maladie, le récent épisode à l'hôpital. La personne qui avait parlé à la presse était bien informée !

— A part elle, qui d'autre est au courant, pour James ?

Julian secoua la tête.

— Toi et Murray, marmonna-t-il.

— Et ce n'est certainement pas moi qui l'ai divulgué à la presse !

Julian hocha la tête. Il n'avait aucun mal à le croire. Il était par ailleurs exclu que ce soit Murray, qui était d'ailleurs parti en lune de miel et avait donc bien d'autres chats à fouetter. Cependant, il ne pouvait pas concevoir que Gretchen avait vendu son histoire aux journalistes, elle qui ne semblait même pas intéressée par l'argent qu'il possédait. Seulement voilà : combien lui avait-on proposé pour cette histoire juteuse ? Peut-être une somme qu'elle ne

pouvait pas refuser...

— Non, insista-t-il tout de même en secouant la tête. Je suis resté tout le temps avec elle, jusqu'à ce qu'elle parte au travail, ce matin. Elle ne peut pas avoir pris contact avec un journaliste pour vendre cette histoire à mon insu !

Ross roula des yeux avant de répondre :

— Ce que tu peux naïf, Julian ! Tu n'as pas été dans la même pièce qu'elle en permanence. Tu t'es douché, tu as dormi... Elle a tout à fait pu se glisser en douce hors du lit et envoyer un mail à un journaliste depuis son smartphone pendant que tu ronflais tranquillement, comblé et inconscient !

Julian s'écroula sur une chaise. Les doutes commençaient peu à peu à envahir son esprit. Il lui avait fait confiance... Était-il possible que Gretchen l'ait trahi, comme les autres ?

Son agent lui tapota l'épaule, l'air fort triste.

— Je suis désolé, dit-il. Sincèrement. Je sais que tu me prends pour un homme d'affaires froid et sans cœur, avec toutes mes clauses de confidentialité et mes relations arrangées, mais cela fait longtemps que j'exerce ce métier et j'ai vu de nombreux clients trompés par les gens en qui ils avaient le plus confiance. J'essaie toujours de protéger mes clients au maximum, mais je ne peux pas non plus couvrir le moindre risque.

Julian baissa la tête. Effectivement, il n'y avait qu'une personne au courant de l'ultime évolution de l'état de James. Seulement, cela le mettait dans une rage folle... Il n'arrivait pas à le croire. Tout son être hurlait au mensonge, mais Ross avait hélas raison : sa logique était implacable.

— Bon, maintenant, il faut que nous réfléchissions à la façon de traiter l'affaire, enchaîna ce dernier. Si tu ignores l'article, on va croire que tu as honte de ton frère, ce qui nuirait à ta réputation. Il est sans doute préférable que nous donnions une conférence de presse où tu expliqueras pourquoi tu as essayé de le maintenir à l'abri de la dureté des projecteurs.

— Oui, tu as raison, convint Julian d'un ton abattu.

En réalité, il n'avait pas écouté un traître mot. Contrôler les dégâts causés par cette fuite était actuellement le moindre de ses soucis.

— Bon, pendant que j'organise tout ça, il faut que tu parles à Gretchen.

Joignant le geste à la parole, Ross déposa une épaisse enveloppe sur la table.

— Voici l'argent que nous lui devons, poursuivit-il. Remets-le-lui et dis-lui de disparaître, ou bien c'est moi qui m'en chargerai.

Julian hocha la tête. Encore une fois, Ross avait raison, mais cette conversation ne lui plaisait guère.

— Elle est censée repasser ici.

— Quand ?

Il regarda l'horloge accrochée au mur de l'hôtel.

— Bientôt. Avant que je parte pour l'aéroport.

Ross acquiesça puis se leva.

— Bon, il faut que j'y aille, déclara-t-il. Je gérerai l'affaire depuis New

York. Appelle-moi dès ton retour à L.A. et dis-moi comment s'est passée ton entrevue avec Gretchen.

Sur ces mots, Ross sortit de la suite mais Julian y prêta à peine attention. Un étaiu lui serrait le cœur, il était partagé entre une forme de stupeur qui l'empêchait de réagir et la rage qui bouillait dans ses veines. Il savait ce qui lui restait à faire, mais c'était un rôle qu'il n'avait aucune envie de jouer. Pourtant, c'était aussi la seule façon de remettre de l'ordre dans sa vie.

* * *

La gorge nouée, Gretchen se dirigeait d'un pas lourd vers la suite de Julian. Et dire qu'une demi-heure plus tôt, elle avait littéralement volé jusqu'à sa chambre, tout excitée à l'idée de le revoir puisque Natalie l'avait autorisée à quitter plus tôt la réunion.

Hélas, au moment où elle allait frapper à sa porte, elle avait entendu deux hommes se disputer. Oh ! elle n'avait bien sûr pas eu l'intention d'écouter leur conversation, ça non. Toutefois, il lui avait semblé délicat de signaler sa présence en plein milieu de cette querelle. Elle avait donc décidé d'attendre qu'ils se calment un peu avant de frapper. C'est alors qu'elle avait surpris, à son corps défendant, une conversation qui dépassait son entendement...

Les paroles de Ross la hantaient encore. *Julian, je suis ton agent, tu me paies pour savoir ce qui est le mieux pour ta carrière. Et je peux te dire que ce genre de femmes n'est pas celle que Julian Cooper est censé fréquenter !* Pour être honnête, entendre cet homme prononcer un tel discours ne l'avait pas vraiment étonnée. Seulement, quand Julian avait répondu qu'il avait peut-être raison, elle avait senti son cœur se briser. Et dire que durant ces quelques jours passés ensemble, Julian n'avait cessé de lui affirmer qu'elle était belle et talentueuse ! Or voilà qu'il approuvait son agent... Littéralement anéantie, Gretchen s'était précipitée hors de l'hôtel pour se réfugier dans sa voiture où elle avait pleuré toutes les larmes de son corps jusqu'à ce qu'elle voie Ross sortir.

Il lui avait fallu quelques minutes pour se remettre puis elle avait remonté les marches de l'hôtel à contrecœur. De fait, elle n'avait plus aucune envie de voir Julian mais il aurait été suspect qu'elle ne vienne pas comme prévu.

Le temps de prendre une profonde inspiration, Gretchen frappa à sa porte. A quoi bon le nier ? Elle était bien plus anxieuse encore que lors de leur premier rendez-vous.

Julian fut lent à répondre mais quand il se dessina dans l'encadrement de la porte, elle aurait encore préféré qu'il ne vienne pas lui ouvrir. La belle lumière qui éclairait ses yeux s'était éteinte et son sourire n'était plus qu'un lointain souvenir. Il avait les mâchoires serrées et était visiblement en colère. En outre, il la fixait d'un air inquisiteur, comme s'il fouillait sans pudeur son âme pour y trouver la preuve de sa culpabilité.

— Entre ! ordonna-t-il.

Gretchen sentit son cœur se serrer. Ce n'était pas vraiment l'accueil espéré et, en même temps, cela n'était guère étonnant. Elle s'assit sur le canapé en serrant son sac contre elle. Julian n'avait encore rien dit, mais elle avait compris une chose : leur histoire était terminée.

Il saisit brusquement son téléphone sur la table basse, appuya sur quelques touches, et le lui tendit sans un mot. Si ce n'est pour la prier de l'attraper.

Elle hésita mais finit par s'exécuter. Tout à coup, lorsqu'elle baissa les yeux vers l'écran, elle crut manquer d'air... Seigneur, c'était un article sur James. alors que Julian déployait précisément de gros efforts pour protéger la vie privée de son frère. Elle concevait effectivement qu'il soit furieux !

— C'est affreux ! s'exclama-t-elle en posant la main sur sa poitrine. Comment quelqu'un a-t-il pu l'apprendre ? Tu es si discret. Ce ne serait pas par hasard une des infirmières, à l'hôpital ?

— Bien essayé ! rétorqua-t-il d'un ton glacé. Mais l'acteur, ici, c'est moi, pas toi.

Gretchen détacha les yeux de l'écran pour se heurter à son regard accusateur.

— Que veux-tu dire, au juste ? Tu ne penses quand même pas que... que c'est moi qui ai parlé à la presse ?

Julian croisa les bras et lui parut plus intimidant que jamais. On l'aurait dit prêt à tout réduire en poussière avec une arme atomique, comme dans ses films.

— Il n'y a pas vraiment beaucoup d'éventualités, Gretchen. Tu es la seule qui soit au courant de tout. La seule qui ait rencontré mon frère. Personne d'autre que toi n'aurait pu révéler tous ces détails.

A ces mots, Gretchen se leva. Elle était certes plus petite que lui, mais elle ne pouvait pas rester assise sur ce canapé pendant qu'il la surplombait en cherchant à l'intimider.

— Ce n'est pas parce que je détenais ces informations que je suis allée les raconter à la presse. Je t'ai promis de ne rien dire à personne à propos de James. Et je me suis même engagée à signer ton stupide contrat de confidentialité !

Julian hocha la tête avant de répondre :

— Il ne m'est pas venu à l'esprit que tu parviendrais à vendre cette histoire avant d'avoir à signer ce contrat. Ça, on peut dire que tu as su me manipuler !

— Te manipuler ? répéta-t-elle d'une voix suraiguë qu'elle ne maîtrisait plus. Mais je n'ai rien fait, je n'ai pas vendu cette histoire ! C'est Ross qui t'a mis ses mensonges dans la tête ? Enfin, Julian, comment peux-tu m'imaginer capable d'une telle trahison ?

— Je n'invente rien, les faits parlent d'eux-mêmes. Moi non plus, je ne l'aurais jamais cru.

En dépit de sa mine sévère, Gretchen perçut tout à coup l'ombre d'un doute dans les yeux de Julian : lui non plus ne semblait pas croire à son

accusation. Mais il ne l'admettrait pas, cela ne faisait aucun doute.

— Tu t'en sers comme d'un prétexte, lui assena-t-elle alors.

— Un prétexte pour quoi ?

— Pour te débarrasser de moi.

Gretchen entendait encore les paroles cruelles de Ross résonner dans son cerveau. Ce qui ne faisait qu'attiser sa propre colère.

— En dépit de toutes les promesses que tu m'as faites à Louisville, poursuivit-elle, tu sais parfaitement que je ne suis pas le genre de femmes qui servira ta carrière.

Ces propos semblèrent déconcerter Julian car il répondit :

— Pourquoi dis-tu cela ?

— J'ai surpris ta discussion avec Ross ! Je suis arrivée un peu plus tôt que prévu et j'ai entendu que je n'étais pas le type de femmes qui convenait à Julian Cooper. Mais rassure-toi, je le sais depuis le début. Je suis grosse et timide, je ne possède pas la moindre once d'élégance, ça va, je suis au courant, inutile qu'on me le rappelle !

Julian secoua la tête, l'air furieux, puis rétorqua :

— J'ignore ce que tu as entendu, mais je peux t'assurer que ce n'était pas ça, notre sujet de discussion.

— Ah bon ? Sois honnête, Julian. Même si tu affirmes que tu voudrais décrocher des rôles plus ambitieux, tu es complètement accro au mode de vie que tes blockbusters te permettent de mener ! Tu prétends que tu ne peux pas faire autrement à cause des dépenses liées à l'état de James, mais que représentent-elles par comparaison avec ta maison de Beverly Hills, tes voitures de sport, tous tes coachs et tes chefs cuisiniers privés ? Et par comparaison avec les cadeaux exorbitants que tu offres à tes maîtresses aux exigences extravagantes ? Bien peu, j'imagine. Et tu vas utiliser cette histoire de fuite dans la presse pour me laisser tomber parce que je ne corresponds pas à ce mode de vie. Parce que je ne peux pas t'aider à devenir une star encore plus célèbre.

Là-dessus, Gretchen posa sur lui un regard noir. Mais il répondit d'un ton imperturbable :

— Non, Gretchen, cela n'a rien à voir, ni avec mon standing, ni avec ma carrière. De toute évidence, tu n'as pas entendu toute ma conversation avec Ross, sinon tu ne porterais pas une telle accusation contre moi. J'aurais été profondément heureux de fouler le tapis rouge aux bras de la Gretchen que je croyais connaître. Je pensais vraiment que tu étais différente et quand je disais que tu étais belle, j'étais sincère. Mais ma conversation avec Ross a tout remis en cause et je ne peux pas rester sans réagir alors que tu as blessé ma famille.

Gretchen sentait des larmes de colère perler à ses yeux. Et pourtant, elle ne voulait pas s'effondrer devant lui. Mais plus elle résistait, plus il lui était difficile de les retenir.

— Je ne t'aurais jamais fait une chose pareille. Ni à James, ni à ta mère, assura-t-elle. Et si tu m'en crois capable, alors c'est que tu ne me connais pas,

contrairement à ce que tu affirmes.

— Sans doute. Cela dit, nous nous connaissons depuis une semaine à peine, ce n'est pas comme si nous étions amoureux.

A ces mots, Gretchen se sentit fléchir : l'idée d'amour semblait soudain si absurde dans la bouche de Julian... Comme elle avait bien fait de ne pas lui avoir avoué ses sentiments naissants ! Car elle n'aurait pas supporté qu'il les tourne en dérision.

— Quelle somme t'a-t-on offert, Gretchen ? insista-t-il aussitôt.

Seigneur, où était passé le Julian qu'elle avait connu ? Son visage était complètement déformé par la colère et la trahison qu'il pensait avoir subie...

— Les dix mille dollars négociés avec Ross ne te suffisaient pas ?

— Contrairement à ce que tu crois, je ne suis pas cupide, s'insurgea-t-elle. Je me fiche pas mal de la somme qu'on aurait pu m'offrir. Je n'aurais jamais vendu cette histoire à la presse. Et d'ailleurs, je ne veux pas de tes dix mille dollars !

Julian roula des yeux puis s'empara d'une enveloppe sur la table basse qu'il lui mit d'autorité dans les mains.

— Ah bon, pourquoi tu n'en veux plus ? Tu n'en as plus besoin, après le dédommagement que la presse t'a remis ?

Gretchen se mordit la lèvre de toutes ses forces. Elle était si bouleversée qu'elle ne regarda même pas ce que contenait l'enveloppe.

— Mais je n'ai rien reçu de la presse, je n'ai pas eu affaire à elle ! Je ne comprends pas comment tu peux croire ce mensonge. Et si je ne veux pas de ton argent, c'est que l'idée ne me plaît plus, car cette semaine... Eh bien, nous avons vécu autre chose qu'une relation hollywoodienne arrangée.

A cet instant, Julian détourna son regard bleu azur du sien pour fixer le tapis beige de l'hôtel.

— C'était juste un rôle, Gretchen. Et si je t'ai donné à penser que cette relation était réelle, c'était pour que tu sois plus à l'aise devant les photographes. Notre faux couple n'aurait pas été crédible si tu n'avais pas cru que tu me plaisais.

Gretchen eut du mal à en croire ses oreilles. Les mots de Julian l'avaient littéralement assommée... Disait-il vrai ? Avait-il simplement joué pour qu'elle soit moins empruntée et moins timide ? Bien sûr, elle n'avait aucune expérience avec les hommes, mais pouvait-on la manipuler aussi facilement ? Julian avait beau être acteur, comment aurait-il pu la tromper de cette façon ? D'ailleurs, il n'avait pas pu la regarder en face en prononçant ces ultimes paroles... Non, il y avait bien plus entre eux que ce qu'il affirmait, mais pour une raison inexplicable, il se dérobait.

Elle finit par baisser la tête et ses yeux tombèrent sur l'enveloppe qu'il lui avait remise.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Les dix mille dollars convenus. Tu as rempli ton contrat et, qui plus est, avec plaisir.

Une minute... Est-ce que ce n'était pas de l'ironie qu'on devinait dans la voix de Julian ? Non, ce n'était pas possible... Il ne faisait tout de même pas allusion avec autant de désinvolture au fait qu'elle était devenue une femme grâce à lui ?

— De toute évidence, ajouta-t-il d'un ton amer, les cinq mille dollars supplémentaires que je t'avais proposés pour que tu tiennes ta langue concernant mon frère étaient bien dérisoires puisque tu avais déjà vendu la mèche à la presse.

Gretchen ferma les yeux, le cœur en miettes... Seigneur, quel cauchemar ! Impossible de respirer ou d'articuler un mot. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Aucun de ses arguments ne le ferait changer d'avis : il avait décidé qu'elle était coupable et il n'en démordrait pas.

Et quand bien même... S'il avait prétendu qu'elle lui plaisait pour que leur couple soit crédible, il n'y avait plus rien à sauver entre eux. Tout ce qui lui restait à faire, c'était de ne pas s'écrouler et de s'en aller avant de perdre sa dignité.

— De toute évidence, répéta-t-elle en imitant son ton amer.

Puis elle ouvrit les yeux et vit Julian sortir de la chambre avec son bagage à roulettes. Encore une fois, il évita son regard et la contourna largement pour ne pas la toucher avant de se diriger vers la porte.

— Amuse-toi bien en Italie, lança-t-il. J'espère que tu sauras mettre à profit cet argent pourri.

Et là-dessus, il sortit de la suite sans même lui jeter un dernier regard.

Gretchen aurait voulu courir derrière lui, le convaincre de sa sincérité, mais ses jambes refusaient de coopérer. Au fond, à quoi bon ? Même si elle avait peu confiance en elle, il lui restait assez de fierté pour ne pas le supplier. Alors, les genoux tremblants, elle s'effondra sur le canapé. Le visage enfoui dans les mains, elle laissa pour la deuxième fois de la matinée ses larmes couler sans retenue.

Quelle idiote ! Comment avait-elle pu croire qu'elle plaisait à un homme comme Julian ? Qu'elle trouverait le bonheur auprès d'une personne aussi inaccessible ? Julian était un fantasme, et maintenant, toute cette histoire avait pris fin !

La semaine qui suivit, Gretchen se noya dans le travail, ce qui n'était guère difficile. Il y avait toujours des décorations pour un mariage à imaginer, un couple à rencontrer pour en discuter, des envois à faire chez l'imprimeur. Et tant mieux, car elle avait besoin de distraction.

Ses deux jours de congé avaient été affreux : elle les avait passés dans son appartement à pleurer et à manger des cookies, ce qui n'allait guère l'aider à résoudre ses problèmes. Mais quand elle était retournée à l'agence, elle était bien résolue à se concentrer sur le travail et oublier Julian Cooper.

Malheureusement, c'était plus facile à dire qu'à faire... Surtout avec ses trois amies et associées qui avaient immédiatement remarqué que le rêve avait pris fin. Elle les avait quittées le lundi, un sourire radieux aux lèvres, et voilà qu'elle revenait le jeudi matin avec une tête d'enterrement. Même si elle n'avait pas répondu à toutes leurs questions, elle avait bien été obligée de leur communiquer quelques informations : oui, c'était fini avec Julian, mais tout était si frais qu'elle préférait ne pas trop en parler. Jusque-là, elles n'avaient pas insisté, mais il est vrai qu'elles avaient fort à faire pour le prochain mariage.

Quand elle serait prête, elle leur raconterait l'histoire dans son intégralité.

Et d'ailleurs, que leur dirait-elle ?

— Il m'a accusée d'avoir divulgué une histoire très privée à la presse et nous avons rompu, dit-elle à voix haute, pour s'exercer. Et vraiment, c'est bien mieux comme ça, car nous n'avions rien à faire ensemble. Il s'est bien divertì avec moi, voilà tout.

Ce discours lui semblait stupide, mais bien peu de chose comparé à l'inquiétude qui la hantait : Julian s'était-il vraiment servi de ces fuites comme d'un prétexte pour rompre, parce qu'il avait besoin d'une belle et élégante actrice pour servir ses intérêts, et non d'une artiste mal fagotée ? Il avait vivement protesté quand elle avait avancé cet argument et, lorsqu'ils étaient ensemble, il n'avait cessé de lui répéter qu'elle était belle. Mais n'était-ce pas juste pour la flatter ? Difficile d'oublier l'échange qu'elle avait surpris entre Ross et lui.

Le pire, c'était que son agent avait raison : elle ne correspondait pas du

tout à la partenaire qu'attendait le public de Julian. Une femme aussi vaniteuse et artificielle que Bridgette convenait bien mieux, même s'il ne l'aimait pas...

Gretchen soupira. Autant être lucide : leur couple était improbable. Elle aurait fini tôt ou tard sur la couverture d'un tabloïd avec une légende indiquant que Julian l'avait sommée de perdre du poids, sans quoi, il rompait.

Non, ça n'aurait jamais marché entre eux, elle en était convaincue à présent. C'était un rêve vain, un fantasme qui avait duré parce qu'il avait joué le rôle du petit ami adorable et fou d'amour.

Soudain, elle porta la main à son cou : elle n'avait pas enlevé son opale, depuis la rupture. Elle adorait ce collier mais il était temps qu'elle le retire. Le fermoir dégrafé, elle laissa tomber le bijou dans sa paume et contempla pendant quelques instants cette belle pierre avant de la fourrer dans son tiroir, entre ses stylos et ses trombones. Dommage.

Après quoi, Gretchen s'empara du carton et sortit de son bureau pour se rendre dans la salle de réception. Celle-ci était encore vide, mais le mariage qui avait lieu ce week-end était bien plus modeste que celui de Murray et Kelly, même s'il requérait lui aussi de nombreux préparatifs.

— Gretchen ?

Elle se retourna : Natalie se tenait derrière elle, sur le pas de la porte.

— Bonjour, dit-elle.

— On a livré les nappes. Tu veux de l'aide ?

Elle haussa les épaules.

— Je veux bien, si tu as le temps.

Natalie hocha la tête et elles allèrent chercher la livraison avant de recouvrir les tables de carrés de lin bien repassés.

Gretchen avait naturellement remarqué depuis le début que son amie prenait tout son temps, dans l'espoir d'obtenir quelque confiance. Mais hors de question d'entamer une discussion qu'elle redoutait.

Allez, elle devait se concentrer sur les présentes décorations ! Pour ce mariage, elle avait choisi du marron couleur chocolat, de l'ivoire et du doré qu'elle regardait actuellement d'un air pensif...

— Tout va bien ? finit par demander Natalie d'une voix neutre.

Gretchen poussa un soupir et lissa la nappe qu'elle venait de disposer sur une table.

— Non, mais je vais m'en sortir.

Natalie hocha la tête. C'était une femme observatrice et à l'écoute, aussi bien dans sa vie professionnelle que privée. Ce qui n'était pas si courant, au fond. En tout cas, cela lui permettait de percevoir, mieux que quiconque, ce que les gens ne disaient pas.

— A ton avis, j'ai combien de temps avant que Bree et Amelia essaient de me caser avec quelqu'un ? questionna-t-elle soudain.

A quoi bon se voiler ? Trouver un partenaire capable de rivaliser avec Julian allait être la nouvelle mission de ses amies : autant prendre les devants

et savoir ce qui l'attendait !

— Je crois que tu es tranquille jusqu'aux vacances, répondit Natalie. En ce moment, nous sommes toutes bien trop occupées pour aborder le sujet, mais il n'est pas exclu qu'à Noël, Amelia organise une grande fête et invite quelques célibataires pour te les présenter *incidemment*.

Gretchen hocha la tête. Après tout, rien ne l'empêchait de discuter avec un homme ou deux à une réception. Et puis au moins, comme elle adorait Noël, cela la divertirait un peu au lieu de ruminer toute seule dans son coin sur son pauvre sort. Elle devrait juste prendre garde à ne pas engloutir trop de cookies afin de ne pas avoir quinze kilos à perdre, au lieu de dix !

— Tu peux aussi prendre quelques jours pour hiberner où tu veux et ne réapparaître qu'après la Saint-Sylvestre, proposa Natalie.

Gretchen haussa les épaules. Quitte à partir en vacances, elle préférerait encore fêter Noël en famille. Ce que Natalie ne pouvait concevoir : ses parents étaient en effet divorcés et elle affichait le plus grand dédain pour les festivités de fin d'année.

— Tout le monde ne déteste pas Noël, observa-t-elle. Et je veux bien qu'on joue les marieuses avec moi si ça peut me distraire pendant les fêtes.

— Pourquoi ne prendrais-tu pas une petite somme sur l'argent que tu as gagné pour t'offrir un séjour à New York ou Las Vegas, en attendant l'Italie ?

A ces mots, Gretchen éclata de rire.

— Après ce qui est arrivé à Amelia à Vegas ? Non merci.

— Je doute que tu fasses une folie semblable à la sienne, mais tu pourrais t'amuser au casino, par exemple.

Elle s'assit alors sur une chaise et secoua la tête.

— Non, d'ailleurs, je n'ai pas envie de toucher à cet argent... J'ai l'impression qu'il est sale.

— Tu n'as tout de même pas renoncé à l'Italie ? s'exclama Natalie.

— Non, j'irai un de ces jours, mais pas tout de suite. Sinon je n'y verrai que des ruines et de la mélancolie. D'ailleurs, si j'attends un peu, je m'y rendrai peut-être en compagnie d'un homme qui m'aimera, de sorte que je pourrai percevoir pleinement la beauté de ce pays. Ce serait préférable, tu ne crois pas ?

— Sans doute, déclara son amie d'un ton réservé.

Gretchen secoua la tête. Décidément, Natalie était aussi enthousiaste au sujet de l'amour que de Noël !

— Si j'ai appris quelque chose la semaine dernière, c'est que je vauds plus que ce que je ne pense. Il faut juste que je prenne plus confiance en moi et à partir de là, je pourrai avoir une relation saine avec un homme normal.

— Tout à fait, approuva cette fois Natalie avec chaleur en la prenant dans ses bras. Tu trouveras l'homme de ta vie, si tu le décides. L'avenir t'appartient.

Peut-être, même si elle avait prononcé ces paroles d'espoir sans vraiment y adhérer et qu'elle ne croyait pas davantage à celles, réconfortantes, de

Natalie. Pourtant, elle essaierait. Pas question qu'un homme comme Julian lui piétine le cœur. Hélas, elle avait visé trop haut et, tel Icare, elle s'était écrasée sur le sol : si elle avait été plus avisée dans le choix de son petit ami, la chute n'aurait pas été si douloureuse.

— Merci, Natalie, dit-elle.

— J'ai un rendez-vous dans quelques minutes, mais je reviendrai te voir plus tard.

— Entendu !

Gretchen adressa alors à son amie un petit signe de la main et la regarda s'éloigner. Après quoi, elle se mit à fixer le vide... Oui, un jour, elle irait en Italie, elle en était convaincue, mais certainement pas avec l'argent que Julian lui avait donné ! Si elle utilisait ses dix mille dollars, ce serait vraiment une trahison, pour le coup.

Brusquement, elle revint dans son bureau et s'assit à sa table de travail. Puis elle ouvrit le tiroir où elle avait rangé son sac et en sortit l'épaisse enveloppe qu'elle y avait glissée : c'était tout à fait ridicule de transporter cet argent avec soi, elle en avait bien conscience, mais que faire de tous ces billets ?

Bree lui avait vivement conseillé de s'envoler pour l'Italie et d'oublier Julian dans les bras d'un torride Italien. Amelia lui avait suggéré de lui renvoyer tout simplement l'argent par la poste, si cela la dérangerait tant de l'avoir accepté... Bien sûr, la perspective de siroter un verre de prosecco à Capri en compagnie d'un homme sexy qui parlerait peu l'anglais mais enduirait savamment son corps de lotion solaire était alléchante. Cependant, s'y résoudrait-elle un jour ? Elle en doutait... Par ailleurs, si elle renvoyait l'argent à Julian, il le refuserait et le lui réexpédierait.

Néanmoins, une troisième option se présentait à elle : utiliser ces milliers de dollars à des fins caritatives, ce qui le purifierait, en quelque sorte, et donnerait un sens à la semaine qu'elle venait de passer avec Julian. Il pouvait bien penser qu'elle était une fieffée menteuse s'il en avait envie, mais il était loin de la vérité. Et d'ailleurs, elle connaissait un moyen bien concret de le lui prouver...

Une fois sur Internet, Gretchen chercha le site dédié à la Fondation pour la lutte contre la paralysie cérébrale. En quelques clics, elle trouva la solution qu'elle cherchait, et une certaine forme de paix intérieure. Il ne lui restait plus qu'à déposer l'argent sur son compte et faire un don de dix mille dollars à l'institution.

Elle n'irait peut-être pas en Italie, mais elle aurait le dernier mot !

* * *

Julian jeta sur le comptoir de sa cuisine le scénario que venait de lui faire parvenir Ross. Ce projet était vraiment d'une nullité affligeante. A côté, *Bombs of Fury* aurait pu passer pour du Shakespeare !

Une semaine plus tôt, il aurait accepté la proposition sans se poser la moindre question, mais c'était avant que Gretchen n'entre dans sa vie... Elle avait semé des graines d'espoir en lui, lui avait assuré qu'il pouvait aspirer à d'autres ambitions, puis avait fait brutalement demi-tour et piétiné ces bourgeons qui sortaient tout juste de terre... Ross et la personne en charge de son image s'efforçaient quant à eux de détourner l'attention du public actuellement focalisée sur James sans donner l'impression que Julian avait honte de son frère. Ce qui n'était d'ailleurs pas du tout le cas ! Seulement, il était hors de question que les journalistes aillent camper devant les portes de Hawthorne Community ou le presse de questions pour obtenir une histoire qui ferait pleurer dans les chaumières. Il avait déjà reçu un appel d'Ophra Winfrey qui lui avait demandé d'une voix compatissante s'il accepterait de partager avec elle ses peines secrètes.

Julian serra les poings. Ross pouvait bien dire qu'une participation à son show constituait la seule façon de sortir de cette affaire la tête haute ! Pour sa part, il n'avait aucune envie de s'exprimer sur ce sujet si douloureux à la télévision. Il tenait à protéger son frère et il avait déjà commis une grave erreur en ouvrant son cœur à Gretchen...

Bon sang ! Pourquoi lui avait-il fait confiance ? Il faut dire que ses grands yeux semblaient si sincères... Ce qu'il avait pu être naïf ! Tout comme les autres, elle l'avait poignardé dans le dos... et il n'arrivait toujours pas à le croire !

Julian jeta alors un œil au scénario indigent face à lui. Evidemment, il tournerait ce film, bien sûr, mais il s'en voudrait encore plus. Tiens, et s'il se préparait un cocktail bien corsé, pour changer !

C'est alors qu'il entendit des pas dans l'entrée...

Incroyable ! Qui avait bien pu s'introduire chez lui ? Avant même d'avoir le temps de réagir, il vit l'intrus surgir devant lui, en tenue de yoga. *Bridgette* !

— C'est quoi, cette plaisanterie ? s'exclama-t-il d'un air ahuri. Comment es-tu entrée chez moi ?

— J'ai encore une clé, figure-toi !

Et elle rejeta sa queue-de-cheval dans son dos tout en lui adressant un grand sourire — tout à fait suspect, d'ailleurs — avant de brandir une liasse de lettres qu'elle posa sur le comptoir.

— Je t'ai apporté ton courrier, poursuivit-elle. Je suis passée car on m'a dit que tu étais revenu de ton fameux mariage... J'avais envie de te voir.

Bridgette s'avança d'un pas et Julian recula immédiatement. Que signifiait cette comédie ? Son ex était bien trop calculatrice pour lui rendre une petite visite de courtoisie.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle fit alors la moue, ce qui projeta en avant ses lèvres gonflées au collagène.

— Parce que tu me manques, Julian. Ces dernières semaines ont été très éprouvantes pour moi.

— Nous avons rompu il y a six mois. La dernière fois que je t'ai vue, tu avais la tête dans le cou de Paul. Tu ne semblais pas vraiment souffrir de la rupture !

Elle lui lança un regard désapprobateur, sans pour autant froncer les sourcils. Et pour cause : son front injecté de Botox ne pouvait plus se plisser.

— Paul m'a permis de rebondir, j'ai cru que je pourrais t'oublier avec lui, mais ça n'a pas marché. Et quand j'ai vu ces photos de toi en compagnie de cette petite grosse, j'en ai eu le cœur brisé. Je...

— Ça suffit ! l'interrompit Julian en levant la main.

Gretchen l'avait certes déçu, mais il ne laisserait personne la critiquer. Il avait menti en affirmant qu'elle n'avait pas compté pour lui, qu'il avait simplement joué un rôle à ses côtés. Mais qu'aurait-il pu dire d'autre ?

— Gretchen est belle, spirituelle, enjouée, et je l'apprécie énormément, reprit-il. Alors je te prierai de ne pas l'insulter. Sinon, va-t'en.

De fait, Julian aurait préféré que Bridgette s'en aille. Mais il doutait fort qu'elle choisisse cette option.

— Tu l'apprécies ? reprit Bridgette d'un ton geignard. Mais tu la connais à peine. Elle a dû se donner un mal fou pour te mettre si vite le grappin dessus. Tu es tombé dans un piège, Julian. Mais je peux te garantir que je vais trouver une façon de te reconquérir.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Gretchen n'est pas une manipulatrice. Et même si c'était le cas, je n'ai franchement pas besoin que tu viennes à ma rescousse. Si j'avais le choix entre elle et toi, c'est elle qui l'emporterait.

Et c'était sincère. En dépit de tout ce qui s'était passé, Gretchen demeurait bien plus authentique que Bridgette. De fait, une telle trahison de la part de cette dernière ne l'aurait nullement surpris. Voilà d'ailleurs pourquoi il n'avait jamais prononcé le prénom de James devant elle.

— Comment peux-tu encore penser tant de bien de ta Gretchen alors qu'elle a vendu l'histoire de ton frère à la presse ? C'est impardonnable.

Julian allait répliquer quand un déclic se produisit en lui. Une minute... L'article ne mentionnait absolument pas ses sources. Et même si Bridgette l'avait lu de la première à la dernière ligne, pourquoi serait-elle arrivée à la conclusion que c'était Gretchen qui avait parlé aux médias ? En outre, comment aurait-elle pu savoir que Gretchen était au courant, pour James ? Mais il détenait la réponse à toutes ces questions !

— C'est toi qui as parlé, lui assena-t-il.

Et le simple fait de formuler ce constat à haute voix lui donna immédiatement la nausée.

Bridgette lui jeta alors un regard bien trop innocent pour être honnête.

— Moi ? s'insurgea-t-elle avec une douceur tout autant calculée.

Julian serra les poings. Impossible de savoir comment elle s'était procuré les informations, mais qu'importe : il aurait dû se douter dès le départ que c'était Bridgette qui l'avait trahi.

— Oui, c'est toi qui as divulgué cette histoire sur mon frère.

— C'est faux, j'ignorais que tu avais un jumeau ! Tu ne m'as jamais parlé de ta famille. J'ai tout appris dans ce tabloïd, comme tout le monde.

— Je suis certain que c'est toi la responsable, affirma-t-il à nouveau avec véhémence.

Il n'allait pas se laisser convaincre par ses protestations : après tout, elle était actrice, elle aussi, non ?

— Tu ne pouvais absolument pas savoir que je tenais Gretchen pour responsable. Cela ne peut signifier qu'une chose : tu as fait en sorte que mes soupçons se portent sur elle. Tu étais si jalouse que tu as tout mis en œuvre pour que nous rompions. Tu ferais mieux d'avouer ou je vais retrouver l'auteur de ce torchon et c'est lui qui me confirmera tes manigances. Et si c'est bien toi, je peux te garantir que je vais moi aussi livrer tous tes secrets à la presse !

Bridgette ouvrit la bouche mais resta muette tout en balayant la pièce d'un regard paniqué.

Julian fit la moue. Il avait vu juste, forcément ! Et maintenant, comment allait-elle s'en sortir ? Allait-elle l'assommer avec l'énorme pot en céramique posé sur le comptoir ?

Mais au bout de quelques secondes, elle finit par avouer :

— C'est bien moi. Mais j'ai agi par désespoir, Julian, pour que tu reviennes vers moi... J'ai payé un détective privé qui t'a filé, à Nashville. Au début, c'était juste pour qu'il te surveille. Ce qui m'aurait permis de savoir s'il y avait des chances pour qu'on se réconcilie. Puis il t'a suivi jusqu'à Louisville et a découvert la vérité sur ton frère. Jamais je n'en aurais parlé si je n'avais pas appris que tu avais emmené Gretchen avec toi, à l'hôpital. Tu te rends compte de l'affront que ça a été pour moi ? Nous sommes restés un an ensemble et pas une seule fois tu ne m'as parlé de lui. Alors qu'elle... Tu la connaissais à peine et elle t'a accompagné à l'hôpital ! J'étais anéantie, Julian. Désespérée... Alors j'ai pensé que si l'affaire sortait dans la presse, ce serait elle que tu accuserais. Et que tu reviendrais si bouleversé à L.A. que je pourrais te consoler. Ce qui nous aurait permis de nous réconcilier.

Julian secoua la tête. Bon sang, Bridgette était encore plus folle qu'il ne le pensait !

— Eh bien, c'est raté, Bridgette ! Je l'ai effectivement accusée et je suis rentré brisé, mais je ne veux pas de ton réconfort. Au contraire, j'aimerais que tu partes immédiatement.

— Julian, s'il te plaît... Nous pourrions être un couple puissant à Hollywood. Admets-le, nous avons du chien, toi et moi, ensemble. Rien à voir avec le couple que tu formes avec cette artiste ratée.

— Sors d'ici ! hurla-t-il.

Inutile de le nier : il était hors de lui. Il ne tolérerait pas une seconde de plus qu'on insulte la femme qu'il aimait.

— Julian, je...

Une fois près de Bridgette, Julian lui arracha ses clés des mains afin qu'un

tel épisode ne se reproduise plus.

— Va-t-en avant que j'appelle la police *et* la presse afin qu'on te photographie lors de ton arrestation pour intrusion dans une propriété privée.

Bridgette écarquilla les yeux. Elle essayait visiblement de déterminer s'il plaisait ou non. Puis elle finit par comprendre qu'elle ne devait pas jouer avec le feu. Le temps de rejeter sa queue-de-cheval en arrière d'un air hautain, elle tourna les talons.

Une fois sur le pas de la porte, elle jeta un regard par-dessus son épaule.

— Tu regretteras un jour de m'avoir perdue, Julian.

Pour toute réponse, il se contenta de faire un vague signe de la main : bon débarras ! Après quoi, il se hâta de mettre le verrou et l'alarme au cas où Bridgette chercherait à s'introduire chez lui par une fenêtre ou la terrasse.

De retour dans la cuisine, Julian poussa un lourd soupir de soulagement et jeta le jeu de clés sur la pile de courrier que lui avait apporté Bridgette. Un courrier qu'elle avait sans doute inspecté fiévreusement avant de lui remettre. C'est alors que ses yeux tombèrent sur le logo de la Fondation pour la lutte contre la paralysie cérébrale...

Il s'en empara vivement : c'était une lettre l'informant d'un don anonyme, effectué en son nom et celui de James. La nouvelle lui fit chaud au cœur : finalement, cette fuite allait peut-être présenter des avantages. Et puisque le mal était fait, pourquoi ne chercherait-il pas désormais à attirer l'attention sur les personnes souffrant de cette pathologie ? Cela permettrait peut-être de lever des fonds...

En retournant la feuille, Julian vit le montant en question : dix mille dollars ! Ce n'était pas rien. Soudain, il se mit à fixer ce chiffre et un curieux pressentiment l'envahit...

Dix mille dollars... C'était exactement la somme qu'il avait remise à Gretchen avant de sortir de sa suite, à Nashville. Ou plutôt : la somme qu'il l'avait obligée à prendre. Avait-elle voulu lui rendre cet argent et prouver en même temps sa grandeur d'âme ?

Il eut soudain l'impression d'avoir les jambes en coton. Voilà une sensation qu'il n'avait pas l'habitude d'éprouver en dehors de la salle de gymnastique. Le temps de s'écrouler sur une chaise, il reprit la lettre... La somme, la date, tout correspondait : le versement provenait de Gretchen, c'était évident !

Quel crétin il avait été ! Si Gretchen s'était laissée embarquer dans l'histoire abracadabrante concoctée par Ross, c'était avant tout pour gagner une somme d'argent qui lui aurait permis de s'offrir un voyage en Italie. Or elle était ressortie de cette comédie avec le cœur brisé. Et tout ça pour rien puisqu'elle avait renoncé à l'argent — et à son rêve...

Julian posa la lettre sur le comptoir et ferma les yeux... Gretchen était la seule personne dans sa vie qui ne lui demandait rien, à part de l'amour et de la confiance. Et sans même se rendre compte à quel point il était attaché à elle, il lui avait donné ce dont elle rêvait avant de le lui reprendre brutalement. Pire :

il l'avait l'accusée des pires bassesses en lui lançant quasiment à la figure dix mille dollars, comme si elle était une vulgaire prostituée.

Le temps d'attraper son téléphone, Julian appela son agence de voyages : cette fois, il se fichait pas mal de ce que Ross dirait. Il devait de toute urgence revenir à Nashville !

Julian atterrit à Nashville au petit matin, le samedi, par un vol de nuit. Une fois dans sa voiture de location réservée depuis L.A., il prit immédiatement la direction de From This Moment.

A cette heure matinale — il était en effet 7 heures —, il pensait que le parking serait vide. Or, il était rempli de camionnettes portant toutes des logos de fournisseurs. Visiblement, la préparation d'un mariage commençait de bonne heure. Parmi les différents véhicules, il repéra la petite voiture verte de Gretchen.

Le temps de garer rapidement son SUV, il s'engouffra dans l'agence par une porte à l'arrière en suivant un livreur qui portait un vase géant rempli de fleurs rouges, orange et jaunes, et se retrouva directement dans la salle de réception.

La pièce fourmillait de monde : des ouvriers juchés sur des monte-charge changeaient les ampoules au plafond, une demi-douzaine de personnes triaient les fleurs, un orchestre répétait sur la scène et quelques personnes plaçaient des accessoires en verre sur les tables. Et au milieu de tout ce chaos se tenait Gretchen...

Julian sentit son cœur fondre. Elle avait les cheveux ondulés, aujourd'hui. Pendant leur pseudo-relation, elle les avait régulièrement lissés pour les photographes. Mais maintenant que leur petite comédie était terminée, elle les laissait de nouveau boucler. C'était une bonne chose, d'ailleurs : cela lui allait bien mieux.

Vêtue d'un jean et d'un sweat-shirt, elle lui tournait le dos et donnait visiblement des directives.

Allez, plus question de tergiverser.

Ni une, ni deux, Julian contourna habilement les tables et les chaises sans que personne ne fasse attention à lui. Il devait se trouver à environ un mètre de Gretchen quand elle se retourna... A sa vue, elle se figea en serrant sa tablette contre son cœur, comme une bouée de sauvetage.

Il lui sourit, histoire d'atténuer le choc : peine perdue. Gretchen se ressaisit assez vite et serra les dents. Elle était en colère, ce qu'il concevait aisément, mais il n'allait pas pour autant renoncer. D'ailleurs, il s'attendait à

cette réaction. Toutefois, il comptait bien la convaincre de ses profonds regrets. Et lui dire que tout pouvait s'arranger car il n'en doutait pas un instant.

— Que fais-tu ici, Julian ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

La seule chose qui la trahissait, c'était une lueur au fond de ses yeux noirs. Était-ce de l'intérêt ? De l'agacement ? De l'attraction ? Impossible à dire...

— Il faut qu'on parle, Gretchen, déclara Julian en avançant d'un pas.

Elle demeura immobile mais, manifestement, elle n'appréciait pas qu'il soit si près d'elle.

— Je crois que nous nous sommes tout dit, rétorqua-t-elle.

— Non, loin de là... Gretchen, je suis profondément désolé pour ce qui s'est passé lundi. Je sais à présent que tu n'as rien à voir avec tout ça et je regrette sincèrement de t'avoir accusée. Tu avais raison en affirmant que tu n'aurais jamais été capable d'une telle ignominie. Au fond de moi, je le savais bien, mais tant de personnes m'ont trahi, par le passé... Et quelqu'un était responsable, et je ne voyais vraiment pas qui pouvait l'être.

A ces mots, Gretchen hocha la tête, posa sa tablette et croisa les bras.

— On peut s'attirer de graves ennuis en tirant des conclusions hâtives. Je suis ravie que tu aies trouvé le coupable et j'espère que tu l'as fait souffrir autant que moi. Ce ne serait que justice.

A cet instant, Julian vit un éclair de douleur traverser ses beaux yeux. Bon sang, ce qu'il pouvait s'en vouloir d'en être la cause. Allez, il devait aller droit au but.

— C'était Bridgette, avoua-t-il. Elle m'a fait suivre par un détective privé à Nashville, puis à Louisville. Il a découvert le pot aux roses et elle s'est empressée de le livrer à la presse car elle était jalouse de toi. Elle voulait nous séparer.

Gretchen poussa alors une exclamation dédaigneuse :

— Bridgette Martin, jalouse de *moi* ? Pourquoi ? C'est la plus belle femme du monde.

— Allons, Gretchen, tout cela n'est qu'illusion, je te l'ai déjà dit. Je vis dans un monde où chacun est un loup pour l'autre. Même une personne comme Bridgette n'est pas immunisée contre la critique. Son ego est fragile et tu représentais une menace pour elle. C'est une femme qui a l'habitude d'obtenir toujours ce qu'elle veut. Et en l'occurrence, elle tenait à me ramener dans sa vie, à n'importe quel prix. Mais tu vois, son petit plan n'a pas marché. D'ailleurs, même avant de tout savoir, je ne souhaitais absolument pas me réconcilier avec elle... C'est toi que je veux dans ma vie, Gretchen, pas elle.

Gretchen plissa aussitôt les yeux. Cela ne promettait rien de bon...

— Non, ce n'est pas vrai, déclara-t-elle d'une voix ferme.

— Si, insista-t-il. J'ai été déchiré par notre dernier échange, dans la suite, et tous ces jours passés sans toi m'ont semblé terriblement vides. J'étais comme un automate, tu m'as affreusement manqué...

A ces mots, Julian n'eut qu'un espoir : voir Gretchen lui faire le même

aveu. Hélas, elle demeura silencieuse.

— Et, alors que je pensais avoir atteint le fond, je suis tombé sur une lettre de la Fondation contre la paralysie cérébrale qui m’informait d’un don récent de dix mille dollars. J’ai tout de suite compris qu’il venait de toi.

— Comment peux-tu le savoir puisque c’est anonyme ?

— C’est vrai, mais tout correspond... Je t’ai forcée à prendre cet argent dont tu ne voulais pas et tu me l’as rendu d’une façon que je ne peux pas contester. Bravo ! Ça me prouve que j’ai eu raison depuis le début, te concernant.

A ces mots, Gretchen haussa légèrement un sourcil.

— Raison ? Et en quoi ?

— Raison de penser que tu étais la femme la plus douce et la plus généreuse que je n’aie jamais rencontrée. Que tu n’attendais rien de moi à part de l’amour, contrairement à toutes les autres. Tu aurais tout à fait pu te servir de cet argent comme tu le prévoyais au départ, mais non. Tu as trouvé une solution pour t’en débarrasser de la façon la plus intelligente possible. Pour aider mon frère.

— J’espère que ce sera utile, dit-elle. Que quelque chose de positif ressortira au moins de tout ce chaos.

Julian serra les poings. Gretchen pensait-elle vraiment que cette semaine n’avait été que du gâchis ?

— Eh bien moi, j’ai aimé chaque minute de tout ce chaos...

Il hésita un instant puis reprit sa respiration avant de prononcer les mots qui lui brûlaient la langue :

— Je t’aime, Gretchen.

Elle ouvrit des yeux grands comme des soucoupes, mais ne réagit pas davantage. Aucun sourire n’éclaira son visage tendu, aucune rougeur ne souligna sa gêne. Et elle ne se jeta évidemment pas dans ses bras. Non, elle se contenta de le fixer, l’air suspicieux.

— Je le pense vraiment, continua-t-il pour combler ce silence pesant. Ta rencontre m’a profondément changé. Même si tu me mets à la porte, même si tu ne veux plus jamais me parler, je ne pourrai pas reprendre mon existence d’avant. J’ai déjà annoncé à Ross que j’acceptais un rôle dans le film indépendant dont je t’ai parlé. Le tournage a lieu à Knoxville, dans le Tennessee, cet été. Je vais sûrement y faire un saut ou deux pour des repérages, mais sinon, je dispose de tout mon temps jusqu’en juillet...

Julian vit alors Gretchen déglutir avec difficulté.

— Je suis certaine que Knoxville te plaira beaucoup, dit-elle finalement d’une voix mal assurée.

— Ce qui me plairait davantage, c’est d’être avec toi.

— Pour quelques mois, sans doute. Mais après ?

— Après, je m’installerai à Nashville.

Elle fit alors un pas vers lui. Pas de doute : cette fois, il avait fait mouche et était parvenu à attirer son attention.

— Mais qu'est-ce que tu ferais ici, Julian, si loin de L.A. ?

Il haussa les épaules. A vrai dire, il n'avait pas encore tout planifié mais il voulait désormais habiter à Nashville, auprès de Gretchen. Ce qui lui permettrait tout à fait d'effectuer des allers-retours pour assister à un événement hollywoodien particulier.

— Je ferai ce que j'ai toujours voulu faire. Du théâtre, de la télévision, des films à petits budgets. Je pourrai aussi enseigner l'art dramatique. Tu avais raison, j'utilisais mon frère comme une excuse alors que j'ai suffisamment d'argent pour lui garantir les meilleurs soins pour le reste de son existence. Si j'investissais ce que va me rapporter *Bombs of Fury* et si je ne tournais plus jamais, je pourrais malgré tout lui offrir une vie confortable jusqu'à la fin de ses jours. La vérité, c'est que j'avais peur d'essayer autre chose. Peur d'échouer.

A ces mots, le visage de Gretchen sembla s'adoucir.

— Tu ne vas pas échouer, Julian, j'en suis certaine.

— Merci de croire en moi ! Tu me donnes une force qui me faisait défaut. Tu ne peux pas savoir ce que ta présence a représenté pour moi lorsque nous sommes allés à l'hôpital. Non, tu ne sais pas ce que tu signifies pour moi. J'ai besoin de toi dans ma vie, Gretchen, je t'aime.

Alors Julian plongea la main dans sa poche et en sortit la bague qu'il y avait cachée. Joignant le geste à la parole, il se laissa tomber sur un genou — pourvu qu'elle ait été convaincue de la sincérité de son discours ! Puis il ouvrit la boîte et un large diamant ovale, serti dans une délicate rose en or elle-même constellée de diamants, brilla de tous ses feux.

— Gretchen, veux-tu... ?

— Non !

* * *

Gretchen se sentit envahie par la surprise en même temps qu'elle se heurtait au regard stupéfait de Julian : ce cri lui avait échappé malgré elle.

Bouche bée, il tenta malgré tout de se ressaisir.

— Le bijoutier m'a spécialement recommandé cette bague pour une femme à l'esprit artistique et libre. Je pensais qu'elle te plairait. Mais ce n'est pas grave, on peut tout à fait en choisir une autre.

Gretchen secoua la tête. Bien sûr que cette bague lui plaisait ! Elle était magnifique, étincelante, parfaite, et elle aurait voulu lui dire oui. Mais le pouvait-elle ?

— Il ne s'agit pas de la bague, Julian.

— OK, dit-il en se redressant lentement.

Julian referma alors la boîte et lança un regard nerveux autour de lui, comme s'il redoutait qu'on ait surpris le refus qu'elle venait de lui infliger. Heureusement, chacun était occupé et personne ne s'était aperçu de rien.

Elle le saisit par le bras.

— Julian, il faut qu'on parle.

— J'ai l'impression que tout a été dit, répliqua-t-il en serrant les dents. Tu ne veux pas m'épouser, je ne peux pas t'y contraindre.

— Non, je n'ai jamais dit ça !

Il posa aussitôt sur elle un beau regard confus.

— Mais enfin, Gretchen, je viens de te demander en mariage et tu m'as répondu non ! Et de façon assez véhémement, je dois avouer.

Gretchen poussa un soupir : il était vrai qu'elle avait saboté sa demande, difficile de le nier.

— Mon « non » n'était pas une réponse à ta question. Je voulais juste t'arrêter afin de pouvoir te dire quelque chose avant.

— C'est-à-dire ? demanda-t-il d'une voix méfiante.

— Tu me plais, Julian et je peux bien t'avouer moi aussi que je suis amoureuse de toi. Mais je ne suis pas certaine que ce soit suffisant pour qu'on se marie. Comment puis-je avoir la garantie que tu m'aimes *vraiment* ? Peut-être que c'est ma tendresse que tu apprécies, et le fait que je ne suis pas une femme intéressée. A qui adresses-tu ta demande en mariage ? A ce sentiment de bien-être que tu ressens en ma présence, ou à ma personne ?

— A ta personne, bien sûr ! répondit-il.

Julian semblait presque offusqué par la question. Pourtant, Gretchen avait la conviction qu'elle se devait de la lui poser, car elle avait besoin de savoir avant d'engager non seulement son cœur, mais aussi sa vie, dans cette relation.

— Tout ça me paraît trop beau pour être vrai... Comment puis-je être certaine que tu n'es pas en train de me réciter ton prochain rôle ? Tu as convenu avec Ross que je n'étais pas le genre de femmes avec qui Julian Cooper devait s'afficher, je t'ai entendu ! Est-ce que tu me laisseras de nouveau tomber quand ton agent t'en convaincra ?

Julian ferma brièvement les paupières. Puis il finit par dire :

— Exact, c'est ce que j'ai répondu à Ross. Je lui ai dit que tu n'étais pas le genre de partenaires avec qui une star internationale devait parader. Mais si tu étais restée deux minutes de plus, tu aurais aussi entendu ce que j'ai ajouté. A savoir qu'en revanche, tu étais la femme parfaite pour Julian Curtis. Et que l'opinion de mon agent ne m'intéressait pas en ce qui concernait ma vie privée.

Gretchen laissa échapper une petite exclamation de surprise. Mais alors, cela voulait dire que...

— Gretchen, reprit alors Julian en l'attrapant par les bras, je ne suis pas en train de te réciter un scénario, ce n'est pas Julian Cooper qui se tient devant toi, mais Julian Curtis. Un gars du Kentucky qui t'exprime ses sentiments et te demande en mariage. Est-ce que tu me crois ?

Gretchen se sentit prise d'un vertige... Julian était si près d'elle que son parfum aux notes chaudes et épicées avait rempli ses poumons. Par ailleurs, la chaleur de ses mains se communiquait à tout son corps à travers le tissu de

son sweat-shirt. A bonne distance, elle pouvait lui résister. Mais maintenant qu'il était planté devant elle et qu'il prononçait exactement les mots qu'elle attendait, elle ne put qu'acquiescer. A quoi bon se battre vainement ?

Elle vit alors un sourire éclairer tout de suite le visage de Julian et il posa de nouveau un genou à terre.

— Bon, je vais tenter de refaire ma demande. Et cette fois, s'il te plaît, laisse-moi finir avant de me répondre, OK ?

Elle hocha de nouveau la tête et il ressortit l'écrin dont il souleva le couvercle pour la deuxième fois. Il lui prit aussi la main et plongea ses yeux gris-bleu dans les siens.

— Je t'aime, Gretchen, de tout mon cœur. Je sais que beaucoup de gens vont croire que tu as une chance inouïe. Tout ça parce qu'une star de cinéma t'a choisie, toi, une femme ordinaire du Tennessee. Mais ils auront tort. Si tu acceptes de m'épouser, c'est moi qui serai le plus chanceux des hommes ! L'idée de me réveiller chaque matin à tes côtés et d'être l'homme de ta vie représente pour moi un bonheur indicible... Gretchen McAlister, veux-tu bien me faire l'honneur de devenir Mme Julian Curtis ?

Gretchen attendit une seconde avant de répondre. Pas parce qu'elle hésitait, non, mais parce qu'elle ne souhaitait pas l'interrompre une seconde fois dans son discours. Quand elle fut certaine qu'il avait tout dit, elle lança un « oui » retentissant et enjoué et lui adressa son plus beau sourire.

Alors Julian lui glissa la bague au doigt et elle eut soudain du mal à voir ce merveilleux diamant à son doigt tant les larmes voilaient ses yeux. Mais quelle importance ? Elle aurait toute son existence pour le contempler. Une fois qu'il se redressa, elle se jeta dans ses bras, posa la tête sur son torse et eut la merveilleuse impression de se retrouver là où elle avait toujours voulu être.

Julian la serra très fort puis, après lui avoir soulevé le menton, pressa les lèvres contre les siennes pour lui donner le baiser le plus exquis du monde.

Gretchen tenta de reprendre son souffle. En quelques jours, elle venait de connaître un tourbillon d'émotions étourdissant : elle était passée de la plus grande joie au plus grand abattement, et vice versa. Tout ce qu'elle espérait désormais, c'était de vivre de longues années tranquilles entre les bras puissants et rassurants de Julian.

— Il faut que nous allions en Italie, décréta-t-il alors en l'arrachant à ses pensées.

— Là, maintenant ?

— Non, hélas, répondit-il avec un sourire. Sauf si tu acceptes de sauter dans un avion pour qu'on se marie là-bas. A l'insu de la presse.

— Oh oui, ce serait fantastique ! s'exclama-t-elle.

— Dans ce cas, c'est ce que nous ferons. Tu l'as bien mérité.

Instantanément, Gretchen laissa son imagination vagabonder :

— Nous trouverons une petite église bucolique, en Toscane, entourée de vignes, de coquelicots et de tournesols...

— Tout ce que tu voudras, lui assura Julian en l'enlaçant par la taille.

Après tout, tu épouses une star et je ne lésinerai pas sur les moyens. Je peux même appeler George pour savoir s'il veut bien nous prêter sa villa, près du lac de Côme.

Gretchen écarquilla les yeux. George... Il voulait dire George Clooney ? Elle cligna des yeux et secoua la tête. Devenir Mme Julian Curtis la comblait entièrement, mais il lui faudrait un certain temps pour s'habituer à tous ces gens importants que fréquentait Julian Cooper.

— Non, j'aimerais que la cérémonie reste simple, déclara-t-elle alors. Avec nos proches, de la cuisine raffinée, du bon vin et des décors qu'on ne peut acheter nulle part.

Pour être honnête, elle n'aurait jamais imaginé épouser un jour un acteur hollywoodien en Italie. Alors autant assimiler cette réalité-là.

— Comme tu voudras, mais j'insiste pour que ta robe de mariée mette en valeur tes formes merveilleuses. Je souhaite aussi de nombreuses bougies qui se refléteront sur ta peau d'un ivoire parfait. Après le vin et la nourriture qui seront forcément exquis, je veux danser sous les étoiles avec toi. On peut fixer une date pour mai, qu'en penses-tu ? Puis on en profitera pour visiter l'Italie et ses musées.

— Parfait, dit-elle sur son petit nuage.

A quoi bon le nier ? Elle ne pouvait imaginer un mari plus dévoué ni une cérémonie plus merveilleuse...

Soudain, Gretchen entendit un bruit quelque part dans la salle. En regardant par-dessus l'épaule de Julian, elle découvrit trois femmes en train de les observer du fond de la salle de réception : une blonde, une rousse et une brune. Toutes les trois avaient le même visage surpris. On devinait la question qu'elles se posaient : comment Julian avait-il pu bien s'introduire dans leurs locaux sans qu'elles s'en aperçoivent ?

Pas de doute : il allait falloir leur donner un compte rendu détaillé de ces retrouvailles inattendues.

En attendant, Gretchen leva la main et leur montra la bague étincelante qu'elle portait au doigt et annonça fièrement :

— Réservez une semaine au mois de mai, mesdames ! Nous partons en Italie pour un mariage.

Epilogue

— Noël arrive...

Gretchen fronça les sourcils en entendant cette déclaration morose de Natalie.

— Bien sûr que Noël arrive ! Nous sommes bientôt en décembre, ma chérie, ce sont les vacances les plus prévisibles de l'année.

Natalie reposa alors sa tablette, l'air plus soucieux que jamais. Mais enfin, pourquoi ? Certes, elle détestait les fêtes de Noël sous prétexte qu'elle n'avait pas envie qu'on lui ordonne d'être joyeuse à une date précise. Mais il y avait peut-être une autre raison.

Natalie était un bourreau de travail. Elle redoublait toujours d'efforts en décembre car elle devait « absolument » faire les comptes afin que l'agence reparte sur de bonnes bases en début d'année...

Néanmoins, tout ce zèle cachait forcément quelque chose, c'était une certitude.

Natalie semblait presque bouder dans son coin. Par ailleurs, elle insistait pour que personne ne se fasse de cadeaux. Tout ça parce que c'étaient des dépenses inutiles.

Pourtant, elle n'était pas de nature grincheuse. D'ailleurs elle n'empêchait pas les autres de s'amuser : elle voulait juste qu'on ne la force pas à participer aux réjouissances. Ce qui signifiait qu'elle s'enfermait chez elle pendant une semaine, ou bien partait en voyage.

Pourtant, elle ne pouvait pas complètement échapper à tout puisque certains futurs mariés choisissaient toujours en décembre le thème de Noël pour leur cérémonie. Sans compter que cette année, la requête venait de Lily, une amie d'enfance de Natalie qui avait confié son mariage à l'agence...

Gretchen vit alors son amie retirer ses écouteurs, les ranger dans le tiroir de son bureau et s'adosser à sa chaise.

— Cette année, Noël m'est encore plus insupportable que d'habitude, lança-t-elle.

— Tu ne pars pas en voyage ?

— Non, je reste à la maison. Je voulais aller à Buenos Aires, mais je n'aurai pas le temps avec le mariage de Lily. Je devrai faire la compta pendant

les vacances.

— Quoi ? Tu ne vas quand même pas travailler à Noël ? se révolta Gretchen. Personne ne te demande de faire la fête, mais tu dois absolument te reposer. Tu travailles bien trop !

— Je ne suis jamais jusqu'à minuit à l'agence, comme toi ou Amelia.

— Encore heureux, vu toutes les heures que tu fais ! Tu ne voudrais pas t'envoler pour une île tropicale où tu te divertirais dans les bras d'un bel inconnu ?

Natalie poussa une sorte de grognement.

— Désolée, mais un homme n'est pas la solution à mes problèmes. Au contraire, cela ne ferait que les aggraver.

— Je ne te parle pas d'amour ou de mariage ! Juste de prendre du bon temps avec un homme. Ça ne fait jamais de mal, tu sais.

Natalie lui adressa alors un regard terriblement douloureux.

— Si, ça peut en faire énormément, surtout quand l'homme en question est le frère de ta meilleure amie et qu'il t'a jetée après s'être bien amusé avec toi !

TITRE ORIGINAL : ONE WEEK WITH THE BEST MAN

Traduction française : FLORENCE MOREAU

© 2015, Andrea Laurence.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Couple : © ISTOCKPHOTO/PEOPLE IMAGES/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture :

E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5789-0

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

BRENDA JACKSON

Cinq ans à t'attendre

Traduction française de
ROSA BACHIR

Passions



HARLEQUIN

Prologue

— Tu voulais me voir, Dillon ? demanda Brisbane Westmoreland.

Son frère aîné était installé à son bureau.

La baie vitrée offrait une vue imprenable sur Gemma Lake, le lac dans lequel se déversait la plus grande rivière de cette partie rurale de Denver, que les gens de la région appelaient Westmoreland Country. Bane était ici chez lui. Il n'était pas en Afghanistan, en Irak ou en Syrie, et n'avait donc pas à redouter les pièges, les ennemis tapis derrière les buissons, ou les terrains minés. A Westmoreland Country, il se sentait en sécurité. Et, malgré les circonstances, il était heureux d'être de retour.

Selon la tradition familiale, après le repas de Thanksgiving, tout le monde s'était réuni pour une partie de volley-ball sur neige. A présent, les femmes de la famille regardaient un film avec les enfants, tandis que les hommes jouaient aux cartes.

— Oui, entre, Bane.

Bane s'avança. Il savait que Dillon l'étudiait de son œil aiguisé, et qu'aucun détail ne lui échappait. Il savait bien ce que son aîné pensait : Bane n'avait plus rien de l'adolescent rebelle qui avait quitté la région cinq ans plus tôt, afin de se bâtir un avenir.

Bane serait le premier à admettre qu'il avait beaucoup changé. C'était maintenant un vrai militaire, sur le plan physique comme sur le plan mental. Depuis qu'il appartenait aux Navy Seals, le corps d'élite de la marine, il avait appris, vu et fait beaucoup de choses... tout cela pour le compte du gouvernement des Etats-Unis.

— Je veux savoir comment tu vas, expliqua Dillon, interrompant le fil de ses pensées.

Bane prit une profonde inspiration. Il aurait aimé répondre avec franchise. En temps normal, il affirmerait être en pleine forme, mais ce n'était pas le cas. Durant sa dernière opération secrète, une balle ennemie avait failli le tuer, et lui avait valu deux mois d'hôpital. Mais il ne pouvait pas l'avouer à Dillon.

— Je vais bien, se contenta-t-il de répondre, même si ma dernière mission a laissé des traces. J'ai perdu un collègue qui était aussi un ami.

Dillon secoua tristement la tête.

— Je suis navré de l'apprendre.

— Laramie Cooper était un type bien. Nous nous sommes connus à l'école navale.

Bane savait que Dillon ne demanderait pas de détails. La famille savait depuis longtemps que toutes ces opérations étaient secrètes et liées à la sécurité nationale, et qu'il ne pouvait donc rien divulguer.

Dillon garda le silence pendant une minute.

— Est-ce pour cela que tu prends un congé de trois mois ? finit-il par demander. A cause de la mort de ton ami ?

Bane s'assit dans le fauteuil de cuir face au bureau. Quand leurs parents, leur tante et leur oncle avaient péri dans un accident d'avion plus de vingt ans plus tôt, Dillon, l'aîné des Westmoreland de Denver, avait endossé le rôle de tuteur de leurs six frères — Micah, Jason, Riley, Stern, Canyon et Bane — et de leurs huit cousins et cousines — Ramsey, Zane, Derringer, Megan, Gemma, les jumeaux Adrian et Aidan, et Bailey. Dillon avait réussi l'exploit de souder la famille et de s'assurer que chacun réussisse sa vie. Et cela, tout en faisant de Blue Ridge Land Management Corporation, fondée par leur père et leur oncle, l'une des cinq cents plus grandes entreprises mondiales.

Puisque Dillon était l'aîné, il avait hérité de la maison principale de Westmoreland Country, ainsi que des cent vingt hectares qui l'entouraient. Tous les autres avaient reçu quarante hectares à leurs vingt-cinq ans. C'était un pays splendide, traversé par des montagnes, des vallées, des lacs, des fleuves et des ruisseaux.

De nouveau, Bane mesura à quel point il était bon d'être chez lui, en sécurité.

— Non, ce n'est pas pour cette raison, dit-il. Toute mon unité est en congé parce que notre dernière opération était éprouvante. Mais je vais employer ce temps libre à un but précis. Retrouver Crystal.

Après un instant, Bane ajouta d'une voix grave :

— S'il y a une chose que la mort de Cooper m'a apprise, c'est à quel point la vie est fragile. On peut disparaître en un instant.

Dillon ne saurait jamais que Bane ne parlait pas seulement de Cooper, mais aussi des nombreuses occasions où il avait failli perdre la vie.

Dillon vint s'asseoir au bord de son bureau pour lui faire face. Bane ignorait comment son frère allait réagir à ce qu'il venait d'annoncer. Crystal était la raison principale pour laquelle Dillon et le reste de la famille avaient soutenu sa décision de rejoindre l'U.S. Navy. Adolescents, Bane et Crystal avaient vécu une relation si passionnelle qu'ils en avaient fait voir de toutes les couleurs à leur famille.

— Comme je te l'ai annoncé quand tu es rentré pour le mariage de Jason, les Newsome sont partis sans laisser d'adresse, lui rappela Dillon. Leur principal objectif était de mettre autant de distance que possible entre Crystal et toi.

Il marqua un temps, puis reprit :

— Mais après ta visite, j'avais engagé un détective privé pour les retrouver. Je ne sais pas si tu es au courant, mais Carl Newsome n'est plus de ce monde.

Bane secoua la tête. M. Newsome ne l'avait jamais porté dans son cœur, loin de là, mais c'était tout de même le père de Crystal. Malgré leurs désaccords, elle l'avait toujours adoré.

— Je l'ignorais.

— J'ai téléphoné à Emily Newsome, qui m'a appris que Carl était décédé d'un cancer du poumon. Après avoir présenté mes condoléances, j'ai demandé des nouvelles de Crystal. Sa mère m'a dit qu'elle allait bien, qu'elle étudiait à Harvard, et qu'elle comptait obtenir un doctorat en biochimie.

— Cela ne me surprend guère, Crystal était brillante. Au lycée, elle avait deux ans d'avance.

Bane n'allait pas lui rappeler que Crystal avait souvent manqué les cours pour passer du temps avec lui. Leur famille, surtout les Newsome, en avait rendu Bane responsable. Sans lui, elle aurait été première de sa classe, il en était certain. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il n'avait pas tenté de la retrouver durant toutes ces années. Il avait voulu qu'elle réalise tout son potentiel. Il lui devait bien cela.

— Alors, tu n'as pas eu de nouvelles de Crystal depuis le jour où Carl l'a envoyée vivre chez sa tante ? demanda Dillon.

— Non. Comme tu me l'as si justement dit à l'époque, je n'avais rien à lui offrir. J'étais une tête brûlée qui collectionnait les ennuis. Elle méritait mieux, et j'étais bien décidé à devenir meilleur, pour elle.

Dillon l'observa en silence, comme s'il hésitait à lui parler. Bane se sentit mal à l'aise. Quelque chose était-il arrivé à Crystal ?

— Que me caches-tu, Dil ?

— Je ne veux pas te faire de peine ou te perturber, Bane, mais je dois te mettre en garde. Tu comptes retrouver Crystal, mais tu ignores quels sont ses sentiments pour toi à présent. Vous étiez jeunes, et un premier amour n'est pas toujours le dernier. Même si tu l'aimes encore, pour autant que tu saches, elle a peut-être tourné la page et refait sa vie sans toi. Cela fait cinq ans, Bane. As-tu envisagé la possibilité qu'elle puisse être avec un autre homme ?

Bane se cala dans son fauteuil.

— Je n'y crois pas. Crystal et moi avons conclu un pacte. Un lien indéfectible nous unit.

— Mais cela remonte à des années ! insista Dillon. Tu viens de dire que tu ne l'as jamais revue. Qui sait, elle est peut-être mariée à l'heure qu'il est.

— Non, Crystal n'épouserait personne d'autre.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

Bane soutint son regard.

— Parce qu'elle est déjà mariée, Dil. Crystal est ma femme, et il est grand temps que j'aille retrouver mon épouse.

Dillon se leva d'un bond.

— Mariée ? Avec toi ? Crystal ? M-mais comment ? Quand ?

— Quand nous nous sommes enfuis.

— Mais Crystal et toi n'êtes jamais arrivés jusqu'à Las Vegas !

— Ce n'était pas le but, dit Bane calmement. Nous avons donné cette impression exprès, pour mettre tout le monde sur une fausse piste. Nous nous sommes mariés en Utah.

— En Utah ? Il faut avoir dix-huit ans pour se marier sans consentement parental, et Crystal en avait dix-sept.

— Dix-sept quand nous sommes partis, mais dix-huit ans le lendemain.

Dillon le dévisagea, l'air stupéfait.

— Alors, pourquoi l'avoir caché ? Pourquoi n'a-t-elle pas dit à ses parents qu'elle était ta femme, et pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— Parce que je savais que même si elle était ma femme, je pouvais tout de même être accusé d'enlèvement. J'avais enfreint l'injonction d'éloignement du juge quand j'ai mis le pied sur la propriété de ses parents. Si tu te souviens bien, le juge Forrester était furieux et voulait m'envoyer en maison de correction pendant un an. Connaissant M. Newsome, si j'avais parlé de notre mariage, il aurait exigé que le juge prononce une sentence encore plus dure. Et il aurait trouvé un moyen de faire annuler notre mariage, ou de forcer Crystal à divorcer. Elle et moi en avons conscience, voilà pourquoi nous avons décidé de garder le secret sur notre mariage, quoi qu'il advienne... même si cela signifiait être séparés pendant quelque temps.

— Quelque temps ? Cela fait cinq ans !

— Je n'avais pas prévu que ce serait si long, se défendit-il. Nous pensions être séparés sept mois, le temps que Crystal puisse terminer son année de lycée. Jamais nous n'aurions cru que son père l'enverrait chez sa tante. Et puis, j'ai repensé à tes propos. Tu disais que je n'avais rien à offrir à Crystal. Qu'elle était brillante, et méritait mieux qu'un idiot qui aimait jouer les mauvais garçons.

Bane marqua une pause.

— Je n'ai pas revu Crystal, reprit-il, mais j'ai réussi à lui parler.

— Tu as repris contact avec elle ?

— Une seule fois. Quelques mois après son départ.

— Comment as-tu fait ? Ses parents se sont assurés que personne ne sache où elle était !

— Bailey l'a retrouvée pour moi.

Dillon secoua la tête.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié. Et comment Bailey a-t-elle découvert où était Crystal ?

— Tu es sûr de vouloir le savoir ?

Dillon se passa la main sur le visage.

— Ça a impliqué d'enfreindre la loi ?

— En quelque sorte.

Leur cousine Bailey, de quelques années plus jeune que Bane, était la benjamine des Westmoreland de Denver. Durant l'adolescence, Bane, les jumeaux Adrian et Aidan et elle étaient très proches. Tous les quatre avaient souvent eu toutes sortes d'ennuis avec la police. Bane savait que c'était l'amitié de Dillon avec le shérif Harper qui leur avait évité la prison.

A présent, les jumeaux étaient diplômés de Harvard. Adrian était docteur en ingénierie, et Aidan cardiologue à l'hôpital Johns Hopkins. Tous deux étaient assagis, et heureux en mariage. Bailey, titulaire d'un MBA, épouserait Walker Rafferty, un éleveur d'Alaska, le jour de la Saint-Valentin, et irait vivre avec lui dans son ranch. L'annonce de son départ avait été un choc pour toute la famille, puisque Bailey avait toujours juré qu'elle ne quitterait jamais Westmoreland Country. Bane avait rencontré Rafferty aujourd'hui, et avait aussitôt apprécié l'ex-marine.

— Alors, si tu savais où elle était, pourquoi n'es-tu pas allé la voir ? demanda Dillon.

— J'ignorais où elle se trouvait, et j'ai fait promettre à Bailey de ne pas me le dire. J'avais juste besoin de lui parler, alors Bailey a organisé un appel entre Crystal et moi, qui a duré vingt minutes. Je lui ai annoncé ma décision de rejoindre la Navy. Et je lui ai fait la promesse d'honorer nos vœux de mariage, et de venir la chercher un jour. C'est la dernière fois que nous nous sommes parlé.

Il se souvenait de cet appel comme si c'était hier.

— Je devais aussi m'assurer qu'elle n'était pas tombée enceinte pendant notre escapade. Une grossesse aurait tout changé. Je ne serais pas entré dans la Navy, et je serais allé la chercher aussitôt.

Dillon acquiesça.

— Sais-tu où elle se trouve à présent ? demanda-t-il.

— Je l'ignorais jusqu'à il y a quelques heures. Bailey a perdu le contact avec elle il y a un an et demi. La semaine dernière, j'ai engagé un détective pour la retrouver, ce qu'il a fait. Je pars demain matin.

— Pour aller où ?

— A Dallas.

Lorsqu'elle quitta les bureaux de Seton Industries, Crystal Newsome rejoignit rapidement sa voiture, en jetant des regards furtifs par-dessus son épaule. Elle tenta d'ignorer les frissons qui la parcouraient, et de se persuader qu'elle s'inquiétait sûrement pour rien. Mais le message qu'elle avait trouvé tout à l'heure dans le tiroir de son bureau l'obsédait.

« Quelqu'un veut mettre la main sur vos recherches. Je vous suggère de disparaître quelque temps. Quoi qu'il advienne, ne faites confiance à personne. »

Après l'avoir lu, elle avait jeté un regard autour d'elle, mais ses quatre collègues biochimistes étaient plongés dans leurs travaux respectifs. Elle aurait aimé prendre ce message pour une plaisanterie, mais elle n'y parvenait pas. Pas après l'incident de la veille.

Elle avait découvert que quelqu'un avait ouvert son casier. Il n'y avait aucun signe d'effraction, ce qui signifiait que quelqu'un connaissait le code de sa serrure. Et cette personne avait pris le temps de remettre les choses presque exactement comme elle les avait laissées.

Et maintenant, ce message anonyme.

Lorsqu'elle arriva à sa voiture, elle grimpa prestement à l'intérieur. Après avoir jeté un coup d'œil aux voitures garées près de la sienne, elle sortit du parking et s'engagea dans la rue. Quand elle s'arrêta au premier feu rouge, elle sortit le message de son sac et le relut.

Disparaître ? Même si elle le voulait, comment le pourrait-elle ?

Actuellement, elle travaillait sur son doctorat en biochimie. Elle avait été choisie au niveau national avec quatre autres chimistes pour participer à un programme de recherche d'une année chez Seton Industries. Crystal savait que d'autres personnes s'intéressaient à ses travaux. Par exemple, le mois dernier, elle avait été approchée par deux agents du gouvernement, qui lui avaient offert de travailler pour le compte de la Sécurité intérieure. Quand ils avaient attiré son attention sur le fait que ses données pouvaient tomber entre de mauvaises mains, elle leur avait assuré que son projet n'était encore qu'un concept théorique. Ils lui avaient tout de même proposé de collaborer avec deux autres chimistes américains, qui travaillaient sur des recherches

similaires. Même si leur offre était tentante, elle l'avait déclinée. Elle devait soutenir sa thèse à Harvard au printemps, et avait déjà reçu plusieurs offres d'emploi.

Aurait-elle dû prendre l'avertissement de ces agents au sérieux ? Une personne aux intentions criminelles pouvait-elle en avoir après ses découvertes ?

Elle jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, et sentit son cœur battre. Une voiture bleue qu'elle avait précédemment remarquée à un feu était encore là. Était-elle paranoïaque ?

Un peu plus tard, elle eut sa réponse. La voiture était toujours derrière elle, séparée par quelques véhicules.

Donc, elle ne pouvait pas rentrer chez elle, sinon cette voiture bleue la suivrait. Alors, où aller ? Qui appeler ? Ses quatre collègues étaient aussi des doctorants, mais elle restait seule la plupart du temps, et n'avait noué de relation avec aucun d'entre eux.

Excepté avec Darnell Enfield. Car il avait cherché à avoir une relation sentimentale avec elle. Elle n'avait rien fait pour l'encourager, et lui avait répété maintes fois qu'elle n'était pas intéressée. Comme cela n'avait pas suffi, elle avait menacé de déposer plainte auprès du directeur du programme. Vexé, Darnell l'avait traitée de pimbêche, et lui avait souhaité de finir seule et malheureuse.

Eh bien, c'était déjà le cas ! Presque tous les jours, elle tentait de ne pas s'attarder sur le sentiment de solitude qu'elle éprouvait depuis cinq ans. Et à dire vrai, la solitude était sa plus fidèle compagne depuis plus longtemps encore.

Fille unique de parents âgés et surprotecteurs, elle avait suivi des cours à domicile, ne sortant que pour aller à l'église ou faire des courses. Lorsqu'elle était enfant, ses parents ne l'autorisaient même pas à jouer avec ses petites voisines. L'une d'elle avait pourtant tenté de devenir son amie. Mais le mieux que Crystal ait pu faire avait été de discuter avec la petite fille par la fenêtre de sa chambre.

Ce n'était que lorsque leur pasteur les avait encouragés à inscrire Crystal à l'école publique pour développer ses compétences sociales que ses parents avaient cédé. Elle avait à l'époque quinze ans, et rêvait d'avoir des amis. Mais elle avait découvert à quel point le monde était cruel quand les autres filles l'avaient snobée, et que les garçons s'étaient moqués d'elle à cause de son avance dans toutes les matières. Elle avait été malheureuse, jusqu'à ce qu'elle rencontre Bane.

Brisbane Westmoreland.

L'homme qu'elle avait épousé en secret cinq ans plus tôt, le jour de son dix-huitième anniversaire. Et qu'elle n'avait pas revu depuis.

Adolescent, Bane avait été son meilleur ami, sa planche de salut, et sa raison de vivre. Il l'avait comprise comme personne, et elle avait eu le sentiment de le comprendre aussi. Les parents de Crystal avaient fait grand

cas de leurs quatre ans d'écart, et avaient tout fait pour les séparer. Mais plus ils essayaient, plus elle défiait leur autorité pour être avec lui.

Et puis, Bane était un Westmoreland. Des années plus tôt, les arrière-grands-pères de Bane et de Crystal avaient mis fin à leur amitié à cause d'une dispute concernant un terrain, et il semblait que le père de Crystal tienne à perpétuer cette vieille querelle.

Quand Crystal s'arrêta à un autre feu, elle sortit la carte de visite que les deux agents du gouvernement lui avaient laissée. Ils lui avaient demandé de leur téléphoner si elle changeait d'avis, ou si elle remarquait la moindre chose anormale. Elle avait cru qu'ils cherchaient seulement à l'effrayer, afin qu'elle réfléchisse à leur offre. Mais se pouvait-il qu'ils aient raison ? Devrait-elle les contacter ? Elle remit la carte dans son sac et relut le message anonyme.

« Quoi qu'il advienne, ne faites confiance à personne. »

Alors, que faire ? Où aller ? Depuis la mort de son père, sa mère était maintenant missionnaire à Haïti. Crystal devrait-elle se réfugier à Orangeburg, en Caroline du Sud, où vivait sa tante Rachel ? Non, Crystal ne voulait surtout pas lui créer d'ennuis.

Il y avait un autre endroit où elle pouvait se cacher. La maison de son enfance, à Denver. Après la mort de son père, elle avait appris qu'il n'avait jamais vendu le domaine familial, même si sa mère et lui étaient allés vivre dans le Connecticut. Et, plus surprenant encore, qu'il lui avait légué le ranch. Avait-il voulu lui faire savoir qu'il avait accepté le fait qu'un jour, elle y retourne ?

Elle se mordilla la lèvre. Devrait-elle y retourner maintenant ? Et affronter tous les souvenirs qu'elle y avait laissés ? Et si Bane était à Denver ? S'il s'était entiché d'une autre, malgré ses promesses de fidélité ?

Non, impossible. Le Bane Westmoreland dont elle était tombée amoureuse lui avait promis d'honorer ses vœux de mariage. Avant d'épouser une autre femme, il serait d'abord venu la trouver pour demander le divorce.

Elle songea à l'autre promesse qu'il lui avait faite. Celle de venir la chercher. Cela faisait cinq ans, et elle attendait toujours. Était-elle stupide de l'avoir cru ? Gâchait-elle sa vie pour un homme qui l'avait oubliée ? Il avait pu se passer tant de choses ! Les sentiments et les émotions pouvaient changer. Les gens pouvaient changer. Pourquoi s'accrochait-elle à ses souvenirs d'adolescente avec un homme qui avait peut-être tourné la page ?

Sur le plan légal, elle était mariée, mais tout ce qu'elle avait, c'était un nom de famille dont elle ne se servait jamais, et un mari qui l'avait quittée avec des promesses non tenues. Lors de leur dernier contact, il lui avait annoncé qu'il rejoignait la Navy. Avait-il cru qu'elle l'attendrait jusqu'à ce qu'il se lasse de passer d'un port à l'autre ? Et si une urgence était survenue, et qu'elle ait eu besoin de lui ?

Inutile de réfléchir longtemps pour connaître la réponse. Si une urgence était survenue, elle aurait pu le joindre en passant par sa famille. Même si les Westmoreland ignoraient où elle vivait aujourd'hui, elle, en revanche, savait

où les trouver. Elle aurait pu téléphoner à Dillon, le frère aîné de Bane. A plusieurs reprises, elle avait bien failli le faire, mais chaque fois, quelque chose l'avait retenue. Notamment le fait que les Westmoreland lui reprochaient une grande partie des ennuis que Bane s'était attirés.

Adolescents, Bane et elle étaient fusionnels. Elle préférait éviter de penser au nombre de fois où ils avaient enfreint la loi pour être ensemble. Elle avait souvent manqué les cours, et contrairement à ce que ses parents avaient cru, c'était souvent elle qui l'avait voulu, et non Bane. Rien de ce que leur famille avait dit ou fait n'avait réussi à les séparer. Au contraire, leur lien n'en était devenu que plus fort.

Etant donné leur différence d'âge, les parents de Crystal avaient accusé Bane de profiter d'elle, et son père avait même obtenu une mesure d'éloignement, et menacé de faire envoyer Bane en prison. Mais cela ne les avait pas empêchés d'être ensemble. Quand ils s'étaient lassés de l'ingérence de leurs familles, ils s'étaient enfuis.

Elle chercha sous le col de sa chemise le médaillon d'argent en forme de cœur que Bane lui avait offert, et qui avait appartenu à sa défunte mère. A l'époque, il n'avait pas les moyens de lui offrir une alliance. Quand il avait attaché le collier autour de son cou, il lui avait demandé de toujours le porter, comme témoignage de leur amour. De son amour pour elle. Elle eut la gorge nouée. S'il l'aimait tant, pourquoi n'avait-il pas tenu sa promesse ? Pourquoi n'était-il pas venu la chercher ?

Le frère aîné de Bane, Dillon, avait téléphoné à la mère de Crystal, à la mort de leur père. Selon sa mère, la conversation avait été brève, mais Dillon avait pris le temps de demander comment Crystal allait. Il n'avait parlé de Bane que pour dire qu'il était dans la Navy. Bien entendu, sa mère pensait que sa fille était mieux sans Bane, et les Westmoreland pensaient sans doute qu'il était mieux sans elle. Et s'ils avaient raison, et que Bane était vraiment mieux sans elle ?

Prenant une grande inspiration, elle se força à reporter ses pensées sur la voiture qui la suivait. Devrait-elle appeler la police ? Elle écarta rapidement cette idée. Le message ne l'avait-il pas avertie de ne faire confiance à personne ? Une idée lui vint soudain à l'esprit. C'était le début des soldes, et les acheteurs se pressaient déjà en nombre dans les boutiques. Il lui suffirait de prendre la direction du centre commercial le plus fréquenté de Dallas pour se fondre dans la circulation. Si cela ne fonctionnait pas, elle trouverait un plan B.

Dans tous les cas, elle ne le laisserait pas cette personne la suivre jusque chez elle. Quand elle rentrerait, elle ferait sa valise, et disparaîtrait quelque temps. Elle déciderait de sa destination une fois à l'aéroport. Les Bahamas lui semblaient tentants.

Que penseraient ses collègues, quand elle ne se montrerait pas le lendemain comme d'habitude ? Pour l'heure, c'était le cadet de ses soucis. Etre en sécurité, voilà sa priorité.

Une demi-heure plus tard, elle sourit, satisfaite que le plan A ait fonctionné. Elle avait aisément semé la voiture bleue dans la foule de véhicules autour du centre commercial. Mais, par sécurité, elle roula encore un peu avant de rentrer chez elle.

Elle était tombée amoureuse de Dallas, mais elle n'avait pas d'autre choix que de quitter la ville quelque temps.

* * *

Installé dans le monospace qu'il avait loué à l'aéroport, Bane releva le bord de son Stetson et étendit ses longues jambes. Il vérifia sa montre une nouvelle fois. Selon le rapport du détective privé, Crystal travaillait chez Seton Industries comme biochimiste tout en achevant sa thèse de doctorat. D'habitude, elle terminait sa journée vers 16 heures. Il était près de 19 heures, et elle n'était toujours pas rentrée. Où était-elle passée ?

Peut-être faisait-elle les boutiques ? Ou alors, elle passait du temps avec des amies. Il devrait patienter, voilà tout.

Aucun membre de sa famille n'avait été surpris quand il avait annoncé qu'il partait retrouver Crystal. Toutefois, hormis Bailey qui était déjà au courant, tous avaient été choqués d'apprendre qu'il avait épousé Crystal en secret.

Bailey avait serré Bane dans ses bras, et lui avait murmuré qu'il était grand temps qu'il aille retrouver son épouse. Bien sûr, les autres l'avaient mis en garde : il ne devait pas s'attendre à ce que Crystal soit la jeune fille de dix-huit ans qu'il avait laissée. Elle avait changé, tout comme lui.

Son cousin Zane, qui se targuait d'être un expert en psychologie féminine, avait même conseillé à Bane de ne pas attendre de Crystal qu'elle endosse volontiers son rôle d'épouse aimante d'un mari parti depuis longtemps. Il lui avait recommandé de ne rien faire de stupide comme la prendre dans ses bras pour la conduire directement dans la chambre. Ils devraient réapprendre à se connaître, et Bane ne devrait pas être surpris si, les premiers temps, elle tentait de dresser des murs entre eux.

Zane avait souligné que même si Bane avait de bonnes raisons pour cela, il n'avait pas pris contact avec sa femme pendant cinq ans. Il était donc probable que Crystal ait des doutes sur son amour et sa fidélité.

Bane avait apprécié les conseils de sa famille. Certes, il aimerait beaucoup prendre Crystal dans ses bras et la conduire dans la chambre la plus proche, mais il avait suffisamment de bon sens pour savoir qu'il devait être patient. Après tout, ils avaient été séparés longtemps, et ils devaient régler de nombreuses questions avant de se retrouver sur le plan physique. Mais il avait une certitude : Crystal savait qu'il viendrait, comme il l'avait promis.

Il était de retour dans sa vie, pour de bon. Même si pour cela, il devait vivre à Dallas avec elle quelque temps. En tant que Seal, il pourrait vivre n'importe où. Il devait simplement être prêt à partir en entraînement ou en

mission secrète chaque fois que son commandant le requérait. Et tant que la situation était instable en Irak, en Afghanistan et en Syrie, son unité devait se tenir prête.

Penser à son unité lui fit penser à Coop. Difficile de croire que son ami les avait quittés. Tous les membres de son équipe avaient été durement affectés par sa mort. Et ils avaient décidé qu'un jour, ils retourneraient en Syrie, afin de retrouver le corps de Coop et de le ramener chez lui. Ses parents le méritaient, et Coop aussi.

Longtemps, Bane avait cru pouvoir cacher son statut d'homme marié à ses camarades. Mais ils avaient tant insisté pour lui trouver des petites amies qu'il avait fini par leur avouer la vérité.

Il l'avait regretté ensuite, car ils n'avaient cessé de le narguer avec leurs conquêtes, pendant que lui restait seul. Au bout du compte, ses collègues avaient accepté sa volonté de demeurer fidèle. A présent, tous l'admiraient et le respectaient pour cela.

Le Seal en lui inspecta son environnement. Le quartier semblait sûr, ce qui était un bon point.

Le style de la maison de briques correspondait bien à Crystal. C'était une bâtisse en bon état, et le jardin était bien entretenu. Contrairement aux autres maisons, remarqua-t-il, elle n'avait aucune décoration de Noël. Aucune guirlande colorée autour des fenêtres, pas d'objets animés sur la pelouse. Crystal ne fêtait-elle donc plus les vacances ? Pourtant, elle adorait Noël. C'était le jour le plus important pour elle, après son anniversaire.

Un anniversaire qui était devenu encore plus spécial depuis qu'il avait décidé de l'épouser ce jour-là. Il esquissa un sourire en songeant à toutes les cartes d'anniversaire qu'il lui avait achetées, même s'il n'avait pas pu les lui envoyer. Il lui avait même acheté, tous les ans, des cartes pour la Saint-Valentin et Noël. Il les avait soigneusement conservées dans une boîte, sachant qu'un jour, il les lui donnerait. Eh bien, ce jour était enfin arrivé, puisqu'elles étaient toutes dans son sac. Avec toutes les lettres qu'il lui avait écrites. Des lettres qu'il n'avait jamais envoyées, puisqu'il n'avait pas son adresse.

Il avait fait promettre à Bailey de ne pas lui dire où Crystal vivait. Car, s'il l'avait su, il serait allé la trouver, gâchant ainsi tous ses efforts pour devenir un homme meilleur.

Parfois, il avait cru devenir fou tant elle lui manquait. Il lui avait fallu faire appel à toute sa résolution pour tenir le coup. Au bout du compte, il savait que le sacrifice en valait la peine.

Il laisserait à Crystal un peu de temps avant d'aller frapper à sa porte, pour ne pas l'effrayer. Et puis, il préférerait ne pas attirer l'attention des voisins, surtout si personne ne savait qu'elle était mariée. D'après le rapport du détective privé, son statut marital était un secret bien gardé. Bane n'était guère étonné. Difficile de parler d'un mari qui était toujours absent.

Son téléphone sonna, et il sourit en reconnaissant la sonnerie de son

camarade, Thurston McRoy, plus connu sous le nom de Mac. Tous les membres de son unité avaient des diminutifs, ce qui permettait une identification plus facile pendant les déploiements. Cooper avait opté pour Coop, McRoy pour Mac. Et Brisbane avait gardé Bane, le surnom que sa famille lui avait donné.

— Quoi de neuf, Mac ?

— Tu l’as revue ?

Il avait expliqué à Mac où il se rendait, au cas où son unité avait besoin de le rejoindre.

— Non, pas encore. Je suis garé devant chez elle. Elle est en retard.

— Quand elle arrivera, ne lui pose pas dix mille questions et, s’il te plaît, ne t’énerve pas sur elle comme si tu avais été présent ces cinq dernières années. Tu penses peut-être qu’elle est en retard, mais c’est peut-être une habitude pour elle, de rentrer tard de temps en temps. Les femmes aiment se pomponner. Aller chez le coiffeur, l’esthéticienne, ce genre de choses.

Bane sourit. Mac savait sans doute de quoi il parlait, puisqu’il était marié. Il avait souvent raconté qu’après chaque longue mission, il traversait une période de réajustement, durant laquelle il devait réapprendre à connaître son épouse, et réaffirmer son statut de chef de famille.

Bane vit des phares approcher.

— Je crois qu’elle arrive, dit-il.

— Bien. Rappelle-toi de mes conseils.

Les tiens et ceux de tous les autres, songea Bane.

— Ne t’inquiète pas, je saurai me débrouiller.

— Veille à cela.

Puis Mac raccrocha.

Tout en regardant les phares se rapprocher, Bane ne put contrôler les battements de son cœur. Crystal avait-elle beaucoup changé ? Avait-elle les cheveux longs comme autrefois ? Se mordillait-elle la lèvre quand elle était nerveuse ? Avait-elle toujours ces jambes splendides ?

Peu importait. Il allait enfin retrouver Crystal. Sa femme.

Bane la regarda se garer devant chez elle et sortir de sa voiture. Dès que son regard se posa sur elle, toute l’émotion qu’il avait dû contenir toutes ces années déferla sur lui.

La lumière de la rue éclairait son visage. Même à distance, il la trouvait splendide. Elle avait grandi, et sa silhouette adolescente était devenue celle d’une femme. Son poulx s’accéléra quand il remarqua les courbes qui emplissaient son pantalon noir, les seins généreux sous sa veste.

Tandis qu’il l’observait, le Navy Seal en lui fut en alerte. Quelque chose clochait dans son comportement. Il avait été entraîné pour être vigilant. Reconnaître les signes du danger lui avait permis de rester en vie lors de ses missions. Peut-être était-ce la rapidité avec laquelle elle avait rejoint sa maison, le nombre de fois où elle avait regardé par-dessus son épaule, ou la façon dont elle ne cessait de surveiller la rue, comme pour s’assurer qu’elle

n'avait pas été suivie.

Quand elle entra et referma la porte derrière elle, il relâcha le souffle qu'il avait retenu sans s'en rendre compte. Pourquoi était-elle si nerveuse ? Elle ignorait qu'il venait, donc ce n'était pas à cause de lui. En fait, elle ne semblait pas seulement nerveuse. Elle semblait terrifiée. Pourquoi ? Même si elle était au courant de son arrivée, elle n'avait pas de raison d'avoir peur de lui. A moins que...

Il fronça les sourcils. Et si elle craignait qu'il découvre qu'elle avait un amant ? Si elle était la mère de l'enfant d'un autre ? Et si...

Il se reprit. Chacune de ces pensées était comme un coup de poing en plein ventre, et il refusait d'aller sur ce terrain. De plus, le rapport du détective privé était clair. Elle vivait seule, et n'avait de relation avec personne.

Pourtant, elle semblait effrayée.

Après avoir attendu quelques minutes, pour lui donner le temps de se poser après une journée de travail, il sortit de son véhicule. Il était temps de découvrir ce qui se passait.

* * *

Le cœur battant, Crystal déposait des vêtements dans sa valise, ouverte sur son lit. Avait-elle rêvé, ou avait-elle été surveillée en rentrant chez elle ce soir ? Elle avait regardé autour d'elle plusieurs fois, et n'avait rien vu. Pourtant...

Elle prit une profonde inspiration. Elle devait garder la tête froide. Elle laisserait sa voiture ici, et allumerait quelques lampes pour donner l'impression qu'elle était chez elle. Elle appellerait un taxi pour l'emmener à l'aéroport, et ne prendrait que le strict nécessaire.

Mais l'album photo qu'elle tenait dans sa main l'accompagnait partout, elle l'emporterait donc avec elle. Elle l'avait acheté juste après sa dernière conversation téléphonique avec Bane. Ses parents l'avaient envoyée vivre avec sa tante Rachel pour finir sa dernière année de lycée. Ils avaient voulu l'éloigner de Bane, sans savoir que tous deux s'étaient mariés.

Bane avait convaincu Crystal qu'il était important qu'elle termine ses études avant d'annoncer leur mariage, et qu'il supporterait d'être séparé quelques mois. Ni Bane ni elle n'avaient pensé que ses parents l'enverraient si loin. Pourtant, elle avait été certaine que Bane viendrait la chercher une fois l'année scolaire terminée, quoi qu'il advienne.

Quelques mois après avoir quitté Denver, elle avait reçu un appel de lui. Elle avait cru qu'il téléphonait pour lui dire qu'il ne supportait pas leur séparation, et qu'il venait la chercher plus tôt que prévu. Mais elle avait eu tort. Il avait d'abord voulu savoir si elle était tombée enceinte lors de leur fuite. Puis, il lui avait annoncé qu'il entrait dans la Navy, et qu'il rejoindrait le camp d'entraînement de Great Lakes, dans l'Illinois, quelques semaines plus tard. Il avait affirmé avoir besoin de mûrir, et de devenir un homme

responsable. Elle méritait un mari qui puisse lui donner le meilleur de lui-même, et après avoir accompli ce but, il reviendrait la chercher, avait-il argumenté. Il avait également promis que, durant leur séparation, il lui resterait fidèle, et elle en avait fait autant. Elle avait tenu parole.

Elle avait pensé qu'il resterait dans la Navy quatre ans. Se préparant à cette séparation, elle avait décidé de devenir quelqu'un, elle aussi. Pour être celle qu'il méritait. Après le lycée, elle s'était inscrite à l'université. Elle avait passé un test d'entrée, qu'elle avait brillamment réussi. Elle avait ainsi pu entrer directement en deuxième année.

Assise au bord du lit, elle parcourut l'album qu'elle avait dédié à Bane. Elle avait même fait graver son prénom sur la couverture. Toutes ces années, elle avait tenu ce journal en images qui retraçait sa vie sans lui. Il y avait des photos de ses remises de diplômes au lycée et à l'université, et d'autres prises au hasard. Elle s'était dit que quand elle le reverrait, il y aurait deux ou trois ans de clichés. Jamais elle n'aurait cru qu'il y en aurait cinq. Comment aurait-elle pu imaginer qu'ils seraient séparés aussi longtemps, sans aucun contact ?

Elle pensait souvent à lui. Chaque jour, même. Mais elle essayait de ne pas se demander pourquoi il mettait tant de temps à revenir. Et de ne pas se dire qu'il pourrait être quelque part, en train de profiter de la vie sans elle. Chassant ces pensées de son esprit, elle rangea l'album dans sa valise. Elle s'était décidée pour les Bahamas. Mais au cas où on fouillerait sa maison, elle s'était assurée de ne laisser aucun indice sur sa destination.

Avait-elle tort de suivre les conseils du message alors qu'elle ignorait qui en était l'auteur ? Elle pourrait aller trouver la police, ou raconter à ces deux agents du gouvernement que son casier avait été ouvert et que quelqu'un la suivait. Si elle ne pouvait pas faire confiance à son propre gouvernement, alors qui pouvait-elle croire ? Elle secoua la tête, décidant de s'abstenir. Peut-être parce qu'elle avait regardé trop de séries où le gouvernement se révélait être du mauvais côté.

Elle songea à appeler sa mère et tante Rachel, mais se ravisa. Quelle que soit la situation dans laquelle elle était impliquée, mieux valait les laisser en dehors de cela. Elle les contacterait plus tard, quand elle se sentirait en sécurité. Quelques instants plus tard, elle portait sa valise dans le salon et appelait un taxi quand on sonna à sa porte.

Elle se figea. Personne ne lui rendait jamais visite. Qui cela pouvait-il être à cette heure-ci ? Elle se glissa dans l'ombre du couloir, espérant que le visiteur, qui qu'il soit, la croie absente. Elle retint sa respiration quand le carillon retentit une nouvelle fois. Cette personne l'avait-elle vue entrer ?

Quelques instants passèrent. Elle soupira, soulagée. Mais ensuite, elle entendit des coups contre sa porte. Elle déglutit. La personne était toujours là. Soit Crystal répondait, soit elle faisait semblant d'être absente. Puisque jusqu'ici, la première solution n'avait pas marché, elle courut vers sa chambre et prit son revolver dans le tiroir de sa table de chevet.

Grâce à Bane, elle savait comment s'en servir. Même si le quartier était

sûr, elle avait préféré être armée. Une femme seule devait être prudente.

Quand elle regagna le salon, elle entendit d'autres coups. Elle avança vers la porte, s'arrêtant à quelques mètres.

— Qui est-ce ? cria-t-elle, serrant son revolver.

Un moment de silence s'ensuivit. Puis une voix résonna.

— C'est moi, Crystal. Bane.

- 2 -

Crystal faillit lâcher son revolver.

Bane ? Mon Bane ? Impossible ! songea-t-elle en reculant. C'était sûrement un imposteur. Il n'avait même pas la voix de Bane. Celle-ci était plus profonde, plus rauque.

Si c'était une ruse, la personne savait-elle qu'elle était mariée à Brisbane Westmoreland ? Et si c'était réellement Bane, pourquoi se montrait-il aujourd'hui ? Et pourquoi précisément ce soir ?

Ce n'était pas logique qu'il apparaisse juste au moment où elle songeait à lui. Elle en revenait donc à la première hypothèse : ce n'était pas Bane.

— Je ne vous crois pas. Allez-vous-en, ou j'appelle la police ! menaçait-elle. J'ai une arme et je n'hésiterai pas à m'en servir.

— Crystal Gayle, c'est moi. Je t'assure. C'est Bane.

Crystal Gayle ? Elle inspira profondément. Personne ne l'appelait ainsi hormis ses parents... et Bane. Plus jeune, elle avait détesté être appelée par ses deux prénoms, que son père lui avait donnés en hommage à sa chanteuse de country préférée. Mais Bane lui avait appris à les apprécier en l'appelant ainsi de temps en temps. Se pouvait-il que ce soit vraiment lui derrière cette porte ?

Baissant son arme, elle regarda par le judas. Son regard rencontra un magnifique regard noisette teinté de vert. C'étaient les yeux qu'elle connaissait. C'était Bane.

Elle allait lui ouvrir quand elle se souvint du message. « Ne faites confiance à personne. » Mais ce n'était pas n'importe qui, se raisonna-t-elle. C'était Bane.

Elle déverrouilla la porte et recula. La faible lumière du perron inonda le vestibule quand Bane poussa la porte. Il avait toujours été grand et élancé, mais l'homme qui entraînait dans sa maison semblait bien plus grand que dans son souvenir. Et il n'était plus mince. A présent, il affichait une musculature impressionnante. A l'évidence, il s'entraînait beaucoup pour rester en forme. Son corps était l'exemple de l'endurance et de la force. Et quand son regard se posa sur son visage, elle prit une brusque inspiration. Même son expression était différente. Elle était plus brute. Plus dure.

Son regard était le même, mais elle ne l'avait jamais vu avec une barbe auparavant. Il avait toujours été d'une beauté presque juvénile, mais ses traits ciselés étaient maintenant parfaitement virils. Elle avait devant elle le plus beau visage qu'elle ait jamais vu.

Non seulement il semblait plus âgé et plus mûr, mais il ressemblait aussi à un militaire, même s'il portait un jean, une chemise en chambray, un blouson d'aviateur en cuir, des bottes western et un stetson. C'était sans doute le fait qu'il se tienne si droit. Et toute cette transformation était due à la Navy ?

Il ferma la porte derrière lui et l'observa avec intensité. Elle sentit son cœur s'emballer. Une part d'elle voulait courir vers lui, lui dire à quel point elle était heureuse de le voir, à quel point il lui avait manqué... mais elle n'y arrivait pas. Ses jambes refusaient d'avancer, et elle savait pourquoi. Ce Bane était comme un étranger pour elle.

— Crystal.

Elle n'avait pas rêvé. Sa voix était plus grave. Et terriblement sensuelle.

— Bane.

— Tu es splendide.

Interloquée, elle dit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Toi aussi. Et tu as l'air changé.

Lorsqu'il sourit, elle sentit son souffle accrocher. Il avait toujours le sourire de Brisbane Westmoreland. Un sourire éclatant, qui dévoilait ses dents blanches et parfaitement alignées, en contraste avec son teint caramel.

— C'est vrai, je ne suis plus le même Bane. L'armée, ça vous change un homme, dit-il de cette voix rauque à laquelle elle tentait de s'habituer.

Il admettait être différent.

Était-ce sa façon de dire que sa transformation avait également changé ses préférences ? Notamment en matière de femmes ? Il était plus âgé à présent. De cinq ans, précisément. Était-il venu lui annoncer qu'il souhaitait divorcer ?

Soit, elle s'y ferait. Elle n'avait pas le choix. Et puis, de toute façon, elle n'était plus sûre d'apprécier le nouveau Bane. Il lui rendait sans doute service.

— D'accord, dit-elle, posant son revolver sur la table basse. Si tu m'as apporté des documents à signer, donne-les-moi.

— Des documents ?

— Oui.

— Quel genre de documents ?

Au lieu de répondre, elle consulta sa montre. Elle devait appeler un taxi maintenant. Son avion décollait dans trois heures.

— Crystal ? De quel genre de documents parles-tu ?

Elle leva les yeux vers lui. Pourquoi son regard alla-t-il directement vers sa bouche sculptée, la même bouche qui lui avait appris à embrasser et lui avait donné tant de plaisir ? Et pourquoi se souvenait-elle de ces baisers à cet instant ? Elle prit une inspiration tremblante.

— Des papiers de divorce.

— Tu penses que c'est la raison de ma visite ?

Avait-elle rêvé ou son ton était-il devenu sec ? Peu importait. A quoi bon cette conversation ? Pourquoi ne lui donnait-il pas simplement les documents et ne reprenait-il pas sa route, afin qu'elle puisse suivre la sienne ? Après tout, cinq ans avaient passé. Elle avait saisi le message, et tant pis si elle avait passé tout ce temps à l'attendre.

— Crystal ? Tu penses que je suis venu pour ça ? Pour te demander le divorce ? insista-t-il du même ton cassant.

— Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

Il enfonça les mains dans ses poches et planta ses jambes sur le sol, dans une posture aussi impressionnante que sexy. Elle mettait en valeur ses épaules massives, son torse ferme.

— As-tu envisagé que, peut-être, j'étais là pour tenir ma promesse, et venir te chercher ?

Avait-elle bien entendu ?

— Tu n'es pas venu demander le divorce ?

— Non. Qu'est-ce qui te fait penser que je veux divorcer ?

Elle pourrait lui donner plusieurs raisons, dès que la tête cesserait de lui tourner. Pour l'instant, elle n'en trouva qu'une.

— Eh bien, cela fait cinq ans, Bane.

— Je t'avais promis de revenir.

Elle planta les mains sur ses hanches.

— Certes, mais je ne pensais pas que ça prendrait cinq ans. Cinq années sans un seul mot de toi. Et puis, tu viens d'admettre que tu as changé.

Il semblait avoir du mal à la suivre.

— J'ai changé, Crystal. Etre un Seal, cela vous change, mais ça n'a rien à voir avec...

— Seal ? Tu es un Navy Seal ?

— Oui.

A présent, c'était elle qui avait du mal à suivre.

— Je savais que tu avais rejoint la Navy, mais je pensais que tu étais sur un bateau quelque part.

— J'aurais dû, mais mon capitaine au camp a pensé que je pourrais rejoindre un corps d'élite. Il est intervenu en ma faveur pour que j'entre à l'école navale.

— Tu as été à l'école navale ?

— Oui.

Fichtre ! Elle se rendait compte à quel point elle en savait peu sur ce que Bane avait fait durant toutes ces années.

— Je l'ignorais.

Lorsqu'il changea de position, son regard suivit le mouvement, remarquant ses jambes longues, moulées dans son jean et ses bottes.

— Bailey m'a dit que vous aviez perdu contact toutes les deux, il y a quelques années.

En réalité, Crystal avait délibérément coupé les ponts avec la cousine de

Bane. Les appels périodiques étaient devenus déprimants, puisque Crystal ne pouvait pas poser de questions sur Bane. Tout comme Bane ne posait aucune question à Bailey sur Crystal.

C'était Bane qui avait décidé de cette règle. Il avait argué que moins ils en sauraient sur la vie de l'autre, moins ils auraient de chance de renoncer à leur promesse de ne pas aller retrouver l'autre avant d'avoir atteint leurs objectifs.

Durant l'une de leurs conversations, Bailey l'avait informée que Bane lui avait ouvert un compte bancaire, au cas où elle aurait besoin de quoi que ce soit. A ce jour, Crystal n'avait jamais retiré le moindre dollar.

— Même si Bailey et moi avions gardé contact, elle ne m'aurait pas dit ce que tu faisais, seulement comment tu le faisais. C'était notre accord, tu te souviens, Bane ?

— Tu aurais pu appeler Dil, objecta-t-il en la toisant.

Il notait sans doute les changements en elle, comme elle l'avait fait avec lui. Il devait se dire qu'elle n'était plus la jeune fille de dix-huit ans qu'il avait épousée, mais une jeune femme de vingt-trois ans. Elle les avait fêtés deux semaines plus tôt. Se souvenait-il encore de son anniversaire ?

— Non, je ne pouvais pas appeler ton frère, ni aucun autre membre de ta famille d'ailleurs, et tu sais pourquoi. Ils me reprochent de t'avoir attiré des ennuis.

Elle consulta de nouveau sa montre. Il avait dit être venu pour tenir sa promesse. Si c'était par obligation, elle l'en libérerait. Même si demander le divorce n'avait pas été son intention initiale, elle était certaine qu'il y songeait maintenant. Et pourquoi pas ? Ils se comportaient comme des étrangers, et non comme deux êtres autrefois si épris qu'ils s'étaient enfuis ensemble. Pourquoi ne se jetaient-ils pas l'un sur l'autre ? Pourquoi ces quelques mètres les séparaient-ils ? La réponse à ces deux questions était d'une clarté si brutale qu'elle dut avaler ses larmes.

Comme Bane l'avait admis, il avait changé. C'était un Seal. A présent, elle n'était plus sa priorité. Il avait choisi ce qu'il voulait vraiment.

— Crystal, j'ai une question à te poser, dit-il, interrompant le fil de ses pensées.

— Laquelle ?

— Pourquoi étais-tu armée quand tu as ouvert la porte ?

* * *

Bane avait dû faire appel à toute sa maîtrise pour ne pas traverser la pièce et prendre son épouse dans ses bras. Combien de fois avait-il rêvé de ce moment ? Mais les choses ne se déroulaient pas comme il l'avait espéré.

Il avait écouté les conseils de Zane, et ne l'avait pas prise dans ses bras ni conduite dans la chambre la plus proche. Mais il avait espéré avoir au moins un baiser, une accolade... quelque chose. Mais elle restait là, comme si elle ne savait pas comment interpréter sa venue. Et il ne comprenait toujours pas

pourquoi elle supposait qu'il voulait divorcer, juste parce qu'il avait dit avoir changé. Il avait changé pour devenir meilleur, non seulement pour lui-même, mais aussi pour elle. A présent, il avait quelque chose à lui offrir. Il pouvait lui donner la vie qu'il méritait.

Elle se mordilla la lèvre, ce qui était chez elle un signe de nervosité. Comme elle était splendide ! Le temps n'avait fait que renforcer sa beauté. Et d'où venaient toutes ces courbes voluptueuses ?

Elle portait un jean moulant, un pull et des bottes. Elle était l'incarnation de la douceur et de la féminité. Ses cheveux autrefois très longs atteignaient à peine ses épaules, et cette nouvelle coupe lui allait à merveille. Elle était tout bonnement magnifique. Comment avait-elle réussi à garder les hommes à distance ? Nombre d'hommes lui avaient sûrement tourné autour au fil du temps.

Il mourait d'envie de caresser tout son corps, comme autrefois. Il donnerait tout pour passer les mains sur la courbe de ses hanches, de son postérieur, pour prendre ses seins en coupe.

— L'arme ? demanda-t-elle.

Sa question le ramena à leur conversation. C'était sans doute mieux ainsi, puisque ses pensées érotiques l'excitaient terriblement.

— Oui. Je t'ai vue sortir de ta voiture, et tu semblais nerveuse. Il se passe quelque chose ? Un homme te harcèle ou te suit ?

Elle haussa un sourcil.

— Un homme qui me suit ? Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

Il soutint son regard.

— Je te l'ai dit, j'ai remarqué que tu étais nerveuse et...

— Oui, j'avais compris, coupa-t-elle. Mais qu'est-ce qui te fait penser qu'un homme me suit ?

— Tu es une femme magnifique. Tu l'as toujours été, Crystal. Et tu l'es encore plus aujourd'hui.

Elle secoua la tête.

— Magnifique ? Tu n'exagères pas un peu, Bane ?

— Je ne crois pas. Sois franche avec moi. Un homme te suit-il ? Est-ce pour cela que tu avais une arme ? Et cette valise ? Tu vas quelque part ?

Elle baissa les yeux et haussa les épaules.

— L'arme, c'est pour me protéger.

Bane avait le sentiment qu'elle ne lui disait pas tout. Quand il était entré chez elle, il avait remarqué la valise, mais son esprit s'était concentré sur elle, fasciné par sa beauté. Cette version plus mûre de Crystal affolait son cœur. Cela faisait longtemps. Trop longtemps.

Il reporta sa concentration sur ce qu'elle venait de dire.

— Tu as une arme pour te protéger... je peux le comprendre, même si ce quartier semble assez sûr. Mais ça n'explique pas pourquoi tu étais prête à tirer. Quelqu'un est déjà entré chez toi par effraction ?

— Non.

— Alors, que se passe-t-il ?

Même après tout ce temps, il savait encore lire en elle comme dans un livre ouvert. Elle avait tendance à se passer la langue sur les lèvres quand elle était nerveuse, et à se balancer d'un pied sur l'autre. Sans doute cherchait-elle comment esquiver sa question. Cela ne lui plaisait guère. Crystal et lui n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre. Alors, pourquoi maintenant ?

— Après tout ce temps, tu n'as pas le droit de me demander quoi que ce soit, Bane.

Tu as tort, chérie.

Sans réfléchir, il effaça la distance entre eux.

— Je pense avoir ce droit. Tant que nous sommes légalement mariés, Crystal, j'ai tous les droits.

Elle leva le menton, se pinçant les lèvres.

— Soit. Dans ce cas, nous pouvons divorcer.

— Hors de question.

Il se passa la main sur le visage. Que se passait-il ? Non seulement ces retrouvailles ne se déroulaient pas comme il le souhaitait, mais elles venaient de prendre une mauvaise tournure.

Il la dévisagea, stupéfait qu'elle refuse de répondre.

— Je te repose la question, Crystal. Que se passe-t-il ? Pourquoi cette arme et cette valise ?

Comme elle gardait le silence, l'air buté, il posa la question qu'il n'avait pas voulu poser jusqu'à maintenant. Et il espérait fichtrement que la réponse soit non.

— Fréquentes-tu un homme qui te fait des problèmes ?

Crystal fut désarçonnée par la question de Bane. Elle avança d'un pas, effaçant le peu de distance qui restait entre eux.

— Si je fréquente quelqu'un ? Tu m'accuses d'être infidèle ? s'indigna-t-elle.

— Je ne t'accuse de rien, rétorqua-t-il sur un ton tout aussi indigné. Mais je trouve étrange que tu refuses de me répondre. Pourquoi tant de mystères ? Tu n'as jamais agi ainsi avec moi auparavant !

Non, en effet. Mais le Bane qu'elle connaissait, l'homme qu'elle avait aimé plus que sa vie, ne l'aurait pas oubliée pendant des années. Il aurait remué ciel et terre pour la retrouver.

— Tu n'es pas le seul à avoir changé. Tout comme tu n'es plus le même, je ne suis plus la même.

Ils restèrent là, à se défier du regard. Soudain, le corps de Bane effleura le sien, et elle en eut le souffle coupé. Le contact avait été électrique. Son esprit fut soudain assailli par les souvenirs de la dernière fois où ils s'étaient touchés, lors de leur nuit de noces. Elle revit leurs deux corps nus, enlacés. Cela suffit à faire naître un feu au creux de son ventre.

— Tu n'es peut-être plus la même, dit-il, brisant le silence d'une voix grave, mais tu m'es restée fidèle.

Il y avait une telle certitude dans sa voix. Comment était-ce possible ? Bien sûr, il avait raison.

— Oui, c'est vrai.

Il acquiesça.

— Et avant que les doutes commencent à assombrir ton joli visage, laisse-moi te dire que je te suis resté fidèle, moi aussi.

Impossible. Il avait sans doute essayé, mais elle savait que certains hommes voyaient le sexe comme une nécessité. Elle était bien placée pour savoir à quel point Bane appréciait cela autrefois. Il n'y avait pas de raison de penser que le nouveau Bane ait changé sur ce plan. Il suffisait de le regarder. Il était tellement plus masculin, plus viril ! Même s'il n'avait pas courtoisé des femmes, il s'était sûrement fait courtiser.

— Maintenant que nous avons éclairci ce point...

Ah, oui ?

— Pas si vite, protesta-t-elle.

Lorsque le corps de Bane effleura le sien de nouveau, elle tenta de ne pas y prêter attention. L'avait-il fait exprès ? Et pourquoi aucun d'eux n'avait-il reculé ?

— Qu'est-ce qui t'a permis de ne pas devenir fou ?

— Fou ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Il paraît que les hommes ont besoin de sexe très souvent.

Le sourire qu'il esquissa mit ses sens en alerte.

— Rappelle-moi de t'expliquer comment cela fonctionne une autre fois. Pour l'instant, revenons-en au sujet précédent. Pourquoi ce revolver et cette valise ?

C'était de cela dont il voulait parler ?

Peut-être était-ce mieux ainsi. Elle devait appeler un taxi et se rendre à l'aéroport. Et tout comme elle ne voulait pas impliquer tante Rachel ni sa mère, elle ne voulait certainement pas impliquer Bane. Elle aurait peut-être dû mentir et prétendre qu'elle fréquentait un autre homme. Il se serait mis en colère, serait parti, et elle serait libre de faire ce que le message lui avait conseillé, c'est-à-dire disparaître. Quoi qu'il se passe, c'était son problème, et non celui de Bane.

Elle se mordilla la lèvre, tentant de trouver une explication plausible et qui ne soit pas vraiment un mensonge.

— Je pars en voyage.

Il la regarda d'un air incrédule.

— Pour le travail ou pour le plaisir ?

— Le travail.

— Où vas-tu ?

Les Bahamas étaient une destination peu crédible pour un voyage professionnel.

— Chicago, mentit-elle.

— Bien. Je viens avec toi.

Elle se sentit submergée par l'angoisse.

— Comment ça ?

— Je suis en congé, alors je peux venir, répondit-il calmement. Et puis, il est temps que je réapprenne à te connaître, et je veux que tu apprennes à me connaître.

Elle inspira, sentant qu'elle perdait pied. Ce regard noisette avait toujours été sa faiblesse.

Elle sut qu'elle était perdue quand Bane demanda d'une voix rauque :

— Tu veux apprendre à me connaître de nouveau, n'est-ce pas, Crystal Gayle ?

Apprendre à connaître Brisbane Westmoreland la première fois avait été comme un tour sur des montagnes russes, et elle avait adoré cela. Apprendre à

connaître le nouveau Bane serait encore plus euphorisant. Car à présent, elle pourrait apprécier cette aventure comme une femme maîtresse de son destin, et non comme une jeune fille dont la vie était dictée par ses parents. Elle était maintenant une femme plus âgée, plus mûre, capable d'apprécier pleinement la nature explosive de leur relation.

Comme s'il avait deviné ses pensées et qu'il voulait la convaincre, il caressa son visage du bout de l'index.

— Je veux vraiment apprendre à te connaître de nouveau, Crystal.

Puis, il se plaqua contre elle. Elle sentit son sexe en érection appuyer contre son ventre, et le désir brûlant qu'elle avait tenté de calmer depuis des années resurgit, la forçant à avaler un gémissement. Quand il tira sur une mèche de ses cheveux, des sensations qu'elle n'avait pas éprouvées depuis des années fusèrent en elle.

Elle fixa ses yeux. Ce regard noisette l'avait littéralement foudroyée la première fois qu'elle l'avait croisé. C'étaient les yeux de Bane. *Son* Bane. Et il venait d'avouer qu'il lui avait été fidèle tout ce temps. Cela voulait dire qu'il avait cinq ans de désir accumulé en lui. La pensée provoqua une onde de chaleur en elle.

Il cala ses genoux entre les siens, pressant davantage contre elle son sexe engorgé. L'avait-il fait exprès ou non, elle l'ignorait. Une chose était certaine : si elle ne reprenait pas le contrôle de ses sens, elle s'offrirait à lui. Et ce n'était pas une bonne idée. Car elle ne le connaissait plus.

Il se pencha lentement, très lentement. Sur ce plan au moins, il n'avait pas changé. Il l'avait toujours laissée choisir la cadence, pour ne pas profiter du fait qu'il était plus âgé et plus expérimenté. Elle avait toujours su qu'il avait connu d'autres filles avant elle, mais il avait été son premier amour. Et il l'avait toujours traitée avec tendresse.

Il la laissait prendre le contrôle à présent. A cet instant, elle se fichait qu'ils aient tous deux changé ; tout ce qui lui importait, c'était de sentir ses mains sur elle, d'avoir sa langue dans sa bouche. Pour être tout à fait franche, elle en voulait encore plus, mais elle se contenterait de ces deux choses pour l'instant... même si elle savait qu'il n'y aurait sans doute pas de plus tard.

Lorsqu'elle pencha la tête, elle refusa de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à ce qu'elle voulait, ce dont elle avait besoin, ce dont elle avait dû se passer pendant si longtemps. Elle passa les bras autour des épaules de Bane et se hissa sur la pointe des pieds, avant de plaquer sa bouche sur la sienne.

* * *

Bane ignorait ce qui était le plus dangereux. Prendre d'assaut un bastion extrémiste au cœur de la nuit, ou embrasser enfin Crystal après des années de privation. Ce n'était pas le moment de réfléchir. Il ferait mieux de profiter de l'instant.

Leurs lèvres s'épousaient à la perfection. Et il était heureux que le temps

n'ait pas émoussé le désir qui avait toujours existé entre eux.

Quand elle glissa la langue dans sa bouche, les souvenirs de leur dernier baiser lui revinrent. C'était arrivé durant leur nuit de noces, dans un petit hôtel en Utah. Il se souvenait très peu de la chambre, et surtout de ce qu'ils avaient fait entre ces quatre murs.

Aujourd'hui, ils se créaient de nouveaux souvenirs. Il avait imaginé, attendu et espéré ce moment depuis si longtemps ! Lorsqu'elle approfondit le baiser, il l'enlaça et l'attira plus près, savourant la sensation de son corps plaqué contre le sien.

Il avait toujours adoré sa saveur. Quand elle joua avec sa langue, il sentit son cœur cogner dans sa poitrine et son sexe pulser sous sa fermeture Eclair. Il tenta de se maîtriser. Mais c'était au-dessus de ses forces, après cinq années sans elle.

Il reprit alors les rênes de leur étreinte, capturant sa bouche avec une avidité qu'il ressentait dans tout son corps.

En cet instant, la même pensée que celle qui l'avait obsédé le jour de leur mariage occupait son esprit : Crystal était à lui. C'était indéniable, incontestable, indiscutable.

Il savait qu'il devrait se refréner ; sinon, il finirait par l'entraîner vers la chambre, ce qu'il ne devait surtout pas faire... Mais ce baiser avait provoqué en lui des sensations si délicieusement enivrantes qu'il parvenait à peine à réfléchir.

Il avait conscience de s'engager dans une mission plus dangereuse que toutes celles qu'il avait vécues en tant que Seal. Crystal était à la fois sa faiblesse et sa force. Elle était une douleur qu'il avait toujours voulu apaiser. D'une certaine manière, il devait lui prouver que tous les changements qu'il avait opérés ces cinq dernières années étaient bénéfiques, et qu'ils leur profiteraient à tous les deux. Sinon, cette longue séparation n'aurait servi à rien. Il refusait d'accepter cette idée.

Avec réticence, il mit un terme à leur baiser. Mais il n'était pas encore prêt à la lâcher. Ses mains s'aventurèrent avec audace de sa taille vers son postérieur. A présent que Crystal était de retour dans sa vie, il ne pouvait imaginer qu'elle en sorte de nouveau.

Voilà pourquoi il répéta d'un ton résolu :

— Je viens à Chicago avec toi.

* * *

Se remettant doucement de leur étreinte, Crystal rejeta la tête en arrière et observa Bane. Elle avait posé les lèvres sur les siennes. Mêlé sa langue à la sienne. Et Bane lui avait rendu son baiser avec un désir égal. Des vagues de passion l'avaient submergée, et elle avait bien failli se noyer.

Mais maintenant, elle avait repris le contrôle sur ses sens, et les mots qu'il avait prononcés étaient parvenus jusqu'à son cerveau. Il était hors de question

que Bane la suive. Elle s'apprêtait à le lui dire quand son téléphone portable sonna. Elle se raidit. Il était rare qu'elle reçoive des appels. Qui cherchait à la joindre ?

— Tu comptes répondre ? murmura-t-il, déposant un baiser dans son cou.

Elle déglutit. Devrait-elle répondre ? C'était peut-être la compagnie aérienne. Elle avait laissé son numéro, au cas où le vol était retardé ou annulé.

— Oui, dit-elle.

Elle alla prendre le téléphone sur la table, à côté de l'arme. Voir son revolver lui rappelait ce qu'elle devait faire, et pourquoi elle ne pouvait laisser Bane la distraire.

— Allô ?

— N'essayez pas de fuir, mademoiselle Newsome. Nous vous retrouverons, assena une voix masculine.

Puis, elle entendit un clic qui marqua la fin de l'appel.

Son cœur battit douloureusement dans sa poitrine. Qui était-ce ? Comment cet homme avait-il eu son numéro privé ? Elle se tourna vers Bane. Quelque chose dans son regard avait dû trahir son trouble, car il se précipita vers elle.

— Crystal, que se passe-t-il ?

Elle prit une grande inspiration, ne sachant que faire, que dire. Elle le dévisagea tout en se mordillant la lèvre. Devrait-elle lui expliquer toute l'histoire ? Le message indiquait de ne faire confiance à personne, mais comment ne pas se fier à la seule personne en qui elle ait jamais eu confiance ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle calmement.

Elle prit son sac et en sortit le message.

— J'ai trouvé ce mot au travail aujourd'hui, dit-elle, lui tendant le papier. Et j'ignore qui l'a envoyé.

Elle lui laissa le temps de lire le message.

— Hier, dit-elle, quelqu'un a ouvert mon casier au travail, et aujourd'hui, j'ai remarqué qu'on me suivait.

— On te suivait ?

— Oui. J'ai d'abord cru que je me faisais des idées, mais quand j'ai vu que le conducteur était toujours derrière moi, je l'ai semé près d'un des centres commerciaux les plus fréquentés de la ville.

— Et cet appel ? demanda-t-il en sondant son visage.

Elle lui répéta ce que l'homme lui avait dit.

— J'ignore qui c'était, et comment il a eu mon numéro.

Il garda le silence pendant une minute.

— Est-ce pour cela que tu as fait ta valise ? Tu disparaissais comme le message te l'ordonne ?

— Oui. Ces types ont dit que des choses bizarres pouvaient se produire et...

Il fronça les sourcils.

— Quels types ?

— Le mois dernier, alors que je déjeunais dans un restaurant près du travail, j'ai été approchée par deux agents gouvernementaux. Ils m'ont montré leurs certificats. Ils connaissaient le projet sur lequel je travaille chez Seton, et m'ont avertie que la Sécurité intérieure craignait que mes travaux ne tombent entre de mauvaises mains. Ils m'ont offert de travailler pour un laboratoire de Washington, avec deux autres chimistes qui effectuent des recherches similaires.

— Et ?

— J'ai décliné leur proposition. Ils ont accepté ma réponse, mais ils m'ont prévenue que des gens aux intentions criminelles feraient tout pour mettre la main sur mes recherches. Ils m'ont laissé leur carte de visite et m'ont dit de leur téléphoner si quoi que ce soit d'étrange se produisait.

— Et tu l'as fait ?

— Non. Après avoir lu ce message, je ne savais plus à qui me fier. A ce stade, cela inclut la Sécurité intérieure.

— Tu as encore leur carte ?

— Oui.

— Je peux la voir ?

— Oui, dit-elle, fouillant dans son sac.

Elle lui tendit la carte, qu'il étudia avant d'en prendre plusieurs photos avec son téléphone portable.

— Qu'est-ce que tu fais ? interrogea-t-elle.

— Je vérifie si ces types sont ce qu'ils prétendent être. J'envoie ça à quelqu'un qui pourra me renseigner.

Il lui rendit la carte.

— Sur quel genre de recherches travailles-tu ?

Elle marqua un temps avant de répondre.

— Sur une technique permettant de rendre les objets invisibles.

Bane haussa un sourcil.

— Tes recherches portent sur la capacité à rendre les objets invisibles ?

— Oui. Mes travaux ne sont pas encore tout à fait aboutis, mais je vais bientôt procéder aux premiers tests.

En tant que Seal, Bane était au courant des dernières avancées technologiques, surtout dans le domaine militaire. Mais il n'avait jamais pensé que les objets pouvaient devenir invisibles. Il pouvait imaginer le chaos que cela causerait, si un tel procédé tombait entre de mauvaises mains.

— Et tu penses que ce message est sérieux ? s'enquit-il.

— Si j'en doutais auparavant, cet appel me le prouve. C'est pour cette raison que je pars.

— Et c'est pour cette raison que je viens avec toi.

— Tu ne peux pas, Bane, et je n'ai pas le temps de me disputer avec toi à ce sujet. Je dois aller à l'aéroport.

Se disputer ?

Il songea tout à coup qu'ils ne s'étaient jamais disputés. Ils avaient toujours été en phase. Le concept même de désaccord entre eux lui semblait insensé. Toutefois, il était logique qu'ils ne soient pas en totale harmonie, puisqu'ils étaient différents à présent.

Mais il l'accompagnerait : c'était non négociable.

— Comment comptais-tu aller à l'aéroport ? Avec ta voiture ?

— Non, j'allais appeler un taxi.

— Dans ce cas, je t'emmène. Nous discuterons en chemin.

— D'accord, laisse-moi le temps de tout fermer. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il la suivit du regard tandis qu'elle allait de pièce en pièce pour éteindre et débrancher les appareils électriques. Elle avait toujours eu une jolie silhouette, mais la femme qu'elle était devenue avait des courbes à se damner. Auxquelles il sentait son corps trop heureux de réagir.

Tout à l'heure, elle lui avait demandé comment il n'était pas devenu fou malgré l'abstinence. Et elle, comment avait-elle fait ? Elle avait toujours apprécié leurs ébats, et il était convaincu que la seule raison pour laquelle elle

n'était pas tombée enceinte, c'était parce qu'il avait toujours pris ses précautions. Une grossesse surprise aurait été compliquée à gérer pour les adolescents qu'ils étaient alors.

Lorsqu'elle se pencha pour ramasser quelque chose sur le sol, la façon dont le jean s'étira sur son postérieur rebondi provoqua une décharge de désir en lui. Il prit une profonde inspiration. Ce n'était pas le moment de se dire que sa femme était incroyablement sexy. Il devrait plutôt songer à découvrir l'identité de l'homme qui la faisait fuir. Qui que ce soit, il aurait affaire à lui.

— Au moins, je vais là où il y a beaucoup de soleil.

Vraiment ? Pensait-elle honnêtement qu'il y avait du soleil à Chicago à cette époque de l'année ? Elle croisa son regard, et il sut qu'elle venait de commettre une bétise.

Il se souvint alors que, même si Crystal et lui avaient pris l'habitude de mentir à leurs familles pour être ensemble, elle ne lui avait jamais menti, et inversement.

Il se dirigea vers elle.

— Tu m'as menti sur ta destination, n'est-ce pas ?

Elle prit une profonde inspiration, et il put entendre son cœur battre. Il battait vite, et fort. Était-ce parce qu'il l'avait surprise en flagrant délit de mensonge, ou parce que sa proximité la troublait ? Lui-même était troublé. Alors qu'il devrait être perturbé par ses mensonges, il n'avait qu'une envie, l'embrasser de nouveau.

— Oui, j'ai menti. Je ne vais pas à Chicago, mais aux Bahamas. Mais c'était pour ton bien.

— Pour mon bien ?

— Oui. Autrefois, je t'ai attiré quantité d'ennuis. Maintenant, tu es un Seal, et je ne veux pas que tu aies d'autres problèmes à cause de moi.

Il la dévisagea. Ne savait-elle pas que tout ce qu'il avait fait autrefois, il l'avait fait de son plein gré ? A l'époque, il aurait tout donné pour être avec elle. Il lui avait été impossible de rester loin d'elle comme son père l'avait exigé. Les parents de Crystal ne leur avaient même pas laissé une chance, uniquement parce que Bane était un Westmoreland. Même si Carl Newsome avait prétendu que l'âge de Bane avait été la raison principale, Bane en avait toujours douté.

Tout le monde savait à quel point Bane aimait Crystal. Certains membres de sa famille avaient même cru qu'il était fou, et d'une certaine façon, il l'avait été. Fou d'amour.

— Crystal, cesse de penser que tu es la raison pour laquelle j'étais un tel vaurien autrefois. Quand je t'ai rencontrée, j'avais déjà des ennuis avec la justice. En fait, quand je t'ai connue, j'ai eu moins d'ennuis.

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, répliqua-t-elle, incrédule.

— Tu te souviens de ce dont tes parents voulaient que tu te souviennes. Oui, j'ai défié ton père chaque fois qu'il tentait de nous séparer, mais je n'étais pas un gangster.

Il sourit.

— Du moins, reprit-il, pas après t'avoir rencontrée. Avec toi, j'étais différent. Tu as même mis le doigt sur la raison pour laquelle j'étais si rebelle. C'est toi qui as souligné que c'était en rapport avec la mort de mes parents, de ma tante et de mon oncle dans cet accident d'avion. Notre chagrin nous a submergés, Bailey, les jumeaux et moi. Faire les quatre cents coups, c'était notre exutoire. Cela prouve à quel point tu étais intelligente, déjà à l'époque. Tu te souviens de toutes nos longues discussions ?

— Oui, sur le bas-côté de la route, ou dans notre repaire. Nos familles pensaient que toutes les fois où le shérif nous retrouvait, nous nous embrassions, ou plus, dans ton pick-up. Pourtant, nous ne faisons que discuter. J'ai tenté de l'expliquer à mes parents, mais ils refusaient de m'écouter. Tu étais un Westmoreland, et ils présumaient le pire. Ils croyaient à tort que j'avais une vie sexuelle.

Il s'en souvenait. Manquer les cours était presque devenu la norme pour eux, mais tout ce qu'ils avaient fait, c'était discuter. Il avait voulu attendre qu'elle mûrisse avant d'avoir des relations sexuelles. La première fois qu'ils avaient fait l'amour, elle avait dix-sept ans. A l'époque, ils étaient ensemble depuis deux ans.

Au moins, Dillon avait cru Bane quand il avait affirmé ne pas l'avoir touchée. Mais il savait que Bane et Crystal finiraient par avoir des relations sexuelles. Dillon avait eu l'intelligence de ne pas le réprimander, et d'attirer son attention sur la nécessité d'être responsable et de se protéger.

Bane n'oublierait jamais leur première fois. Et elle n'avait pas eu lieu à l'arrière de son pick-up. Bane l'avait emmenée au chalet qu'il avait construit pour elle, en guise de cadeau pour son dix-septième anniversaire. Il l'avait bâti sur le terrain dont il devait hériter.

Cela avait été une nuit extraordinaire, qu'il n'oublierait jamais. Cette longue attente avait failli les rendre fous, mais au bout du compte, ils avaient su qu'ils avaient fait le bon choix. C'était lors de cette nuit que Bane avait su que Crystal serait à lui pour toujours, et qu'il ferait d'elle sa femme.

D'ailleurs, c'était pendant cette même nuit qu'il lui avait demandé de l'épouser, lorsqu'elle aurait fini son année au lycée. Elle avait accepté. Mais ensuite, la situation entre Crystal et ses parents avaient dégénéré, et les choses ne s'étaient pas passées comme ils l'avaient imaginé.

Crystal manquant de plus en plus de cours, ses parents avaient menacé de faire jeter Bane en prison s'il pénétrait sur leur propriété. Alors, Crystal et lui s'étaient enfuis pour se marier, plus tôt que prévu. Bane n'aurait jamais cru que ses parents enverraient Crystal dans un autre Etat, après que le shérif Harper les avait retrouvés.

Bane avait failli dire à tous que Crystal et lui étaient mariés, et que personne n'avait le droit de les séparer. Mais il était conscient que s'il révélait leur mariage, Crystal ne retournerait jamais en cours. Or, il était bien placé pour savoir à quel point elle était brillante.

Alors, il avait décidé de se sacrifier et de la laisser partir. Cela avait la décision la plus difficile de sa vie. Heureusement pour lui, Bailey avait mis à profit ses talents de pickpocket et dérobé le téléphone de M. Newsome pour obtenir le numéro de la tante de Crystal.

— Je dois partir, Bane, dit-elle, l'arrachant à ses souvenirs. Je te donnerai mon numéro, et nous pourrions discuter quand je serai arrivée à destination.

Elle ajouta rapidement :

— Je t'appellerai à mon arrivée aux Bahamas pour te faire savoir que je vais bien.

Il la dévisagea. A l'évidence, elle n'avait toujours pas compris. Il était temps qu'il mette les choses au clair.

— Crystal, si tu penses que je vais te laisser partir seule, alors tu ne me connais vraiment pas. Autrefois, je t'ai laissée partir quand ton père t'a éloignée de moi, car je pensais que c'était pour ton bien. Mais cette période est terminée. Je refuse que nous soyons de nouveau séparés.

A en juger par son air renfrogné, elle n'était guère enchantée. Elle s'apprêta à répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Je sais que ça fait cinq ans, et que nous avons changé, dit-il. Mais il y a une chose qui n'a pas changé.

— Laquelle ? demanda-t-elle d'un ton agacé.

— Quoi qu'il arrive, nous faisons bloc. C'est ainsi que cela a toujours été entre nous, non ?

— Oui, mais c'était avant, Bane.

— Et c'est ainsi maintenant. Nous sommes mariés, lui rappela-t-il en touchant le pendentif qu'il lui avait offert le jour de leur mariage.

Voir qu'elle le portait encore signifiait beaucoup pour lui.

— Nous faisons bloc, Crystal. Compris ?

* * *

Pendant une minute, Crystal garda le silence.

— Oui, j'ai compris, marmonna-t-elle enfin.

Car il avait été on ne peut plus clair. Elle n'avait jamais aimé être dirigée, et il le savait, c'était pourquoi il ne l'avait jamais fait auparavant. Autrefois, ils prenaient toutes leurs décisions ensemble.

Mais avec le nouveau Bane, il était difficile de négocier. Ne comprenait-il pas qu'il n'était pas dans son intérêt de la suivre ?

Sans ajouter un mot, elle se dirigea vers la cuisine pour vérifier que la porte de service était verrouillée. Elle avait besoin d'être seule. Et d'être loin de lui. Son arrivée inattendue avait bouleversé son monde.

Dès qu'elle fut hors de son champ de vision, elle s'appuya contre le comptoir de la cuisine et soupira, tandis que tout son corps bourdonnait. L'homme qu'elle avait aimé était enfin de retour. Une heure plus tôt, elle s'apprêtait à disparaître, et maintenant, elle était face à Bane. Ils avaient été

séparés si longtemps qu'elle avait cru... Quoi ?

Qu'il n'était pas revenu pour elle. Mais si elle avait douté le revoir un jour, pourquoi n'avait-elle pas refait sa vie ?

Il y avait beaucoup de questions en suspens. Pourquoi avait-il décidé de devenir Seal ? De mettre sa vie en jeu à chaque mission ? Surtout, pourquoi avait-il voulu s'engager dans une carrière qui l'éloignerait d'elle plus longtemps ? Et pourquoi s'était-il montré au moment précis où sa vie était en plein chaos ?

Pour couronner le tout, il voulait prendre les choses en main, comme s'il avait toujours été présent. Comme si elle ne savait pas ce qu'elle faisait ! Comme si elle ne s'était pas débrouillée sans lui toutes ces années !

— Tu as besoin d'aide ? lança-t-il.

Elle serra les dents.

— Non, ça ira !

Elle vérifia la serrure de la porte.

Qu'attendait-il d'elle ? D'eux ?

Dire qu'après dix minutes en présence l'un de l'autre, ils s'étaient embrassés ! Un baiser qu'elle avait initié. Bane avait peut-être fait le premier geste en baissant la tête, mais c'était elle qui avait uni leurs lèvres. Le seul fait de penser à ce baiser fit naître une onde de chaleur en elle. Cette étreinte avait prouvé sans conteste qu'ils étaient toujours attirés l'un par l'autre. Ce baiser avait affolé tous ses sens. Elle était sûre d'avoir encore la saveur de Bane sur ses lèvres.

Ecartant une mèche de son visage, elle regagna le salon. Bane observait les photos posées sur le manteau de la cheminée. Excepté une photo de ses parents, toutes les autres étaient des photos de lui, ou d'elle et de lui.

Lorsqu'il se retourna, leurs regards se croisèrent. Elle en oublia presque de respirer. Elle prit une profonde inspiration, curieuse de savoir ce qu'il pensait. S'était-il souvenu de chaque moment capturé sur ces photos ? Se rappelait-il à quel point ils avaient été amoureux ? Se rendait-il compte que, mariés ou non, ils avaient changé, et devaient réapprendre à se connaître ?

Le devraient-ils ?

Le pouvaient-ils ?

Elle chercha ses affaires du regard.

— Tu as déjà sorti ma valise ?

— Oui.

— Je n'ai rien entendu ! s'étonna-t-elle. Pas même le bruit de la porte qui s'ouvre.

Il esquissa un sourire.

— C'est comme ça qu'un Seal opère.

Oh ! Seigneur ! Ce sourire avait le pouvoir de la faire fondre.

Elle avait envie de se précipiter à travers la pièce et de se jeter dans ses bras, comme autrefois. Mais elle ne le pouvait pas.

Trop d'obstacles les séparaient.

— Je suis navré pour ton père, Crystal, dit Bane une fois qu'ils furent sur l'autoroute. Même si nous ne nous entendions pas, c'était tout de même ton père.

Il sentait son regard sur lui. Il avait bien envie de quitter la route des yeux pour la regarder, mais c'était une mauvaise idée. Crystal était splendide, et chaque fois qu'il posait les yeux sur elle, il était submergé de désir. Or, il devait garder la tête froide, pour la convaincre de le laisser l'accompagner.

— Merci. Quand il m'a envoyée chez tante Rachel, ça a agrandi le fossé entre nous, mais nous nous sommes réconciliés avant sa mort... du mieux que nous le pouvions, étant donné tout ce qui s'était passé.

Elle marqua une pause.

— Il m'a même dit qu'il m'aimait, Bane. Et je lui ai dit que je l'aimais. Le fait qu'il me lègue le ranch a été une grande surprise, car il avait dit qu'il le vendrait, pour s'assurer que je n'aie aucune raison de revenir à Denver. Après sa mort, j'ai découvert qu'il me l'avait légué. J'ignorais qu'il l'avait encore, je pensais qu'il l'avait vendu comme il l'avait dit.

Bane l'avait supposé aussi. Depuis des années, le ranch des Newsome était désert, mais Bane avait simplement cru que les réparations nécessaires n'avaient pas facilité la vente.

Il y avait autre chose qu'il tenait à lui dire.

— C'est admirable que tu prépares un doctorat, Crystal. Pour quelqu'un qui prétendait détester les études, c'est une sacrée réussite !

— Pas tant que ça. Puisque je n'avais pas de vie, j'ai décidé d'étudier à plein temps. Toute l'année, sans m'arrêter. Et quand j'ai passé un test d'entrée à l'université, il s'est avéré que je n'avais pas besoin de suivre certains cours. Mes parents étaient heureux que je me concentre de nouveau sur mes études.

Et non sur lui, songea-t-il.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-il, posant la question qui le taraudait depuis tout à l'heure.

— Quoi donc ?

— Comment as-tu réussi à garder les garçons à distance ? Tu es une très belle femme, et je suis certain que beaucoup ont tenté de te séduire.

Il lui lança un regard, et constata que le compliment l'avait fait rougir. Il était sincère. Elle était d'une telle beauté que les mots ne pouvaient la décrire.

— Ils me laissaient tranquille, car ils me croyaient homosexuelle.

Il faillit se déporter sur une autre voie.

— Je te demande pardon ? dit-il en serrant le volant.

— Ils me pensaient homosexuelle. Je n'avais pas de petit ami, alors que pouvaient-ils penser d'autre ? La rumeur a commencé à l'université, quand j'ai refusé toutes leurs avances, même celles des joueurs de l'équipe de football, pourtant si populaires sur le campus. Ils en ont conclu que s'ils ne m'intéressaient pas, c'était parce que j'étais portée sur les femmes.

— Pourquoi ne leur as-tu pas dit que tu étais mariée ?

— A quoi bon, avec un mari qui n'était jamais là ?

Il pouvait imaginer ce qu'elle avait ressenti, sachant qu'une telle rumeur circulait à son sujet. Une fausse rumeur, qui plus est.

— Je pensais à toi chaque jour, Crystal.

— Vraiment ?

Le scepticisme dans sa voix ne lui avait pas échappé. Ne le croyait-elle pas ? Il allait poursuivre quand elle observa :

— Ce n'est pas le chemin pour l'aéroport, Bane.

— Nous n'allons pas à l'aéroport.

— Comment ça ? Et quand au juste as-tu décidé ça ?

— Quand j'ai remarqué qu'on nous suivait.

* * *

Ils étaient suivis ?

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle.

— Parce que même si le conducteur essaie d'être discret, cette voiture bleue nous suit depuis un moment.

— Une voiture bleue ?

— Oui.

Elle sentit tout son corps se contracter.

— La voiture qui m'a suivie tout à l'heure était bleue, elle aussi. Mais comment a-t-il su qu'il devait te suivre, alors que nous ne sommes pas dans ma voiture ?

— A l'évidence, quelqu'un nous a vus monter dans la mienne.

Un frisson courut dans son cou.

— Si cet homme nous a vus partir, alors il sait où j'habite.

— Sans doute. Mais ne t'inquiète pas.

Son calme l'agaçait. Comment pouvait-il lui dire de ne pas s'inquiéter ? L'homme qui les suivait allait sans doute mettre sa maison à sac, en cherchant quelque chose qui n'y était pas.

— Si je te dis de ne pas t'inquiéter, c'est parce que Flip surveille ta maison pour moi, expliqua-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Quelqu'un que tu connais surveille ma maison ?

Il quitta l'autoroute.

— Oui. David Holloway est l'un des membres de mon unité, et il se trouve qu'il vit à Dallas. Son nom de code est Flipper, car c'est le meilleur plongeur de l'unité. Je l'ai appelé à mon arrivée pour l'informer que j'étais en ville. Et je l'ai rappelé après avoir mis ta valise dans le coffre. J'avais remarqué une voiture suspecte dans l'allée en face de chez toi.

Elle avait du mal à suivre. Bane ne vivait pas dans son quartier, alors comment pouvait-il le savoir ?

— Comment savais-tu que c'était une voiture suspecte ?

— Je suis resté devant chez toi pendant deux heures, à attendre que tu rentres, et elle n'y était pas.

Elle remarqua qu'ils traversaient un quartier qu'elle ne connaissait pas. Où pouvaient-ils bien aller ?

— C'est tout ? Tu t'es dit qu'elle était suspecte parce qu'elle n'était pas là avant ?

— C'était suffisant. Je suis formé pour repérer tous les signes étranges.

Evidemment, songea-t-elle.

— Et ce Flipper est allé chez moi après notre départ ?

— Oui, juste après. Flip et ses frères garderont un œil sur ta maison pendant ton absence.

— Ses frères ?

Bane s'arrêta à un feu rouge et se tourna vers elle.

— Oui, ils sont quatre. Tous Seals. Ta maison est entre de bonnes mains.

Elle était heureuse de l'apprendre, mais elle ne pouvait s'empêcher de se faire du souci pour sa maison. Elle n'était que locataire, mais c'était le seul foyer qu'elle ait connu depuis son arrivée à Dallas.

Elle remarqua qu'il regardait dans le rétroviseur en souriant :

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle.

— Mon piège. J'ai laissé le conducteur de la voiture bleue nous suivre jusqu'ici, et les frères de Flip se sont chargés de lui.

— Comment ont-ils su ?

— Quand ils ont remarqué que j'étais suivi, ils ont pris la voiture bleue en chasse. Un des frères de Flip l'a dépassée et s'est mis derrière nous pour qu'on puisse sortir de l'autoroute. Les autres ont pu arrêter le type à l'intersection derrière nous.

Elle eut soudain l'estomac noué.

— Maintenant, nous pouvons aller à l'aéroport ?

— Non, dit-il, s'engageant dans ce qui semblait être le parking d'un entrepôt abandonné.

Après avoir garé la voiture et éteint les phares, il prit le téléphone qu'il avait posé sur le tableau de bord et vérifia ses messages.

— Peut-être que d'autres nous y cherchent, dit-il.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Il recula son siège pour étendre ses jambes.

— Tu te souviens de ces deux hommes qui t'ont approchée pour travailler pour la Sécurité intérieure ?

— Oui, eh bien ?

— Il semble que ce soit *eux*, les méchants.

* * *

Bane aurait voulu embrasser Crystal pour l'aider à se remettre de son choc.

— C'est impossible, dit-elle. J'ai vu leurs badges.

— Eh bien, ils étaient faux. Le service pour lequel ils prétendaient travailler n'existe même pas.

— Tu en es sûr ?

— Certain. J'ai envoyé une copie de leur carte de visite à un ami qui travaille à la Sécurité intérieure, et il vient de confirmer mes soupçons.

Elle se mordilla la lèvre, et il aurait aimé que cela ne l'excite pas autant. Il ne devait pas se laisser distraire.

— Ce message me perturbe, déclara-t-il.

— Comment ça ?

— La personne qui l'a écrit voulait-elle ton bien, ou te conseillait-elle de disparaître pour une raison précise ? Peut-être espérait-elle qu'en fuyant, tu sois plus facile à enlever ?

Elle haussa un sourcil.

— Tu penses que la personne qui a déposé ce message sur mon bureau est de mèche avec ces types ?

— Tu dois admettre que c'est fort probable. Tu dis que quelqu'un a ouvert ton casier. Qui aurait accès à cette zone, sinon un employé ?

Il n'aimait pas ça. Crystal et lui devraient être chez elle, à parler de leur avenir, à trouver un moyen de compenser leurs cinq années de séparation.

La sonnerie qu'il avait attribuée à Flipper retentit. Il décrocha.

— Qu'as-tu trouvé, Flip ?

— Un paquet de bizarreries, mon gars ! Dès que vous êtes partis, la voiture bleue et vous, une berline noire est arrivée, et deux abrutis en costume noir en sont sortis. On aurait dit une scène de *Men in Black*. J'ignore comment ils comptaient rentrer chez ta femme, mais je suis certain que c'était leur intention. Jusqu'à...

— Jusqu'à quoi ? s'enquit Bane.

— Jusqu'à ce qu'ils remarquent le rayon infrarouge que Mark a pointé sur leur torse. J'imagine que l'idée qu'on puisse faire un trou dans leur ventre leur a fait peur, d'autant qu'on pouvait les voir mais qu'ils ne pouvaient pas nous voir. Je n'ai jamais vu deux hommes repartir vers leur voiture aussi vite.

Bane secoua la tête.

— Tes frères et toi vous amusez bien, hein ?

— Oui, on peut dire ça.

Même si Bane n'avait jamais rencontré les frères de Flipper, il avait entendu parler d'eux. Ils avaient hérité leur soif d'excitation et de danger de leur père, un ancien Seal.

— Et le chauffeur de la voiture bleue ?

— Il est sorti de son véhicule en laissant le moteur en marche, et a détalé comme un lapin. Tu as dit de ne tirer sur personne, alors mes frères l'ont laissé partir. Tu es sûr de ne pas vouloir alerter la police ?

— Oui, c'est trop tôt.

Bane fit part de ses soupçons à Flipper.

— S'ils se font passer pour des agents du gouvernement, c'est mauvais signe, commenta Flipper.

— Tu as raison. Au moins, tu leur as fait une peur bleue. Mais ne sois pas étonné s'ils reviennent.

— Nous serons prêts. Prends soin de toi et de ton épouse.

— J'y compte bien.

Bane avait à peine raccroché que Crystal demanda :

— Ils sont entrés chez moi ?

En voyant ses épaules s'affaisser, il regretta finalement de ne pas avoir dit à Flipper que ses frères et lui pouvaient tirer sur ces ordures.

— Non, mais c'était leur intention. Flipper et son frère les ont fait fuir.

Inutile de lui dire quelle méthode ils avaient employée.

— Ils reviendront s'ils pensent que tu as des informations ou des données stockées quelque part chez toi.

— Je n'en ai pas.

— Je doute qu'ils le sachent, et le premier endroit dans lequel ils chercheront, c'est ton ordinateur.

— Alors, que faisons-nous maintenant ? Où allons-nous ?

Il consulta sa montre. Il était tard.

— Nous allons trouver un hôtel.

Elle plissa les yeux.

— Pourquoi ?

Pas pour ce que je veux, songea-t-il. Il se remémora la dernière fois où ils avaient partagé une chambre d'hôtel. C'était le souvenir d'elle, nue sur ce lit, et de tout ce qu'ils avaient fait avant que le shérif arrive qui lui avait permis de tenir lors de missions dangereuses.

— Pour dormir et pour mettre en œuvre un plan d'action, Crystal. Même si j'ai très envie de te faire l'amour, j'ai comme l'impression que cette envie n'est pas mutuelle.

Ce qui signifiait que la nuit allait être longue.

Crystal quitta Bane des yeux, et regarda par la vitre de la voiture. Aller dans un hôtel était logique, cependant...

Elle avait vu ses regards ce soir. Des regards sur lesquels elle avait même fantasmé, au fil du temps, car ils précédaient toujours des moments très sensuels. Elle ignorait si elle pourrait contrôler son excitation, si elle se retrouvait dans une chambre avec lui. Car son attirance pour lui était plus forte que jamais.

— Ou nous pouvons rester ici, dans la voiture, lança-t-il, interrompant ses pensées.

— Toute la nuit ?

Il lui offrit un sourire qui fit naître une douce chaleur au creux de son ventre.

— Pour nous, ce n'est pas grand-chose. En fait, ce serait comme autrefois.

Pourquoi fallait-il qu'il aille sur ce terrain ? Etre dans une voiture à l'arrêt, avec lui, serait vraiment un rappel du passé, mais elle n'était plus une adolescente énamourée. Elle était une femme en fuite, avec un mari qu'elle ne connaissait plus.

— Nous avons passé l'âge de dormir dans une voiture, Bane.

— Je sais. C'est pourquoi j'ai suggéré un hôtel.

Il était temps de briser ses illusions, décida-t-elle.

— Nous prendrons des chambres séparées.

— Pourquoi ? Nous sommes mariés.

Elle tenta d'ignorer la note sensuelle dans sa voix. Et pourquoi fallait-il qu'elle ait remarqué la tension électrique entre eux ? Oui, ils étaient mariés, mais n'avaient-ils pas déjà établi que les choses avaient changé ? Qu'*ils* avaient changé ? Pour commencer, elle n'était plus rêveuse mais réaliste. Et il n'était plus l'homme qui avait prétendu qu'elle serait toujours l'amour de sa vie. Apparemment, la Navy l'avait reléguée au second plan.

— Sur le plan légal, oui, mais c'est à peu près tout, fit-elle valoir. Cinq ans, c'est long. Encore une fois, nous avons changé. Tu n'apprécieras peut-être pas la nouvelle moi, et je pourrais très bien ne pas apprécier le nouveau toi.

— Je ne t'apprécie pas, Crystal. Ça n'a jamais été le cas. Je suis tombé amoureux de toi au premier regard.

Pourquoi fallait-il qu'il dise une telle chose ? S'il l'aimait vraiment, ne serait-il pas revenu depuis longtemps ? Elle se remémora le jour de leur rencontre. Elle rentrait chez elle après les cours quand il était passé sur sa moto. Il avait fait demi-tour, et lorsqu'il avait retiré son casque et posé son regard noisette sur elle, elle avait été perdue. Alors, s'il prétendait être tombé amoureux d'elle depuis le premier jour, elle pouvait certainement en dire autant.

Mais il y avait quand même ces cinq ans de séparation entre eux.

— Tu te sentiras mieux s'il s'agissait de deux lits séparés ?

Pas vraiment, songea-t-elle.

Même après cette longue absence, elle le trouvait toujours captivant, et son corps parcouru de picotements ne s'y trompait pas. Elle ne pouvait pas le regarder sans avoir de pensées érotiques. Etre dans la même pièce toute la nuit, ce serait aller au-devant des ennuis.

— J'en doute, Bane.

— Il le faudra bien, car je ne compte pas te quitter des yeux tant que nous ne savons pas ce qui se passe.

Elle allait lui rétorquer qu'il n'avait pas le droit de décider pour elle quand son téléphone sonna de nouveau. Il s'empessa de décrocher.

— Oui ?

Elle scruta son visage. Il était furieux, elle le voyait à son regard, à sa mâchoire serrée, à ses doigts crispés sur l'appareil. Et à son ton agressif.

Elle était sûre que l'appel la concernait, puisqu'il la regardait de temps en temps. Il n'y avait plus dans ses yeux cette expression torride et pleine de promesses, mais une lueur dangereuse.

Elle pianota en silence sur la console de la voiture. Elle était impatiente qu'il raccroche, afin qu'il lui dise ce qui se passait.

Dès qu'il conclut son appel, elle se tourna vers lui pour le questionner, mais il leva un doigt pour lui enjoindre de garder le silence. Car il passait déjà un autre coup de fil.

— Code mauve, l'entendit-elle dire. J'expliquerai tout bientôt.

Dès qu'il raccrocha, elle demanda :

— Que se passe-t-il ?

Pendant un long moment, il resta silencieux. Il l'observait, comme s'il tentait de prendre une décision.

— Et ne t'avise pas de me laisser dans l'ignorance, l'avertit-elle en fronçant les sourcils.

* * *

Bane l'avait justement envisagé. Mais il s'était ravisé, car Crystal était trop vive d'esprit, trop intelligente. Et elle devait savoir de quoi il retournait,

et quelles mesures de prudence ils devaient prendre.

Mais plus que tout, il avait besoin d'avoir sa confiance. Il ne laisserait jamais personne toucher à un seul de ses cheveux, et il tenait à ce qu'elle le sache.

— Bane ?

Il prit une grande inspiration.

— D'abord, donne-moi ton téléphone, ordonna-t-il.

— Mon téléphone ?

— Oui.

Elle le dévisagea un instant, puis sortit l'appareil de son sac. Il le prit et sortit de la voiture, avant de le jeter sur l'asphalte et de le piétiner, en dépit des protestations de Crystal.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Tu es fou ! s'indigna-t-elle, sortant de la voiture pour tenter de sauver l'appareil.

Bien sûr, il était trop tard.

— Je détruis ton téléphone.

Les poings sur les hanches, elle le fusilla du regard.

— Je vois ça ! Ce que je veux savoir, c'est pourquoi.

— Il se peut qu'il y ait un mouchard dedans.

— Comment ?

— Les choses sont plus sérieuses que je le pensais, ou que tu n'as voulu me le dire, Crystal.

Elle se raidit.

— Je ne t'ai rien caché, rétorqua-t-elle. Tout ce que je sais, c'est que j'ai reçu ce message aujourd'hui, que quelqu'un a ouvert mon casier et qu'une voiture bleue me suivait.

Il lança un regard autour d'eux.

— Remontons en voiture. Je te dirai ce que je sais.

Elle observa son téléphone en miettes d'un air consterné, puis obtempéra. Dès qu'ils furent installés, elle ordonna :

— Dis-moi tout.

* * *

Lorsqu'elle toucha son bras, Bane sentit le désir monter en lui. Apparemment, elle le vit dans ses yeux, car elle s'empressa de retirer sa main.

— Désolée.

Il saisit sa main et mêla leurs doigts.

— Ne t'excuse jamais de me toucher.

Plutôt que de répondre, elle s'humecta nerveusement les lèvres, et il eut encore plus envie de l'embrasser. Puisqu'il ne pourrait sans doute pas le faire avant longtemps, il lui dirait ce qu'elle voulait savoir. Ce qu'elle avait besoin de savoir.

— Mon contact à la Sécurité intérieure a eu accès à des informations

confidentielles. Apparemment, tu es surveillée depuis un moment.

— Par qui ? demanda-t-elle, le sourcil arqué.

— Des gens du gouvernement. Ils sont au courant de tes travaux de recherche.

— Je m'en doutais. Seton Industries envoyait des rapports périodiques dans le cadre de la sécurité nationale. Et puis, mes travaux sont financés par une bourse d'Etat.

— Eh bien, il semble que les rapports soient tombés entre de mauvaises mains. En résumé, un groupe avait prévu de t'enlever ainsi que deux autres biochimistes qui travaillent sur des projets similaires. Ils devaient vous emmener tous les trois dans un laboratoire souterrain quelque part, et vous forcer à travailler ensemble pour mettre au point une formule qu'ils auraient utilisée à leur profit.

— Ce plan est ridicule, dit-elle en secouant la tête.

Ses cheveux qui dansaient autour de son visage mettaient en valeur son regard sombre. L'espace d'une seconde, il fut déconcentré. Il ne pouvait se permettre d'être distrait maintenant. Trop de choses étaient en jeu.

— Manifestement, celui qui a eu cette idée n'était pas de cet avis. Maintenant, tu es le chaînon manquant.

Elle s'adossa à son siège et fronça les sourcils.

— Comment ça, le chaînon manquant ?

Il serra sa main.

— Les deux autres chimistes ont été enlevés hier. L'un alors qu'il se rendait au travail de bon matin, et l'autre à sa sortie d'une salle de gym, vers midi. Le plan était de vous kidnapper tous les trois à quelques heures d'intervalle. Ils ont échoué avec toi. Mais puisqu'ils sont déterminés à mettre la main sur la formule, ils ne laisseront pas tomber.

L'étincelle dans ses yeux de Crystal indiquait qu'elle saisissait très bien la situation. Mais cette lueur lui disait aussi autre chose : elle attendait ces voyous de pied ferme. Elle avait toujours le cran qu'il avait de tout temps admiré chez elle.

Il déglutit quand elle retira sa main et regarda par le pare-brise. Elle réfléchissait, tentant de trouver un plan elle aussi. Un plan sans lui. Davantage pour sa sécurité à lui que pour tout autre raison, devina-t-il. Bien évidemment, il n'accepterait jamais de l'abandonner à son sort.

Elle se tourna vers lui, et parce qu'il avait le sentiment de savoir ce qu'elle allait dire, il déclara, sans lui laisser le temps de parler :

— Je ne te laisserai pas seule, alors oublie ça.

Comme elle ne répondait rien, il ajouta :

— J'ai besoin que tu aies foi en ma capacité à assurer notre sécurité.

Une tension sensuelle flotta dans l'air, qu'il tenta d'ignorer. En cet instant, savoir qu'il avait sa confiance était plus important.

— Cela me sera difficile, Bane, dit-elle doucement. J'ai été seule pendant longtemps.

Cinq ans. Une fois de plus, il se demanda s'il avait bien fait d'être parti. Il avait cru que cette séparation était la meilleure chose pour eux. Qu'ils avaient tous deux besoin de grandir et de mûrir. Surtout lui. Et cela avait porté ses fruits. Mais... s'il ne s'était pas montré aujourd'hui ? Si elle avait été enlevée comme ces deux autres chimistes ? Et si...

— Je te fais confiance, Bane.

Il hocha la tête. Il était pleinement prêt à être le mari qu'elle méritait, mais il devait lui montrer qu'elle pouvait compter lui. Pas seulement pour la protéger, mais aussi pour bâtir une vie avec elle.

— Alors ? demanda-t-elle en soupirant. Que faisons-nous, maintenant ?

Il esquissa un sourire.

— Maintenant, on leur montre qu'ensemble, nous sommes un duo redoutable.

* * *

Un duo redoutable.

Crystal ne put s'empêcher de sourire. C'était ainsi que le shérif Harper les décrivait autrefois. Rien, pas même la menace de la prison, n'avait pu les séparer.

Une sonnerie signala l'arrivée d'un message sur le téléphone de Bane. Tandis qu'il prenait l'appareil, elle regarda par la vitre, et constata qu'ils étaient garés dans un endroit sombre. Le seul éclairage provenait des étoiles et de la lune. Alors que Bane lisait le message avec attention, elle l'observa. Elle ne put s'empêcher d'admirer ses épaules larges sous son blouson de cuir, ses longues jambes musclées étendues devant lui.

Elle se souvint de ces jambes, nues, lorsqu'ils nageaient ensemble. Elle les revit, moulées dans un jean comme maintenant, quand il était sur sa moto ou sur l'un des chevaux du ranch familial. Elle savait déjà monter à cheval quand elle l'avait rencontré, mais il l'avait aidée à s'améliorer. Il lui avait aussi appris à faire de la moto, à tirer, à gravir des montagnes.

Elle songea qu'il était l'incarnation des fantasmes de toute femme. Ce ne fut que lorsqu'il s'éclaircit la gorge qu'elle se rendit compte qu'il avait fini de lire le message, et qu'il l'avait surprise en train d'admirer son corps tout en muscles.

— Oui ? Tu disais ? demanda-t-elle.

Il rit.

— Je voulais juste t'informer que notre voiture sera là dans quelques minutes.

— Notre voiture ?

— Oui, nous changeons de véhicule. Il y a des chances pour que les gens qui te cherchent aient déjà identifié celui-ci, alors nous devons nous en séparer.

— Qui nous amènera une autre voiture ? demanda-t-elle en regardant par

la vitre.

Il n'y avait qu'un immense bâtiment vide, et le parking était désert.

— Le père de Flip. C'est un ancien Seal.

Quelques instants plus tard, Crystal entendit un autre véhicule se garer et remarqua que le conducteur avait éteint les phares.

— C'est notre voiture, annonça Bane.

Bane sortit leurs bagages pour les mettre dans le coffre de la voiture amenée par M. Holloway.

Flip ressemblait à son père. Mêmes yeux bleus, mêmes cheveux blonds, qui grisonnaient cependant chez le père. On pouvait aisément imaginer que cet homme avait dirigé des unités de Seals. A soixante-cinq ans, il semblait en parfaite forme physique.

— Je n'ai pas besoin de savoir où vous allez. Moins de gens sont au courant, mieux c'est. Soyez prudents, dit l'ancien militaire en tendant les clés à Bane.

— Promis, et merci pour tout, monsieur Holloway. Je vous suis redevable à vous et à votre famille.

M. Holloway balaya ses paroles du revers de la main.

— Oubliez ça. David nous a expliqué à ses frères et à moi comment vous lui avez sauvé la vie lors de votre dernière mission. Et les amis de mes garçons sont mes amis. Si vous avez un souci, passez-nous un coup de fil.

Bane ne comptait pas en avoir, mais il valait mieux accepter l'offre quand même.

— Entendu.

Bane jeta un coup d'œil vers Crystal, déjà installée dans la nouvelle voiture.

— Je suppose que c'est votre épouse, que vous n'avez pas vue depuis un moment, commenta M. Holloway.

— Oui, en effet.

— Et elle a attendu que vous reveniez, tout ce temps ?

— Oui.

— Alors, vous êtes un homme très chanceux, dit-il en souriant. Prenez soin de vous et de votre épouse.

Son épouse. Cela sonnait bien.

— Je le ferai. Encore merci pour ce que vos fils et vous avez fait. Et ce que vous faites encore.

Il savait que Flip et ses frères surveilleraient la maison de Crystal pendant quelque temps.

— Ce n'est pas grand-chose.

M. Holloway lui donna une tape sur l'épaule avant de grimper dans le monospace et de s'éloigner.

Bane monta rapidement dans l'autre voiture.

— Où allons-nous maintenant ? s'enquit Crystal.

Il avait perçu la fatigue dans sa voix. Il était près de 23 heures, et elle se couchait sans doute bien plus tôt d'habitude.

— Dans un hôtel, mais pas à Dallas. Tu devrais dormir, nous avons quelques heures de route.

— D'accord.

Après avoir démarré, il la regarda incliner son siège. Il ne put s'empêcher de poser un regard approbateur sur elle, de noter comment son jean épousait ses hanches et ses cuisses. A dix-huit ans, elle était mince. A présent, elle était incroyablement voluptueuse. Se forçant à détacher son regard d'elle, il régla la température de l'habitacle. Il faisait plutôt froid dehors.

En quittant le parking, il remarqua qu'elle s'endormait. Elle était aussi belle les yeux clos que les yeux ouverts. C'était ce dont il avait rêvé, ce qu'il avait tant désiré. Etre avec elle, enfin.

Il avait parcouru quelques kilomètres et atteint un premier feu rouge quand il l'entendit glousser. Il lui lança un bref regard. Elle avait toujours les yeux fermés, et un sourire s'était formé sur ses lèvres. Était-elle en train de rêver ? Soudain, elle ouvrit les yeux, le regarda et se redressa aussitôt.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien. Tu riais dans ton sommeil.

Elle sourit.

— Je ne dormais pas. Je reposais mes yeux, c'est tout. Et je songeais que ça devient la norme pour nous.

— Quoi ?

— Etre en fuite. La dernière fois que nous étions ensemble, nous avions fugué et cherchions à échapper au shérif Harper. Tu te souviens ?

— Bien sûr.

Comment aurait-il pu l'oublier ? Ils avaient mis tout le monde sur une fausse piste, leur faisant croire qu'ils allaient à Las Vegas alors qu'ils étaient allés se marier en Utah.

— A présent, nous fuyons Dieu sait qui, commenta-t-elle.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est que nous sommes de nouveau ensemble.

Elle garda le silence, tandis que le feu passait au vert et qu'il redémarrait. Après quelques instants, il crut qu'elle s'était endormie, mais elle demanda :

— Combien de temps, Bane ?

Il fut heureux de pouvoir s'arrêter à un autre feu.

— Combien de temps ? répéta-t-il.

— Oui, combien de temps serons-nous ensemble avant que tu repartes ? Avant que je sois seule de nouveau ? Tu es un Seal. Ça signifie que tu seras

souvent absent, non ?

Il hésita un instant, songeant à sa réponse. Elle se trompait si elle pensait qu'il allait lui permettre d'utiliser son travail.

— Oui, je peux partir en mission, chaque fois que mon commandant m'appelle.

— Et s'il appelle maintenant ? Tu devras partir, non ?

Il serra le volant. Insinuait-elle qu'elle ne pouvait pas se reposer sur lui ?

— A moins qu'il y ait une menace nationale, cela n'arrivera pas. Je suis en congé. Comme toute mon unité.

— Pourquoi ?

Répondre à cela était délicat. Il devrait lui expliquer que certaines parties de son travail devaient rester secrètes, mais il garderait cette conversation pour plus tard. Pour l'heure, il se contenta de répondre :

— Parce que nous l'avons bien mérité.

C'était vrai, mais il ne lui disait pas tout.

— Tu prends des risques. Tu mets ta vie en danger.

Ce fut à son tour de glousser.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle.

— Je me disais juste que pour l'instant, ce n'est pas la mienne qui est en danger. Je dirais que nous avons tous les deux des occupations inhabituelles.

— Les miennes n'ont rien d'inhabituel. Il se trouve simplement que je travaille sur un sujet sensible.

Il sourit. C'était une façon de voir les choses.

— On peut dire que moi aussi je travaille dans un domaine sensible.

— Ce n'est pas comparable, Bane, alors n'essaie même pas.

Soit, elle marquait un point. Tout de même, ce n'était pas lui qui était en danger.

— Je suis bien entraîné. Il y a six mois, je suis devenu tireur d'élite.

C'était une réussite majeure pour une jeune recrue.

— Tireur d'élite ? Ça ne m'étonne guère. C'est toi qui nous as appris à tirer, à Bailey et à moi.

C'était vrai, se souvint-il fièrement. Et les Westmoreland savaient tirer, pour sûr. Il n'avait pas été surpris quand, à son retour, tout le monde lui avait parlé de ce grizzli que Bailey avait abattu en Alaska, il y a un mois. Et Crystal était aussi douée que Bailey. La seule personne qui les surpassait toutes les deux était Jo, l'épouse du frère de Bane, Stern.

— Et tu voudrais me faire croire que ton travail n'est pas dangereux ?

— Je reconnais qu'il est dangereux, mais il est aussi gratifiant.

— Ça, je veux bien le croire, puisqu'il te donne une excuse pour te battre au nom de ta patrie.

Il ne put s'empêcher de rire. En ces circonstances, c'était bon de rire. Surtout avec elle. Elle savait apporter de l'humour à n'importe quelle situation. Toutefois, en l'occurrence, il était convaincu qu'elle n'avait pas cherché à être drôle.

— Mais tu veux en faire une carrière, n'est-ce pas ?

Se posait-elle vraiment la question, ou pensait-elle avoir déjà la réponse ?

— Je ne sais pas. C'est une décision que nous devons prendre ensemble.

— Ah, non, ne m'entraîne pas là-dedans, Bane ! Je ne te laisserai pas me reprocher de t'avoir rendu malheureux.

Malheureux ? De quoi parlait-elle ?

— Précise ta pensée.

— Volontiers. J'arrive à t'imaginer en tant que Seal, et je pense que tu es sacrément doué. En revanche, je ne peux t'imaginer dans un bureau chez Blue Ridge chaque jour. Tu deviendrais fou. Et tu ne me pardonnerais jamais si tu me voyais comme la raison pour laquelle tu devais travailler là-bas.

Elle avait raison, il ne souhaitait pas travailler dans l'entreprise familiale. Même si ses frères — Dillon, Riley, Canyon, et Stern —, ainsi que son cousin Aidan étaient parfaitement faits pour Blue Ridge Land Management, ce n'était pas son cas.

— Je pourrais rejoindre Jason, Derringer et Zane dans leur élevage de chevaux, dit-il.

A dire vrai, cela ne le tentait pas davantage. Il n'avait pas le même amour des chevaux que son frère et ses deux cousins.

— Bailey m'a parlé de leur élevage lors de notre dernier échange.

— Mais elle a refusé de te dire quoi que ce soit sur moi, avançait-il d'un ton bourru.

— C'était la règle, Bane. Nul besoin de te rappeler que c'est toi qui l'as instaurée.

Encore une fois, elle avait raison. Il était temps qu'ils mettent les choses au clair. La tension qui flottait soudain dans l'habacle était palpable.

— Tu sais pourquoi j'ai pris cette décision, Crystal.

— La décision de m'abandonner ?

Il bifurqua brusquement et s'engagea sur le parking de ce qui ressemblait à une aire de repos. Il s'arrêta entre deux semi-remorques, pour que l'on ne puisse pas les repérer, et coupa le moteur.

— Tu essaies de nous tuer, Bane ? s'exclama-t-elle d'une voix essoufflée.

Au lieu de répondre, il déboucla sa ceinture et se tourna vers elle.

— J'espère seulement que tu ne penses pas ce que tu viens de dire.

* * *

Crystal voyait bien que Bane était furieux. Elle l'avait déjà vu en colère, mais sa fureur n'avait jamais été dirigée contre elle. A présent, si. Ses yeux avaient même pris une teinte vert foncé. Sans fléchir, elle leva le menton.

— Et si je le pense ?

— Dans ce cas, il faut qu'on parle.

— Trop tard. Rien de ce que tu pourras dire ne me fera changer d'avis.

— Au moins, explique-moi pourquoi tu penses cela.

L'ignorait-il vraiment ? Elle pourrait trouver tout cela amusant, mais en fait, elle avait envie de pleurer. Elle l'avait tant aimé ! Il avait été le centre de son monde. Le yang de son yin. Le seul être dont elle avait cru qu'il ne lui ferait jamais de mal, qu'il ne l'abandonnerait jamais. A tort.

— Crystal ?

S'il voulait feindre l'incompréhension, soit. Elle lui donnerait son explication.

— Je comprends pourquoi tu as laissé mon père m'envoyer dans un autre Etat après notre fugue, mais...

— C'était pour ton bien. Tu voulais abandonner le lycée, Crystal. Je ne pouvais pas te laisser faire ni faire obstacle à tes études. On était en novembre. Tout ce que tu avais à faire, c'était tenir jusqu'en juin pour obtenir ton diplôme.

— Je sais tout ça, assena-t-elle d'un ton sec. Voilà pourquoi j'ai laissé mon père penser qu'il menait le jeu quand il m'a envoyée vivre chez tante Rachel.

Le souvenir de ce jour lui nouait encore le ventre chaque fois qu'elle y songeait.

— Je me suis dit que je pouvais le supporter parce que tu viendrais me chercher en juin.

A son expression, elle sut qu'il savait où elle voulait en venir.

Elle prit une profonde inspiration avant de poursuivre.

— Quand tu as fini par me téléphoner en janvier, j'ai cru que c'était pour me dire que tu ne pouvais pas vivre sans moi et que tu avais décidé de venir me chercher plus tôt. Que je pourrais finir mes études à Denver pendant que nous vivrions dans le chalet que tu avais construit pour moi.

— Enfin, Crystal, je te connais ! Si j'étais venu plus tôt, tu aurais trouvé toutes sortes d'excuses pour manquer les cours. De plus, je n'aurais pas pu subvenir à tes besoins. Je n'étais pas assez âgé pour prendre possession de mes terres ou avoir accès à mon fonds fiduciaire. Je n'avais que des boulots. J'ai quitté le poste que Dillon m'a offert à Blue Ridge au bout d'une semaine, car je n'aimais pas que mon chef me donne des ordres. J'étais un Westmoreland. Ma famille possédait cette entreprise, et je croyais que ça me donnait le droit de faire tout ce que je voulais.

— Je serais retournée en cours, Bane. Je t'avais promis de le faire. Quant au manque d'argent, nous nous serions débrouillés.

— Tu méritais mieux.

— Je pensais te mériter, toi. J'étais ta femme.

— Pourquoi ne peux-tu pas comprendre que j'avais besoin de faire quelque chose de ma vie ? s'exclama-t-il. En tant que mari, je te le devais. Pourquoi ne vois-tu pas que tu méritais mieux que celui que j'étais à l'époque ? J'étais un jeune homme indiscipliné, sans aucun but, qui aimait défier l'autorité.

— Ces choses-là ne comptaient pas pour moi, Bane.

— Elles auraient dû.

Elle plissa le regard.

— Ta famille t'a retourné le cerveau, n'est-ce pas ? Ils t'ont convaincu que ta place n'était pas avec moi. C'est pour ça que tu n'as dit à personne que nous étions mariés. Sauf à Bailey.

Elle le regarda passer les mains sur son visage dans un geste de frustration. Mais elle estimait qu'il n'avait pas le droit d'être frustré. C'était elle qui avait été mise de côté, quand il avait choisi sa carrière de Seal plutôt qu'elle.

— Tu as tort au sujet de ma famille, Crystal. Ils savaient à quel point je t'aimais, mais ils voyaient ce que nous refusions de voir. Ils savaient que nous ne pouvions pas continuer dans cette voie. Alors, j'ai pris une décision que je pensais être la meilleure pour nous. Et je veux croire que j'avais raison. Regarde-toi aujourd'hui. Non seulement tu as fini le lycée, mais tu vas bientôt obtenir ton doctorat. Tu as toujours été brillante, et je te tirais vers le bas. Si j'avais été égoïste, je t'aurais emmenée dans ce chalet, et je t'aurais offert une vie misérable. Cela n'aurait rien arrangé si tu étais tombée enceinte. Quel genre d'avenir notre enfant aurait-il eu ?

Elle détourna la tête pour qu'il ne voie pas les larmes dans ses yeux, mais elle ne fut pas assez rapide. Il tendit la main vers elle pour faire pivoter son visage vers le sien, et l'observa intensément.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Crystal ?

Elle devait parler, elle le savait. Il n'y avait pas de raison de garder son secret plus longtemps.

— Ce jour-là, quand tu as téléphoné pour m'annoncer que tu avais décidé d'entrer dans la Navy, tu m'as demandé si j'étais enceinte, et je t'ai répondu non.

Il garda le silence une minute. Elle sut qu'il avait deviné la suite.

— Mais tu as menti, c'est ça ? Tu étais enceinte, n'est-ce pas ? lâcha-t-il d'un ton accusateur.

Elle resta muette un long moment.

— Je n'ai pas menti, dit-elle enfin. Quand tu m'as posé la question, je n'étais pas enceinte... je ne l'étais plus. J'avais perdu notre bébé, Bane. Quelques jours plus tôt. Quand tu m'as téléphoné, tante Rachel venait de me ramener de l'hôpital.

Bane eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Il prit une grande inspiration, comme pour apaiser la douleur. Il lui fallut quelques instants pour se reprendre. Quand il regarda Crystal de nouveau, elle était assise bien droite sur son siège, et des larmes striaient son visage.

Il en eut le souffle coupé. Les larmes l'avaient toujours ému... surtout celles de Crystal. Mais il ne pouvait ignorer qu'elle avait porté leur enfant sans l'en informer. Lui ignorait où elle se trouvait à l'époque, mais elle aurait pu le joindre. Et elle n'avait même pas essayé.

Il se rappelait tous ces jours passés près du téléphone, à attendre qu'elle l'appelle pour lui dire où elle était. Puisqu'elle ne l'avait pas fait, il en avait conclu que ses parents l'avaient sans doute sermonnée comme Dillon l'avait fait avec lui. Alors, il avait pris la décision de suivre le conseil de son frère aîné. Se bâtir un avenir, avant d'aller la chercher.

— Comment as-tu pu me cacher ça ? lui reprocha-t-il, s'efforçant de masquer la colère dans sa voix.

— Parce que tu avais déjà décidé de ton avenir.

— Enfin, Crystal, je n'ai rejoint la Navy que parce que...

— Tu pensais que je méritais mieux. Tu l'as déjà dit.

Un muscle tressauta dans sa mâchoire. Depuis quand était-elle aussi têtue ? Il sentit la colère vriller dans son ventre, mais il s'efforça de la contenir, car il n'avait jamais perdu son sang-froid avec elle.

— Oui, je l'ai dit, et je continuerai de le dire.

Le silence s'étira entre eux, épais et tendu.

— Quand as-tu su que tu étais enceinte ?

Elle essuya les larmes qui continuaient de lui monter aux yeux.

— C'est justement le problème, Bane, je ne savais pas. J'avais du retard, mais c'était déjà arrivé, tu le sais. Alors, je ne me suis pas inquiétée. J'essayais de m'adapter à mon nouveau lycée et de me concentrer sur mes études. On était fin janvier, et je comptais les jours qui me séparaient de juin, quand tu viendrais me chercher. Comme une idiote, j'ai cru que même si tu ignorais où j'étais, tu me chercherais jusqu'à ce que tu me retrouves.

» Quoi qu'il en soit, un soir, j'ai eu très mal au ventre. Quand je suis allée

à la salle de bains, j'ai remarqué que je saignais beaucoup, et j'ai réveillé ma tante. Elle m'a emmenée aux urgences et après m'avoir examinée, le médecin m'a annoncé que j'avais fait une fausse couche. On m'a gardée une nuit en observation parce que j'avais perdu beaucoup de sang. »

De nouveau, elle s'essuya les yeux.

— Comment une femme peut-elle être enceinte sans le savoir ? Comment ai-je pu porter ton bébé — notre bébé — en moi sans le savoir ? Ce n'était pas juste, Bane ! Vraiment pas juste. Le médecin était une femme gentille. Elle m'a dit que les fausses couches n'étaient pas rares et se produisaient souvent dans les huit premières semaines de grossesse. Je me suis dit que j'étais tombée enceinte lors de notre nuit de noces, et que cela faisait donc moins de huit semaines. Elle m'a assuré que je n'étais en rien responsable, et que ma grossesse suivante devrait bien se passer.

Une profonde douleur le transperça. C'était aussi son bébé et, à cet instant, il pleurait la perte d'un être qui n'était jamais venu au monde. Leur bébé à tous les deux. Il voulait prendre Crystal dans ses bras. La serrer fort. Partager sa douleur. Il avait tout à fait le droit de le faire. Mais il sentait qu'elle avait dressé un mur invisible entre eux, et qu'il lui faudrait le démolir, brique par brique.

— Je suis désolé pour notre bébé, dit-il, pensant chaque mot.

Il se rappelait leur nuit de noces. C'était la première fois qu'ils avaient passé toute une nuit ensemble, dans les bras l'un de l'autre, et il était si heureux qu'il s'était laissé emporter et n'avait pas utilisé de préservatif.

— Je ne t'ai jamais abandonnée, Crystal. J'en serais incapable. As-tu la moindre idée de ce que j'ai traversé quand nous étions séparés ? demanda-t-il avec douceur. Sais-tu combien j'ai souffert chaque jour de ne pas savoir où tu étais ?

— Je t'ai téléphoné.

— Quand ?

— Dès que j'ai pu échapper à mes parents. Ils m'ont surveillée pendant tout le vol pour la Caroline du Sud, mais quand l'avion a atterri, je suis allée aux toilettes et j'ai demandé à une femme de me prêter son téléphone. C'était environ cinq heures après notre départ.

Bane réfléchit, cherchant à comprendre pourquoi il n'avait pas eu ce coup de fil.

— Je sais pourquoi tu n'as pas pu me joindre, dit-il après un instant. J'étais au chalet, et il n'y a pas de réseau là-bas.

Il marqua un temps, puis ajouta :

— Quand le shérif Harper m'a dit que tu avais quitté Denver, je suis sorti en trombe du poste de police, j'ai pris mon pick-up, et j'ai foncé chez tes parents. La maison était vide. Alors j'ai roulé sans but, de plus en plus furieux. Et j'ai fini au chalet, où je suis resté deux jours entiers. Le troisième jour, Riley est venu me chercher et m'a convaincu de rentrer avec lui.

— C'est sans doute pourquoi je n'ai pas pu te joindre le deuxième soir.

J'ai attendu que tout le monde soit couché pour me faufiler dans le salon et prendre le téléphone de ma tante. Je n'ai pas pu te joindre, ce qui était aussi bien parce que papa m'a surprise en flagrant délit. Il s'est emporté. Il m'a dit qu'il était temps pour moi de connaître la vérité.

Il fronça les sourcils.

— Quelle vérité ?

— Il m'a avoué que ton frère Dillon et lui s'étaient vus pendant notre fugue, et qu'ils avaient passé un marché.

— Quel genre de marché ?

— Quand on nous retrouverait, Dillon s'engageait à t'éloigner de moi, et mon père de toi.

— C'est totalement faux ! fulmina Bane.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

Sa question ne fit qu'attiser sa fureur.

— D'abord, ce n'est pas le genre de Dillon. Ensuite, mon frère n'était même pas à Denver quand nous nous sommes enfuis. Il était dans le Wyoming pour en apprendre plus sur notre arrière-grand-père Raphel. Il n'est rentré qu'après qu'on nous avait retrouvés.

Il passa une main rageuse sur son visage.

— Je ne peux pas croire que tu aies cru ton père. Tu savais à quel point il méprisait les Westmoreland. Pensais-tu honnêtement que Dillon et lui auraient passé un accord ?

Elle leva le menton.

— Je ne voulais pas le croire, mais...

— Mais quoi ?

— Je t'ai téléphoné deux fois, et tu n'as pas répondu.

— Parce que je n'ai pas eu tes appels.

— Eh bien, je l'ignorais.

— Tu aurais dû le deviner.

— Non. Et quand tu m'as enfin appelée... deux mois plus tard... c'était pour me dire que tu rejoignais la Navy et qu'il valait mieux que nous allions chacun de notre côté.

Il se rembrunit.

— Deux mois, c'est le temps qu'il m'a fallu pour découvrir où tu étais. Bailey a dû voler le téléphone de ton père pour cela. Et je n'ai jamais dit que nous devrions aller chacun de notre côté.

— Ça y ressemblait beaucoup.

Vraiment ? Frustré, il recula sur son siège, tentant de se souvenir de ses paroles exactes. Rejoindre la Navy avait été une décision difficile, mais il l'avait prise après avoir discuté avec son cousin Dare, un ancien marine, et avec le meilleur ami de Riley, Pete. Le frère de Pete, Matthew, avait rejoint la Navy. Grâce à cela, il avait pu mettre de l'argent de côté et être formé par l'armée pour travailler dans l'aviation. Bane s'était dit qu'entrer dans la Navy lui apprendrait non seulement un métier, mais l'éloignerait aussi de Denver

quelque temps. Etre là-bas sans Crystal l'avait rendu malheureux.

Il comprenait mieux pourquoi elle avait pensé qu'il avait voulu rompre, étant donné le mensonge que son père lui avait raconté. La seule chose qui le sauvait, c'était d'avoir promis de respecter ses vœux et de venir la chercher un jour. A présent, il s'interrogeait...

— Tu penses que je t'avais abandonnée. Alors, tu ne m'as pas cru quand j'ai promis de venir te chercher après avoir bâti un avenir ? Et quand j'ai dit que je te serais fidèle ?

Elle regarda par la vitre avant de se tourner vers lui.

— Si, à l'époque, je t'ai cru, même si je t'en voulais de m'avoir écartée de ta vie pendant un temps, quelles que soient tes raisons.

Comment pouvait-elle penser qu'il ait fait une telle chose ? Et elle avait dit : « à l'époque, je t'ai cru ». Cela signifiait-il qu'elle avait cessé de le croire ? A présent, il se demandait s'il n'avait pas commis une grave erreur en coupant toute communication entre eux.

— Je ne t'ai jamais écartée de ma vie, et j'étais bien décidé à venir te chercher. Ça n'a jamais changé, Crystal. J'ai pensé à toi chaque jour. Parfois, chaque heure, chaque minute, chaque seconde. Tu me manquais terriblement. Il y a eu des jours où je n'étais pas sûr de pouvoir continuer sans toi, où je voulais tout arrêter. C'est pourquoi je me suis assuré que Bailey ne me dise pas où tu étais. Sinon, j'aurais tout abandonné pour te retrouver. Et si tu m'avais parlé de ta fausse couche, rien n'aurait pu m'empêcher de venir te voir. Navy ou pas.

Soudain, il déboucla sa ceinture et celle de Crystal. Puis il attira sa femme à lui et la serra dans ses bras.

* * *

Crystal appuya le visage contre le torse de Bane. Elle ne pouvait empêcher les larmes de couler. Elle avait pourtant cru avoir pleuré toutes les larmes de son corps quand le médecin lui avait annoncé qu'elle avait perdu son bébé. Et quand Bane l'avait appelée à son retour de l'hôpital, cela avait été le coup de grâce.

Heureusement, sa tante Rachel avait été d'un grand soutien. Lorsque Crystal l'avait suppliée de ne pas parler du bébé à ses parents, sa tante lui avait promis de garder le secret.

Qu'il l'ait voulu ou non, quand Bane lui avait téléphoné ce jour-là, Crystal avait eu le sentiment qu'il tournait le dos à leur couple et à leur amour. Qu'il l'abandonnait. C'était sa tante qui l'avait persuadée de se reprendre, et de décider de son avenir... avec ou sans Bane. Alors, elle avait pris ses décisions sans lui. Mais chaque fois que Bailey l'avait contactée après cela, une part d'elle avait espéré que ce soit Bane qui l'appelle et non sa cousine. A la fin, quand ces appels étaient devenus trop douloureux, elle avait changé de numéro.

Elle ne se souvenait que trop bien comment elle avait pensé à lui chaque jour, parfois chaque heure, chaque minute, chaque seconde, tout comme lui. Il lui avait autant manqué qu'elle lui avait manqué. Elle aurait voulu aller à Denver pour le retrouver. Mais elle savait qu'il n'y était plus, et ignorait où il pouvait être. Comment avait-il pu s'attendre à ce qu'elle ne doute pas de lui, alors qu'il ne l'avait pas contactée en cinq ans ?

— Je vais bien maintenant, Bane, affirma-t-elle, le repoussant et essuyant ses larmes.

Sous l'effet de son regard intense, elle frissonna.

— Vraiment, Crystal ? Tu vas vraiment bien ? Ou est-ce que tu cherches à faire payer le fait d'avoir voulu te donner le meilleur de moi ?

— Je pensais avoir déjà le meilleur de toi, Bane. Je ne m'étais jamais plainte, que je sache !

Il ne répondit pas. Elle profita de ce silence pour reprendre place sur son siège. Elle tourna la tête vers la vitre, et vit dans le reflet que Bane l'observait.

— As-tu décidé de notre destination ? demanda-t-elle.

Il démarra.

— Oui, je sais où nous allons.

Sans plus de précisions, il sortit du parking et retourna vers la route principale.

— Je prendrai le lit le plus près de la porte, Crystal, dit Bane en posant son sac au pied du lit.

En guise de réponse, elle se contenta de hocher la tête et fit rouler sa valise jusqu'à l'autre lit. Pensant qu'elle n'avait pas dîné, il avait fait une pause dans un snack pour commander du poulet et des gaufres. Après quatre heures de route, ils s'étaient arrêtés dans cet hôtel. Tout ce temps, elle n'avait pas dit un seul mot. Et son silence le perturbait. Comment pouvait-elle lui reprocher de vouloir lui offrir une vie ? Comment pouvait-elle croire qu'il l'avait abandonnée ? Apparemment, ne pas avoir gardé le contact avec elle avait été une erreur, mais ce qu'elle ne parvenait pas à saisir, c'était qu'elle était sa faiblesse.

Elle affirmait qu'elle était satisfaite de l'homme qu'il était autrefois. Avec ses qualités et ses défauts. Mais elle méritait davantage. Elle méritait mieux, quoi qu'elle en pense. Certes, il avait été séparé d'elle plus longtemps qu'il l'avait prévu, et sur ce point, il voulait bien reconnaître ses torts. Cinq ans à mettre sa vie en attente, c'était long. Mais c'était bien là le problème : il n'avait pas voulu qu'elle mette sa vie en suspens. Il avait attendu d'elle qu'elle avance et accomplisse des choses durant ces cinq ans, tout comme lui. Et elle l'avait fait. Elle avait terminé le lycée, poursuivi des études, et maintenant, elle se consacrait à son doctorat. Tout cela grâce à ces cinq années de séparation. Pourquoi ne pouvait-elle pas comprendre qu'en décidant de rejoindre la Navy, il avait cru leur donner à tous les deux l'occasion de réaliser leur potentiel, en sachant qu'au bout du compte, ils se retrouveraient ? Il l'aimait plus que sa propre vie, mais il avait été prêt à faire ce sacrifice. Pourquoi ne le comprenait-elle pas ? Avait-il eu tort de supposer que, quoi qu'il advienne, leur amour serait assez fort pour survivre à tout ? Même à une longue séparation ?

— Je dois prendre une douche, dit-elle.

Son cœur tressauta quand il entendit de nouveau le son de sa voix. Au moins, elle lui adressait de nouveau la parole.

— Bien. Nous partirons après le petit déjeuner, et nous prendrons la direction du Sud.

— Le Sud ?

— Oui, mais c'est susceptible de changer, en fonction des retours que me feront les personnes à qui j'ai demandé de vérifier certains éléments.

— C'était ça, le code mauve ?

Donc, elle l'avait écouté.

— Oui. C'est un code pour mon unité. Il veut dire que l'un de nous a des ennuis, et que tout le monde doit être sur le pont.

— Oh ! je vois.

Elle défit sa valise, et l'ignora de nouveau.

Il posa son sac sur le lit et l'ouvrit. La première chose qu'il vit fut la sacoche contenant toutes les cartes et les lettres qu'il avait gardées pour elle, au fil des années. Il avait été impatient de les lui donner enfin. Mais à présent...

— Tu n'as rien appris d'autre sur ma maison ?

Il leva les yeux vers elle. Même si elle avait dormi plusieurs fois durant le trajet, elle semblait encore épuisée. Mais, fatigue ou pas, à ses yeux, elle était toujours splendide.

— Non. Flip contrôle la situation.

Elle hocha la tête. Puis, sans un mot, elle prit quelques vêtements, se dirigea vers la salle de bains, et ferma la porte derrière elle. Décidant de ne pas laisser son attitude l'affecter, il prit la sacoche et la posa sur le lit de Crystal. Elle lui appartenait. Il avait attendu des années pour pouvoir la lui donner. Et il ne laisserait pas l'amertume qu'elle ressentait l'empêcher de le faire.

Son téléphone sonna, indiquant un message. Il consulta sa montre : 2 heures du matin. Prenant son portable, il lut le message.

Tout est calme.

Il répondit :

Espérons que ça dure.

Il tenta d'ignorer le bruit de l'eau qui coulait. Il pouvait imaginer Crystal en train de se déshabiller avant de se doucher. Il adorerait être avec elle, sous le jet d'eau, pour savonner son corps et lui faire l'amour. Il la plaquerait contre le mur, lui relèverait les jambes pour qu'elle les enroule autour de sa taille, puis la pénétrerait. Il avait rêvé de cela tant de fois !

Pour réprimer son désir, il se mit à inspecter la chambre, vérifiant que tout était prêt au cas où ils devraient la quitter en urgence. Cette chambre était plus spacieuse que celle qu'ils avaient partagée lors de leur nuit de noces, dans un bel hôtel de l'Utah. Dans celle-ci, les lits semblaient chauds et accueillants, et la décoration était agréable.

Crystal l'avait accompagné lorsqu'il avait fait la réservation. Il l'avait sentie se tendre quand il avait demandé une seule chambre. Puis il l'avait

entendue soupirer de soulagement quand il avait précisé vouloir deux lits séparés.

Il haussa un sourcil quand son téléphone sonna et qu'il reconnut la sonnerie. C'était Dillon.

— Oui, Dil ?

— Tu n'as pas téléphoné pour nous dire si tu étais arrivé à Dallas. Tout va bien ?

Comment dire à son frère que, non, tout n'allait pas bien ?

— Oui, je suis bien arrivé. Désolé, j'ai été débordé.

— Débordé ? Tu as retrouvé Crystal ?

— Oui, je suis allé directement chez elle, mais...

— Mais l'accueil chaleureux et aimant que tu avais espéré ne s'est pas produit.

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Je savais que nous devrions surmonter quelques difficultés, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'ouvre la porte en pointant son arme sur moi, ni qu'elle avait fait sa valise pour échapper à des types qui voulaient la kidnapper.

Il y eut une pause, puis Dillon déclara :

— Je pense que tu vas devoir reprendre depuis le début, Bane.

* * *

Tandis qu'elle se séchait, Crystal s'efforça de ne pas penser à l'homme qui se trouvait derrière la porte. L'homme avec lequel elle avait échangé son premier baiser. A qui elle avait offert son corps. L'homme qui avait été son meilleur ami. Qui avait défié son père et risqué la prison rien que pour être avec elle. L'homme qui était son époux.

Elle regarda son reflet dans le miroir. Bane avait-il remarqué qu'elle avait changé ? Appréciait-il cette évolution ? Elle ne pouvait attribuer sa silhouette à des efforts particuliers. Du jour au lendemain, juste après ses vingt ans, les courbes étaient arrivées, simplement. A l'université, les garçons l'avaient remarqué aussi, et avaient commencé à lui causer des problèmes. Elle aurait aimé avoir une alliance à son doigt, pour les tenir à distance. A la place, elle avait cela, songea-t-elle en regardant son médaillon.

Elle le porta à ses lèvres et l'embrassa. C'était ce bijou qui lui avait permis de ne pas devenir folle toutes ces années. Il lui suffisait de le regarder pour penser à Bane et sa promesse. Même les jours où elle avait pensé qu'il l'avait peut-être oubliée.

Son cœur s'emballa quand elle songea à certains de ses regards ce soir. Notamment le dernier, quand elle avait annoncé aller prendre une douche. Personne ne pouvait l'exciter en un éclair comme Brisbane Westmoreland. Quand il avait posé son regard brûlant sur elle, elle s'était sentie rougir.

Elle enfila un bas de jogging et un T-shirt trop grand, en songeant à Bane.

Il était si sexy ! Plusieurs fois durant le trajet, elle avait fait mine d'être endormie, pour l'observer en cachette. Non seulement il avait de beaux yeux, mais il avait aussi de magnifiques cils. Presque trop longs pour un homme. Quand il avait enlevé sa veste, elle n'avait pu s'empêcher d'apprécier la largeur de ses épaules. Il était si musclé qu'il devait sans doute s'entraîner tous les jours. Les Seals étaient réputés pour leur grande forme physique.

Consciente d'avoir passé trop de temps dans la salle de bains, elle ouvrit lentement la porte et aperçut Bane, installé au bureau, devant un ordinateur portable.

Un ordinateur ?

Combien de fois par le passé, quand elle avait tenté de lui apprendre à utiliser Internet, avait-il prétendu qu'il ne connaissait rien à la technologie et aux ordinateurs ?

Une odeur de café flottait dans l'air. Il en avait donc préparé pendant qu'elle prenait une douche. Elle n'avait jamais aimé le café, et lui préférait les chocolats chauds ou les tisanes.

Elle s'éclaircit la voix.

— J'ai fini.

— D'accord.

Il ne se retourna pas, gardant son regard rivé à l'écran. Rangeant ses vêtements dans le petit sac à linge qu'elle avait emporté, elle le plaça dans sa valise et remarqua une sacoche.

— Tu as posé quelque chose sur mon lit, dit-elle.

Il lui jeta un regard par-dessus son épaule, qui fit courir des frissons de désir dans son dos.

— Je sais. C'est à toi.

— A moi ? s'étonna-t-elle.

— Oui, dit-il en reportant son attention sur son ordinateur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Si tu regardais pour le savoir ?

* * *

Bane fit mine de se concentrer sur l'écran de son ordinateur. Il avait entendu Crystal sortir de la salle de bains, et cela avait suffi à accroître son désir. Il ne fallait surtout pas qu'il la regarde : il avait déjà le plus grand mal à garder la maîtrise de lui-même. Même s'il avait les yeux rivés à l'écran, il l'entendit desserrer la lanière de cuir de la sacoche. Comme il l'avait deviné, sa femme était incapable de résister à sa curiosité.

— Il y a des cartes. Des tas de cartes et d'enveloppes, observa-t-elle.

— Je me suis souvenu de tes anniversaires, de nos anniversaires de mariage, de la Saint-Valentin et de Noël. Même si je ne pouvais pas te les envoyer, j'ai acheté ces cartes et je les ai rangées dans cette sacoche. Je savais qu'un jour, je pourrais te les donner en personne.

Il l'entendit fouiller dans toutes les enveloppes scellées.

— Il y a des lettres aussi, observa-t-elle.

— Oui. La plupart de mes camarades avaient des épouses ou des petites amies à qui écrire. Même si je ne pouvais pas correspondre avec toi, j'ai pris l'habitude de t'écrire chaque fois que tu occupais mon esprit.

Il espérait qu'elle voie, d'après le nombre d'enveloppes, qu'elle avait obnubilé son esprit une bonne partie du temps.

— Merci, Bane. Je suis surprise. Je ne m'attendais pas à ce que tu fasses cela... pour moi.

Cette fois, il ne put s'empêcher de se retourner.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Crystal.

La facilité avec laquelle il pouvait la faire rougir ne cesserait jamais de l'étonner. Au moins, c'était une chose qui n'avait pas changé. Il scruta son visage, tout comme elle sondait le sien. Soudain, elle baissa les yeux et prit une profonde inspiration. Il pouvait voir ses tétons pointer sous son T-shirt. Même dans ce vêtement trop large, elle était incroyablement sexy.

— Je suis impatiente de lire tout ça.

La sonnerie stridente de son téléphone attira son attention. Il décrocha aussitôt.

— Bane, j'écoute.

Sa mâchoire se crispa tandis qu'il écoutait son ami. Nick Stover, autrefois membre de son unité, avait décidé de quitter l'armée et de travailler pour la Sécurité intérieure quand sa femme avait donné naissance à des triplés. Bane était heureux qu'il puisse lui fournir des informations sûres. Mais ce que Nick lui apprit le mit hors de lui.

Quand Nick eut terminé son rapport, Bane conclut :

— D'accord. Merci pour ces informations, Nick, j'appelle Flip.

Ce qu'il fit aussitôt. Il savait que Crystal l'écoutait. Il lui faudrait lui expliquer la situation, mais d'abord, il devait lui poser une question.

— Y a-t-il chez toi des objets que tu veuilles récupérer ?

— Pardon ? demanda-t-elle, l'air intrigué.

— Y a-t-il des objets que tu veuilles sauver ?

Manifestement, elle tentait de comprendre pourquoi il lui posait cette question. Avant qu'il puisse s'expliquer, il entendit Flip décrocher.

— Flip ? C'est Bane.

Il savait que Nick avait transmis à Flipper ses informations.

— Oui, il y a des choses qu'elle veut récupérer.

Puisque Crystal n'avait pas répondu et continuait de le regarder comme s'il avait perdu la tête, il déclara :

— Je suis certain qu'elle veut avoir toutes les photos sur la cheminée.

Crystal se précipita vers lui.

— Attends ! Pourquoi lui dis-tu cela, Bane ? Que se passe-t-il chez moi ?

Bane s'adressa à Flip.

— Je te rappelle dans une minute.

Il raccrocha et posa le téléphone sur le bureau.

Il regrettait d'avoir à répondre à cette question, mais il n'avait guère le choix.

— Dans quelques heures, ta maison sera en flammes.

Crystal eut l'impression que la pièce tournait autour d'elle, et se demanda si elle n'allait pas s'écrouler. Bane pensait sans doute la même chose, car il se leva d'un bond et la saisit par le bras pour lui éviter de tomber.

— Je crois que tu devrais t'asseoir, Crystal, dit-il, tentant de l'installer sur la chaise qu'il venait de libérer.

— Non, je préfère rester debout.

Elle avait dû rêver. Il ne pouvait pas avoir dit que sa maison allait être incendiée ! Mais il lui suffit de voir son air inquiet pour savoir qu'elle n'avait rien imaginé du tout.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il brûler ma maison ?

— En fait, c'est un ordre de la Sécurité intérieure.

— La Sécurité intérieure ? s'exclama-t-elle, abasourdie. Pourquoi le gouvernement voudrait-il faire une chose pareille ?

— Je t'ai parlé des deux chimistes enlevés. Maintenant, les ravisseurs tentent de mettre la main sur toi. La situation est grave, Crystal, et c'est une question de sécurité nationale. Tant qu'il existe une possibilité que quelque chose dans ta maison soit lié à tes recherches, alors...

— Je t'ai dit que non. Je ne ramène jamais de travail à la maison.

— Le département de la Sécurité intérieure ne peut prendre aucun risque. S'ils ne te trouvent pas, ces types tenteront de rassembler ce dont ils ont besoin, et le gouvernement ne peut pas les laisser faire.

— Bien. Appelle-les.

— Qui ça ?

— Les gens de la Sécurité intérieure. Tu as sûrement un numéro. S'ils ne te croient pas, peut-être me croiront-ils, moi.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Il marqua un temps avant de répondre.

— Parce que, pour l'instant, nous ne pouvons faire confiance à personne. Pas même au sein de la Sécurité intérieure. Du moins, pas tant qu'on ne sait pas ce qui se passe. A l'évidence, il y a une taupe chez eux. Sinon, comment ton projet aurait-il pu être surveillé de si près ?

Il se dirigea vers le meuble où se trouvait la cafetière, se servit une tasse et but une gorgée de café.

— La Sécurité intérieure ignore où tu es. Tout ce qu'ils savent, c'est que ces malfaiteurs ne t'ont pas encore attrapée puisqu'ils essaient encore de te retrouver. Manifestement, la personne qui t'a envoyé ce message est du bon côté et a compris ce qui allait se passer, c'est pourquoi il ou elle t'a conseillé de disparaître. Pour ce que ces types en savent, c'est ce que tu as fait.

Il avala une autre gorgée de café.

— Donc, en dehors de ces photos, y a-t-il autre chose que tu veuilles sauver ?

Elle prit une grande inspiration. Techniquement, ce n'était pas sa maison, puisqu'elle la louait. Mais c'était devenu son foyer depuis un an, l'endroit où elle avait laissé son empreinte. Elle aimait surtout le patio. Elle pouvait s'y asseoir et y lire des heures durant. Elle songea tout à coup que tous les meubles qu'elle possédait allaient sans doute être détruits, puisqu'ils étaient trop volumineux pour être déplacés sans attirer l'attention. A cette perspective, elle se laissa tomber sur la chaise.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, Crystal.

Elle se redressa, contente d'avoir emporté son certificat de mariage et l'album photo qu'elle avait constitué pour Bane.

— Ma bible de famille, dit-elle avec résolution. Elle se trouve dans le tiroir de mon meuble de chevet. Et il y a d'autres photos dans un petit coffre sous mon lit.

— D'accord.

Quand il prit son téléphone, son bras effleura le sien. Le contact lui coupa le souffle. Bane soutint son regard, et elle sut qu'il avait ressenti ce courant électrique, lui aussi.

— Flip, dit-il sans la quitter des yeux, prends sa bible dans son meuble de chevet. Et il y a un petit coffre sous son lit.

Quelques instants plus tard, il raccrocha.

— Je vois que tu n'as pas passé l'âge pour ça.

— Quoi ?

— Rougir.

— J'étais censée passer l'âge ?

Il sourit.

— Je ne me plains pas. En fait, j'ai toujours aimé te voir rougir.

Elle tenta d'esquisser un faible sourire, mais pour l'instant, elle avait peu de raisons de sourire.

— Je ne t'ai pas proposé de café. Puisque tu n'en as pas commandé au restaurant tout à l'heure, j'en ai déduit que tu n'aimes toujours pas ça.

— Et je vois que toi, tu aimes toujours ça.

— En effet.

— Trop de caféine, ce n'est pas bon pour toi.

— Tu me l'as toujours dit, dit-il en souriant.

— Et je le pense toujours. Surtout maintenant que je suis biochimiste. Ce n'est pas bon pour ton corps.

Pourquoi avait-il fallu qu'elle dise cela ? Et pourquoi son regard dérivait-il aussitôt vers son corps ferme ? Bane Westmoreland était tellement attirant ! Il avait toujours eu un magnétisme irrésistible. Son corps était si attirant qu'elle songea qu'il était bien dommage de ne pas en profiter.

Elle reporta son attention sur son visage. Sa barbe naissante le rendait plus sexy encore. Il eut un sourire malicieux, et elle sentit ses joues s'empourprer de nouveau.

— Me regarder ainsi pourrait t'attirer beaucoup d'ennuis, Crystal Gayle, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il était près. Si près qu'elle pouvait sentir son parfum. Une fragrance virile. Délicieusement provocatrice.

— Dans ce cas, je vais regarder ailleurs, dit-elle.

En l'occurrence, vers le lit et toutes les cartes et les lettres qu'elle avait sorties de la sacoche.

— J'ai déjà assez d'ennuis comme ça, et en plus, le gouvernement veut brûler ma maison. J'aimerais bien savoir comment ils vont l'expliquer à la compagnie d'assurances.

— Ils n'en auront pas besoin, ils feront en sorte que ça ait l'air accidentel.

Elle leva le menton.

— Tout de même, je n'aime pas ça.

Elle se leva, supposant qu'il reculerait pour la laisser passer. Mais il n'en fit rien, et elle se retrouva contre lui.

— Ta tenue te va bien, au fait, dit-il, son souffle caressant son visage.

C'était une plaisanterie ? Ses vêtements étaient vieux et délavés. Mais, se rappelant ses bonnes manières, elle répondit tout de même :

— Merci.

Dès qu'elle posa les yeux sur son visage, elle le regretta. Son regard débordait d'une telle sensualité qu'elle sentit son ventre se nouer.

Posant sa tasse de café, il avança. Avant qu'elle s'en rende compte, il l'avait enlacée. Et maintenant, il caressait sa taille, ses hanches.

— Je n'arrive pas à m'en remettre, dit-il. D'où viennent toutes ces courbes ?

Elle haussa les épaules.

— J'aimerais le savoir. Je me suis réveillée un matin, et elles étaient là.

Pourquoi ne lui disait-elle pas d'ôter ses mains ? Pourquoi ses caresses étaient-elles si agréables ?

Il eut un petit rire.

— Il n'y a que toi pour penser que ces courbes sont arrivées du jour au lendemain !

Même si une part d'elle le déplorait, elle aimait la façon dont il lui rappelait avec subtilité qu'ils avaient un passé ensemble. Et elle en avait besoin, car parfois, il lui semblait vraiment être un étranger.

— Eh bien ! dit-elle, faisant un mouvement pour lui échapper.

Mais il serra sa taille, et quand il baissa la tête, elle imagina leurs langues se mêler.

Dès qu'il prit possession de sa bouche, elle ne put que lui rendre son baiser.

* * *

Bane adorait embrasser Crystal. Depuis toujours. Leurs baisers n'étaient pas seulement exquis, ils étaient enfiévrés, et en un rien de temps, il frissonna de désir. Et comme autrefois, il dut réprimer son envie ; sinon, il devrait lui faire l'amour. Et il doutait qu'elle soit prête.

Alors, il savoura leur étreinte. Et la façon dont elle lui rendait audacieusement son baiser. Comme tout à l'heure quand ils s'étaient embrassés, il avait l'impression de retrouver enfin la femme qu'il aimait. Il avait été privé de sa saveur pendant cinq ans. Il avait tenté de se souvenir à quel point elle était délicieuse, en sachant que les souvenirs ne lui rendaient pas justice. Ce baiser était si intense que son esprit s'embrumait.

Soudain, elle recula et prit une profonde inspiration. Quand elle s'humecta la lèvre, il fut tenté de l'embrasser de nouveau.

— Nous n'aurions pas dû faire ça, Bane, murmura-t-elle.

Le désarroi qu'il lut dans ses yeux le troubla.

— Je ne vois pas pourquoi. Tu es ma femme.

— Je n'ai pas l'impression d'être ta femme.

— On peut y remédier, trésor.

— Je sais. Mais coucher avec toi ne me donnera pas l'impression de te connaître mieux. J'ai besoin de temps, Bane. Je n'ai pas besoin que tu me pousses à quoi que ce soit.

— Je ne te pousserai pas.

Elle croisa les bras, ce qui attira son attention sur ses tétons durcis qui pointaient sous son T-shirt.

— Alors, ce baiser que nous venons d'échanger, qu'est-ce que c'était ?

— De la passion, répondit-il. Tu ne peux pas nier l'avoir ressentie. Je te désire tant, Crystal !

Elle sembla gênée.

— Détends-toi, chérie. Ce sera à toi de me dire quand tu seras prête. Un jour, tu te rendras compte que même si le temps a passé, je suis toujours ton mari.

Elle secoua la tête.

— Mais nous ne sommes pas vus pendant cinq ans.

Cherchait-elle à lui dire qu'elle n'était plus sûre de l'aimer encore après tout ce temps ? Il refusait de le croire.

— Fais-moi confiance, Crystal, dit-il avec douceur, quand tu auras lu toutes mes cartes et mes lettres, je suis certain que tu comprendras ce que je

veux dire.

Son téléphone sonna de nouveau. Elle en profita pour s'écarter et se diriger vers son lit.

— Bane, j'écoute.

Il écouta le rapport de son ami.

— D'accord, Flip. Merci, je te revaudrai ça.

Quand il eut terminé l'appel, il expliqua :

— C'était Flip. Il voulait me dire qu'il avait récupéré toutes les affaires que tu voulais sauver. Au fait, tu savais que ta maison était sur écoute ?

* * *

Crystal songea que les chocs s'enchaînaient à un rythme qu'elle n'était pas sûre de supporter encore longtemps. D'abord, le retour de Bane après cinq ans. Puis, ces hommes qui voulaient l'enlever. Le gouvernement qui voulait mettre le feu à sa maison. Et maintenant, elle apprenait que sa maison était sur écoute ?

— C'est impossible. Je n'ai jamais invité personne chez moi. Tout le monde me considère comme une recluse.

— D'où vient la girafe en peluche ?

— La girafe en peluche ? s'étonna-t-elle.

— Oui.

— Un cadeau d'une collègue, rapporté d'Afrique du Sud. Elle avait offert des souvenirs à tout le monde.

— Qui était cette généreuse personne ?

— Une biochimiste, Jasmine Ross.

— Eh bien, elle t'a offert cette peluche dans un but précis. Flip l'a vue sur ta commode et a pensé que tu voudrais la garder aussi. Quand son détecteur s'est déclenché, il a compris qu'elle contenait un micro. Ses soupçons se sont vérifiés quand il l'a ouverte. A mon avis, quelqu'un pensait pouvoir écouter des conversations portant sur tes recherches.

— Eh bien, c'était inutile.

La situation était de plus en plus insensée.

— Il y avait d'autres micros ? s'enquit-elle.

— Non, Flip et ses frères ont passé la maison au peigne fin et n'ont rien détecté d'autre. Maintenant, tu comprends pourquoi la Sécurité intérieure veut brûler ta maison ?

Non, elle ne comprenait toujours pas.

— Ils auraient pu trouver un autre moyen.

— Bien sûr que non.

Elle n'aimait pas l'attitude de Bane. Il semblait trouver parfaitement normal que quelqu'un incendie l'endroit où elle vivait. Elle lui tourna le dos et, d'un geste rageur, remit les cartes et les lettres dans la sacoche. Elle n'était pas d'humeur à lire pour l'instant. Tout ce qu'elle voulait, c'était se coucher et

se reposer.

— Je vais prendre une douche.

— Bien.

Elle fut tentée de se retourner, mais elle résista. Elle comptait dormir à poings fermés quand il reviendrait dans la chambre.

Quand elle entendit la porte de la salle de bains se fermer, elle soupira profondément. Comment Bane et elle allaient-ils partager une chambre sans...

Elle secoua la tête. La pensée qu'ils fassent l'amour la troublait. Tout d'un coup, les souvenirs de leur dernière nuit la submergèrent. Des souvenirs heureux. Ils venaient de se marier et pensaient que l'avenir était à eux.

Quand elle entendit l'eau couler, elle ne put s'empêcher de se rappeler les douches qu'ils avaient prises ensemble. Et toutes les choses qu'il lui avait apprises. IL avait été le meilleur des enseignants, et s'était toujours montré doux et prévenant avec elle.

En se glissant sous les draps, elle tenta de ne pas penser à lui. Alors, elle songea à sa maison qui, d'une minute à l'autre, serait en flammes.

Vingt minutes plus tard, quand Bane sortit de la salle de bains, Crystal dormait. Du moins, en apparence. Il trouvait amusant qu'elle fasse semblant de dormir alors qu'elle regardait en cachette son torse nu. Il n'y voyait pas d'objection. Elle pouvait même le toucher si elle le souhaitait, ou, mieux encore, l'inviter à la rejoindre dans son lit.

Pour pimenter le spectacle, il décida de s'allonger sur le sol afin de faire ses exercices quotidiens. Il commencerait par des pompes, et cinq minutes de flexions. Peut-être une séance d'entraînement vigoureuse dissiperait-elle ce désir qui le taraudait. Et cela exciterait peut-être Crystal suffisamment pour qu'elle veuille faire l'amour. Cela valait la peine d'essayer.

Au bout d'une demi-heure d'exercices, il se demanda si elle avait remarqué qu'elle respirait différemment. En tout cas, lui l'avait remarqué. A présent, il courait sur place. Son pantalon de jogging descendait sur ses reins, et son torse était perlant de sueur.

— Ce que tu fais n'a pas de sens, Bane.

Il réprima un sourire.

— Je te croyais endormie, mentit-il.

— Comment pourrais-je dormir avec tout le raffut que tu fais ?

— Pardon si je t'ai dérangée. Qu'est-ce qui n'a pas de sens ?

— Prendre une douche pour transpirer juste après.

— Pas de problème, dit-il en riant, je prendrai une autre.

Elle se redressa sur un coude.

— Tu as fait trois cents pompes. Qui est assez fou pour faire ça ?

— Un Seal qui doit rester en forme.

Elle avait donc compté avec lui, mais elle en avait manqué quelques-unes.

— Et j'en ai fait trois cent vingt-cinq, rectifia-t-il.

A quoi avait-elle pensé pendant qu'il faisait les vingt-cinq autres ?

— Peu importe. J'espère juste que tu as fini.

— Pour ce soir. Je le fais chaque matin. Mais je tâcherai de faire moins de bruit pour ne pas te déranger.

Ce n'était pas le bruit qui la dérangeait, songea Crystal. Elle s'efforça de s'empêcher de le regarder. Seigneur, comment la sueur pouvait-elle être si sensuelle sur un homme ? Si excitante ? Toute cette testostérone. Ces muscles ondoyants. Ces biceps saillants. Ces abdominaux fermes. Elle s'était passée de sexe durant des années, et cela ne l'avait jamais dérangée. Mais maintenant, si. Parce qu'elle était avec Bane, l'homme qui avait toujours affolé ses sens.

Elle avait feint d'être endormie quand il était sorti de la salle de bains. Mais elle n'avait pu résister à l'envie de contempler son torse nu. Elle avait pourtant essayé de garder les yeux fermés. Mais ses gémissements avaient suscité toutes sortes de fantasmes dans son esprit, et elle avait commencé à lui jeter des regards furtifs. C'était à se demander s'il n'avait pas fait exprès d'attirer son attention.

— Je me suis ouvert l'appétit. Tu veux quelque chose ?

Elle avait faim aussi, mais son appétit était d'une autre nature. Ce qui lui faisait vraiment envie, elle ferait mieux de s'en passer. Il était encore trop tôt, et elle devait garder la tête froide, tant qu'elle n'était pas hors de danger.

— Non, merci. Je n'ai toujours pas faim après les gaufres et le poulet de tout à l'heure. Mais tu peux passer une commande. Le réceptionniste a dit que la cuisine était ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais qui voudrait manger à 4 heures du matin ?

— Bonne idée, je vais commander un plat. Quelque chose de léger. Si j'appelle maintenant, cela arrivera sans doute quand je serai sorti de la douche. Mais si je suis encore dans la salle de bains, n'ouvre à personne. Le personnel peut attendre quelques minutes, voire ramener la commande en cuisine.

Toutes ces précautions étaient-elles bien nécessaires ?

Il lui suffit de penser à sa maison en flammes pour avoir sa réponse.

— D'accord, dit-elle.

Elle espérait que, cette fois, lorsqu'il sortirait de la douche, elle dormirait pour de bon. La première fois, le bruit de l'eau et l'imaginer nu l'avaient maintenue éveillée.

Il prit le téléphone et commanda un steak et des pommes de terre. A 4 heures du matin ? N'avait-il pas dit « quelque chose de léger » ? Ils n'avaient sans doute pas la même définition du mot « léger ».

Elle inspira. Pourquoi sa respiration était-elle soudain saccadée ? Sans doute parce qu'elle avait suivi du regard la transpiration qui perlait sur son torse ferme, coulait sur ses muscles et se frayait un chemin sous son bas de jogging.

Il gagnait la salle de bains quand son téléphone sonna.

— C'est Nick, annonça Bane quand il eut pris son portable sur le bureau.

Elle sentit son ventre se nouer. Chaque fois que ce Nick appelait, il annonçait de mauvaises nouvelles.

— Peut-être ont-ils décidé de ne pas brûler ma maison, avança-t-elle.

Le regard de Bane lui indiqua qu'elle ne devrait pas y compter.

— Oui, Nick ?

Bane serra la mâchoire, et son regard s'assombrit. Quand il répéta « bon sang » trois fois, elle était proche de la panique.

— Merci de m'avoir informé, nous reprenons la route. Appelle Viper, il saura quoi faire.

Crystal, assise sur le bord du lit, s'apprêtait à le questionner quand il lança :

— Où est ta veste ?

— Ma veste ?

— Oui.

— Accrochée dans le placard, pourquoi ?

— Elle contient un mouchard.

— Quoi ?

Déjà, Bane retirait le vêtement de son cintre. Elle le regarda, horrifiée, tandis qu'il prenait un couteau de poche et déchirait une couture.

— Bingo !

Il brandit un petit objet qui ressemblait à un bouton doré.

— Cela veut-il dire...

— Oui. Quelqu'un nous a surveillés tout ce temps, et il y a des chances pour que ces types sachent que nous sommes ici.

— Mais comment quelqu'un a-t-il pu prendre ma veste ?

— Quand tu es au travail, tu la gardes sur toi ?

— Non, je l'accroche et j'enfile ma blouse blanche.

— Alors, tu as ta réponse. Je soupçonne que la personne qui a mis cette puce dans ta veste est la même que celle qui t'a offert la girafe en peluche.

Il passa les mains sur son visage.

— Bon. Faisons nos valises et quittons cet endroit.

— Et ton repas ? Ta douche ?

— Je m'arrêterai quelque part pour avaler quelque chose, et je me doucherai dans le prochain hôtel. Pour l'instant, nous devons partir.

Elle était déjà debout et empoignait sa valise. Il n'avait sans doute pas imaginé tout cela quand il était venu la chercher, songea-t-elle.

— Je suis désolée, Bane.

— De quoi ? dit-il en prenant son sac.

— D'être la cause de tant de soucis. J'imagine que tu ne t'attendais pas à ça.

— Non, mais ça n'a pas d'importance, Crystal. Tu es ma femme, et s'il le faut, je te protégerai au prix de ma vie.

Elle frissonna à cette pensée, et espéra que cela n'arriverait pas. Mais les mots qu'il venait de prononcer l'avaient profondément touchée. Elle écarta quelques mèches de cheveux de son visage pour l'observer tandis qu'il rassemblait ses affaires.

— Prête ?

— Oui.

— Nous devons plus que jamais être sur nos gardes, et nous assurer que nous ne sommes pas suivis. Il y a de fortes chances pour que quelqu'un nous attende sur le parking, c'est pourquoi je passe au plan B.

— Quel plan B ?

— Tu verras.

Après que Bane eut inspecté le couloir, ils quittèrent la chambre et prirent l'escalier au lieu de l'ascenseur. Elle le suivit sans poser de questions. Et quand ils arrivèrent devant une porte verrouillée donnant sur la cour, il utilisa ce qui ressemblait à une épingle pour crocheter la serrure.

— Tu n'as pas perdu la main, à ce que je vois, plaisanta-t-elle.

— Mais je ne pratique plus autant qu'autrefois.

En un instant, la serrure céda, et ils se retrouvèrent dans la cour, située de l'autre côté du parking.

— Comment allons-nous gagner la voiture ?

— Inutile.

A cet instant, un monospace blanc apparut, suivi d'une berline de couleur grise. Puisque Bane ne semblait pas inquiet, elle supposa qu'il connaissait les occupants des deux véhicules. Quand la portière du monospace s'ouvrit et qu'un colosse en sortit, Bane sourit.

Une fois que l'homme les eut rejoints, Bane fit les présentations.

— Crystal, je te présente Gavin Blake, alias Viper. Un autre de mes collègues.

* * *

Bane ne trouva rien à redire à la façon dont Viper observa Crystal. Son ami était curieux, comme la plupart de ses camarades. Ils s'étaient demandé quel genre de femmes pouvait rendre un homme fidèle pendant cinq ans. Bane devinait que Viper, séducteur notoire, était impressionné.

— Vous avez oublié de vérifier ma dentition, ironisa Crystal.

Viper éclata de rire.

— Et elle a un grand sens de l'humour, commenta-t-il. Ça me plaît. Bane, tu dois tout faire pour la garder.

— Je suis de ton avis, approuva Bane. Tu as inspecté le parking ?

— Oui, et tu avais raison. Une voiture avec deux hommes à son bord est garée derrière la tienne. J'ai communiqué le numéro d'immatriculation à Nick. Selon lui, c'est le même véhicule que celui qu'un témoin oculaire a vu dans la zone où l'un des deux autres biochimistes a été enlevé. Tu as bien fait de m'appeler à la rescousse.

Il fit un signe de tête vers le monospace.

— Voilà votre nouveau carrosse. Ces types ignorent sans doute que vous les avez repérés. Ils comptaient probablement enlever ta femme à votre sortie de l'hôtel demain matin.

— Ils en seront pour leurs frais.

— Tout à fait, dit Viper en riant. Ils ne savent pas du tout à qui ils ont affaire. Je vais les occuper pendant que ta femme et toi prenez de l'avance. Ce devrait être amusant.

Bane fronça les sourcils.

— Ne t'amuse pas trop.

— Ne t'inquiète pas. Je suis venu avec mon cousin, qui est marine, pour être sûr d'éviter les ennuis, dit-il en tendant à Bane les clés du véhicule. Tu as un plan ?

— Oui, dit Bane. Mon frère a contacté des membres de la famille qui ont des liens avec les forces de l'ordre.

— Bien, commenta Viper. Rien de tel que la famille pour vous soutenir en cas de problèmes.

Il sourit à Crystal.

— Je suis ravi d'avoir enfin pu vous rencontrer. Vous avez épousé un type bien. Bane, si tu as de nouveau besoin de moi, il te suffit de m'appeler.

Puis Viper s'éloigna, remontant dans la berline. Le conducteur s'éloigna aussitôt.

Bane reporta son attention sur Crystal.

— Bien, déguerpissons avant que ces types comprennent que nous leur avons fait faux bond.

Il ouvrit le coffre et y rangea leurs bagages.

— Tu veux que je conduise, Bane ? Tu dois être fatigué.

Il sourit en lui ouvrant sa portière. Ce qu'il endurait n'était rien comparé aux missions que ses collègues et lui effectuaient en temps normal.

— Non, ça va. Nous sommes ensemble, et c'est tout ce qui compte pour moi.

Une demi-heure plus tard, tandis que Bane s'engageait sur l'autoroute avec une facilité remarquable pour un homme qui ne s'était guère reposé, Crystal ne put s'empêcher de repenser à ses paroles.

Nous sommes ensemble, et c'est tout ce qui compte pour moi.

Ne devrait-elle pas penser la même chose que lui ? Une chose était sûre, elle était heureuse qu'il soit là. Impossible de dire ce qu'il serait advenu d'elle s'il n'était pas arrivé. Elle n'aurait pas su où aller, ni quoi faire. Elle avait décidé d'aller aux Bahamas, sans se douter que quelqu'un l'aurait attendue à l'aéroport pour l'enlever avant même qu'elle puisse prendre son avion.

Bane, en revanche, maîtrisait la situation. Grâce à son réseau, il avait un temps d'avance sur les malfrats. Sans lui, elle n'aurait jamais su qu'un mouchard avait été cousu dans sa veste.

Elle était surprise que Jasmine Ross soit impliquée dans cette affaire. C'était une femme enjouée, qui avait quelques années de plus qu'elle. Elle avait même tenté de devenir son amie. Crystal n'avait pas trouvé étrange qu'elle lui offre une peluche, puisque Jasmine avait offert un cadeau à tous ses collègues. Quant à sa veste, Crystal l'accrochait sur le portemanteau comme

tout le monde, donc Jasmine avait pu la prendre et y placer une puce sans se faire remarquer.

Pour quel motif Jasmine était-elle passée dans le mauvais camp ? Qu'avait-elle à y gagner ? Crystal préférait ne pas songer à ce que les deux autres chimistes enduraient. Ils avaient été séparés de leurs familles et ne savaient sans doute pas que quelqu'un allait les retrouver et les libérer. Étaient-ils même encore dans le pays ?

— Ça va, Crystal ?

C'était plutôt à elle de lui poser cette question. Au moins, elle avait pu dormir quelques heures, contrairement à lui.

— Oui, ça va. Et toi ?

— Je vais très bien.

Elle le croyait. Il semblait vraiment dans son élément. C'était un Bane différent. Plus sage, plus discipliné. Ce n'était pas le Bane impulsif, irresponsable ou téméraire qu'elle avait connu. Le Bane dont elle se souvenait aurait foncé bille en tête sur le parking pour se battre avec ces malfaiteurs. L'ancien Bane détestait qu'on lui dise quoi faire, surtout quand il s'agissait d'elle. Voilà pourquoi il s'était disputé avec le père de Crystal tant de fois, pourquoi il avait défié la loi, et même sa propre famille.

Décidant d'entretenir la conversation pour le maintenir éveillé, elle demanda :

— Alors, quoi de neuf chez les Westmoreland ? Tes frères et tes cousins sont-ils toujours célibataires ?

Son rire chaleureux emplit l'habacle. Et résonna en elle.

— Pas vraiment. En fait, quand Bailey se mariera à la Saint-Valentin, tout le monde sera casé.

— Bailey se marie ?

— Oui, elle part même vivre en Alaska ! Son fiancé possède un immense ranch sur une île là-bas.

Crystal était abasourdie.

— Bailey a toujours juré qu'elle ne se marierait jamais et ne quitterait jamais Denver !

— A l'évidence, Walker Rafferty a su la faire changer d'avis. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Thanksgiving. C'est un type bien. Un ancien marin.

Il devait s'agir d'un homme remarquable pour avoir su gagner l'approbation de Bane. Les benjamins de la famille, Bane et Bailey avaient toujours été très proches. Et ils s'étaient attirés beaucoup d'ennuis ensemble.

— Je suis heureuse pour elle.

— Moi aussi.

Elle l'écouta tandis qu'il lui racontait qui avait épousé qui. Elle fut également surprise d'apprendre que ses cousins Zane et Derringer ainsi que son frère Riley étaient mariés, étant donné leur réputation de tombeurs.

Elle se cala dans son siège tandis que Bane continuait son récit. Elle

adorait le son de sa voix, et devinait qu'il était très fier de chacun des membres de sa famille. Il lui apprit aussi qu'ils avaient retrouvé la trace d'autres cousins en Alaska, les Outlaw.

Tandis qu'elle l'écoutait, elle ne songea pas à lui demander où ils allaient. Ils étaient ensemble, et c'était tout ce qui comptait.

- 12 -

— Je vais rapprocher le lit de la porte.

— D'accord.

Jetant son sac sur le lit, Bane inspecta la chambre. Celle-ci était encore plus grande que la précédente, et le lit semblait très confortable. La première chose qu'il comptait faire, c'était prendre une douche. Il avait conduit neuf heures durant, et il devait le reconnaître, Crystal avait fait l'effort de lui tenir compagnie en lui posant des questions sur sa famille et de sa carrière. Il lui avait expliqué qu'à cause de la nature hautement confidentielle de son métier, il y avait beaucoup de choses qu'il ne pouvait divulguer. Elle le comprenait, et semblait fascinée par le peu qu'il avait pu lui révéler.

Il lui lança un regard, et constata qu'elle semblait aussi épuisée que lui. Dehors, il faisait jour, mais s'ils laissaient les rideaux tirés, ils pourraient dormir. De toute façon, il était si exténué qu'il n'aurait aucun mal à trouver le sommeil, même s'il était 14 heures. Une fois reposé, il pourrait se préparer à la prochaine phase de sa mission de protection de Crystal.

Il posa son téléphone sur le chevet. Il avait reçu un message de Flip l'informant que la maison de Crystal avait été brûlée. Viper lui avait ensuite appris qu'avant de dénoncer les hommes du parking à la Sécurité intérieure, ses cousins et lui leur avaient fait une belle frayeur. Bane n'avait pas demandé de détails, pensant qu'il valait mieux ne pas savoir. En tout cas, ceux qui voulaient enlever Crystal devaient être furieux que leurs plans ne cessent d'être contrariés. Vraisemblablement, ces types étaient les mêmes que ceux qui avaient enlevé les deux autres chimistes, et ces derniers seraient bientôt retrouvés.

— Veux-tu que je te commande un repas pendant que tu prends ta douche ? proposa Crystal.

— Bonne idée, merci.

— Tu veux quelque chose en particulier ?

Il faillit répondre : *Oui, toi. C'est toi que je veux.* Mais il se contenta de dire :

— Ce qui te semble appétissant.

Après avoir pris des vêtements propres, il gagna la salle de bains et ferma

la porte derrière lui. Puis, il s'y adossa et prit une grande inspiration.

Cette douche n'était qu'une excuse. Ce dont il avait vraiment besoin, c'était de s'éloigner un peu de Crystal. Partager la même pièce, être si proche d'elle après tout ce temps mettait au supplice chaque partie de son corps. Chaque fois qu'il la regardait, il était empli d'un désir si profond qu'il semblait se déverser par tous ses pores.

Une sonnerie l'avertit qu'il venait de recevoir un message de Nick. Sortant le téléphone de sa poche arrière, il le lut rapidement.

Puis, il se déshabilla et se mit sous le jet de la douche. Froide. Il ne tressaillit même pas quand l'eau ruissela sur sa peau.

Pour éviter de penser à Crystal, il passa mentalement en revue toutes les informations que Nick lui avait envoyées. La collègue de Crystal, Jasmine Ross, était introuvable. A la Sécurité intérieure, certains pensaient qu'une taupe l'avait prévenue de fuir. Nick avait dit que Bane avait eu raison de ne vouloir avertir personne, et surtout pas la Sécurité intérieure, de son lien marital avec Crystal.

Bane avait établi un plan. Crystal et lui resteraient ici jusqu'au lendemain. Puis, ils reprendraient la route de nuit, pour gagner la frontière entre l'Alabama et la Géorgie, où ils rencontreraient certains des membres de sa famille. En l'occurrence, ses cousins Dare, Quade, Cole et Clint Westmoreland. Dare, ancien agent du FBI, était maintenant shérif à College Park, près d'Atlanta. Clint et Cole étaient d'anciens Texas Rangers, et Quade effectuait encore quelques missions secrètes pour une branche du gouvernement directement liée à la Maison Blanche.

Il sortit de la douche et commença à se sécher, impatient d'avaler quelque chose et de dormir enfin. Après avoir enfilé un jean et un T-shirt, il remit son téléphone dans sa poche. Lorsqu'il sortit de la salle de bains, Crystal était en train de faire les cent pas.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

Elle s'arrêta, et le regarda par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y a un problème ?

— Tu fais les cent pas.

— C'est vrai.

Elle alla s'asseoir dans le fauteuil de cuir noir face au bureau.

— Trop d'énergie nerveuse, j'imagine. Je ne veux pas te déranger.

— Tu ne me déranges pas, dit-il. Mais je ne veux pas que tu t'épuises.

— Tu crains que je m'épuise ? Toi ? Alors que tu n'as pas dormi depuis vingt-quatre heures ?

— J'ai connu pire.

— Eh bien, je préfère ne pas savoir.

Etait-elle prête à entendre ce que Nick lui avait appris ? De toute façon, il devait le lui dire.

— Jasmine Ross a disparu.

— Disparu ?

— Oui. Nick pense qu'elle se croit surveillée par la Sécurité intérieure, et qu'elle se cache.

A cet instant, on frappa à la porte, et une voix annonça :

— Service d'étage.

— Juste à temps, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Décidant de ne prendre aucun risque, il saisit son arme sur la table et regarda par le judas avant d'ouvrir.

Quand le serveur eut apporté le chariot chargé de mets et fut reparti, Bane sourit.

— Ça a l'air délicieux. Tu te joins à moi, n'est-ce pas ?

— Oui, je me joins à toi.

* * *

— Je ne peux plus rien avaler, déclara Crystal en reculant sa chaise.

Elle avait voulu s'assurer que Bane mange, mais c'était plutôt lui qui l'avait nourrie en lui faisant goûter à tout.

— Tu devrais essayer ça. La pâte est si feuilletée qu'elle fond dans la bouche, dit-il en lui tendant une portion de tarte aux pommes.

Lorsque la fourchette glissa entre ses lèvres, elle ferma les yeux et gémit. Il avait raison, c'était exquis. En fait, tout l'était. Plutôt que de commander une entrée, elle avait choisi un assortiment d'amuse-bouches. Elle était heureuse que Bane ait apprécié tout ce qu'elle avait choisi.

Elle le regarda finir sa part de tarte et tenta d'ignorer les papillons dans son ventre. Il était sexy même quand il mangeait. Poussant un soupir, elle parcourut la pièce du regard, décidant qu'elle pouvait tout regarder sauf Bane. Plus d'une fois, elle avait remarqué qu'il la fixait, avec cette lueur dans les yeux qu'elle connaissait si bien.

— Difficile de croire que le soleil va déjà se coucher, dit-il en regardant par la fenêtre.

Elle avait ouvert les rideaux pendant qu'il se douchait, afin d'avoir un peu de lumière. Mais bientôt, la nuit tomberait.

— Cela fera bientôt vingt-quatre heures.

— Vingt-quatre heures ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Vingt-quatre heures ensemble. C'est un bon début, tu ne crois pas ?

Un bon début ? Comment pouvait-il penser cela, étant donné la situation ?

— Je suppose, dit-elle. A mon tour de prendre une douche. Je compte me coucher tôt.

— Moi aussi.

Il la fixa par-dessus le bord de sa tasse de café. Elle ne put s'empêcher de soutenir son regard. Que se passait-il entre eux, et pourquoi ne faisait-elle rien pour que cela cesse ? Il ne devrait pas la regarder ainsi, et elle non plus. Elle devrait dire quelque chose... ou mieux, aller dans la salle de bains. Oui,

c'était exactement ce qu'elle devrait faire.

Elle s'éclaircit la gorge et se leva. Et, parce qu'elle ressentait le besoin de briser le silence, elle lança :

— Je vais prendre un bain. J'ai besoin de tremper mon corps dans les bulles.

Elle en avait sans doute trop dit... ce que le sourire de Bane lui confirma instantanément. Un sourire qui provoqua des étincelles de désir dans tout son corps.

— Bonne idée. Ça t'ennuie si je me joins à toi ?

Pourquoi avait-il fallu qu'il lui suggère cela ? Qui plus est, en posant les yeux sur ses seins ? Et pourquoi ses tétons se durcissaient-ils soudain ?

— Tu as déjà pris une douche. Et tu t'ennuierais à mourir.

Il se fendit d'un rire chaleureux.

— Je m'ennuierais à mourir ? Dans une baignoire avec toi ? J'en doute fort, trésor. En fait, je suis certain que ce ne sera pas le cas.

Elle aussi avait le sentiment que ce ne serait pas le cas, mais jamais elle ne l'avouerait.

— Mais je suis sûre qu'un Seal ne voudrait pas sentir la vanille, objecta-t-elle.

S'empressant d'aller prendre les vêtements qu'elle avait préparés sur son lit, elle fila dans la salle de bains, refermant la porte derrière elle.

* * *

Bane finit son café tout en fixant la porte close. Sa femme venait-elle de fuir ? Il sourit. Au moins, il avait osé suggérer de prendre ce bain avec elle... même si elle avait décliné son offre. Déjà, son esprit s'emballait, échafaudant toutes sortes de scénarios avec Crystal, nue, et une baignoire pleine de bulles.

Cela tournait à l'obsession. Quoi d'étonnant à cela ? Il était un homme adulte, qui n'avait pas partagé le lit d'une femme depuis cinq ans. Et la femme pour laquelle il s'était abstenu était derrière cette porte, en tenue d'Eve, en train de jouer avec des bulles parfumées à la vanille.

Il regarda par la fenêtre. Autant tirer les rideaux, puisque la nuit tombait. Mais au lieu de se lever, il continua de regarder par la vitre, pensif. Combien de temps avant qu'il puisse cesser sa cavale avec Crystal ? Selon Nick, deux hommes avaient été arrêtés, mais pour l'instant, ils n'avaient rien avoué.

A cet instant, son téléphone sonna. C'était sa cousine.

— Oui, Bay ?

— Je voulais juste prendre des nouvelles de Crystal et de toi. Dillon nous a expliqué ce qui se passait.

Bane se cala sur sa chaise.

— Jusqu'ici, tout se passe bien, si l'on prend en compte le fait que quelqu'un avait cousu un mouchard dans la veste de Crystal. Par chance, nous avons pu nous échapper et prendre de l'avance.

— Dillon dit que vous allez vers le Sud. Pourquoi ne pas venir à Denver ?

— Je ne peux pas. La dernière chose dont la famille a besoin, c'est que j'apporte des ennuis à tout le monde.

— Nous pourrions nous débrouiller, Bane.

— Ce n'est plus comme avant, Bay. Mes frères et mes cousins ont des épouses et des enfants désormais. Nous avons affaire à des détraqués, et il est impossible de prédire ce qu'ils sont capables de faire. Je ne peux pas prendre de risques.

— Alors, viens à Kodiak. Walker m'a priée de te dire que Crystal et toi êtes les bienvenus. Nous quittons Denver demain pour rentrer chez nous, et nous ne reviendrons à Westmoreland Country qu'une semaine avant Noël.

Bane sourit.

— Tu as entendu ce que tu viens de dire ?

— Quoi donc ?

— Kodiak, en Alaska. Tu as dit que Walker et toi rentriez *chez vous* demain. C'est drôle que tu considères un autre endroit que Denver comme ton chez-toi.

Bailey rit.

— Je commence à penser que partout où est Walker, c'est chez moi.

— Tu l'aimes vraiment, hein ?

— Oui. A présent, je sais ce que vous ressentiez Crystal et toi, il y a toutes ces années. Je ne peux imaginer ma vie sans Walker.

Elle marqua un temps.

— Et comment cela se passe-t-il avec Crystal ? Vous vous aimez toujours, non ?

— Pourquoi devrait-il en être autrement ?

— Parce que vous ne vous êtes pas vus depuis cinq ans, Bane. C'est long.

C'était vrai, mais dès qu'il avait revu Crystal, il avait su que pour lui, rien n'avait changé. Mais pouvait-il en dire autant sur les sentiments que Crystal lui portait ?

Sans laisser le temps à sa cousine de poser des questions plus délicates, il annonça :

— Je dois passer un appel, Bay. Remercie Walker pour son offre, et dis-lui que si je décide de l'accepter, je vous préviendrai.

— Bien. Sois prudent et veille sur Crystal.

— Je ne peux concevoir de faire autrement.

Il reposa son téléphone, puis alla tirer les rideaux. Puis, il débarrassa la table et sortit le chariot dans le couloir. Enfin, il décida d'appeler Nick avant d'aller se coucher. Son ami décrocha à la seconde sonnerie.

— Quoi de neuf, Nick ?

— Content que tu m'appelles, j'allais t'envoyer un message. Jasmine Ross a été retrouvée.

Crystal enfila un peignoir. Elle se sentait revigorée. Ce long bain l'avait vraiment détendue. Elle espérait que Bane était endormi, et qu'elle ne tarderait pas à trouver le sommeil. Ils avaient tous deux besoin d'au moins dix heures de repos avant de reprendre la route.

Ouvrant la porte de la salle de bains, elle laissa son regard s'adapter à la pénombre. La première chose qu'elle remarqua, c'était que Bane ne dormait pas comme elle l'avait espéré, mais qu'il était assis au bureau.

Il se retourna vers elle. Dès qu'elle vit son expression, elle sut que quelque chose n'allait pas.

— Bane ? Que se passe-t-il ?

Il se leva, enfonçant les mains dans ses poches.

— J'ai parlé à Nick tout à l'heure.

Nick, qui était souvent porteur de mauvaises nouvelles, songea-t-elle en resserrant la ceinture de son peignoir.

— Et ?

— Et ils ont retrouvé Jasmine Ross.

— Vraiment ?

Elle avança vers Bane d'un pas enthousiaste.

— C'est une bonne nouvelle, non ? Avec un peu de chance, Jasmine avouera le rôle qu'elle a joué et négociera un accord avec la justice. Peut-être acceptera-t-elle de révéler où ces deux chimistes sont retenus.

— Malheureusement, Jasmine ne dira rien à personne.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est morte. Elle a reçu une balle dans la tête et a été jetée dans un lac. Des pêcheurs ont retrouvé son corps il y a quelques heures.

- 13 -

— Tiens. Bois ça.

Crystal serra le verre que Bane lui tendit, s'efforçant de ne pas trembler. Jasmine, morte ? Soudain, tout semblait si irréel. Si incroyable.

Elle regarda le liquide. C'était de l'alcool, et l'odeur suffit à la faire se redresser sur sa chaise.

— Eh bien ! Qu'est-ce que c'est ?

— Du scotch.

Elle haussa un sourcil.

— Et d'où sort-il ?

— Je l'ai commandé à la réception après avoir parlé à Nick. Je me suis dit que tu en aurais besoin.

— Je ne bois pas, Bane.

— Tu dois faire une exception. Ça t'aidera à faire passer le choc de la nouvelle.

Elle hocha la tête, avala une gorgée et grimaça. Pas plus que le café, elle n'avait jamais aimé les alcools forts.

— Elle l'a cherché, Crystal, dit Bane. A l'évidence, cette femme n'a eu aucun scrupule à te piéger. N'oublie pas qu'elle a mis un micro dans un cadeau qu'elle t'a offert et un mouchard dans ta veste.

— Je sais, mais c'est encore difficile de croire qu'elle ait pu faire une chose pareille. Elle était gentille, la plupart du temps. Du moins, elle faisait semblant de l'être, dit-elle, posant le verre sur la table.

Une gorgée lui suffisait.

— Comment a-t-elle pu se retrouver mêlée à un plan aussi sordide ?

Il haussa les épaules.

— Qui sait pourquoi les gens agissent comme ils le font ? Malheureusement, elle a été dépassée. Et les gens auxquels elle pensait pouvoir faire confiance l'ont vue comme une menace et non un atout.

Elle frissonna, et quand il toucha son bras, elle faillit sursauter.

— Ça va ? demanda-t-il avec douceur.

Elle leva les yeux au plafond, avant de les reposer sur lui.

— Pas vraiment. C'était déjà un choc d'apprendre que l'une de mes

collègues était impliquée dans Dieu sait quoi. Et savoir qu'elle a perdu la vie à cause de cela, c'est terrible.

— Je comprends.

— Je pense me coucher tôt et essayer de dormir.

Elle se leva et, sans un mot, alla se glisser entre les draps de son lit. Et elle tourna le dos à Bane, pour qu'il ne puisse pas voir ses larmes.

* * *

Bane se réveilla en sursaut. Il y eut d'abord un petit gémissement provenant du lit à côté du sien. Puis, il entendit une supplique.

— Arrêtez, s'il vous plaît ! Ne le tuez pas ! Je vous en prie !

Il lui fallut une seconde pour comprendre que Crystal faisait un cauchemar. Il sortit de son lit en un éclair, et alluma la lampe de chevet. S'asseyant au bord du lit de Crystal, il la secoua doucement pour la réveiller.

— Crystal, tout va bien. Réveille-toi, chérie. Tu as fait un cauchemar. Réveille-toi.

Elle ouvrit les yeux, et après quelques secondes, se jeta dans ses bras. Aussitôt, il l'étreignit, lui caressant doucement le dos.

— Tout va bien, Crystal.

— Bane.

Elle s'accrocha à lui. Elle avait besoin de lui, et il voulait qu'elle ait besoin de lui.

— Je suis là, chérie.

S'écartant, elle plongeait son regard dans le sien.

— C'était un rêve affreux. Ils sont venus nous chercher, mais tu t'es interposé entre eux et moi. Pour me protéger. Un des hommes a levé son arme pour tirer. Ils allaient te tuer, et je me sentais si impuissante !

Il posa une main sur sa nuque, et de l'autre, écarta des mèches qui barraient son visage. La peur se lisait dans ses yeux et, plus que tout, il voulut la faire disparaître.

— Ce n'était qu'un mauvais rêve, Crystal. Il n'y a que nous, et personne ne va me tuer.

— Mais je...

— Chut, bébé. Tout va bien.

Il voulut embrasser le coin de ses lèvres, mais elle bougea la tête, et sa bouche se retrouva sur la sienne. D'instinct, elle entrouvrit les lèvres, et il glissa la langue entre elles.

Ils s'étaient déjà embrassés durant ces dernières vingt-quatre heures, mais rien de comparable à cela. Cette fois, il s'agissait d'apaiser sa douleur. Il approfondit le baiser, pour goûter pleinement sa saveur. Elle poussa un gémissement, qui provoqua un afflux de sensations en lui.

Et quand elle s'accrocha son cou, tout en lui se tendit de désir. Lorsqu'elle mêla sa langue à la sienne, réveillant chaque cellule de son corps, il ne put

retenir un gémissement.

Une vague brûlante le submergea tandis qu'il continuait d'assaillir sa bouche par des caresses gourmandes et langoureuses de sa langue. Son désir d'aller plus loin le submergeait, le rendant presque fou.

Il ne voulait pas se contenter de l'embrasser. Il voulait lui faire l'amour comme un mari à sa femme. Explorer de ses mains et de ses lèvres chaque partie de son corps. Tenir son corps nu contre le sien.

Se refréner n'était pas chose aisée. Surtout quand elle lui rendait son baiser avec autant de fougue. Il y avait toujours eu une alchimie explosive entre eux. Sur ce plan, rien n'avait changé. Sa saveur était incroyablement délicieuse, comme autrefois. Et même davantage.

Quand il craignit de perdre le contrôle, il interrompit leur baiser et appuya le front contre le sien, tout en reprenant son souffle.

— Crystal, murmura-t-il.

— Je suis là, Bane.

Il envisagea un instant de lui donner un dernier baiser, et de la laisser se rendormir. Mais il ne put s'y résoudre. Il voulait continuer à la tenir dans ses bras, afin qu'elle sente qu'elle était en sécurité avec lui.

Il s'étendit sur le lit et l'entraîna avec elle, puis l'enlaça.

— Tu peux dormir à présent, chuchota-t-il, tentant d'ignorer ses fesses plaquées contre son bassin.

Il était en érection, et il était impossible que Crystal ne l'ait pas senti.

Elle remua pour trouver une position confortable, et à chacun de ses mouvements, il sentit son sexe engorgé se durcir encore. A la fin, il lui maintint fermement la cuisse.

— J'éviterai de trop bouger si j'étais toi, avertit-il.

— Pourquoi ? Parce que tu as envie de moi ?

Dans un grondement rauque, il la plaqua sur le dos et se plaça au-dessus d'elle.

— A ton avis ?

Elle baissa les yeux un instant.

— Je crains de ne plus être aussi douée dans ce domaine qu'autrefois.

— Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— Ça fait longtemps, Bane.

Il sourit.

— Tu dis ça parce que tu penses que moi aussi, je pourrais ne plus être aussi doué qu'autrefois ?

— Non ! Ça ne m'a même pas traversé l'esprit.

— Bien. Sache que la pensée que tu ne sois plus aussi douée ne m'a jamais traversé l'esprit non plus.

— Pas même une fois ?

— Pas une fois.

Il pensait chaque mot.

— Cependant, il y a une question que je me suis posée, dit-il en respirant

son parfum.

— Laquelle ?

— Ma langue peut-elle encore te faire jouir ?

* * *

Crystal ferma les yeux tandis que les souvenirs érotiques l'assaillaient. Elle n'avait guère à faire d'efforts pour se rappeler tout ce que Bane faisait autrefois, lorsqu'il la léchait de la tête aux pieds, en accordant beaucoup d'attention aux zones intermédiaires.

Surtout aux zones intermédiaires.

— Ouvre les yeux, trésor.

Elle obéit, croisant son regard. Elle sentit la tension sexuelle croître entre eux, jusqu'au point où ils ne purent plus l'ignorer ou la nier. Remontant sa main, il effleura son sexe, déjà moite et prêt à l'accueillir.

Crystal ne sut pas exactement quand ces années de séparation cessèrent de compter pour elle. Tout ce qui comptait maintenant, c'était que Bane la désirait encore, et qu'il n'avait pas connu d'autre femme, tout comme elle n'avait pas connu d'autre homme. C'était comme si leurs corps s'appartenaient. Ils le savaient, l'acceptaient, et avaient supporté la solitude. Et maintenant, le corps de Crystal exigeait d'avoir ce dont il s'était passé si longtemps.

— Sais-tu combien de fois, allongé dans mon lit, j'ai imaginé te toucher ainsi, Crystal ? murmura-t-il.

Lorsqu'il glissa doucement les doigts entre ses replis secrets, elle retrouva les cuisses.

— Non, combien de fois ? demanda-t-elle, savourant ses caresses intimes.

— Trop de fois. J'ai dû me soulager tout seul, c'est ainsi que j'ai réussi à ne pas devenir fou. Mais je préfère ceci, dit-il, faisant naître en elle une onde de chaleur qui se propagea dans tout son corps. Le vrai plaisir. Sans retenue.

Sans retenue. Elle ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois où elle s'était sentie si électrisée. Pendant très longtemps, elle avait ignoré les exigences de son corps, excepté les rares occasions où elle n'y était pas parvenue, et où elle avait eu recours au plaisir solitaire, comme lui.

Mais les doigts de Bane n'étaient pas un accessoire. Ils étaient bien réels, et ce qu'ils lui faisaient était on ne peut plus réel. Les sensations étaient si intenses qu'elle avait le souffle coupé et que son cœur battait à se rompre. Elle avait l'impression d'être sur le point d'être submergée par une puissante vague de plaisir.

— Tu aimes ?

Avant qu'elle puisse répondre, il glissa son autre main sous sa chemise et la posa au centre de son ventre. Elle sentit la chaleur brûler sa peau, et commença à s'agiter.

— Tout va bien, chérie. Ce n'est que moi. Je veux laisser mon empreinte

sur tout ton corps.

Croyait-il que son empreinte n'y était pas déjà ?

Quand il souleva son T-shirt, l'air caressa sa poitrine nue. Elle sentit le regard brûlant de Bane sur ses seins.

— Magnifiques... Exactement comme dans mon souvenir. As-tu idée à quel point j'adorais les suçoter ?

Oui, elle en avait une petite idée. Il l'avait fait si souvent qu'elle avait eu la certitude que sa bouche avait été faite pour ses seins. Lorsqu'elle le vit s'humecter les lèvres, juste avant de se pencher vers elle, elle sentit ses tétons se durcir encore, tandis qu'un feu s'embrasait dans son ventre.

Il enfouit le visage contre sa poitrine, et prit son téton entre ses lèvres. Puis, il se mit à l'aspirer avec ardeur.

— Bane !

Un orgasme la submergea, lui arrachant un cri. Il captura sa bouche, étouffant ses gémissements. Et il n'en avait pas fini avec elle. Il continua ses caresses intimes, maintenant un degré de passion qu'elle ne put contenir. Et quand il libéra ses lèvres, ce fut pour s'occuper de ses seins, de son ventre, avant de descendre plus bas encore, jusqu'à ce que sa bouche rejoigne ses doigts. Il retira sa main et amena ses hanches vers son visage. Dès qu'il glissa la langue en elle, elle frissonna, consumée par les flammes d'un désir renouvelé.

Elle tenta de le repousser, mais il résista. On aurait dit une bête affamée décidée à se repaître d'elle, et quand un autre orgasme s'empara d'elle, elle cria son nom. Pendant une fraction de seconde, elle crut avoir atteint le paradis.

Mais elle fut rapidement ramenée sur terre quand il se releva. A travers des yeux languides, elle le vit se déshabiller, puis lui arracher ses vêtements. Un besoin brut et primitif s'était emparé de lui, qui saturait l'air, et brillait dans ses yeux.

— Ce n'était que le début, murmura-t-il tandis qu'il déroulait un préservatif sur son sexe dressé.

Puis, il écarta ses cuisses, et quand leurs regards se croisèrent, elle vit ce qu'elle avait toujours vu quand il s'apprêtait à entrer en elle. De l'amour. Un amour pur, absolu. Bane l'aimait toujours, et elle sut à cet instant que quoi qu'ils aient traversé et qu'ils traversent maintenant, elle l'aimait toujours, elle aussi.

Elle referma les bras sur lui, sentit les tendons de ses muscles, trembla quand elle toucha plusieurs cicatrices qu'elle ne connaissait pas. Sans lui laisser le temps d'imaginer quelle histoire ces cicatrices racontaient, il prit de nouveau possession de sa bouche, réclamant toute son attention. Jamais elle n'avait connu une telle passion. Elle le désirait tant. Bane était son mari. L'homme qui avait été son seul et son meilleur ami. L'homme qui l'avait toujours soutenue et qui avait défié quiconque avait tenté de les séparer.

Il détacha ses lèvres des siennes pour la regarder.

— Prête ?

Elle leva les yeux vers lui, inspirant une bouffée d'air emplie de leurs parfums chauds.

— Oui, je suis prête.

Alors, il maintint ses hanches entre ses mains, et se glissa en elle.

* * *

Bane s'enfonça en Crystal jusqu'à la garde, et ne sut plus où commençait son corps et où se finissait celui de Crystal. Il avait l'impression d'être enfin rentré chez lui. Il était parti cinq ans, cinq ans de trop. Mais maintenant, il était de retour, et il comptait lui rappeler à quel point ils étaient faits l'un pour l'autre.

Il lui sembla que tout son sang avait afflué vers l'extrémité de son sexe engorgé, enfoui profondément en elle. Il se mit à aller et venir en elle, pour s'enfoncer encore plus loin dans ses profondeurs exquises. Lorsqu'il sentit ses muscles internes se contracter autour de lui, commençant à extraire sa semence, il rejeta la tête en arrière et gronda. Puis, il accéléra le rythme, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'elle soit secouée par un orgasme intense.

— Bane !

— Crystal !

Jamais il n'avait désiré une femme comme il l'avait désirée. Rien n'avait changé. Et, dans un certain sens, *tout* avait changé. A présent, Crystal et lui étaient plus âgés, plus sages, ils étaient maîtres de leur destin. Plus personne ne pouvait leur dicter quand et où ils pouvaient s'aimer. Désormais, le ciel était leur limite. Et tandis qu'il continuait d'onduler entre ses replis, les emmenant tous deux vers un autre orgasme, il sut que ce n'était que le début, exactement comme il le lui avait dit.

Il voulait la marquer de nouveau au fer rouge, reprendre possession d'elle. Et quand ils atteignirent un autre sommet de plaisir, plus époustouflant encore que le précédent, il rencontra son regard, juste avant de prendre sa bouche avec une avidité égale à la sienne.

Lorsqu'il libéra ses lèvres et qu'elle cria son nom, il sut que, quoi qu'il arrive, Crystal Gayle Newsome Westmoreland était sa destinée.

Crystal ouvrit lentement les yeux, et plissa les paupières pour contrer le soleil matinal éclatant qui filtrait par les stores. Elle vit que Bane faisait des pompes sur le sol, torse nu. Elle l'observa et l'écoula compter. Il en était à trois cent quatre-vingt, et tout son corps luisait de sueur. Elle songea qu'il avait une énergie inépuisable.

Ce n'était que le début...

Il avait dit vrai. Et il lui avait prouvé que, oui, il pouvait encore la faire jouir avec sa langue uniquement. Et il l'avait satisfaite d'autres manières. A peine s'était-elle remise d'un orgasme qu'il lui en donnait un autre. Elle ne souvenait pas qu'il ait fait cela autrefois. Du moins, pas à un rythme aussi soutenu.

Elle jeta un coup d'œil vers le réveil. Il était presque 9 heures. Après cette nuit active, son corps avait eu besoin de repos.

Elle était un peu endolorie, mais intensément satisfaite. Elle ne put s'empêcher de sourire tandis qu'elle s'étirait dans le lit, encore vibrante de plaisir. Si l'objectif de Bane avait été de rattraper le temps perdu, il l'avait atteint.

— Bonjour, chérie. C'est agréable de te voir sourire ce matin.

Sa voix profonde et rauque fit courir des frissons dans son dos. Elle reporta son attention sur lui. Il avait fini ses exercices, et avait une tasse de café à la main.

— Bonjour, Bane. Tu m'as donné beaucoup de raisons de sourire hier soir, dit-elle avec franchise.

— Je suis heureux que tu le penses.

Manifestement, ses propos le réjouissaient. D'ailleurs, pourquoi ferait-elle semblant d'avoir des regrets alors qu'elle n'en avait aucun ? Et puis, Bane était bien placé pour savoir qu'elle n'avait jamais été timide. Cependant, le revoir après toutes ces années l'avait déstabilisée. Elle devait réapprendre à le connaître. C'était un long processus et, pour elle, faire l'amour faisait partie de ce processus.

— Je voulais attendre que tu te réveilles pour commander le petit déjeuner, dit-il, posant sa tasse pour venir s'asseoir au bord du lit.

Elle se redressa, en prenant soin de remonter le drap sur son corps nu.

— Tu n'aurais pas dû. Je suis sûre qu'après cette nuit... et surtout tes exercices... tu dois avoir faim.

— Je suis affamé.

— Alors, commandons.

— D'accord, mais avant, je dois t'embrasser.

Il la prit dans ses bras. Cela ne la dérangeait pas qu'il la voie nue sous la lumière du jour. Autrefois, elle avait du mal à se dévoiler devant lui, puisqu'elle avait toujours pensé ne pas avoir assez de courbes à montrer. A présent, elle en avait.

Lorsqu'il prit possession de sa bouche, elle s'accrocha à son cou pour lui rendre son baiser. Elle sentit ses muscles durs contre elle, et repensa à leur nuit d'amour. Son pouls s'emballa. Les baisers de Bane l'excitaient considérablement. Si elle ne se reprenait pas maintenant, elle pourrait bien perdre la tête. Comme la veille au soir.

En général, elle n'était pas démonstrative. La veille, cela avait été différent. Cela s'expliquait sans doute par sa longue abstinence. Après avoir goûté de nouveau au plaisir, c'était comme si elle en avait voulu toujours plus. Bane n'avait eu aucun problème à la satisfaire, et elle avait connu une succession d'orgasmes. Cette nuit avait été exceptionnelle, à plus d'un titre.

Elle interrompit leur baiser quand elle sentit son estomac gronder.

— Mon ventre me fait savoir qu'il a besoin d'être nourri, dit-elle en souriant.

— Alors, je vais commander le petit déjeuner, dit-il en prenant le téléphone posé sur le chevet. Tu veux quelque chose en particulier ?

— Des pancakes, si possible. Aux myrtilles. Du sirop d'érable et du bacon frit. Des œufs brouillés, ainsi qu'un jus d'orange.

Il sourit.

— Rien d'autre ?

— Non, pas pour le moment. En attendant, je vais prendre une douche et m'habiller.

— Si tu veux rester nue, je n'y vois aucun inconvénient.

Elle n'en doutait pas.

— Je préfère m'habiller.

— Comme tu voudras.

Tandis qu'il passait commande, elle sortit du lit et chercha les vêtements qu'il lui avait retirés hier. Comme elle ne les trouva pas, elle prit le T-shirt de Bane qu'elle avait aperçu sous un oreiller, et l'enfila.

— Jolie tenue.

— Ça fera l'affaire pour l'instant. Des appels, ce matin ?

— Non. Je pense que nous avons eu assez d'émotions hier.

En acquiesçant, elle sortit des vêtements de sa valise.

— Quels sont les projets pour aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Nous restons ici la majeure partie de la journée. A la tombée de la nuit,

nous reprendrons la route.

— Où irons-nous ?

— Voir mes cousins Quade, Dare, Clint et Cole, près de la frontière entre l'Alabama et la Géorgie.

Elle se rappelait avoir rencontré ses cousins au cours d'une réunion de famille, quand les Westmoreland de Denver avaient appris qu'ils avaient des parents vivant en Géorgie, au Texas et dans le Montana.

Elle regarda par-dessus son épaule. Bane s'était remis à ses exercices, et elle s'autorisa à contempler ses muscles saillants pendant qu'il courait sur place. Des gouttes de sueur coulaient sur son visage, roulaient sur son cou et ses épaules, descendaient jusqu'à son torse nu.

Elle s'imagina passer les mains partout sur son corps, caresser des endroits qu'elle avait oubliés la veille au soir, même si elle doutait qu'il y en ait eu.

Quoique...

— Un problème ? demanda Bane.

Elle se rendit compte qu'elle le dévorait des yeux. Elle déglutit.

— Non, aucun problème.

Elle voulut courir vers la salle de bains mais, étrangement, elle n'arriva pas à bouger. C'était comme si ses pieds étaient vissés au sol.

A présent, c'était lui qui la dévorait des yeux. Elle sentait son regard sur chaque partie de son corps. Elle ferma les yeux pour réprimer le désir qui menaçait de la submerger, mais quand elle comprit que c'était inutile, elle les rouvrit et les posa sur son corps ferme et puissant.

Elle retint son souffle quand il avança lentement vers elle. Elle voulut reculer, mais une fois encore, ses jambes refusèrent de coopérer. Elle ne put que rester là, à le regarder gagner du terrain sur elle. A mesure qu'il approchait, elle sentit sa respiration devenir haletante. Et son sexe se mettre à pulser furieusement.

A quel moment son désir pour lui était-il devenu si puissant ? Faire l'amour toute la nuit l'avait-il rendue insatiable ? Ses désirs dictaient-ils maintenant sa façon de se comporter avec lui ?

En fait, elle était perdue, comprit-elle. Cela faisait si longtemps qu'un homme n'avait pas occupé son espace et son temps qu'elle ne savait pas vraiment comment se comporter avec Bane désormais.

— Tu es sûre que tout va bien, Crystal ? dit-il lorsqu'il fut devant elle.

Il était si près qu'elle aurait pu aisément toucher ses muscles fermes, son torse humide.

— Tout va bien, Bane.

Il lui adressa un sourire entendu. Car il savait qu'elle mentait. Non, tout n'allait pas bien. Grâce à lui, elle avait eu un aperçu de ce qu'il pouvait lui donner avec tant d'expertise et dont elle avait été privée durant cinq ans. Mais avec Bane, il y avait toujours eu plus qu'une attirance sexuelle. Elle le savait depuis longtemps. Depuis ces années où ils avaient attendu pour faire l'amour.

Durant cette période, ils avaient développé une compréhension mutuelle exceptionnelle. Elle avait cru que, peut-être, ce lien particulier n'avait pas survécu à leur séparation, mais il semblait que si. Certes, elle ne devait pas s'attendre à ce que tout redevienne comme avant. Ils n'étaient plus les mêmes personnes. Ils devaient encore régler quelques points, procéder à des ajustements, déterminer où ils en étaient dans leur relation. Mais ils pourraient y arriver.

— Puis-je faire une suggestion ? lança-t-il.

Elle s'humecta les lèvres, pour éviter de céder à l'envie d'embrasser Bane.

— Laquelle ?

— Si on prenait une douche ensemble ?

Pourquoi avait-il fallu qu'il suggère cela ? Maintenant, toutes sortes d'images sensuelles envahissaient son esprit.

— Ensemble ?

— Oui. J'ai fait une suggestion similaire avant-hier, mais tu as décliné mon offre.

— Je n'étais pas prête.

Il approcha encore.

— Et maintenant, Crystal ? Après cette nuit, es-tu prête à accorder à ton mari une autre récréation ?

Ce n'était pas sa requête qui la bouleversa. C'était le fait qu'il ait dit être *son* mari. A cet instant, elle comprit que Bane lui appartenait, depuis le jour de leur mariage. Peut-être même depuis plus longtemps.

Il lui avait toujours dit qu'elle lui appartenait, quoi qu'en pensent leurs familles. Et elle l'avait cru. A aucun moment, elle n'en avait douté. Jusqu'à ce jour où il lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'il s'engageait dans la Navy. Mais maintenant, il était de retour, et lui faisait savoir que même s'il avait changé sur certains plans, il était le même sur le plan le plus important pour elle. Il lui appartenait toujours.

— Cette douche n'est pas très grande, dit-elle. Nous mettrions de l'eau partout.

— Je nettoierai.

Son sourire était si sensuel qu'elle se sentit fondre.

— Eh bien, si cela ne t'ennuie pas de nettoyer, comment pourrais-je refuser ?

Sans ajouter un mot, elle se dirigea vers la salle de bains. Mais elle ne ferma pas la porte derrière elle. Quand elle se regarda dans le miroir, elle vit dans le reflet que Bane n'avait pas bougé. Alors, elle décida de lui donner envie de la rejoindre.

* * *

— Tout doux, marmonna Bane, tentant de contrôler son désir pendant que Crystal gagnait d'un pas nonchalant la salle de bains.

Tandis qu'il l'observait, immobile, elle passa de l'eau sur son visage et se brossa les dents. Pourquoi voir une femme faire sa toilette était-il si excitant ? Il pouvait répondre aisément à cette question. Parce qu'il s'agissait de sa femme, et qu'il l'avait rarement vue faire ces choses si anodines.

Il continua de la regarder, et sentit son sexe se durcir davantage. Quand elle se pencha au-dessus de la vasque, il ne put s'empêcher de remarquer la façon dont son T-shirt révélait le haut de ses seins, et comment le bas du vêtement s'était relevé, dévoilant ses cuisses. Ces mêmes cuisses entre lesquelles il avait ondulé la veille.

Il revint à ses tétons, qui pointaient sous le vêtement, à ses seins si parfaits, si exquis... Tout chez Crystal était beau. Non, le mot était faible. Il y avait d'autres façons de décrire son épouse. *Voluptueuse. Sexy. Fascinante. Torride. Appétissante.*

Avait-il besoin de continuer ? Tandis qu'il la regardait passer un gant humide sur son visage, il fut soudain excité comme jamais il ne l'avait été. Il l'était même plus que la veille, alors qu'il n'aurait pas cru cela possible !

N'y tenant plus, il gagna à son tour la salle de bains. Crystal ne se retourna pas vers lui, mais elle ôta son T-shirt. Quand il l'eut rejointe, elle était nue.

Il avança vers elle, et soutint son regard dans le reflet du miroir. Il se plaqua contre elle, et la saisit par les hanches pour les plaquer contre les siennes. Leurs corps s'épousaient à la perfection. Et quand il se pressa contre elle et que son sexe engorgé glissa le long de ses fesses, il faillit s'atomiser de plaisir.

— Je dois prendre ma douche, murmura-t-elle d'une voix haletante.

— Nous finirons par en prendre une. Inutile de se presser.

Il se souvint qu'elle avait un point sensible, juste sous son oreille gauche qui, stimulé, pouvait la rendre folle de désir. Alors, il le lécha et le mordilla. Bien vite, elle se mit à trembler entre ses bras.

— Bane...

— Je sais, chérie, murmura-t-il. Fais-moi confiance, je sais. Et je te désire tout autant. Je te veux, maintenant. Il faut que je sois en toi. J'ai cinq ans de désir en réserve, rien que pour toi.

— Tu oublies hier soir, murmura-t-elle d'une voix sensuelle.

— Ce n'était qu'un début. Une nuit ne peut suffire à calmer mon désir. En fait, je doute qu'une centaine de nuits le puisse.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il la fit pivoter vers lui, et la hissa sur le plan de toilette.

— Ecarte les jambes pour moi, Crystal.

Comme si elles répondaient à leur propre volonté, ses cuisses s'ouvrirent. Il sortit un préservatif de la poche de son pantalon.

— Tu n'as pas besoin de le mettre, sauf si tu le souhaites, dit-elle avec douceur. Après ma fausse couche, ma tante a suggéré que je prenne la pilule.

Pour réguler mes cycles.

En d'autres termes, elle lui disait que cette fois, et toutes les autres fois, ils pourraient être peau contre peau. Cette seule pensée embrasa son corps.

— Alors, je n'en utiliserai pas.

Il se cala entre ses jambes, prêt à s'unir à elle, plus avide que jamais. Il prit son sexe en main pour le diriger vers ses replis intimes.

— Laisse-moi faire, dit-elle.

Ce qu'elle venait de suggérer faillit le faire chanceler.

Quand elle referma la main autour de sa verge, il sentit son érection se renforcer encore. Et lorsqu'elle le guida vers son sexe moite, un puissant courant électrique le traversa. D'instinct, il s'enfonça en elle, d'un brusque coup de reins. Il saisit ses hanches, et se mit à aller et venir avec frénésie entre ses cuisses.

Parce qu'il ne voulait faire qu'un avec elle, il captura ses lèvres. Elles avaient le goût mentholé de son dentifrice. Elle lui rendit son baiser tandis qu'il continuait d'onduler, allant de plus en plus loin en elle.

Il l'entendit le supplier de ne pas s'arrêter. Alors, il n'arrêta pas. De toute façon, il en était incapable. Il lui semblait que tout était hors de contrôle. Lui-même était hors de contrôle. Tout son corps se consumait pour elle.

— Bane !

Elle cria son nom et serra les jambes autour de lui. Avant qu'il puisse reprendre son souffle, un orgasme le balaya.

— Attends, Crystal. Je n'ai pas fini.

— Bane !

Il rejeta la tête en arrière, et inspira une grande bouffée d'air saturé du parfum de Crystal. Lorsqu'il s'enfonça en elle, elle se souleva tant le coup de reins était puissant. Et il jouit de nouveau, secoué par un désir primitif qui le fit trembler.

A présent, il avait la certitude que Crystal, qui avait été le centre de son monde tant d'années plus tôt, l'était encore. Et qu'elle le serait toujours.

Quelqu'un frappa à leur porte.

— Ce doit être le dîner.

Crystal ressentit aussitôt un manque quand Bane s'écarta d'elle. Avaient-ils dépassé l'heure du petit déjeuner et du déjeuner ? Une part d'elle savait que oui, mais tout ce dont elle se souvenait avec clarté, c'étaient de leurs ébats presque continus. Ils avaient seulement pris le temps de grignoter des en-cas et de s'accorder quelques courtes siestes.

Il enfila rapidement son jean. Il prit son arme sur le bureau et la glissa dans sa taille, rappel cruel de la situation grave dans laquelle ils se trouvaient. Quelque part, des gens étaient déterminés à l'enlever, et Bane était tout aussi décidé à la protéger.

— Oui ? dit Bane en regardant par le judas.

— Service d'étage.

— Une minute, dit-il, se tournant vers elle. Tu es décente ?

Elle enfila le T-shirt de Bane.

— Maintenant, oui.

Mais elle remonta tout de même le drap jusqu'à son menton.

Il ouvrit la porte à une employée souriante, qui ne put s'empêcher de le parcourir du regard tandis qu'elle amenait le chariot dans leur chambre.

— Votre commande, monsieur.

— Merci.

Une fois la jeune femme repartie, Crystal sortit du lit et jeta un coup d'œil aux plats. Le chariot était dressé comme une table pour deux. Bane allait enfin avoir son steak et ses pommes de terre, et il les avait bien mérités. Il devait mourir de faim.

— Je dois me laver les mains, dit-elle.

— Moi aussi.

— Mais pas ensemble. J'y vais en premier, décréta-t-elle, courant vers la salle de bains et fermant la porte derrière elle.

Chaque fois que Bane et elle entraient dans cette pièce en même temps, ils finissaient par faire l'amour sur toutes les surfaces.

Lorsqu'elle rouvrit la porte de la salle de bains, Bane était juste derrière.

— A mon tour, dit-il en souriant. Si tu veux me tenir compagnie, ça ne m'ennuie pas.

— Non, merci. Je vais t'attendre dans la chambre. Je te promets de ne pas commencer sans toi.

— Je ne serai pas long, car je sais que tu as faim toi aussi.

Il disparut dans la salle de bains et ferma la porte.

Crystal se passa la main sur le visage. Seigneur, ce nouveau Bane était presque insatiable. Il avait toujours eu un appétit sexuel assez solide mais, parce qu'elle manquait d'expérience, il avait toujours contrôlé cet appétit. A présent, il était évident qu'il ne se refrénait plus. Elle ne put s'empêcher de sourire, car cela voulait dire que, désormais, il la traitait comme une égale au lit, et non comme une fragile poupée de porcelaine.

— Me revoilà, dit-il quand il revint dans la chambre.

— Je devrais me changer. Porter ton T-shirt n'est peut-être pas une bonne idée.

Il la contourna pour rejoindre le chariot.

— Je ne vois pas pourquoi. De toute façon, nous allons nous changer bientôt puisque nous partons dans quelques heures.

Pour aller voir ses cousins, comme il l'en avait informée. Quand elle approcha du chariot, Bane recula une chaise pour elle. Elle n'en fut pas surprise. Les hommes de la famille Westmoreland avaient toujours été galants et respectueux avec la gent féminine.

— Merci, Bane, dit-elle en s'asseyant.

— Je t'en prie.

Il déposa un baiser sur ses lèvres.

— Sais-tu où nous irons après avoir vu tes cousins ?

Il avala une gorgée de café avant de répondre.

— Pas encore. Quade a des contacts à la Maison Blanche. Il sait peut-être quelque chose sur la taupe à la Sécurité intérieure.

Crystal commença à manger, mais elle ne put s'empêcher de s'inquiéter pour sa sécurité. Elle doutait que Bane puisse continuer de la protéger indéfiniment. Et s'il recevait l'ordre de partir en mission ? Que deviendrait-elle ?

— Tu fronces les sourcils. Ta salade au poulet grillé n'est pas à ton goût ?

— Si, dit-elle. Mais je m'interrogeais.

— A quel propos ?

— Que se passera-t-il si tu reçois ce coup de fil ?

— Quel coup de fil ?

— Celui de ton commandant, pour te dire que l'on a besoin de toi pour l'une de vos opérations secrètes.

Il haussa les épaules.

— Je te l'ai dit, mes collègues et moi sommes en congé. Et puis, s'il arrive quelque chose, je dirai à mon commandant que je ne peux pas partir. Tu es ma femme, et je n'irai nulle part tant que je ne serai pas certain que tu es en

sécurité.

— A cause de ton sens du devoir ? demanda-t-elle, curieuse de connaître la réponse.

Un lourd silence s'instaura entre eux.

— Je ne sais pas ce qu'il faudra pour que tu comprennes, Crystal, finit-il par dire.

— Que je comprenne quoi ?

— Que tu es plus qu'un devoir pour moi. Je t'aime. Je t'ai toujours aimée, et je t'aimerai toujours. C'est pourquoi j'ai rejoint la Navy il y a cinq ans, au lieu de traîner à Denver et d'avoir d'autres ennuis avec la police. En toute honnêteté, je pense que si nous avions vécu comme mari et femme à l'époque, nous serions peut-être divorcés à présent.

Ses paroles la stupéfièrent.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— Parce nous n'avions pas grand-chose à ce moment-là.

— Nous avions l'amour.

— C'est vrai. Et c'est notre amour qui aurait fait tenir notre mariage durant un temps. Mais je voyais bien que les choses finiraient par s'effondrer. J'avais arrêté l'université au bout de deux ans, et tu étais décidée à ne pas retourner au lycée. Tout ce que tu voulais, c'était être ma femme et la mère de mes enfants.

— Et tu voyais cela comme un problème ? demanda-t-elle, ne sachant où il voulait en venir.

— Non, pas à l'époque. Mais réfléchis. Combien de temps aurions-nous tenu avant de demander l'aide de ta famille ou de la mienne ? A terme, je m'en serais voulu d'avoir dû demander un coup de main. Certes, j'avais mes terres, mais, légalement, elles ne m'auraient appartenu qu'à mes vingt-cinq ans. Ce qui signifie que nous aurions dû vivre au chalet, mais seulement si Dillon l'acceptait. De plus, je ne pense pas que le chalet aurait suffi. J'aurais voulu te bâtir une maison aussi grande que celle de mes frères. Une maison assez spacieuse pour y élever nos enfants.

Il marqua un temps avant d'ajouter :

— Nous avions parlé d'avoir une maison pleine d'enfants, sans vraiment réfléchir à la façon dont nous subviendrions à leurs besoins.

Elle hocha la tête. Même si une part d'elle refusait de l'admettre, elle savait qu'il avait raison. Après sa fausse couche, elle avait pleuré des mois durant. Car ils avaient parlé très souvent d'avoir un enfant ensemble un jour. Mais aucun d'eux n'avait songé à la façon dont ils subviendraient à ses besoins. Elle savait que les Westmoreland étaient fortunés, et son jeune esprit immature avait supposé que si Bane et elle avaient besoin de quoi que ce soit, sa famille serait là pour se charger d'eux. Bane avait raison ; tout ce qu'elle avait voulu, c'était l'épouser et porter ses enfants. A l'époque, elle détestait le lycée. Du moins, elle l'avait cru. Les élèves s'étaient montrés cruels, parce qu'elle réussissait tous ses examens haut la main. Après quelque temps, elle

s'était lassée d'être la vedette de la classe et la cible de jalousies. Elle s'était finalement convaincue qu'aller en cours était une perte de temps. Ses parents avaient reproché à Bane son désintérêt scolaire, mais il n'en était pas responsable.

Bane s'était tu et découpait son steak. *Son Bane*. Elle l'observa, et comprit enfin ce qu'il avait tenté de lui expliquer, durant toutes ces années. Il l'avait aimée à l'époque, et il l'aimait maintenant, comme il le lui avait assuré depuis son retour dans sa vie. Il avait voulu lui offrir une vie meilleure, parce qu'il l'aimait assez pour croire qu'elle et leurs enfants méritaient le meilleur. Pour la leur offrir, il avait fait des sacrifices. Et Crystal avait été l'un de ces sacrifices. Elle comprenait enfin pourquoi il les avait faits.

Il avait voulu mûrir, mais il lui avait aussi donné une chance de mûrir. Ce qu'elle avait fait. Elle avait décroché deux diplômes universitaires et entamé un doctorat, tout cela en cinq ans. Cette réussite, elle la lui devait. Il l'avait pratiquement forcée à exploiter tout son potentiel.

— Ce steak était délicieux.

Elle regarda l'assiette de Bane. Elle était vide.

— Tu veux un peu de ma salade ? proposa-t-elle.

Il secoua la tête et sourit.

— Non, merci, ça ira, dit-il en repoussant son assiette.

— Bane ?

— Oui ?

— J'ai enfin retiré mes œillères, et tu sais ce que je vois ?

Il s'adossa à sa chaise.

— Non. Quoi ?

— Un homme qui m'aime. Un homme qui m'aime vraiment, même après cinq ans sans se voir ni se parler. Un homme qui était prêt à renoncer à moi pour me donner le meilleur de lui. Et pour cela, je veux te remercier.

Au lieu de sourire comme elle avait l'espéré, il serra la mâchoire.

— Je ne veux pas de tes remerciements, Crystal.

Il ne voulait pas de mercis, il voulait son amour, comprit-elle. Reculant sa chaise, elle alla vers lui et s'assit sur ses genoux. Nouant les bras autour de son cou, elle posa les lèvres sur les siennes.

Malgré sa surprise, il la laissa l'embrasser, mais ne lui rendit pas son baiser. Et c'était aussi bien, car elle avait besoin qu'il comprenne ce qu'elle voulait lui transmettre par ce baiser. Alors elle l'embrassa, avec tout son cœur, et quand elle entendit son gémissement essoufflé, elle sut qu'il avait saisi son message. Il lui rendit son baiser avec passion, et elle sentit sa main glisser vers ses cuisses, puis sous son T-shirt, pour caresser sa peau nue.

Elle savait où leur étreinte pouvait mener si elle n'y prenait garde. Si elle ne lui faisait pas comprendre ce qu'elle avait à l'esprit... et dans son cœur. Alors, elle s'écarta. Mais il continua de la caresser.

— Je t'aime aussi, Bane, dit-elle contre ses lèvres. Je ne mesurais pas à quel point jusqu'à maintenant. Et tu n'as jamais cessé de m'aimer, comme je

n'ai jamais cessé de t'aimer. Je le comprends à présent.

— Non, chérie, je n'ai jamais cessé de t'aimer, murmura-t-il.

Sans ajouter un mot, il la porta dans ses bras jusqu'au lit. Après l'avoir allongée sur le matelas, il lui retira son T-shirt. Puis, il se déshabilla à son tour. Déjà moite de désir, elle admira son corps nu. Et elle devina, à son regard, qu'il la désirait avec toute la passion qu'il avait accumulée durant cinq ans.

Il avança vers le lit, et avant qu'il puisse faire le moindre mouvement, elle referma les doigts sur son sexe engorgé. Il épousait parfaitement sa main.

Quand elle se mit à le caresser, et à griffer doucement sa peau sensible avec son ongle, il rejeta la tête en arrière et émit un grondement presque animal. Et quand elle se pencha et fit tourner sa langue sur sa verge pulsante, il plongea les mains dans sa chevelure. Alors, elle ouvrit les lèvres et l'attira pleinement dans sa bouche.

* * *

Bane sentit un plaisir intense déferler sur lui. Crystal faisait rugir un feu en lui. Un feu qui le consumait. Et quand elle caressa avec sa main la toison bouclée de son pubis, il sentit son sexe se gonfler encore dans sa bouche. Elle l'honora avec une vigueur redoublée, et il dut faire appel à toute sa maîtrise pour ne pas exploser sur-le-champ. Il enroula une de ses mèches soyeuses autour de son poing, puis ondula des reins, avançant plus loin entre ses lèvres. Au bout de quelques instants, elle caressa ses testicules et les serra doucement dans sa main.

Essayait-elle de le tuer ? Avait-elle la moindre idée de ce qu'elle était en train de lui faire ? Savait-elle à quel point il lui était difficile de garder le contrôle ? S'il la laissait continuer ainsi, elle allait bientôt le savoir.

— Crystal, murmura-t-il, parvenant à peine à parler tant son cœur battait fort. Arrête, chérie. Arrête maintenant.

Elle l'ignora, sans doute parce qu'il n'avait pas mis beaucoup de conviction dans sa demande. A dire vrai, il était impossible d'être convaincant avec toutes les sensations exquisées qui le traversaient. Le fait qu'elle veuille lui donner du plaisir signifiait beaucoup pour lui, car, même avec son inexpérience, elle parvenait à le faire gémir.

Quand il n'y tint plus, il cria son nom et tenta de la repousser, mais elle s'accrocha à ses cuisses, jusqu'à ce que la dernière sensation l'ait balayé. Il aurait dû se sentir épuisé, mais au contraire, il n'en était que plus excité. Parce qu'il avait besoin d'être en elle, il s'extirpa de ses lèvres, et l'allongea sur le lit.

Il la sentit frissonner au moment où il la pénétra. Elle était si moite qu'il n'eut aucun mal à s'enfoncer jusqu'à la garde. Puis, il lui releva les jambes et les croisa autour de sa taille.

Il plongea son regard dans le sien.

— Je t'aime, Crystal. J'aime ton parfum, ta saveur. J'aime te faire

l'amour. J'aime jouir en toi. Quand je suis si loin en toi, c'est si irréal, si merveilleux que j'ai l'impression d'être au paradis.

— Oh ! Bane !

Il savait qu'elle voulait en dire plus, mais quand il ondula en elle, elle ne put que gémir. Il lui souleva les hanches, et accéléra le rythme de ses coups de reins, pour la rendre folle de désir, comme elle l'avait fait avec lui.

Quand elle cria son nom et enfonça les talons dans son dos, il sut qu'il allait s'atomiser. Cependant, il n'avait pas envie de céder maintenant. Mais lorsqu'elle serra ses muscles intimes autour de lui, il ne put retenir son explosion plus longtemps.

— Crystal !

Secoué de tremblements incontrôlables, il projeta toute sa semence en elle. Il sentit ses bras autour de lui, l'entendit murmurer son nom. Quelques instants plus tard, quand la terre cessa de trembler et le monde de tourner, il parvint à relever la tête.

Et les mots qui emplirent son esprit tandis qu'il l'embrassait étaient les mêmes que ceux qu'il lui avait répétés ces derniers jours.

Ce n'est que le début.

- 16 -

— Réveille-toi, petite marmotte.

Crystal ouvrit lentement les yeux, et regarda par le pare-brise. Ils étaient garés devant ce qui ressemblait à un relais routier, décoré d'une myriade de guirlandes de Noël encore allumées, même si le soleil tentait de filtrer par-delà les montagnes.

La veille, ils avaient quitté l'hôtel autour de 18 heures, ce qui signifiait qu'ils étaient sur la route depuis douze heures environ. L'essentiel du temps, elle avait dormi pendant qu'il conduisait. Elle avait proposé de prendre le volant, mais il lui avait répondu que ce n'était pas nécessaire. Il se disait sans doute qu'elle avait besoin de repos, et elle lui en était reconnaissante.

Elle se redressa sur son siège.

— Nous sommes déjà arrivés ?

— Oui, mais il y a un changement de programme. Nous ne sommes pas à la frontière entre l'Alabama et la Géorgie.

Elle regarda autour d'elle, curieuse.

— Et où sommes-nous au juste ?

— En Caroline du Nord.

En Caroline du Nord ? Pas étonnant qu'ils soient entourés de montagnes qui lui rappelaient celles de Denver.

— Pourquoi ce changement ?

— Mes cousins préféraient nous retrouver au chalet de Delaney, mais ils n'ont pas dit pourquoi. J'imagine que c'est parce que le chalet est à l'écart, et que là-bas, on peut repérer quelqu'un à des kilomètres.

— Je vois.

Elle avait rencontré sa cousine Delaney une fois, et se rappelait que celle-ci avait rencontré son époux, un prince du Moyen-Orient, dans un chalet de Caroline du Nord.

— J'ai lu un article consacré à Delaney, il y a quelques années, dit-elle.

— Vraiment ?

— Oui. Son prince et elle sont toujours ensemble.

— En effet. La seule chose qui ait changé, c'est que maintenant, Jamal est roi. Il a offert le chalet à Delaney en guise de cadeau de mariage. Puisqu'elle

vit en dehors du pays la plupart du temps, elle nous a donné la permission de nous en servir quand nous le souhaitons.

Le téléphone de Bane sonna. Il le sortit de sa poche et décrocha.

— Bane, j'écoute.

Après quelques secondes, elle l'entendit dire :

— Nous sommes là.

Et quelques instants plus tard :

— Oui, je me souviens comment y aller. A tout à l'heure.

Après avoir raccroché, il se tourna vers elle.

— Je sais que tout ceci est difficile et éprouvant pour toi, Crystal, mais j'espère que mes cousins et moi trouverons un plan.

Elle hocha la tête.

— Toujours rien sur les deux autres chimistes ?

— Non. J'ai parlé à Nick pendant que tu dormais, et il n'a rien de neuf. Il semble qu'avec cette rumeur de taupe, tout le monde se taise.

Ce n'était pas une bonne nouvelle, songea-t-elle. Elle ravala un soupir, se laissant aller contre l'appuie-tête.

— Tout ira bien, assura Bane en lui prenant la main. D'ailleurs, c'était bien, non, hier et cette nuit ?

Songer à leurs étreintes torrides la fit sourire. Et elle sentit ses tétons se dresser sous son chemisier.

— Oui. Et pour toi ?

— Oui. C'étaient les meilleurs moments que j'aie connus depuis très longtemps.

Elle ressentait la même chose. L'alchimie qui avait toujours existé entre eux était toujours aussi puissante.

Il porta sa main à ses lèvres et y déposa un baiser.

— Je suis impatient de te ramener chez nous.

— Chez nous ?

Elle songea à sa maison en feu.

— Oui, à Denver.

Même si elle savait qu'il n'y avait plus rien qui l'attende à Dallas, cela faisait longtemps qu'elle ne se sentait plus chez elle à Denver.

— Pourquoi se presser ?

— Je suis impatient de te présenter enfin comme mon épouse à toute ma famille. Et nous avons une maison à imaginer et à faire construire.

Elle plongea son regard dans le sien, et sentit son pouls s'accélérer. Elle remarqua que les yeux de Bane furent attirés vers sa poitrine. Précisément, vers les tétons fermes qui pointaient sous son chemisier.

Lâchant sa main, il démarra.

— Nous ferions mieux de trouver le chalet de Delaney. Si je ne m'abuse, il se trouve à environ une demi-heure d'ici. S'il ne tenait qu'à moi, nous irions dans un autre hôtel pour nous accorder une nouvelle journée récréative.

Il reporta son attention sur la route. Elle devrait en faire autant, mais elle

ne pouvait le quitter des yeux.

Brisbane Westmoreland l'avait toujours impressionnée. Ces cinq dernières années n'avaient été faciles pour aucun d'eux, mais ils étaient réunis, et c'était tout ce qui comptait. S'ils pouvaient arrêter les hommes qui voulaient l'enlever, tout serait parfait.

Quand il s'arrêta à un stop, il lui sourit.

— Tout va bien, trésor ?

Elle acquiesça en lui rendant son sourire. Elle défit sa ceinture et se pencha vers lui pour déposer un bref baiser sur ses lèvres.

— Tu es avec moi, dit-elle, et c'est tout ce qui compte.

Elle reboucla sa ceinture et se rassit, satisfaite.

* * *

— Bon sang ! marmonna Bane entre ses dents.

Crystal se redressa et regarda par la vitre du monospace.

— Que se passe-t-il, Bane ?

Il secoua la tête et observa toutes les voitures, les pick-up et les motos garés devant le chalet.

— J'aurais dû le prévoir.

— Quoi donc ?

— Qu'il n'y aurait pas que Quade, Dare, Clint et Cole. Certains membres de ma famille saisissent la moindre excuse pour se réunir.

Avec un petit rire, il coupa le moteur et défit sa ceinture. Crystal fit de même.

— Avant d'entrer, il y a quelque chose que je dois te donner.

— Quoi donc ?

— Ça, dit-il, sortant un petit écrin de velours de sa veste.

Quand il l'ouvrit, elle retint son souffle en découvrant le solitaire étincelant, accompagné d'une alliance en or assortie.

— Oh ! Bane, c'est magnifique !

— Une magnifique bague pour une magnifique femme, dit-il, sortant la bague de son écrin pour la glisser à son doigt.

Elle leva la main, et le diamant étincela sous la lumière du soleil.

— Mais où l'as-tu achetée ?

— A New York, dit-il en souriant. Pour tuer le temps lors d'une longue escale, j'ai fait quelques bijouteries. Quand nous nous sommes mariés, je ne pouvais me permettre de t'offrir quoi que ce soit d'autre que ça, dit-il, posant le doigt sur le médaillon qu'elle portait encore. Je me suis dit qu'il était temps que je t'offre mieux. Et que je mette une bague à ton doigt.

Il marqua une pause.

— Tu n'imagines pas à quel point cela m'ennuyait que tu ne portes pas de bague, reprit-il. Je me demandais comment tu réussissais à tenir les garçons à distance.

— Je t'ai dit ce qu'ils pensaient.

Oui, en effet, et il trouvait encore cela difficile à croire, mais au moins, les hommes l'avaient laissée tranquille.

Il embrassa sa main. Puis, il se pencha pour embrasser ses lèvres. Il avait besoin de ce contact physique. Il ne lui avait pas fait l'amour depuis douze heures. C'était bien trop long.

Comment avait-il pu se passer d'elle pendant cinq ans ? Il découvrait qu'il avait une volonté insoupçonnée en lui.

Quand il l'embrassait, ce qu'il préférait, c'était la façon dont elle lui rendait ses baisers, comme il lui avait appris à le faire toutes ces années plus tôt. Il appréciait aussi sa saveur délicieuse. Et son parfum si enivrant. Son souffle s'accélérait chaque fois qu'il le respirait.

Soudain, quelqu'un frappa à la vitre de leur véhicule. Bane interrompit le baiser pour fusiller l'importun du regard.

— Ça suffit, Bane.

Bane leva les yeux, puis se retourna vers Crystal et se concentra sur ses lèvres humides.

— Va-t'en, Thorn, ordonna-t-il.

— Pas avant que j'aie vérifié que tu es en un seul morceau. Je dois faire une course de motos caritative à Daytona, et je suis pressé, alors sors de cette voiture.

Bane secoua la tête et recula son siège. Il prit alors Crystal dans ses bras, ouvrit la portière et descendit.

— Bane ! Repose-moi, protesta-t-elle en s'agitant pour tenter de descendre.

— Dans une minute, dit-il.

Il la garda dans ses bras quelques instants, avant d'obtempérer. Enfin, il porta son attention sur Thorn.

— C'est bon de te revoir, Thorn.

— Content de te revoir aussi, dit son cousin en le serrant dans ses bras.

Il attira Crystal dans leur accolade.

— Toi aussi, Crystal. Ça fait un bail.

Bane savait que le commentaire de son cousin l'avait surprise. Thorn Westmoreland, célèbre pilote de moto, était la célébrité de la famille. Et il construisait aussi les motos les plus incroyables du monde. Il avait pour clients des vedettes de cinéma et des champions sportifs.

Crystal et Thorn ne s'étaient vus qu'une fois, mais Bane savait ce que Crystal pensait. Elle supposait que la famille Westmoreland la considérait encore comme la raison pour laquelle Bane avait eu tant d'ennuis autrefois.

— Merci, Thorn. Content de te revoir aussi, dit Crystal, tandis que Bane l'attirait contre lui. Comment va ta famille ?

— Bien. Tara est à l'intérieur avec tous les autres.

— Et qui sont *tous* les autres, au juste ? demanda Bane.

A peine avait-il posé cette question que toute la famille sortit du chalet

pour aller à leur rencontre. Celui que Bane fut le plus surpris de voir fut Dillon. Son frère aîné apparut sur le perron avec leur cousin Dare. Bane secoua la tête en constatant une fois de plus la ressemblance frappante ente son frère et Dare.

Il sourit en voyant défiler ses autres frères et cousins. Le frère de Dare et Thorn, Stone, était présent, ainsi que le frère de Quade, Jared. En plus de Dillon, d'autres Westmoreland de Denver avaient fait le déplacement : ses frères Riley et Canyon, ainsi que ses cousins, Aidan et Adrian.

— Hé, que se passe-t-il ? demanda-t-il en riant. Crystal et moi sommes en fuite, nous ne sommes pas venus pour une visite de courtoisie !

— Peu importe, rétorqua Dare en souriant. Nous voulions tous constater par nous-mêmes que vous alliez bien.

— Et nous sommes prêts à en découdre avec tous ceux qui veulent nous enlever Crystal, déclara Riley.

— *Nous ?* s'étonna Bane.

De tous ses frères et cousins, c'était Riley qui avait été le plus perturbé par sa relation avec Crystal. Riley avait craint que Bane souffre si Crystal ne l'avait pas attendu comme il l'avait attendue toutes ces années.

— Oui, nous. C'est une Westmoreland, et nous prenons soin des nôtres, affirma Riley.

Bane attira Crystal contre lui.

— Oui, c'est une Westmoreland.

Quade s'avança.

— La plupart des hommes sont arrivés hier. Nous avons décidé d'aller pêcher en attendant ta venue. Les femmes sont arrivées ce matin, et sont en train de faire frire le poisson sous la véranda. D'abord, nous allons prendre le petit déjeuner, puis nous mettrons un plan sur pied. Il manque encore quelques personnes.

Bane se demanda de qui il s'agissait, mais ne posa pas de questions.

— Du poisson frit de bon matin ? J'en salive d'avance, dit-il.

* * *

Crystal avait vraiment eu l'impression de faire partie d'un clan. Surtout grâce aux femmes. Elles s'étaient extasiées devant sa bague, l'avaient félicitée pour son mariage avec Bane, et l'avaient accueillie officiellement dans la famille.

C'était la première fois qu'elle rencontrait l'épouse de Dillon, Pam. Il y avait aussi Tara, l'épouse de Thorn, dont la sœur, Trinity, était mariée au cousin de Bane, Adrian. Crystal trouvait formidable que deux sœurs aient épousé deux cousins. Elles n'étaient pas les seules, puisque la sœur de Pam, Jillian, était mariée au cousin de Bane, Aidan. Crystal était également heureuse d'avoir fait la connaissance de Shelly, Madison, Dana et Keisha, les épouses respectives de Dare, Stone, Jared et Canyon. Seule l'épouse de

Quade, Cheyenne, mère de triplés, n'avait pas pu faire le déplacement.

Toutes les femmes étaient très amicales, et les hommes aussi, à sa grande surprise. Crystal ravala ses larmes quand ils portèrent un toast en son honneur. Et quand Dillon la prit à part et déclara que, pour lui, elle avait toujours fait partie de la famille, et qu'il était heureux que Bane et elle soient de nouveau réunis, elle avait dû sortir un instant pour se remettre de son émotion. Venant de Dillon, ces paroles signifiaient beaucoup.

Après être allé chercher une bière dans le réfrigérateur, Bane la rejoignit au bord du lac. Il la prit dans ses bras.

— Ça va, chérie ?

— Oui. Tout le monde est très gentil avec moi.

Il sourit, caressant sa joue.

— Pourquoi ne le seraient-ils pas ? Tu es une personne sympathique.

— Mais nous leur en avons fait voir de toutes les couleurs, toi et moi.

— C'est vrai. Mais regarde-nous aujourd'hui, Crystal. Je suis un Seal, et tu seras bientôt titulaire d'un doctorat. Dr Crystal Westmoreland, ça sonne drôlement bien, non ?

— Oui. Je trouve aussi, dit-elle, essuyant ses larmes.

— Nous avons changé, Crystal. Nous sommes de meilleures personnes, plus âgées et plus sages, même si j'admets que nous devons encore mûrir. Mais ce qui n'a pas changé, c'est notre amour mutuel. C'est la seule chose qui soit restée constante.

Il avait raison. Leur amour avait été la seule chose immuable durant toutes ces années.

— Je t'aime, Bane, murmura-t-elle.

— Et je t'aime aussi, chérie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Et quand il l'enlaça et lui rendit son baiser, elle se dit qu'elle pourrait rester dans ses bras pour toujours.

Un claquement de portière interrompit leur baiser. Ils se retournèrent et virent trois hommes et trois femmes sortir de leurs voitures. La seule personne que Crystal reconnut fut Bailey, la cousine de Bane.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-il. Ce type... Celui qui porte un blouson de cuir ressemble à...

— Riley, finit-elle. Mais ton frère n'a pas de jumeau, alors qui est-ce ?

— Ce doit être Garth Outlaw. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai entendu dire que ses cinq frères et sœurs et lui ressemblaient à des Westmoreland. D'ailleurs, ce *sont* des Westmoreland. Nous avons découvert que mon arrière-grand-père Raphel avait un fils qu'il n'a pas connu, et qui avait été adopté bébé par les Outlaw.

— Eh bien, si quelqu'un doute que Garth Outlaw soit votre parent, il suffit de mettre Garth à côté de Riley.

— C'est vrai, approuva Bane. Et l'homme avec Bailey est son fiancé, Walker Rafferty. Je me demande pourquoi ils ont décidé de venir ici au lieu de

rentrer en Alaska comme ils l'avaient prévu. Quant au troisième homme, en costume noir, j'ignore qui il est.

Il prit la main de Crystal.

— Viens, Quade nous fait signe de les rejoindre.

Quelques instants plus tard, Quade fit les présentations. Comme Bane l'avait deviné, le sosie de Riley était l'un de leurs cousins d'Alaska. Crystal supposait que l'homme en costume travaillait pour le gouvernement, et ne fut donc pas surprise quand Quade annonça :

— Bane, Crystal, je vous présente Hugh Oakwood. Le président l'a récemment nommé chef d'une agence spéciale, rattachée au département de la Défense.

— Le département de la Défense ? Pourquoi la Défense serait-elle impliquée ? s'étonna Bane. Elle se charge des actions militaires à l'étranger. C'est le département de la Sécurité intérieure qui a pour rôle de gérer les questions intérieures.

— D'habitude, oui, concéda Hugh Oakwood, mais ce dossier est inhabituel. Nous pensons avoir affaire à un groupe international. Et il est hautement probable que des gens de la Sécurité intérieure soient impliqués. C'est pourquoi le président a autorisé mon agence à prendre les choses en main.

L'homme regarda autour de lui et vit qu'il avait un public. Il s'éclaircit la voix.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions parler en privé ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Quade. Venez, Hugh, suivez-moi.

Bane avait entendu dire qu'après avoir acheté le chalet pour Delaney, Jamal l'avait considérablement agrandi, ajoutant trois chambres, trois autres salles de bains, un immense salon et un bureau. C'était dans ce spacieux bureau qu'ils se trouvaient maintenant.

Il voyait mal comment on pouvait travailler dans cette pièce, étant donné la vue magnifique sur les montagnes et le lac qu'offrait l'immense baie vitrée.

Bane s'assit à côté de Crystal, sur un canapé face à une grande cheminée. Dillon, Quade, Clint, Cole et Dare s'installèrent sur des chaises. Apparemment, Hugh Oakwood préférait rester debout, ce qui était logique puisqu'il allait prendre la parole. A l'évidence, tous étaient curieux d'entendre ce qu'il avait à dire.

Il s'adressa d'abord à Crystal.

— J'ai lu les rapports et, docteur Westmoreland, permettez-moi de vous dire que vous êtes un esprit brillant.

Bane remarqua que tous les regards se portèrent sur elle, et que Crystal sembla mal à l'aise. Sa famille prenait conscience de ce qu'il avait toujours su. Son épouse était une femme très intelligente.

— Je ne dirais pas cela, tempéra-t-elle en rougissant. Et, officiellement, je ne suis pas encore docteur.

— Ce n'est qu'une question de mois avant que vous n'obteniez votre doctorat. Après avoir lu tous vos travaux, du moins ceux auxquels j'ai eu accès, je suis certain que vous l'obtiendrez, dit Oakwood. Et, si cela ne vous ennue pas, et même si j'ai remarqué que vous n'avez jamais employé votre nom d'épouse, je préfère l'employer maintenant.

— Non, ça ne m'ennue pas, dit-elle. Bane et moi avons décidé il y a des années de garder notre mariage secret.

— Cela pourrait justement être un atout, dit Oakwood. Puisque personne n'est au courant de votre mariage, le groupe qui vous poursuit ne sait pas où chercher.

Il marqua un temps, puis reprit la parole.

— Grâce à vos travaux, vous avez mis au point une formule pour rendre les objets invisibles. Il y a déjà eu des travaux similaires dans ce domaine,

mais il semble que vous ayez poussé vos travaux plus loin, et que la formule soit quasiment utilisable.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Bane.

— Cette formule, entre de mauvaises mains, peut constituer une menace pour la sécurité nationale. En l'occurrence, un groupe terroriste, PPMM, qui signifie Peuples Pour un Monde Meilleur, voit cela comme un moyen d'importer et d'exporter des objets clandestinement.

— Quel genre d'objets ?

— De la drogue, des bombes, des armes. C'est bien cela, docteur Westmoreland ?

— Oui. Même s'il y a encore un peu de travail avant que ce soit possible.

— PPMM a déjà enlevé les deux autres chimistes, comme vous le savez tous, et vous aurait enlevée aussi sans l'intervention de votre époux.

— Le message que l'on m'a laissé, c'était donc pour me mettre en garde, dit-elle.

— Oui. PPMM a commencé à recruter des membres il y a quelques années. Mais nous avons réussi à infiltrer le groupe. C'est la seule manière pour nous de savoir ce qui se passe. Quand on les rejoint, c'est pour la vie, et la seule façon de s'échapper est la mort. Nous avons de la chance que notre informateur n'ait pas encore été identifié.

Il garda le silence quelques instants.

— La thèse la plus plausible, poursuivit-il, c'est que, même si Jasmine Ross a fait partie du groupe, elle a voulu le quitter à un moment, et vous a laissé ce message. Apparemment, elle a tenté de disparaître, mais elle n'a pas eu autant de chance que vous. Ils l'ont retrouvée.

Bane était sûr que tout le monde dans la pièce savait ce qui était arrivé à Jasmine Ross.

— Mon épouse ne peut pas se cacher éternellement, souligna-t-il.

— Je suis de votre avis, approuva Oakwood. Le problème, c'est que nous ne savons pas à qui nous pouvons faire confiance au sein de la Sécurité intérieure. La seule chose que nous savons, c'est que PPMM veut toujours vous retrouver, docteur Westmoreland. Vous êtes le chaînon manquant. Les recherches des autres chimistes sont limitées. Vous avez un élément clé qui leur manque, et c'est votre travail qui est nécessaire pour mettre leur plan en action.

— Désolé, mais ils ne la captureront pas, assena Bane en prenant Crystal par les épaules.

— C'est pour cela que nous avons un plan, dit Oakwood, prenant finalement place sur une chaise.

— Quel plan ? demanda Bane.

En voyant les regards que Quade et Oakwood échangèrent, Bane comprit que, quel que soit ce plan, il n'allait pas l'apprécier.

Bane se leva d'un bond.

— Non ! Jamais de la vie ! Personne n'utilisera ma femme comme appât ! tempêta-t-il.

Crystal posa la main sur son bras.

— Calme-toi, Bane. Ça n'a pas l'air si terrible.

— Si ! Ils veulent t'emmener quelque part, et ensuite informer PPMM de l'endroit où tu te trouves afin qu'ils puissent t'enlever et...

— Quand ils viendront me chercher, Oakwood et ses hommes seront prêts à les arrêter.

Bane leva les yeux au ciel. En tant que Seal, il était bien placé pour savoir que les choses ne se déroulaient pas toujours comme prévu.

— Et si quelque chose tourne mal ? objecta-t-il. S'ils ne réussissent pas à te protéger ? Et si...

— Leur mission réussit ? suggéra Crystal, tentant toujours de calmer son mari. Je dois prendre ce risque et espérer que leur plan fonctionne. Comme tu l'as dit, je ne peux pas me cacher éternellement.

Bane l'attira contre lui.

— Je sais, chérie, mais je ne veux pas que tu risques ta vie. Je ne peux pas t'avoir retrouvée pour te perdre maintenant.

Elle perçut la souffrance dans sa voix. Malgré tout, il fallait qu'il comprenne.

— Et je ne peux pas t'avoir retrouvé pour te perdre, moi non plus, mais chaque fois que tu partiras en mission, je devrai affronter cette possibilité.

— Ce n'est pas comparable. Je suis formé pour affronter le danger. Tu ne l'es pas.

Il avait raison sur ce point.

— Mais je serai bien surveillée, à distance. N'est-ce pas, monsieur Oakwood ?

— C'est vrai. Et nous avons des informations de l'intérieur.

Bane serra la mâchoire.

— Ce n'est pas suffisant, protesta-t-il en croisant les bras. Elle ne sera pas seule. Je serai avec elle.

Oakwood secoua la tête.

— Ça ne marchera pas. Les gens qui la recherchent s'attendent à ce qu'elle soit seule.

— Au diable ce qu'ils croient ! Je refuse que ma femme aille où que ce soit toute seule. Ils doivent soupçonner qu'elle a eu de l'aide, étant donné la façon dont nous avons réussi à leur échapper jusqu'à maintenant. Je n'aime pas votre plan, Oakwood, et la seule façon pour que j'accepte d'y réfléchir, c'est que je sois là pour protéger ma femme.

— Puis-je faire une suggestion ? lança Quade.

— Laquelle ? demanda Crystal quand elle comprit que ni Bane ni Oakwood ne poseraient la question.

La tension dans la pièce était palpable.

— Oakwood m'a parlé de son plan tout à l'heure, et connaissant Bane, je me doutais qu'il ne serait pas partant. Alors j'ai réfléchi à un plan B, qui j'espère satisfera tout le monde. Il requiert que Crystal soit l'appât, mais au moins, Bane pourra rester avec elle.

Oakwood fixa Quade un long moment. Enfin, il demanda :

— D'accord, quelle est votre idée ?

Quade se leva.

— Avant tout, je dois faire venir deux autres personnes qui seront utiles à la réussite de ce plan. Tous les trois, nous en avons discuté hier soir, et nous pensons que ça peut marcher.

Il fit venir les deux personnes en question. Il s'agissait de Walker Rafferty, le fiancé de Bailey, et de leur cousin Garth Outlaw.

Garth prit la parole le premier.

— Quade m'a expliqué la situation. Si vous voulez tendre un piège avec Crystal comme appât, je suggère que vous le fassiez en Alaska.

— En Alaska ? s'étonna Bane. Pourquoi l'Alaska ?

— Parce que ma famille possède un chalet sur l'île de Kodiak, dans une région très isolée. Mais elle est aussi sécurisée, et le chalet dispose d'une galerie souterraine.

Quade s'avança.

— Si les gens qui la recherchent apprennent où Crystal se trouve, ils la traqueront n'importe où.

— Même en Alaska ? demanda Crystal, dubitative.

— Oui, même en Alaska, dit Oakwood en se frottant le menton, comme s'il réfléchissait sérieusement à ce plan. Ils s'assureront tout de même que ce n'est pas un piège. Pourquoi le Dr Westmoreland s'enfuirait-elle en Alaska ? Il faut que cela ait l'air logique.

— Ça semblera logique, affirma Garth. Je sais que Crystal a étudié à Harvard. Il se trouve que mon frère Cash y a étudié au même moment. Leurs chemins auraient très bien pu se croiser.

— Je vois où vous voulez en venir, dit Oakwood d'un air songeur. Les gens qui recherchent le Dr Westmoreland supposeront que leurs chemins se *sont* croisés et que, désespérée, docteur Westmoreland, vous avez contacté Outlaw et qu'il vous a offert de vous réfugier dans son chalet en Alaska.

— Exactement, confirma Quade. Si j'en crois Garth, ce chalet sera parfait. Il se trouve sur les terres des Outlaw, et le tunnel souterrain offrira une échappatoire en cas de besoin.

— Qui plus est, dit Garth en souriant, grâce aux gènes dominants des Westmoreland, il se trouve que Bane et Cash se ressemblent. Sans doute autant que Riley et moi. Cela jouera en notre faveur si jamais quelqu'un sait que Crystal a eu de l'aide et a aperçu l'homme avec lequel elle se trouvait. Ils s'attendent à ce que ce soit le même homme qui la protège. Ils penseront que c'est Cash, alors qu'il s'agira de Bane.

— Ce plan fonctionnera, intervint Dillon, mais seulement si personne ne

sait que Crystal est mariée à Bane. Etes-vous sûrs qu'absolument personne n'est au courant ?

— Jusqu'ici, le secret a été bien gardé, affirma Oakwood. J'ai vérifié, le Dr Westmoreland n'a jamais inscrit Bane comme son époux sur aucun document officiel. Je n'étais même pas au courant de ce mariage jusqu'à ce que Quade m'en parle. En revanche, dit-il en remuant sur sa chaise, Bane Westmoreland a toujours indiqué sur tous ses documents officiels qu'il était marié à Crystal Newsome Westmoreland.

Bane haussa les épaules.

— Je devais m'assurer que Crystal soit couverte si quelque chose m'arrivait, dit-il, l'attirant contre lui et déposant un baiser sur son front. J'ai aussi pris une assurance médicale pour elle, au cas où elle en aurait besoin, et je lui ai ouvert un compte bancaire.

— Toutes ces informations sont faciles à trouver, si on décide de les chercher, fit valoir Dare.

A l'évidence, son passé d'agent du FBI avait laissé des traces.

— Espérons que personne n'éprouve le besoin de chercher aussi loin, dit Clint Westmoreland. Ces informations ne peuvent-elles pas être bloquées ? demanda-t-il à Oakwood.

— Si, mais comme j'ignore qui est la taupe à la Sécurité intérieure, et à quel niveau hiérarchique elle se trouve, cacher ces informations pourraient justement attirer l'attention. Notre objectif principal est de démasquer la taupe. A l'heure qu'il est, elle constitue un danger pour notre sécurité nationale. L'idée qu'il puisse s'agir d'un agent haut placé est encore plus inquiétante.

Bane et Crystal se taisaient. Tout le monde les observait, car la décision leur revenait.

— C'est une grande décision. Vous devriez peut-être réfléchir jusqu'à demain, suggéra Cole.

Crystal se leva.

— Merci, mais inutile d'attendre. J'apprécie que tout le monde veuille m'aider. Cependant, ce qui m'inquiète le plus, c'est que ces gens me veulent vivante, mais qu'ils n'hésiteront pas à éliminer Bane s'il leur fait obstacle. Pour cette raison, je préfère que Bane ne soit pas avec moi.

— Hors de question ! s'exclama Bane.

Quand il se leva, Crystal posa un doigt contre ses lèvres pour l'empêcher de protester davantage.

— Je me doutais que tu réagirais ainsi, Bane. Tu ne me laisseras pas mettre ma vie en danger sans me protéger, n'est-ce pas ?

Il retira son doigt et soutint son regard, inflexible.

— Non.

Elle poussa un grand soupir.

— Alors, cela veut dire que nous allons en Alaska.

Le vent d'hiver était si frais que Bane mit son bras autour des épaules de Crystal tandis qu'ils gagnaient leur hôtel. Il était presque minuit. Après avoir pris la décision de se rendre en Alaska, ils avaient dû établir un plan concret. Crystal lui avait fait confiance pour régler les détails, et était allée rejoindre les femmes dans le patio.

D'une certaine manière, il était heureux qu'elle soit partie car, à plusieurs reprises, il s'était emporté contre Oakwood. Celui-ci avait semblé plus déterminé à découvrir l'identité de la taupe qu'à assurer la sécurité de Crystal. Et cela, Bane ne pouvait l'accepter.

Il avait fallu que Dillon, Quade et Dare le raisonnent et lui assurent que la sécurité de Crystal était la priorité absolue pour qu'il se calme. Après cela, ils avaient pu se mettre d'accord.

Il n'aimait toujours pas ce plan, mais il voulait que les malfrats soient arrêtés, afin que Crystal et lui puissent avoir une vie normale... chose qu'ils n'avaient jamais eue depuis leur mariage.

— Tu es bien silencieux, Bane, observa-t-elle lorsqu'ils se dirigèrent vers leur chambre.

— Je réfléchissais, dit-il, jetant un coup d'œil à la décoration de l'hôtel.

Ils étaient descendus à l'hôtel Saxon. L'établissement était splendide.

Dare leur avait proposé de prendre l'une des chambres du chalet de Delaney, mais puisque certains de ses cousins comptaient y dormir aussi, il avait décliné l'offre. Il préférait avoir Crystal pour lui seul, et n'avait guère envie de partager leur espace avec d'autres, pas même avec sa famille. Quand Bane avait annoncé que Crystal et lui passeraient la nuit dans un hôtel en ville, Quade avait proposé de leur laisser sa chambre à l'hôtel Saxon. La suite terrasse.

Le beau-frère de Quade était Dominic Saxon, propriétaire des hôtels de luxe Saxon et de la ligne de croisière Saxon. Quade avait une chambre réservée à l'année dans tous les hôtels du groupe, mais puisque sa femme, Cheyenne, n'était pas avec lui, il préférait rester avec ses cousins et son frère au chalet, et jouer aux cartes.

— Eh bien ! Cet endroit est tout simplement magnifique, s'extasia Crystal en entrant dans la suite.

Bane s'appuya contre la porte tandis que Crystal s'avavançait et jetait un regard circulaire dans la vaste pièce.

— Oui, en effet, dit-il, songeant que la suite n'était pas la seule chose magnifique dans son champ de vision.

Avant de quitter le chalet, elle avait troqué son jean et son T-shirt contre un pantalon à pinces noir et un pull. Puisque sa destination initiale était les Bahamas, la plupart des vêtements qu'elle avait emportés étaient légers. Par chance, Bailey et elle avaient la même corpulence, aussi Bailey lui avait-elle prêté plusieurs tenues, parfaites pour le rude climat de l'Alaska. Quelle que

soit sa tenue, elle était la sensualité incarnée.

— Viens, explorons les lieux, dit-elle en revenant vers lui pour le prendre par la main.

Il aurait aimé que leur nuit de noces ait eu lieu dans un aussi bel endroit, digne d'un roi et d'une reine. La suite était dotée d'une cuisine ultramoderne. La réceptionniste les avait d'ailleurs informés qu'ils pouvaient faire appel à un chef cuisinier vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'opulente et spacieuse pièce de vie offrait une magnifique vue sur les Appalaches. Il y avait aussi le bar, avec barman personnel sur demande, et une salle de projection dans laquelle ils pouvaient regarder les films à l'affiche en appuyant sur une simple touche.

Mais le plus beau était la chambre immense, qu'ils découvrirent derrière deux grandes portes. Le lit était une véritable invitation à la sensualité. A l'évidence, Crystal était de son avis. Elle traversa la pièce pour s'asseoir sur le lit et rebondit plusieurs fois, comme pour tester le matelas.

— Ça fera l'affaire.

— L'affaire pour quoi ?

— Pour nos activités. Notre dernier hôtel a sans doute dû remplacer les matelas après notre passage.

Il rit. Le simple fait de la voir sur ce lit provoquait un délicieux frisson en lui. Quand elle soutint son regard, il décida qu'il manquait quelque chose sur le lit.

Lui.

Crystal prit appui sur ses bras et regarda Bane avancer vers le lit. Vers elle.

Elle tenta d'ignorer les papillons dans son ventre, et l'accélération de son pouls, en vain. Elle savait ce qu'il avait en tête : la même chose qu'elle. Il avançait d'un pas nonchalant, sensuel et séducteur, emplissant la pièce de son aura sensuelle. C'était comme si une force primitive émanait de lui, et elle ne put que rester là, à le contempler, tandis que le désir submergeait les parties les plus intimes de son anatomie.

Lentement, il retira sa veste sans cesser d'avancer. Puis il arracha sa chemise en faisant voler les boutons. Et avec autant d'énergie, il ôta sa ceinture et l'envoya à l'autre bout de la pièce.

A présent que son jean descendait sur sa taille, elle ne put empêcher son regard de se poser sur la toison de son torse, qui disparaissait sous son caleçon.

Elle observa son visage, captivée par son regard incandescent. Plus que quelques pas, et il serait tout à elle.

Quand il la rejoignit enfin, elle était tendue de désir, que le parfum enivrant de Bane, mélange d'après-rasage et de virilité, amplifia encore. Elle fut saisie d'un léger vertige, tandis qu'elle sentait la pointe de ses seins se durcir et son sexe pulser de façon presque douloureuse.

— Sais-tu ce que j'aime le plus chez toi ? demanda-t-il d'une voix grave et rauque.

— Non, quoi ? parvint-elle à dire.

— Tout. Et sais-tu ce que je pensais quand je te regardais sur ce lit ?

— Non, que pensais-tu ?

Il posait beaucoup de questions, et elle lui donnait des réponses du mieux qu'elle pouvait. Son esprit tentait de suivre et de ne pas se laisser distraire par son corps viril. Par son torse nu, musclé et sexy.

— Je me disais que je devrais être sur ce lit avec toi.

— Pas de problème, cela peut s'arranger. Assieds-toi.

Elle vit son regard s'assombrir.

— Si je fais ça, tu sais ce qui se passera.

— Oui, mais nous rattrapons le temps perdu, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Dans ce cas...

Lentement, elle s'allongea sur le lit.

— Viens, l'invita-t-elle.

Elle le regarda faire glisser son jean le long de ses jambes.

Une fois nu devant elle, il décréta :

— Tu es trop habillée, Crystal.

— Tu trouves ? dit-elle en souriant.

— Oui.

— Et qu'allez-vous faire pour y remédier, Bane Westmoreland ?

* * *

Quelques heures plus tard, Crystal ouvrit les yeux. La seule lumière qu'elle distingua fut celle du salon, qui filtrait sous la porte de la chambre. Le lit était immense, mais Bane et elle étaient presque au bord, blottis l'un contre l'autre. Elle ne voulait pas le réveiller, mais elle devait aller à la salle de bains.

Sa jambe par-dessus la sienne la retenait prisonnière. Quand elle tenta de se dégager en douceur, il ouvrit les yeux.

— Pardon, je ne voulais pas te réveiller.

Il plongea son regard dans le sien. Un regard ensommeillé, satisfait.

— Et où crois-tu aller comme ça ? demanda-t-il en resserrant son étreinte.

— A la salle de bains.

— Ah.

Il roula sur le côté pour la libérer.

— Ne sois pas trop longue. Tu me manques déjà.

Elle sourit quand il referma les yeux. Elle chercha ses vêtements du regard, mais ne les vit nulle part. Comme elle ne voulait pas allumer, elle décida de traverser la pièce nue, comme Bane l'avait fait de nombreuses fois.

Après être sortie de la salle de bains, elle alla chercher un vêtement dans sa valise. Leurs bagages étaient là où ils les avaient laissés, non loin de la porte. Elle prit une nuisette. Une fois qu'elle l'eut enfilée, elle remarqua la sacoche que Bane lui avait donnée.

Puisqu'elle n'avait pas sommeil, c'était le moment parfait pour lire. Lorsqu'elle ouvrit la sacoche, elle constata que Bane avait disposé les lettres et les cartes en paquets, afin qu'elle puisse les lire dans l'ordre. Il les avait aussi attachés ensemble et étiquetés. Elle saisit le paquet portant l'étiquette : « ma première année ».

Elle s'installa sur le canapé face à la cheminée, qu'elle alluma à l'aide d'une télécommande. La lumière vive et la chaleur des flammes l'enveloppèrent d'un sentiment de bien-être.

Ramenant ses jambes sous elle, elle ouvrit la première lettre et commença sa lecture.

« Crystal,

» Je suis arrivé au centre de formation de la Navy dans l'Indiana. Les autres recrues sont assez sympathiques, mais mes frères et mes cousins me manquent. Plus que tout, tu me manques. Une part de moi sait que je dois tenir bon, et devenir quelqu'un pour toi, ainsi que pour moi, mais j'ignore si je pourrai supporter d'être loin de toi. Nous n'avons jamais été séparés auparavant, et plus d'une fois, j'ai voulu retourner à Denver, pour obliger tes parents à me dire où ils t'avaient envoyée. Je veux crier sur les toits que tu es ma femme, et que j'ai le droit absolu de savoir où tu te trouves.

» Mais les jours où je pense de cette façon, je sais pourquoi je supporte la solitude. C'est pour que tu réalises tout le potentiel qui est en toi. Tu es intelligente. Brillante. Belle. Je veux que tu deviennes quelqu'un, et je te promets de devenir quelqu'un, moi aussi.

» Je ne suis pas sûr que tu lises cette lettre, mais j'espère qu'un jour tu le pourras. Sache que mon cœur t'appartient pour toujours, que je t'aime plus que ma vie, et que je te laisse l'espace nécessaire pour que tu puisses t'épanouir. Et quand je reviendrai, nous saurons que ce sacrifice n'aura pas été vain.

» Avec tout mon amour,

Ton Bane. »

Crystal prit une grande inspiration et essuya une larme. *Son Bane*. Elle remit la lettre dans son enveloppe, et prit une carte de la Saint-Valentin. Elle sourit après avoir lu le poème, et quand elle vit qu'il avait signé « ton Bane » de nouveau, elle sentit son cœur palpiter.

Elle continua la lecture de toute la pile. Dans ses lettres, il lui racontait comment son chef avait remarqué qu'il était un excellent tireur, capable d'atteindre une cible avec un œil fermé ou par-dessus son épaule.

— Vantard, dit-elle en souriant.

C'était ce talent qui lui avait permis de se faire remarquer, et d'être recommandé pour le corps des Seals.

Elle remarqua que, même si son anniversaire et leur anniversaire de mariage tombaient le même jour, il lui avait acheté des cartes séparées pour chaque événement. Quand elle eut fini le premier paquet, elle eut l'impression de savoir comment s'était déroulée sa première année. Sa première année sans elle. Il avait souffert autant qu'elle. Elle lui avait manqué. Immensément. Elle le sentait dans ses mots, et elle l'imaginait très bien, allongé le soir sur son lit de camp, en train de lui écrire. Il lui parlait des hommes qu'il avait rencontrés, lui racontait comment certains d'entre eux étaient devenus des amis pour la vie.

Elle en était à la moitié de la seconde pile quand elle entendit un bruit. Elle leva les yeux et vit Bane dans le couloir.

— Tu n'es pas revenue. Et tu me manquais.

A cet instant, une seule chose lui venait à l'esprit. L'homme qui se tenait devant elle était *son Bane*. Mettant les lettres et les cartes de côté, elle se leva

et le rejoignit. Ils avaient traversé beaucoup de choses, et en traversaient encore, mais au bout du compte, ils étaient ensemble.

Elle enlaça sa taille et lui murmura les mots qui emplissaient son cœur.

— Je t’aime, Bane.

— Je t’aime aussi, Crystal.

Il la souleva dans ses bras.

— Retournons nous coucher, dit-il.

— Pour dormir ?

— Non.

Elle sourit tandis qu’il l’emmenait dans la chambre. Une fois qu’il l’eut reposée à terre, il lui ôta sa nuisette avant de l’allonger de nouveau sur le lit.

— J’ai commencé à lire tes lettres et tes cartes, dit-elle quand il s’étendit près d’elle. Merci d’avoir partagé cette période avec moi. Et j’ai quelque chose pour toi, moi aussi. Un album photo. Je te le donnerai quand nous serons en Alaska.

Il caressa sa jambe.

— Pas de quoi. Et merci d’avoir fait un album pour moi.

Il se pencha pour l’embrasser. Et elle sut que, comme toutes les autres fois, ce n’était que le début.

— Cet endroit est incroyable, déclara Crystal quand ils furent entrés dans le chalet.

Bane était de son avis. Le chalet était immense, mais ce n'était pas la seule surprise. L'endroit était incroyable, tout comme la nature alentour. Et le chalet avait été bâti comme un abri de survie.

Ils étaient arrivés à Kodiak quelques heures plus tôt, après avoir passé une autre journée en Caroline du Nord. Garth les avait emmenés dans son jet privé. Les trois frères de Garth, Cash, Sloan et Maverick étaient venus les chercher dans un petit aéroport. Leur frère Jess, candidat au poste de sénateur de l'Alaska, était en déplacement pour sa campagne, tandis que leur sœur Charm avait accompagné leur père à Seattle pour un voyage d'affaires.

Garth n'avait pas exagéré en disant que Cash était le sosie de Bane. Ils étaient si semblables que c'en était troublant. Et les ressemblances entre les Westmoreland et les Outlaw ne s'arrêtaient pas là. Sloan ressemblait à Derringer, et Maverick, aux jumeaux Aidan et Adrian. Les Outlaw avaient aisément accepté leur lien biologique avec les Westmoreland, mais selon Garth, ce n'était pas le cas de leur père. Il était encore dans le déni, et ils en ignoraient la raison.

Après avoir déposé Bailey et Walker dans leur ranch, Garth et ses frères avaient conduit Bane et Crystal au chalet, niché dans les montagnes, au bord du détroit de Chelikhov, qui s'étendait de la côte sud-ouest de l'Alaska jusqu'à l'est de l'île Kodiak.

— Nous allons vous faire faire une visite guidée du chalet avant de partir, annonça Garth.

Ses frères et lui les firent visiter toutes les pièces, toutes plus stupéfiantes les unes que les autres. Puis les cousins de Bane leur montrèrent le mur mobile qui conduisait à la galerie souterraine. L'endroit était bien mieux que ce que Bane avait imaginé. Il y avait une pièce de vie, dotée d'un écran plat. Le canapé, nota-t-il, était convertible. Le cellier était rempli de conserves. Et il y avait l'armurerie, qui contenait sans doute toutes les armes possibles et imaginables.

— Notre grand-père était collectionneur d'armes, expliqua Sloan. Notre

père ne partageait pas sa passion, alors, il nous a demandé de nous en débarrasser. Il ne sait pas que nous les avons gardées. Pour nous, elles ont une valeur inestimable.

— Bien sûr, au fil du temps, nous avons ajouté nos armes préférées. Celui-ci est à moi, dit Maverick en désignant un Winchester Magnum, un fusil très puissant. Utilisez-le en cas de besoin.

Une fois la visite terminée, ils retournèrent au salon.

— J'espère ne pas te chasser, dit Bane à Cash.

— Pas du tout, répondit Cash avec un sourire. Je devais prendre quelques jours loin de l'Alaska, de toute façon. Un couple d'amis et moi nous rendons aux Bermudes pour quelque temps. Ça m'ennuie de manquer toute l'action.

Le but était de faire croire au groupe qui traquait Crystal qu'elle se trouvait dans le chalet avec Cash, un ami d'université. Mais pour que ce plan fonctionne, et au cas où quelqu'un enquêterait, le vrai Cash devait disparaître quelque temps.

Oakwood devait téléphoner dans la matinée pour donner à Bane les dernières instructions, et l'informer du moment où la localisation de Crystal allait être ébruitée, afin qu'ils puissent se préparer. Le département de la Défense avait envoyé des hommes qui surveillaient déjà le chalet. En dehors de Bane et Garth, personne n'avait remarqué leur présence.

Peu après, les hôtes de Bane et Crystal prirent congé. Une fois qu'ils furent seuls, Bane observa Crystal. Elle était drôlement calme, pour une femme qui serait dans vingt-quatre heures l'appât d'un piège destiné à capturer ses ravisseurs.

— Je les aime bien, commenta-t-elle avec un sourire.

— Qui ?

— Tes cousins.

— Et qu'est-ce qui te plaît chez eux ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

— Pour commencer, la rapidité avec laquelle ils ont proposé leur aide. Ils n'étaient pas obligés de mettre cet endroit à notre disposition.

— Non, c'est vrai.

Il l'attira contre lui.

— Si nous réussissons cette mission, nous leur devons mille remerciements, dit-il. Cet endroit est parfait, et pas seulement grâce à la galerie souterraine. Il y a aussi la localisation. J'imagine très bien qu'on veuille se cacher ici, et je suis sûr que ceux qui sont à tes trousses trouveront cela plausible.

— Je me demande quand Oakwood enverra ses hommes.

Il rit.

— Ils sont déjà là.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Tu en es sûr ?

— Tout à fait. Je ne les ai pas vus, mais je sens leur présence. Je l'ai sentie dès que nous nous sommes garés devant le chalet. Et parce que Garth est un ancien marine, il l'a sentie aussi.

Il marqua une pause, puis reprit :

— Rien ne peut t'arriver, Crystal. Je ne le permettrai pas. Tu sais à quel point tu comptes pour moi ?

Elle acquiesça et noua les mains autour de son cou.

— Oui, je sais.

Après avoir lu ses cartes et ses lettres, elle était émerveillée par la puissance de l'amour qu'il lui portait.

— Bien, dit-il.

Il ponctua leur échange d'un baiser.

* * *

Plus tard cette nuit-là, Crystal quitta le lit. Du moins, elle essaya. Mais Bane la piégea entre ses bras.

— Où vas-tu ?

— Lire. J'en suis à la troisième pile.

Il roula sur le côté.

— C'est intéressant ?

— Très. Cela signifie beaucoup pour moi, de savoir que tu pensais à moi.

La lecture de ses lettres lui avait permis de comprendre qu'il adorait être un Seal, et que ses collègues étaient comme une deuxième famille.

— Je pensais tout le temps à toi, affirma-t-il d'une voix rauque.

Il caressa sa joue.

— Tu n'as pas envie de dormir ?

— Je te l'ai dit, je veux lire. Alors, laisse-moi y aller.

— D'accord, si tu es là où je peux te voir.

— Je serai dans le salon.

— Ce n'est pas suffisant. Je te veux ici, avec moi.

Elle allait lui rappeler que le chalet était entouré de gardes, mais elle se ravisa.

— D'accord, je vais lire dans le lit, si tu es sûr que ça ne te dérange pas.

— J'en suis sûr. Je suis bien réveillé, moi aussi.

Il la libéra. Après avoir enfilé la nuisette qu'il lui avait retirée tout à l'heure, elle traversa la pièce pour aller chercher le troisième paquet.

Elle prit aussi l'album photo qu'elle avait emporté avec elle. Lorsqu'elle revint dans le lit, elle le tendit à Bane.

— Tiens. C'est mon cadeau pour toi.

— Merci, trésor.

Il s'assit et commença à tourner les pages de l'album. Lorsqu'il vit leur certificat de mariage, il esquissa un sourire.

— Nous étions si jeunes, observa-t-elle.

— Oui. Mais si amoureux.

— Nous le sommes toujours, dit-elle en s'asseyant à côté de lui.

Dans un silence agréable, il tourna les pages de l'album pendant qu'elle

lisait ses lettres.

— C'est la photo de ta remise de diplômes au lycée ? demanda-t-il.

Elle jeta un coup d'œil à la photo dont il parlait.

— Oui. Ce jour-là, je n'ai pas cessé de me dire que j'avais réussi grâce à toi. J'avais obtenu ce que je ne voulais pas, et en définitive, j'en étais plutôt heureuse.

Il tourna d'autres pages, et arriva à une remise de diplômes à l'université.

— N'est-ce pas étrange que Cash ait fréquenté le campus en même temps que toi ?

— Si. Je n'ose imaginer ma réaction si j'avais croisé un homme qui te ressemblait. Personnellement, je suis heureuse que nos chemins ne se soient pas croisés.

Elle allait reprendre sa lecture quand le téléphone de Bane sonna. Il répondit aussitôt.

— Bane, j'écoute.

Crystal tenta de déchiffrer son expression, sans y parvenir.

— Comment est-ce arrivé ? s'emporta-t-il soudain.

Pourquoi était-il si en colère ? Quelques instants plus tard, il raccrocha et envoya plusieurs messages.

— Que se passe-t-il, Bane ?

Il la fixa sans répondre. Elle devina qu'il tentait de contenir sa colère.

— C'était Oakwood. Quelqu'un dans son service a fait une gaffe.

Il rejeta la tête en arrière.

— Ta localisation a déjà fuité. Le seul point positif, c'est que la taupe a mordu à l'hameçon, et que ses hommes et elle sont en route, pensant que tu es avec Cash.

— Et le point négatif ?

Car elle était sûre qu'il y en avait un.

Bane inspira.

— Qui que soit ce type, il est à l'évidence haut placé à la Sécurité intérieure. Il a contacté le responsable des hommes d'Oakwood, et a donné l'ordre de les rappeler, en disant que des forces spéciales allaient venir prendre le relais.

Crystal fronça les sourcils.

— Es-tu en train de dire que les hommes d'Oakwood ne sont plus dehors à nous protéger ?

— Exactement. Mais je ne veux pas que tu t'inquiètes. J'ai la situation en main, assura-t-il, sortant du lit et enfilant son jean. Il faut que tu descendes dans la galerie.

— Tu viens avec moi ?

— Non, dit-il, saisissant son pistolet et vérifiant sa mire. Je devrais peut-être rester ici pour l'instant. Oakwood a ordonné à ses hommes de revenir, et avec un peu de chance, ils seront bientôt là.

Crystal ne voulait pas songer à ce qui pourrait arriver si ce n'était pas le

cas. Bane s'attendait à ce qu'elle se cache dans la galerie, là où elle serait en sécurité, pendant qu'il se battait seul contre leurs ennemis, jusqu'à ce que les renforts arrivent.

— Je préfère rester ici avec toi. Je ne suis pas aussi douée que toi au tir, mais grâce à toi, je me débrouille pas mal.

Il fronça les sourcils.

— Il est hors de question que tu restes avec moi.

— Je ne vois pas pourquoi, rétorqua-t-elle en s'habillant à son tour. Pour être honnête avec toi, je me sens en sécurité.

Il secoua la tête.

— Et pourquoi te sens-tu en sécurité ?

Elle lui offrit un grand sourire.

— Parce que j'ai le meilleur protecteur qui soit. Toi.

Quelques instants plus tard, Crystal inspecta l'arsenal personnel de Bane étalé sur la table.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas prendre l'avion avec une seule arme, encore moins avec une panoplie entière.

— On ne peut pas, confirma-t-il.

— Alors, comment as-tu fait pour passer le point de contrôle de l'aéroport, quand tu as pris l'avion pour venir à Dallas ?

— Je n'ai pas eu à le faire. Bailey s'est dit que j'aurais peut-être besoin de ces armes et me les a apportées au chalet. Je suis heureux de son initiative. Et les apporter ici n'a pas été un problème, puisque nous étions dans l'avion privé de Garth.

Crystal le regarda vérifier toutes les armes et s'assurer qu'elles étaient suffisamment chargées. Il était près de 1 heure du matin.

— Tu as des collègues incroyables, Bane. J'ai adoré apprendre des choses sur eux en lisant tes lettres. Ils ont été là pour toi. Pour nous. Durant toute cette épreuve. Je suis impatiente de rencontrer Coop, tu parles beaucoup de lui dans tes lettres.

Elle remarqua que les mains de Bane s'étaient figées, et que la douleur s'était peinte sur ses traits.

— Bane ? Que se passe-t-il ?

— Tu n'auras pas l'occasion de rencontrer Coop, Crystal. Nous l'avons perdu durant l'une de nos opérations secrètes.

— Oh ! non !

Elle ravala ses larmes pour un homme qu'elle n'avait jamais rencontré. Mais d'une certaine façon, elle l'avait rencontré, à travers les lettres de Bane, et elle savait que Coop et lui avaient un lien particulier.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne peux pas te donner de détails, mais on lui a tendu un piège. Il a été capturé vivant. Quelques jours plus tard, notre commandant a reçu les vêtements ensanglantés de Coop ainsi que sa plaque militaire, pour que l'on sache ce qu'ils lui avaient fait.

Elle le prit par la taille.

— Je suis navrée. Après avoir lu tes lettres, je sais quelle amitié particulière vous liait.

— Oui, c'était un ami très cher. Un frère. Je suis désolé que tu n'aies pas pu le connaître.

Emue par sa tristesse, elle se hissa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres sur les siennes. Ce fut un baiser bref, parce qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps et que la situation ne permettait rien de plus.

— C'est étrange, observa-t-elle après un regard vers l'horloge murale.

— Quoi donc ?

— Que personne n'ait téléphoné. J'aurais cru qu'Oakwood aurait pris de nos nouvelles, et qu'il nous aurait tenus au courant de ce qui se passe.

Comme Bane ne répondit rien, elle sonda son visage.

— Tu l'as remarqué aussi. Je me trompe ?

— J'avais remarqué, et je crois avoir une explication.

— Laquelle ?

— Quelqu'un a bloqué les appels entrants et sortants. On pense nous avoir piégés, mais j'ai pu envoyer un message à Walker et aux Outlaw juste après avoir parlé avec Oakwood, pour les informer de la situation. J'ai toutes les raisons de croire que les malfaiteurs sont en chemin, s'ils ne sont pas déjà là. Je te demande de nouveau de descendre, Crystal.

— Seulement si tu descends avec moi.

Il poussa un soupir.

— Dans ce cas, prends ceci, céda-t-il, lui tendant un petit pistolet. Mais tu ne devrais pas avoir à t'en servir.

Elle le glissa dans la poche de sa veste. Au même moment, la lumière de la pièce vacilla, avant de s'éteindre totalement, les plongeant dans l'obscurité.

— Bane ?

— Je suis là, dit-il, posant le bras sur ses épaules.

Elle sursauta quand on tambourina à la porte.

— Sérieusement ? Ils pensent que nous allons ouvrir ? fulmina Bane.

— Mais s'il s'agit de Walker ou des Outlaw ? Ou même d'Oakwood ?

— Trop tôt pour Oakwood. Quant à Walker et aux Outlaw, nous avons décidé de communiquer par un signal.

— Quel signal ?

— Le roucoulement d'une tourterelle de la Caroline. Je ne l'ai pas entendu, tu sais donc ce que ça signifie.

Elle hocha la tête. Oui, elle le savait.

* * *

Bane aurait préféré que Crystal obéisse et descende au sous-sol. Il devait se concentrer, or il n'était pas sûr de pouvoir le faire s'il était inquiet pour elle.

Soudain, une grosse voix qui semblait provenir d'un mégaphone se fit entendre à l'extérieur.

— Monsieur Outlaw ! Mademoiselle Newsome ! Nous sommes membres du département de la Sécurité intérieure ! Nous sommes ici pour emmener Mlle Newsome en lieu sûr !

— Tu parles ! marmonna Bane. Ces salauds s'attendent à ce qu'on les invite à entrer, alors que nous sommes dans le noir total. Ils nous prennent vraiment pour des idiots.

— Si vous ne répondez pas à notre requête, continua la voix, nous supposerons que vous êtes en danger, et nous entrerons de force !

Comme vous voudrez, songea Bane. *Allez-y.*

— Tu crois qu'ils vont vraiment le faire ? chuchota Crystal.

— Apparemment oui, alors préparons-nous.

Il la fit allonger sur le sol à côté de lui.

A cet instant, son téléphone portable vibra dans sa poche. Quelqu'un avait réussi à contourner le blocage. Il sortit rapidement l'appareil et lui le message de Walker.

Ils sont 5.

— Walker m'informe que cinq hommes encerclent le chalet. Du moins, à première vue. Il y en a peut-être d'autres.

— Alors, Walker et les Outlaw sont là.

— Oui, et ils savent qu'ils doivent rester cachés, à moins que quelque chose de grave se produise. Nous devons cibler le chef de la bande.

— Alors, pour l'instant, c'est cinq contre deux.

Il fronça les sourcils.

— Je veux que tu restes allongée, Crystal. Ils ne feront rien contre toi puisque tu as de la valeur pour eux. Ça veut dire qu'ils vont tenter d'entrer pour te capturer.

Soudain, il y eut un grand bruit, comme si on enfonçait une porte.

— Chut, murmura Bane. Quelqu'un vient d'entrer.

* * *

Des voix masculines leur parvinrent d'une autre pièce.

— Mademoiselle Newsome, dites-nous si vous êtes là ! Nous savons que vous pensez être en sécurité avec Cash Outlaw, mais nous avons des raisons de croire qu'il n'est pas fiable ! Nous devons vous sortir d'ici et vous mettre à l'abri !

Ils entendirent des bruits de pas dans différentes pièces, ce qui signifiait que plusieurs hommes étaient entrés. Soudain, la lumière revint.

— Reste allongée, ordonna Bane avant de se lever.

— Hors de question.

Dès qu'elle fut debout, deux hommes entrèrent dans la pièce, braquant leurs armes sur eux. Bane se posta en bouclier devant Crystal.

— Mademoiselle Newsome ? Ça va ? demanda l'un des hommes.

Tous deux étaient habillés en tenue de camouflage. L'un semblait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts, et l'autre, une bonne tête de moins.

— Ça va, dit-elle, passant la tête sur le côté pour les regarder.

Tous deux semblaient avoir une quarantaine d'années.

— Alors, dites à votre ami de baisser son arme, dit le plus petit des deux.

— Pourquoi ne baisseriez-vous pas les vôtres ? rétorqua Crystal.

Elle tenta de chasser de son esprit la pensée soudaine que tout se passait comme dans le rêve qu'elle avait fait quelques jours plus tôt.

— Impossible. La Sécurité intérieure a des raisons de croire qu'il est dangereux.

Crystal était de cet avis. A cet instant, la rage de Bane était palpable.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle à celui qui avait parlé.

— Nous sommes de la Sécurité intérieure, intervint l'autre.

— Je veux des noms.

Elle vit que son interlocuteur commençait à être agacé.

— Je suis Gene Sharrod, et mon collègue s'appelle Ron Blackmon. Nous sommes tous les deux chefs de division à la Sécurité intérieure.

— Je suis impressionnée. Pourquoi de hauts responsables se déplaceraient-ils pour moi ?

— Ceux qui vous recherchent veulent vous enlever. Pour des raisons qui pourraient constituer une menace pour notre sécurité nationale.

— J'ai reçu un message pour m'avertir.

— Oui, et nous pensons que vous avez fait le bon choix en disparaissant comme on vous l'a conseillé. Mais maintenant, nous sommes là pour gérer la situation, et assurer votre sécurité.

Crystal leva le menton.

— Comment connaissez-vous le contenu du message ?

A en juger par son air, l'homme s'était rendu compte de sa bétise.

— Épargnez-nous vos fadaises ! intervint Bane d'un ton furieux. Elle n'ira nulle part avec vous.

— Vous n'êtes pas en position de dire quoi que ce soit, monsieur Outlaw, rétorqua le plus petit des deux hommes sur un ton méprisant. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, vous avez deux armes braquées sur vous, alors je vous suggère de baisser votre revolver.

— Et je vous suggère de baisser les vôtres, riposta Bane d'un ton sec.

Le plus grand eut l'audace de ricaner.

— Vous pensez vraiment pouvoir nous éliminer tous les deux, Outlaw ?

Bane afficha un sourire narquois.

— J'en suis certain. Et mon nom n'est pas Outlaw. Cash Outlaw est mon cousin. Je suis Brisbane Westmoreland. Navy Seal. Et, pour votre information, je suis tireur d'élite. Alors, vous êtes prévenus. Je peux vous brûler la cervelle sans projeter la moindre trace de sang sur le canapé.

Le plus petit, Blackmon, sembla sonné. Mais manifestement, Sharrod pensait que Bane bluffait.

— Faites-moi confiance, il dit la vérité, assura-t-elle.

Sharrod eut l'air furieux.

— Nous ne partons pas sans vous !

— Vous voulez parier ? gronda Bane. Ma femme n'ira nulle part avec vous.

— Votre femme ? s'exclama Sharrod, l'air stupéfait.

— Oui, sa femme, assura Crystal, tendant sa main gauche pour montrer son solitaire étincelant.

— Je suis fatigué de discuter, dit Bane. Baissez vos armes !

Blackmon plissa les yeux.

— Comme l'a dit Sharrod, vous n'êtes pas en position de donner des ordres.

Soudain, des coups de feu retentirent. Avant que Crystal s'en rende compte, Bane avait fait voler les armes des deux hommes.

— Maintenant, je le suis, conclut-il d'un ton désinvolte.

Les deux hommes se plièrent en deux en poussant des cris de douleur. L'un d'eux s'écria que ses doigts avaient été arrachés. Un roucoulement de tourterelle se fit entendre, juste avant que Walker, Bailey et Garth entrent en trombe, arme au poing.

— Ça va ? demanda Bailey en courant vers eux.

Walker et Garth se chargèrent des deux assaillants, qui gémissaient comme des bébés.

— Sloan et Maverick s'occupent des autres types dehors.

— Vous le regretterez, Outlaw... Westmoreland... ou quel que soit votre nom ! fulmina Blackmon. La Sécurité intérieure vous réglera votre compte ! Vous trahissez votre pays !

— Non, c'est vous qui le trahissez, intervint Oakwood qui venait d'entrer en trombe. Gene Sharrod et Ron Blackmon, vous êtes en état d'arrestation. Sortez-les de là, ordonna-t-il à ses hommes qui se ruèrent sur eux.

— Il nous faut un médecin ! cria Blackmon, tenant sa main ensanglantée quand les agents le saisirent.

Bane fronça les sourcils.

— Vous devriez vous estimer heureux que ce soient vos mains et pas vos cerveaux que j'ai fait exploser. Alors cessez de geindre.

Lorsque Oakwood et ses agents les eurent emmenés hors du chalet, Bane se tourna vers Crystal.

— Je t'avais dit de rester allongée, dit-il, la mâchoire crispée.

Elle caressa son visage.

— Je sais, mais tu as oublié ce que tu avais également dit.

— Quoi ?

— Que nous faisons bloc, quoi qu'il arrive.

Elle déposa un chaste baiser sur ses lèvres, mais il avait à l'évidence d'autres idées, car il l'attira contre lui et l'embrassa avec fougue. Elle s'accrocha à son cou et lui rendit son baiser, sans se soucier des regards.

Quand quelqu'un s'éclaircit la gorge, ils interrompirent leur étreinte. Bane murmura contre ses lèvres humides :

— Venez, madame Westmoreland. Rentrons chez nous.

Une semaine plus tard

Crystal n'avait pas voulu déranger Bane. Mais quand il remua dans le lit, ouvrant des yeux ensommeillés qu'une lueur de désir fit briller, elle constata qu'elle l'avait bel et bien réveillé.

Comment pouvait-il se réveiller ainsi, prêt à faire l'amour après toute une nuit d'ébats ?

— Bonjour, dit-il de cette voix grave et rauque qu'elle adorait.

— Bonjour, Bane, dit-elle en souriant.

C'était un bon jour, en effet, surtout après le coup de fil qu'ils avaient reçu la veille. Selon Oakwood, Sharrod avait cédé sous la pression et avait tout révélé, y compris l'endroit où étaient retenus les deux autres chimistes. Ces derniers avaient à présent retrouvé leur famille.

Elle jeta un regard circulaire dans le chalet. Leur chalet. Bane l'avait bâti des années plus tôt pour en faire leur nid d'amour secret. A présent, c'était leur maison. A l'origine, il n'avait qu'une pièce et une salle de bains, mais l'année précédente, Bane avait demandé à Riley d'engager quelqu'un pour ajouter une cuisine, un salon, et agrandir la salle de bains. Sa sœur Gemma, décoratrice d'intérieur, s'était chargée de la décoration avant et après les travaux.

Le salon était assez grand pour contenir un canapé, une table et des chaises. Crystal adorait la cheminée, qui procurait une douce chaleur par les froides soirées d'hiver. Un téléviseur à écran plat était accroché au mur. Bane lui avait expliqué qu'il avait pris l'habitude de passer ses journées ici chaque fois qu'il rentrait de mission. Il avait même fait installer Internet, de façon à être en permanence joignable par son commandant.

Bane et elle avaient décidé de faire construire une autre maison, qui deviendrait leur résidence permanente, non loin des terres dont Bane avait hérité. Ils commenceraient à étudier des plans de maison la semaine suivante. La seule chose qu'ils savaient pour l'instant, c'était que cette nouvelle demeure devrait être assez grande pour accueillir tous les enfants qu'ils comptaient avoir un jour.

Elle avait lu toutes ses cartes et ses lettres, et si elle avait pu l'aimer plus qu'elle ne l'aimait déjà, elle l'aurait fait. Il avait mis dans ses mots tout son cœur, toute son âme et toute la souffrance de ces années sans elle. A présent, elle avait la certitude absolue d'être aimée par l'homme qui lui était destiné, et auquel elle était destinée.

La veille, ils étaient allés au ranch des parents de Crystal. Une propriété qui lui appartenait désormais. L'endroit était désert et en ruines. Pour l'heure, ils n'avaient pas décidé de ce qu'ils allaient en faire.

D'une certaine façon, ces cinq années de séparation avaient eu l'effet escompté. Elles les avaient aidés à devenir meilleurs. Crystal constatait un réel changement en Bane. Il pouvait encore être rebelle quand il le fallait, mais il y avait maintenant une sérénité en lui, une discipline, une maîtrise et une détermination nouvelles. Il l'avait toujours aimée, comme il avait toujours aimé sa famille. Et maintenant, il aimait son pays avec autant de passion.

Et les Westmoreland étaient merveilleux. Crystal se réjouissait de pouvoir mieux connaître les femmes de la famille. Elle qui avait toujours été solitaire, pour la première fois de sa vie, elle avait le sentiment de faire partie d'un clan.

Parce qu'elle avait perdu l'essentiel de ses affaires dans l'incendie de sa maison, Pam avait organisé une fête afin de célébrer son retour et celui de Bane, durant laquelle Crystal avait reçu beaucoup de cartes cadeaux. Il se trouvait justement qu'elles provenaient toutes des boutiques préférées de ces dames.

Puis il y avait la tradition familiale. Un vendredi soir sur deux, les Westmoreland se réunissaient chez Dillon. Les femmes cuisinaient, et les hommes arrivaient le ventre vide. Après le repas, les hommes jouaient au poker, et les femmes faisaient ce qui leur plaisait. En général, elles prévoyaient une soirée shopping. Ce soir, ce serait le premier dîner familial de Crystal, et elle était impatiente d'y être.

Lorsque Bane resserra son étreinte, elle sentit son sexe en érection appuyer contre son postérieur. D'instinct, elle se blottit tout contre lui. Tout ce désir qu'il avait accumulé commençait à l'affecter elle aussi.

— Que se passera-t-il quand tu te lasserai de moi ? demanda-t-elle.

— Jamais je ne me lasserai de toi. Tu possèdes mon corps, chérie. Et mon âme. Et surtout, ça, dit-il, prenant sa main pour la poser contre son cœur.

Ses mots la touchèrent profondément. Et cela n'arrangea rien quand il posa son magnifique regard noisette sur elle.

— Oh ! Bane ! Fais-moi l'amour.

— Tout le plaisir sera pour moi.

* * *

Plus tard, ce soir-là, Crystal était assise à côté de Bane à la table de Dillon, entourée des frères de Bane, de ses cousins et cousines et de leurs conjoints. Et il y avait les enfants. De nombreux et splendides enfants, qui faisaient la

joie de leurs parents. Passer du temps avec eux avait donné envie à Crystal d'avoir un enfant. Un bébé. Le bébé de Bane.

Dillon avait porté un toast en leur honneur, pour accueillir de manière officielle Crystal dans le clan Westmoreland, et pour leur dire à quel point tous étaient fiers d'eux. Il leur avait aussi donné sa bénédiction, comme ses parents l'auraient fait, et leur avait souhaité un long et heureux mariage. Ses paroles avaient failli la faire pleurer, car elle avait eu le sentiment de réellement faire partie de la famille.

Après le dîner, alors que les femmes débarrassaient la table et que les hommes se rassemblaient pour jouer aux cartes, le téléphone de Bane sonna. Il sortit l'appareil de sa poche.

— C'est mon commandant, dit-il. Excusez-moi, je dois répondre.

Crystal eut la gorge nouée. Elle savait que Bane était en congé jusqu'en mars. S'était-il produit un événement, et son commandant réunissait-il l'unité pour une mission ? Il ne restait que trois semaines avant Noël. De surcroît, c'était leur première semaine de calme ensemble. Crystal ignorait comment elle réagirait s'il devait subitement partir.

Tu feras comme toute épouse de Seal, lui souffla une petite voix. Tu l'aimeras, le soutiendras, et l'accueilleras à bras ouverts à son retour.

Elle fut soudain emplies d'une paix intérieure, et prête à entendre la suite.

— Que se passe-t-il, Bane ? demanda Dillon.

Crystal, comme tous les autres, fixa Bane quand il revint dans la salle à manger. Il semblait sonné. Même si c'était Dillon qui avait posé la question, ce fut elle que Bane regarda.

— C'était mon commandant. Il a reçu un appel du Pentagone ce soir, pour l'informer que Coop était vivant et retenu prisonnier quelque part en Syrie.

— Ton ami Coop ? demanda-t-elle, se levant et se précipitant vers lui.

— Oui. Le commandant réunit mon unité pour aller le chercher, ainsi que les autres otages qu'ils détiennent.

— Quand pars-tu ? demanda-t-elle avec douceur.

Il posa la main sur son épaule.

— Je ne pars pas. Le commandant voulait juste me mettre au courant. Il connaît notre situation et sait ce que nous venons de traverser. Il m'a dit que j'étais dispensé de cette mission si je le souhaitais.

Elle sonda son visage. Et sans se soucier qu'on puisse les écouter, elle demanda :

— Mais ce n'est pas ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

Il se passa la main sur le visage.

— Peu importe. C'est bientôt Noël. Si je partais, il serait impossible de prédire quand je reviendrais. Je pourrais ne rentrer qu'après les vacances, or, je veux en passer chaque jour avec toi.

— C'est ce que je veux aussi. Mais tu dois partir, dit-elle, n'arrivant pas à croire qu'elle l'encourageait à s'en aller. Coop est ton meilleur ami.

— Et tu es ma famille.

— Je suis aussi l'épouse d'un Seal, argua-t-elle avec un sourire. Alors, je dois m'attendre à ce que tu partes en mission. Je le comprends, et je l'accepte. Je me débrouillerai jusqu'à ton retour, et si tu n'es pas rentré pour Noël, je ne serai pas seule. Pour la première fois, Bane, grâce à toi j'ai une famille, dit-elle en jetant un regard circulaire dans la pièce. Une grande famille.

— C'est vrai, renchérit Dillon. Et chaque fois que Bane devra partir, nous serons là pour toi.

— Merci, Dillon, dit-elle. Alors, vas-y, Bane, et sois le Seal dévoué et passionné que tu es. L'homme qui a été formé pour défendre son pays. Sois prudent, et fais tout ce qui est en ton pouvoir pour ramener Coop chez lui.

Bane l'observa un instant. Puis, il l'étreignit. Et il l'embrassa avec autant d'amour que celui qu'elle ressentait à cet instant. Un amour qui n'avait jamais faibli. Soudain, elle se retrouva soulevée par des bras puissants.

— Bane !

En la serrant contre lui, il se dirigea vers la porte.

— Nous rentrons chez nous, lança-t-il aux autres par-dessus son épaule. Crystal et moi vous souhaitons à tous une bonne nuit.

La veille de Noël

— Tu es sûre de ne pas vouloir dormir chez nous, Crystal ?

Son beau-frère s'arrêta devant le chalet.

— Merci, Dillon, mais ce n'est pas nécessaire.

— J'ai promis à Bane de veiller sur toi.

— Et tu l'as fait. J'apprécie ton offre, mais ça ira.

Bien sûr, cela irait beaucoup mieux si Bane téléphonait. Ni elle ni sa famille n'avaient eu de nouvelles depuis trois semaines. Il les avait prévenus que personne ne pouvait prédire la durée de cette opération. Elle espérait seulement qu'il était sain et sauf.

Pendant son absence, elle s'efforçait de s'occuper. Elle avait étudié des plans de maison, comme Bane le lui avait demandé, et avait apporté son aide à Pam, qui tenait une école de théâtre en ville. L'épouse de Jason, Bella, l'avait invitée à prendre le thé plusieurs fois. Elle avait fait les boutiques avec les femmes de la famille. Il y avait aussi eu le bal de charité annuel des Westmoreland. C'était la première fois qu'elle y assistait, et elle aurait aimé que Bane soit là. Mais elle avait été heureuse de revoir les Outlaw.

La semaine précédente, elle avait été convoquée à Washington. Dillon, Canyon et leurs épouses l'avaient accompagnée. Elle avait dû faire une déclaration au sujet de Sharrod et Blackmon. Personne ne lui ayant parlé de Bane, elle en avait conclu que les informations étaient sans doute confidentielles.

Le directeur de la Sécurité intérieure avait loué la valeur de ses travaux de recherche, et l'avait informée qu'elle serait bientôt contactée. Il voulait qu'elle vienne travailler pour le gouvernement, comme les deux autres biochimistes, afin de perfectionner ses travaux tout en préparant son doctorat. Elle avait promis d'y réfléchir, mais refusait de prendre une décision tant que Bane n'était pas de retour.

— Autrefois, je m'inquiétais quand Bane partait en mission, déclara Dillon en débouclant sa ceinture. Par la suite, j'ai compris que cela ne servait à rien de s'inquiéter. Et puis, Bane sait très bien se défendre. Nous devrions

plutôt nous inquiéter pour ceux qui doivent l'affronter.

Crystal sourit, car Dillon disait vrai. Elle avait vu comment Bane s'était défendu face à Sharrod et Blackmon. Il avait preuve d'une grande confiance, de calme et d'efficacité, alors que ses chances avaient semblé minces.

— Bane reviendra sain et sauf, Crystal, affirma Dillon.

Elle hocha la tête, et effleura d'un air distrait le médaillon qu'elle portait toujours.

— Je l'espère, Dillon.

— Tu ne dois pas seulement espérer. Tu dois y croire.

Son sourire s'agrandit.

— D'accord, j'y crois.

— A la bonne heure.

Il sortit du véhicule et vint lui ouvrir sa portière.

— Tu viendras au petit déjeuner de Noël et au dîner familial, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, je m'en réjouis à l'avance.

— Les Outlaw arriveront vers midi, ainsi que Bailey, Walker, et quelques Westmoreland d'Atlanta.

Une fois qu'ils furent devant la porte du chalet, Dillon ajouta en souriant :

— Tu connais la marche à suivre.

— Oui, je la connais.

Parce qu'elle vivait dans un endroit isolé, les hommes de la famille refusaient de la laisser rentrer seule chez elle. Soit ils la raccompagnaient, soit ils la suivaient en voiture pour s'assurer qu'elle n'ait pas de soucis. Et avant qu'ils ne repartent, elle devait indiquer que tout était normal en tirant sur les stores.

— Bonne nuit, Dillon.

— Bonne nuit. As-tu besoin que je vienne te chercher demain matin ?

— Non, merci, je prendrai ma voiture.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle se félicita d'avoir laissé la cheminée allumée. Le chalet était chaud et accueillant. Elle allait se diriger vers la fenêtre pour tirer sur les stores quand elle détecta un mouvement du coin de l'œil. Elle se retourna en sursaut.

— Bane !

Elle courut vers lui et fut engloutie dans ses grands bras puissants, et embrassée par ses lèvres fermes et exigeantes. Le baiser, fougueux et passionné, dura longtemps, jusqu'à ce qu'ils doivent reprendre leur souffle.

— Tu m'as manqué, trésor.

— Tu m'as manqué aussi, dit-elle, passant les mains partout sur lui pour s'assurer qu'il était bien sain et sauf.

Sa peau était humide, et il sentait bon l'après-rasage. A l'évidence, il venait de prendre une douche.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ton retour ?

Il sourit.

— Je voulais te surprendre. La mission a été un succès, même si elle a été très risquée à certains moments. Coop et deux autres Américains étaient retenus dans un lieu isolé dans les montagnes. Arriver là-bas était une chose, les faire sortir en vie en était une autre. Ce n'était pas facile, mais nous avons réussi, et tous sont rentrés chez eux. Pas de blessés ni de victimes.

Il marqua une pause.

— Coop était heureux de nous revoir, et ils n'ont pas réussi à le briser, même s'ils ont essayé. Ce qui lui a permis de tenir, c'était de savoir qu'un jour, nous viendrions à son secours. Et nous l'avons sauvé. Les autres otages et lui sont à l'hôpital Bethesda du Maryland, pour un bilan complet.

Crystal allait lui poser d'autres questions quand on frappa à la porte.

— Mince ! C'est Dillon. Il m'a raccompagnée et j'ai oublié de tirer sur les stores pour lui faire savoir que tout allait bien, dit-elle, courant ouvrir.

— Crystal, tout va bien ? Comme tu n'as pas tiré sur les stores, j'ai...

Dillon s'interrompt quand il aperçut son frère.

— Bane !

Les deux hommes partagèrent une chaleureuse accolade.

— Content que tu sois revenu en un seul morceau, déclara Dillon.

Il observa son petit frère de pied en cap en souriant.

Bane prit Crystal contre lui et déposa un baiser sur son front.

— Et je suis content d'être revenu.

— Je vais prévenir la famille de ton retour. Et j'imagine que nous ne vous verrons pas au petit déjeuner, Crystal, dit Dillon en souriant de plus belle.

— Non, en effet, répondit Bane à sa place. Mon épouse et moi allons faire la grasse matinée. Mais nous essaierons d'être là pour le dîner.

Dillon gloussa.

— Entendu, dit-il avant de consulter sa montre. Il est tout juste minuit sur la côte Est. Joyeux Noël à vous deux.

— Et Joyeux Noël à toi, Dillon, dit Crystal en se blottissant dans les bras de son mari.

Pour elle, ce serait le plus joyeux des Noël, puisque Bane était auprès d'elle. Ce serait le premier qu'ils passeraient ensemble depuis leur mariage.

Quand Dillon fut parti, Bane serra Crystal dans ses bras.

— Joli sapin, commenta-t-il.

L'arbre provenait des terres de Bane, Riley l'avait abattu pour elle. Elle avait pris plaisir à le décorer.

— Merci, dit-elle.

— J'ai déjà déposé ton cadeau, chérie.

Elle regarda par-dessus son épaule et vit une immense boîte rouge entourée d'un ruban argenté sous le sapin. Elle interrogea Bane du regard, curieuse comme un enfant.

— Merci. Qu'y a-t-il dans cette boîte ?

Il rit.

— Tu devras attendre demain pour le savoir.

Il se pencha pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Joyeux Noël, trésor.

Elle noua ses bras autour de son cou.

— Joyeux Noël, Bane.

Lorsqu'ils échangèrent un baiser, elle se dit que ce n'était que le début. A présent, ils avaient toute la vie devant eux.

Epilogue

Saint-Valentin

— J'aimerais porter un toast aux jeunes mariés, déclara Ramsey Westmoreland en levant sa flûte de champagne. Bailey, nous n'aurions jamais cru te voir partir un jour, encore moins pour l'Alaska, mais nous savons que tu es entre de bonnes mains avec Walker. Cela nous manquera de ne plus te voir débarquer dans nos maisons à l'improviste, pour faire comme chez toi et vider nos réfrigérateurs.

— Et te mêler de nos affaires ! s'exclama Derringer.

— Oui, approuva Ramsey en riant, elle avait le don de s'immiscer dans nos vies. Mais, je pense que tout le monde en conviendra, pour rien au monde nous n'aurions voulu que tu changes. Je sais que, de là où ils sont, maman et papa nous regardent en souriant, et qu'ils sont heureux pour leur benjamine.

Il marqua une pause, comme pour se reprendre, puis continua :

— Walker, elle est à toi maintenant, et je vais te dire ce que j'ai dit à Callum et à Rico quand ils ont respectivement épousé Gemma et Megan : tu ne peux pas la rendre. Tu l'as voulue, avec ses qualités et ses défauts, alors à toi de te débrouiller.

Toute l'assemblée rit de bon cœur.

— A Walker et à Bailey, lança Ramsey. Puissiez-vous avoir un long et merveilleux mariage. Et prenez garde aux grizzlis !

Les convives firent joyeusement tinter leurs verres.

Puis, Dillon se leva et rejoignit Ramsey. La cérémonie s'était déroulée dans le magnifique Garden Club de Denver. L'épouse de Riley, Alpha, organisatrice d'événements, avait fait des miracles. Puisque c'était la Saint-Valentin, elle avait opté pour une décoration aux tons blanc et rouge.

— Non, Walker et Bailey, je ne vais pas porter un autre toast, les rassura Dillon en souriant. Puisque la famille est au grand complet, je veux profiter de l'occasion pour accueillir nos cousins, les Outlaw d'Alaska. Votre patronyme est peut-être différent, mais vous avez prouvé à quel point le sang Westmoreland coulait dans vos veines quand vous avez protégé Bane et Crystal, au moment où ils en avaient le plus besoin. Et nous vous en

remerciements. Notre arrière-grand-père Raphel serait fier. Et cela, ça mérite un autre toast.

Crystal sentit Bane resserrer son étreinte autour de sa taille. Dillon avait raison, les Outlaw les avaient aidés à un moment très critique. Ils s'appelaient peut-être autrement, mais ils ressemblaient à des Westmoreland, dans leur apparence comme dans leur comportement.

Plus tard, tandis que Dillon et Ramsey discutaient avec Garth et Sloan, elle ne put s'empêcher de remarquer la façon dont les femmes célibataires les regardaient. Les Westmoreland de Denver étant tous pris, elles considéraient sans doute les Outlaw comme de nouveaux espoirs. La pensée d'aller vivre en Alaska ne semblait guère les effrayer.

— Alors, il paraît que vous allez vivre à Washington ? demanda le sénateur Reggie Westmoreland, accompagné de sa jolie épouse, Olivia.

— Ce ne sera que temporaire, dit Bane en souriant, après que Crystal aura obtenu son doctorat, en mai. Elle travaillera dans un laboratoire à Washington durant six mois. Pendant ce temps, j'apprendrai aux jeunes recrues des Seals à manier les armes à feu.

— C'est formidable ! Libby et moi, nous vous inviterons, quand vous serez installés, intervint Jess Outlaw.

Reggie s'adressa à Jess.

— Et j'espère te voir bientôt à Washington.

— Je l'espère aussi, dit Jess en souriant. La course au sénat est rude, et les coups bas se multiplient.

— Je sais ce que c'est, dit Reggie. Tiens bon, et reste fidèle à tes principes.

— Merci pour tes conseils, Reggie, et pour ton appui.

— Inutile de me remercier, nous sommes de la même famille. Puis, ton programme est bon, et je suis sûr que les gens finiront pas le voir.

Quelques instants plus tard, Crystal fut seule avec Bane. Ils parlèrent des membres de son unité. Coop se portait bien, et leur avait rendu plusieurs visites. Tout comme Nick, Flipper et Viper.

Elle avait appris à connaître tous les collègues de Bane, et les trouvait tous formidables, ainsi que leurs épouses. Seuls Flipper, Viper et Coop étaient célibataires, et ils avaient fait le serment de le rester. Puisque les trois hommes étaient très séduisants, elle était curieuse de voir combien de temps ils tiendraient.

— T'ai-je dit aujourd'hui à quel point je t'aimais ? lui murmura Bane à l'oreille.

— Oui, dit-elle en souriant. Mais tu peux me le redire.

— Avec joie. Crystal Gayle Westmoreland, je t'aime. De tout mon cœur.

Elle caressa sa joue, songeant à tout ce qu'ils avaient traversé au fil des années. Beaucoup de choses avaient changé, mais une chose était demeurée constante : l'amour qu'ils se portaient.

— Et je t'aime aussi, Bane. De tout mon cœur.

Et par un baiser, ils scellèrent leurs paroles et leur amour. Pour toujours.

TITRE ORIGINAL : BANE

Traduction française : ROSA BACHIR

© 2015, Branda Streater Jackson.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :

Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez

la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



HARLEQUIN
www.harlequin.fr

RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



ANDREA LAURENCE

Un mariage inoubliable

Associées, amies pour la vie, organisatrices de mariage... et débutantes en amour.

Gretchen est exaspérée : ce n'est pas parce que Julian Cooper est un acteur célèbre qu'elle doit satisfaire ses caprices et lui servir de cavalière le temps d'un mariage ! Et ce, même si la superstar refuse d'apparaître seule devant les caméras après une rupture médiatisée, même si l'agence de *wedding planner* qu'elle a montée avec ses amies s'enorgueillit d'avoir toujours satisfait ses clients... et même si la beauté de Julian lui coupe le souffle ! Pourtant, Gretchen avait sous-estimé un détail : l'obstination de ses trois associées. Mêlée, peut-être, d'un brin de curiosité...

BRENDA JACKSON

Cinq ans à t'attendre

Voilà cinq ans que Bane n'a pas revu Crystal. Cinq ans passés à l'aimer en silence, à attendre de devenir enfin un homme digne d'elle, loin de l'adolescent difficile qu'il était autrefois. Il le sait, cette séparation n'a pas été vaine et lui a permis de grandir, de se détacher des pressions familiales qui pesaient sur lui à l'époque. Aujourd'hui, il est prêt. Pourtant, lorsqu'il aperçoit Crystal sortir de sa voiture, c'est le choc : elle aussi a changé ; elle est devenue une femme. Bane comprend alors qu'il ne pourra pas se contenter de la retrouver. Il devra la reconquérir.



HARLEQUIN

www.harlequin.fr